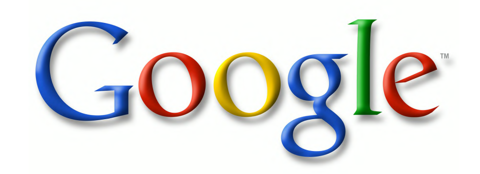


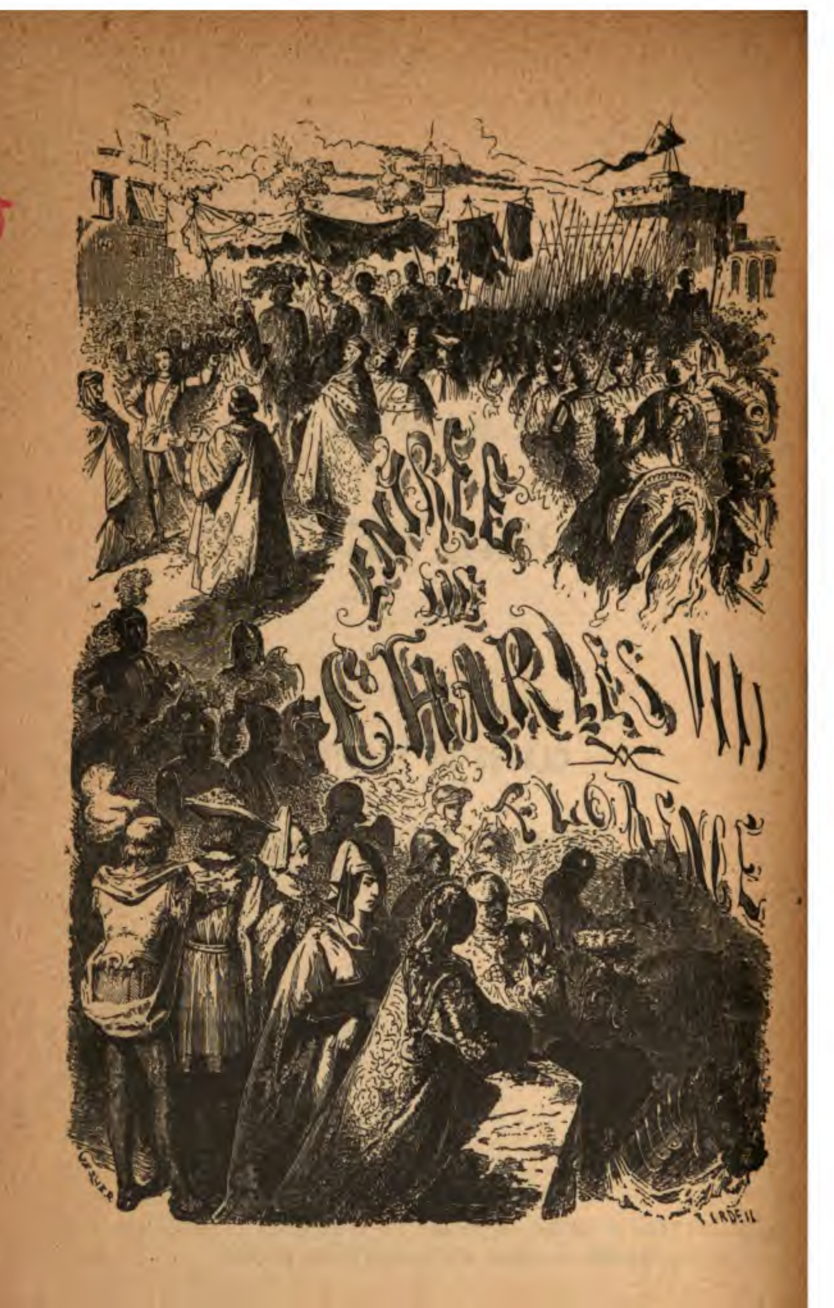


LEÇONS

D'HISTOIRE DE FRANCE

CLASSE DE SEPTIÈME

TEMPS MODERNES


ENTRÉE
CHARLES VIII
FLORENCE

NOUVEAU COURS D'HISTOIRE

Rédigé conformément aux programmes officiels de 1895.

HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS L'AVÈNEMENT DE CHARLES VIII JUSQU'A NOS JOURS

RÉCITS, RÉSUMÉS, QUESTIONNAIRES, NARRATIONS, SYNCHRONISMES, GRAVURES ET CARTES

PAR

FR. MANE

Professeur de Septième au Lycée de Marseille.

CLASSE DE SEPTIÈME

MARSEILLE

LIBRAIRIE M. LAFFITTE

1, BOULEVARD DU MUSÉE, 1

1896

HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS CHARLES VIII JUSQU'A NOS JOURS

PREMIÈRE LEÇON

LES GUERRES D'ITALIE. — CHARLES VIII (1483-1498)

1. État de la France à la mort de Louis XI (1483). — A la fin du XVe siècle, la France sort d'une horrible crise pendant laquelle l'existence même de notre malheureux pays fut compromise : **les guerres de Cent ans.**

L'Anglais envahisseur est un moment le maître. Un roi d'Angleterre, Henri IV, est proclamé roi de France à Paris, tandis que le descendant légitime des Valois, Charles VII, ne possède plus que le titre dérisoire de roi de Bourges. Partout la désolation, la ruine : la noblesse, toujours turbulente, toujours indépendante lorsque s'affaiblit le pouvoir royal, sert au gré de ses intérêts tantôt le prince légitime, tantôt l'usurpateur. Quant au pauvre peuple des villes et des campagnes, il est toujours l'éternelle victime : des Anglais, qui, maîtres passagers, le rançonnent sans merci; — des seigneurs, grands et petits, qui profitent du désarroi général pour arrondir leurs domaines ; — des bandes royales, qui, sous prétexte de protection, pillent tous ceux qui sont trop faibles.

Heureusement, grâce à un miracle providentiel, la scène change tout à coup. L'épée vengeresse de Jeanne d'Arc, les

talents militaires du connétable Richemont, les exploits héroïques des La Hire et des Dunois, et de tant de preux[1] chevaliers chassent à jamais l'étranger. Les sages conseillers du trop égoïste Charles VII, par leurs habiles réformes, donnent au pouvoir royal une armée forte et fidèle; ils réorganisent les finances. Enfin, l'impitoyable Louis XI fait rentrer les grands dans le devoir; il porte le dernier coup à la féodalité en brisant la puissance redoutable du dernier des grands seigneurs féodaux, du duc de Bourgogne, Charles le Téméraire.

Jamais la France n'avait été aussi puissante. Mais qu'allait-elle faire de cette force renaissante? Qu'allait-elle faire de cette humeur guerrière des Français désormais sans emploi dans notre pays?

C'est alors que sont entreprises **les guerres de conquête en Italie**, où nous devions trouver beaucoup de gloire, mais peu de profit. Ces guerres, *commencées par Charles VIII, occupent tout le règne de Louis XII et ne se terminent que pendant le règne de François Ier, après la bataille de Marignan (1494-1515)*.

2. Régence d'Anne de Beaujeu. — Révolte des grands. — Mariage du roi. — A la mort de son père Louis XI (1483), Charles VIII n'avait que treize ans. Ce n'était pas un enfant qui pouvait diriger les affaires. Aussi, avant de mourir, Louis XI avait désigné comme régente[2] sa fille aînée, *Anne, mariée au sire de Beaujeu. C'était un heureux choix*. Le vieux roi se plaisait à répéter « qu'elle était la moins folle de toutes les femmes, — car de vraiment sage, il n'en connaissait pas, » ajoutait le malicieux monarque.

L'intelligente politique d'Anne de Beaujeu montra qu'elle était la digne fille de son père. En effet, la noblesse, domptée pour un moment seulement par la forte main de Louis XI,

---

1. *Preux*, adj., brave, vaillant.
2. *Régent*, fém. régente, personne qui gouverne un Etat pendant la minorité ou l'absence d'un souverain.

se hâta de relever la tête dès que le terrible roi fut mort. Mais l'armée royale défit complètement, à *Saint-Aubin-du-Cormier*[1], les révoltés, commandés par le duc d'Orléans (le futur roi Louis XII).

L'habile régente signala encore son trop court passage aux affaires par un coup de maître : *elle maria son frère avec Anne*, l'unique héritière des ducs de Bretagne. Le dernier duc venait de mourir et l'on se demandait avec inquiétude à qui appartiendrait ce duché? L'anxiété était d'autant plus grande que l'empereur d'Allemagne, Maximilien, était au rang des prétendants. Que serait devenue la France si un prince allemand avait été le maître à la fois sur le Rhin et en Bretagne? Empêcher une telle éventualité, si grosse de périls, paraissait difficile : mais l'active régente donna une belle armée à son frère, et, spectacle inusité, l'on vit un jeune roi conquérir sa fiancée à la tête de ses soldats.

3. Caractère de Charles VIII. — Enfin, Charles VIII peut personnellement diriger les affaires du royaume. Quel était le caractère du nouveau roi?

Le méfiant Louis XI, jaloux de son autorité, se souvenant des tracas que, prince royal, il avait suscités à son père, Charles VII, avait complètement négligé l'instruction de son fils. Aussi le jeune prince, abandonné à lui-même, avait eu une triste enfance. Il se mit à lire toutes sortes de livres. Sa faible imagination s'enflamma à la lecture des exploits chimériques[2] de fabuleux chevaliers qui, seuls, combattaient contre des armées entières et conquéraient le monde. *Il se crut un nouvel Alexandre*[3], *appelé aux plus hautes destinées.*

A peine arrivé au pouvoir, il signa deux traités par lesquels il abandonnait la *Franche-Comté* et l'*Artois* à l'empereur Maximilien, et le *Roussillon* à Ferdinand, le roi d'Aragon.

1. *Saint-Aubin-du-Cormier*, petite ville du département d'Ille-et-Vilaine.
2. *Chimérique*, adj. qui est sans réalité, qui n'existe que dans l'imagination.
3. *Alexandre*, célèbre roi de Macédoine, le plus grand conquérant de l'antiquité.

Qu'importait à ce futur dominateur de l'Univers la possession de ces trois provinces, dont l'acquisition avait coûté tant de soucis au politique Louis XI? D'ailleurs, il fallut deux siècles pour réparer un moment d'oubli de ce jeune écervelé, et ces provinces ne furent définitivement réunies que sous le règne de Louis XIV.

4. Prétentions sur le royaume de Naples. — *Contre qui Charles VIII allait-il diriger sa bouillante ardeur et par où commencerait-il sa conquête du monde?*

Le testament du bon roi *René* permit au jeune prince de donner libre carrière à son ambition. René, à sa mort, avait légué à Louis XI les provinces qu'il possédait en France : la Provence, le Maine et l'Anjou, en même temps que les prétentions de la maison d'Anjou sur le royaume de Naples. *L'avisé Louis XI avait bien vite mis la main sur ces provinces*, dont l'acquisition était si précieuse pour la France. Quant aux prétentions qui, depuis l'époque où le frère de saint Louis, Charles de Provence, avait régné sur Naples, avaient occasionné tant de maux à la maison d'Anjou, le monarque malin se plaisait à dire *qu'il les donnait au diable*.

Moins prudent, son fils réunit trente mille hommes, et, malgré les sages avis de sa sœur, Anne de Beaujeu, il franchit les Alpes pour s'emparer du royaume (1494).

Cette expédition devait être la première étape du nouvel Alexandre dans son voyage triomphal. Qui empêcherait ensuite de chasser le Turc de Constantinople, de délivrer le tombeau du Christ? René d'Anjou n'avait-il pas aussi des prétentions sur le royaume de Jérusalem? Qui retiendrait la fougue des Français?

Les chemins sont ouverts, qui peut nous arrêter?

Quand nous nous laissons aller à faire des châteaux en Espagne, il est doux de lâcher la bride à notre imagination. Toutefois, un brusque choc peut nous ramener d'une façon un peu brutale à la réalité. La Perrette de la fable et le roi Charles VIII ont fait cette cruelle expérience.

5. État de l'Italie. — Quel était l'état de cette Italie où les Français allaient pénétrer et qu'ils devaient si souvent arroser de leur sang?

L'Italie était divisée en un grand nombre d'Etats, dont les principaux étaient le *royaume de Naples, le duché de Milan, les Etats du Pape, les républiques de Florence et de Venise.*

Riches, les Italiens, princes ou chefs de républiques, aimaient le luxe et la magnificence. On ne voyait pas dans ce pays fortuné les sombres donjons, les formidables forteresses qui, en France, avaient protégé le sol national contre l'Anglais conquérant. Mais partout s'élevaient de magnifiques palais entourés de somptueuses colonnades et de parcs artistement dessinés. Tous ces petits princes vivaient fastueusement au milieu de brillantes cours, se faisaient honneur d'attirer auprès d'eux des poètes, des peintres et des sculpteurs.

Aussi traitaient-ils de barbares les Français rudes et grossiers, qui ne connaissaient que l'art de la guerre. Civilisés et raffinés, les Italiens, au contraire, dédaignaient le métier des armes. Ennemis les uns des autres, ils étaient bien souvent appelés à vider leurs querelles sur les champs de bataille. Mais n'étaient-ils pas assez riches pour payer des *soldats mercenaires* [1], *des condottieri ?*

Il est vrai que ceux-ci, poussés par l'amour seul de l'argent, s'offraient toujours au plus offrant. Sans patrie, ne combattant que pour une paye et n'ayant pour adversaires que des soldats mercenaires comme eux, ils avaient inventé un nouveau genre de guerre, *la bonne guerre*, qui consistait à se battre des journées entières sans se faire aucun mal. Par hasard, l'un d'eux pouvait trouver la mort : c'était d'ordinaire un maladroit qui, monté sur un coursier trop fringant, faisait une chute et était piétiné par les chevaux.

---

1. *Mercenaire,* soldat qui sert un Etat étranger, moyennant une paye. — Contraire d'armée mercenaire, armée nationale composée de soldats qui servent leur patrie.



6. Expédition de Charles VIII en Italie. — Que firent ces Italiens adonnés aux seuls arts de la paix en présence de la puissante armée française ? N'osant attaquer des ennemis si redoutables, ils les comblèrent d'honneurs et les rassasièrent de plaisirs.

La marche de Charles VIII à travers cette Italie enchanteresse fut un voyage triomphal. Milan, Florence et Rome ouvrirent leurs portes et reçurent les étrangers comme des libérateurs. Dans toutes les villes, les cloches faisaient entendre leurs plus joyeux carillons; les maisons étaient pavoisées, les rues jonchées de fleurs.

Les Napolitains eux-mêmes ne défendirent pas leur indépendance menacée. Le jeune conquérant fit une solennelle entrée dans la capitale de son nouveau royaume. Monté sur un superbe coursier, revêtu d'un magnifique manteau impérial, la couronne en tête, il tenait d'une main le sceptre et de l'autre une boule d'or. Jamais conquérant n'avait ainsi ébloui le monde par une aussi belle mise en scène.

La première partie du rêve se réalisait donc... Hélas! combien cruel devait être le réveil!

7. Le retour. — Bataille de Fornoue (1495). — Depuis deux mois à peine les Français étaient installés à Naples, lorsque tout d'un coup Charles apprit que les Italiens, dont l'enthousiasme avait été si exubérant, cherchaient à le faire prisonnier dans sa nouvelle conquête.

Une ligue formidable s'était formée, dans laquelle entrèrent les Italiens, le roi d'Aragon, l'empereur Maximilien. Sous peine de rester enfermé dans une souricière, il fallait aussitôt regagner la France. Charles prit le plus mauvais parti : il laisse à Naples l'élite de ses troupes; avec 8,000 hommes, à marches forcées, il cherche à s'ouvrir le chemin de la France.

Combien différent fut ce voyage de retour! Les acclamations cessèrent partout; les villes tinrent leurs portes closes et gardèrent une attitude hostile.

Enfin, au pied des Apennins, **à Fornoue**[1], les Français rencontrèrent l'armée des confédérés qui barrait la route. Les ennemis étaient bien supérieurs en nombre ; mais, dans une situation si critique, il fallait vaincre ou mourir. Rien ne put résister à la fureur française ; les charges des escadrons ennemis furent repoussées et bientôt les lignes d'infanterie furent enfoncées. Bravement, Charles VIII se mit à la tête de son intrépide noblesse et se couvrit de gloire. Le roi, sur le champ de bataille, sut marcher dignement sur les traces d'Alexandre, son héros de prédilection.

Mais à quoi servait cette sanglante et stérile victoire? Le chemin seul de France était ouvert ; l'Italie était perdue. Le reste de l'armée française, laissé à Naples, fut décimé par les maladies. Attaqué par des forces supérieures, l'héroïque Louis d'Ars se fit jour à la pointe de l'épée jusqu'en France ; mais il ne ramenait que des débris !

8. Mort de Charles VIII (1498). — Tant de malheurs ne découragèrent pourtant pas la bouillante ardeur du jeune roi. Toujours entreprenant, il songeait à recommencer ses guerres de conquête ; mais un coup imprévu vint brusquement mettre à néant tous ses beaux projets.

Le 7 avril 1498, Charles VIII se blessa au front en traversant trop vite une galerie basse du château d'Amboise[2], pour voir jouer à la paume[3] dans les fossés. Il était mortellement atteint, et le soir même il expira, entouré des courtisans consternés.

La fin tragique de ce prince, qui se croyait appelé à de si brillantes destinées et dont la folle ambition ne connut pas de bornes, prouve quelle est la justesse du dicton populaire : l'homme propose et Dieu dispose !

---

1. *Fornoue*, bourg d'Italie, placé entre Florence et Gênes.
2. *Amboise*, ville du département d'Indre-et-Loire.
3. *Paume*, sorte de jeu qui consiste à renvoyer une balle au moyen d'une raquette.

RÉSUMÉ

Après les guerres de Cent ans commencent les guerres d'Italie qui ont lieu pendant les règnes de Charles VIII, Louis XII et François Ier, jusqu'à la bataille de Marignan (1515).

Pendant la régence de la sœur de Charles VIII, Anne de Beaujeu, les nobles qui se révoltent sont battus à Saint-Aubin-du-Cormier. La régente marie son frère avec l'héritière des ducs de Bretagne, Anne de Bretagne.

Charles VIII (1483-1498) fait valoir les prétentions de la maison d'Anjou sur le royaume de Naples. Mais une coalition lui fait perdre sa conquête. La victoire de Fornoue (1495) lui ouvre le chemin de la France. L'Italie est perdue quand Charles VIII meurt à la suite d'un accident au château d'Amboise (1498).

Questions.

1. Expliquer comment les Français, après les guerres de Cent ans, furent amenés à entreprendre les guerres d'Italie?

2. Sous quels règnes ont eu lieu les guerres d'Italie?

3. Quels sont les deux grands faits de la régence d'Anne de Beaujeu?

4. Quel était le caractère de Charles VIII?

5. Quel était l'état de l'Italie au moment de l'expédition de Charles VIII?

6. Qu'est-ce qu'un soldat mercenaire? — En quoi consistait la bonne guerre que se faisaient les mercenaires italiens?

7. Pourquoi Charles VIII fut-il obligé d'abandonner le royaume de Naples?

8. Quelle est la victoire remportée par Charles VIII à son retour?

9. Comment mourut le roi Charles VIII?

Narration historique. — *L'expédition de Charles VIII en Italie.*

Plan. — *Début.* Le caractère aventureux du jeune roi.
1. Réception enthousiaste des villes d'Italie.
2. L'entrée triomphale à Naples.
3. Le retour. Bataille de Fornoue.
Conclusion. Mort de Charles VIII. — L'Italie perdue.

Synchronismes [1].

1492. Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille mettent fin, par la prise de Grenade, à la puissance des Maures en Espagne. — 1492. Découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. — 1498. Les Portugais, sous la conduite de Vasco de Gama, arrivent dans les Indes après avoir découvert et doublé le cap de Bonne-Espérance, au sud de l'Afrique.

---

1. *Synchronismes*, faits qui se sont passés en même temps chez les autres peuples.



DEUXIÈME LEÇON

LOUIS XII (1498-1515) ET LE CHEVALIER BAYARD

1. Avènement de Louis XII. — Son mariage avec Anne de Bretagne. — Charles VIII ne laissait pas d'enfant. Son plus proche parent était son cousin, le *duc d'Orléans*, le vaincu de Saint-Aubin-du-Cormier, qui devint roi de France sous le nom de Louis XII.

Libre, la veuve du dernier roi, Anne de Bretagne, s'empressa de retourner dans son duché. Son éternel fiancé, l'empereur Maximilien, sollicita de nouveau sa main. Mais Louis XII, qui savait sacrifier son intérêt personnel au bien public, se maria avec Anne. Ainsi, pour la seconde fois, cette province fut réunie à la France.

2. Caractère de Louis XII. — Le trait le plus remarquable du caractère de Lous XII est une inépuisable bonté, une affection sincère pour le pauvre peuple, si souvent dédaigné par les grands du monde.

Certes, si monarque, récemment monté sur le trône, avait à venger de vieilles injures, c'était bien Louis XII. Duc d'Orléans, n'avait-il pas, après la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier, été fait prisonnier par La Trémouille? Devenu tout puissant, le vaincu pouvait satisfaire sa rancune contre le vainqueur, maintenant son sujet. Mais cet excellent roi avait l'âme généreuse : il combla son ancien ennemi d'honneurs, offices et pensions. « Il ne convient pas, déclarait avec magnanimité Louis XII, à un roi de France de venger les injures du duc d'Orléans. »

Quoi d'étonnant si le bien public fut l'unique souci d'un si bon prince. Les misères du peuple affligeaient cette âme charitable. Bien loin d'augmenter les impôts, il les diminua; il supprima les charges trop coûteuses de la cour. « J'aime mieux, répétait-il, voir les courtisans rire de mes

économies que le peuple pleurer de mes dépenses. »

Les humbles, si sensibles aux marques d'affection de leurs maîtres, se montrèrent reconnaissants. Longtemps après sa mort, le bon roi fut pleuré dans les chaumières; de son vivant, ses sujets lui décernèrent le plus beau titre que puisse envier un monarque : celui de **Père du peuple**.

3. Conquête du duché de Milan (1499). — Et pourtant ce roi, si prudent, se laissa entraîner, lui aussi, par l'humeur aventureuse qui poussait toute sa génération guerrière aux folles conquêtes d'Italie. Chose extraordinaire, ce prince, au caractère pacifique, ne voulut pas seulement conquérir le royaume de Naples, mais encore le duché de Milan. N'était-il pas, par son aïeule *Valentine Visconti*, l'épouse du malheureux et séduisant duc d'Orléans, frère du roi fou Charles VI, l'héritier des Visconti, les anciens maîtres du Milanais, chassés de leur trône par des aventuriers, les Sforza?

L'armée française rencontra peu de résistance. Milan fut aisément occupé. L'expédition se présentait au début sous d'aussi heureux auspices que celle de Charles VIII à Naples.

4. Jeunesse de Bayard. — Qui pouvait d'ailleurs arrêter l'indomptable fougue des armées françaises? Dans ses rangs servait le Chevalier sans peur et sans reproche, qui s'était déjà signalé à la bataille de Fornoue.

Pierre du Terrail, seigneur de Bayard, naquit en Dauphiné, non loin de Grenoble. Son père, sur le point de mourir, voulut assurer le sort de ses quatre fils, et leur demanda quelle était la carrière qu'ils désiraient suivre. L'aîné sincèrement avoua qu'il n'avait pas l'intention de quitter la maison paternelle. « Eh bien ! Georges, puisque tu aimes la maison, tu demeureras ici à combattre les ours de nos sauvages montagnes. » Les deux plus jeunes déclarèrent qu'ils avaient formé le projet d'être prêtres, comme leur oncle, l'évêque de Grenoble. « Au second [1], qui a été

1. D'après le *Loyal Serviteur*, histoire du Chevalier sans peur et sans reproche.

le Chevalier sans peur et sans reproche, fut demandé aussi quel état il préférait choisir. L'enfant n'avait que treize ans; il était éveillé comme un émerillon[1] et d'un visage riant; il répondit comme s'il eût cinquante ans: « Monsei-« gneur mon père, je serai, s'il vous plaît, de l'état dont « vous et vos prédécesseurs ont été, qui est de suivre les « armes, car c'est la chose au monde dont j'ai le plus « grand désir; j'espère, Dieu aidant, ne vous point faire « déshonneur. » Le bon père fut touché jusqu'aux larmes des fières paroles du noble enfant, qui était destiné à devenir le modèle de la chevalerie française. »

5. Conquête de Naples. — Partage avec Ferdinand d'Aragon (1500). — Bayard, du reste, n'était pas le seul dans les rangs de notre armée d'Italie à rêver brillantes prouesses et belles passes d'armes : tous brûlaient du désir de se signaler.

Le pacifique Louis XII, emporté par ce courant guerrier, *fit valoir les prétentions de la maison d'Anjou sur le royaume de Naples*. Mais à peine l'armée française se mettait en marche, que survint un compétiteur inattendu : *le roi d'Aragon Ferdinand*, qui voulut avoir sa part des dépouilles. N'était-ce pas un prince aragonais qui avait autrefois chassé de Naples les Angevins et les Provençaux de Charles de Provence, le frère de saint Louis?

Pour le moment, les deux rois préférèrent s'arranger à l'amiable : *ils se partagèrent les États du vaincu*. Mais deux larrons sont bien vite en désaccord et la brouille éclata lorsqu'il fallut procéder à la délimitation des frontières.

6. Perte de Naples. — Bayard au pont du Garigliano (1503). — L'armée de Ferdinand n'est pas prête : le fourbe roi d'Aragon, rusé compère, gagne du temps, et le trop naïf Louis XII, sur la foi des traités, laisse à son astucieux ennemi le loisir de réunir des troupes. Les Français, inférieurs en nombre, sont battus et chassés du territoire napolitain. Dans la retraite, le brave des

1. Jeune faucon, petit oiseau de proie.

braves, Bayard, se couvre de gloire en défendant seul contre un nombreux parti d'Espagnols le **Pont du Garigliano**[1].

« Le bon chevalier, la lance en arrêt, se place sur le pont et, comme un lion furieux, fond sur la troupe adverse qui s'avance; de sorte que trois ou quatre sont renversés, qui tombent dans l'eau et se noient, car la rivière était grosse et profonde. Cela fait, on lui taille beaucoup de besogne, car il fut si durement assailli que, sans son trop de bravoure, il n'eût pu résister. Mais, comme un tigre échauffé, il s'accule à la barrière et il se défend si bien que les Espagnols ne savaient pas si c'était un homme ou un diable. Bref, tant et si longuement il se maintient, que l'écuyer Basco, son compagnon, lui mène un bon secours de cent hommes d'armes, qui forcent les Espagnols à abandonner complètement la partie[2]. »

Toutefois, les Français n'étaient pas moins chassés de Naples; ils ne possédaient plus que le duché de Milan.

7. Le pape Jules II. — Ses projets. — Cette dernière conquête leur fut même arrachée. En ce moment, monte sur le trône pontifical **le pape Jules II**. C'est un pape à l'humeur guerrière, dont la physionomie énergique ne fait pas tache dans ce XVIe siècle si batailleur. Souvent on vit ce pontife septuagénaire, le casque en tête et la cuirasse au dos, stimuler l'ardeur des siens sur les champs de bataille.

Cet homme, au caractère indomptable, gémissait de voir son pays, si florissant naguère, maintenant foulé aux pieds par ces gens grossiers, Français, Espagnols, Allemands, qu'il dédaignait et traitait volontiers de barbares. La tristesse de ce pape patriote augmentait d'autant plus que les Italiens eux-mêmes, dans leur égoïsme, trahissaient leur pays et aussi la chrétienté. Les Vénitiens, ces marchands enrichis par le commerce maritime, profitaient du désarroi

1. *Garigliano*, petite rivière d'Italie, entre Naples et les Etats de l'Eglise.
2. D'après le *Loyal Serviteur*.



général pour arrondir leur territoire aux dépens de tous. Ils avaient même poussé l'audace jusqu'à s'allier avec les Turcs, ces infidèles de tout temps ennemis des chrétiens. Une telle perfidie méritait un châtiment exemplaire.

8. Ligue de Cambrai. — Bataille d'Agnadel (1509). — L'énergique pape se transforme en un souple diplomate. Grâce à son habileté, Italiens et barbares (Français, Espagnols, Allemands), bien que désunis, font comme une nouvelle croisade contre ces égoïstes marchands. Venise était incapable de résister; ses soldats furent vaincus à **Agnadel**[1] par l'armée française. Louis XII, en personne, commandait les troupes. Le roi déploya sur le champ de bataille le courage d'un Bayard. Des courtisans craintifs lui conseillaient de se mettre prudemment à l'abri. *Un roi de France ne meurt pas d'un coup de canon*, répond héroïquement le vaillant prince. Puis il fond sur l'ennemi à la tête des compagnies[2] d'ordonnance; son intrépide bravoure électrise ses gens d'armes : *Courage, mes enfants, s'écrie-t-il, le roi vous voit?*

9. La Sainte Ligue. — Gaston de Foix. — Bataille de Ravenne[3] (1512). — Venise abattue et punie, l'indomptable Jules II mit à exécution son second projet : **Délivrer l'Italie des Barbares**. La mort l'empêcha, du reste, de voir la complète réalisation de ses désirs.

Trop faible contre tous, le pape divise ses ennemis. C'est contre la France qu'il dirige les premiers coups; après, viendra le tour des autres barbares (Espagnols et Allemands). A son appel, la **Sainte Ligue** est formée avec le concours de Ferdinand d'Aragon, du roi d'Angleterre et de l'empereur Maximilien.

Mais le chef de l'armée française, un jeune héros de 22 ans, parent du roi de France, **Gaston de Foix**, déconcerta par une marche foudroyante les plans de ses ennemis.

---

1. *Agnadel*, village d'Italie (Lombardie).
2. *Compagnies d'ordonnance*, compagnies de gens d'armes organisées sous Charles VII.
3. *Ravenne*, ville du nord-est de l'Italie, près de la mer Adriatique.

En quelques mois, ce jeune capitaine, général en chef à l'âge où les autres apprennent d'ordinaire le métier des armes, délivre *Bologne*[1], prend *Brescia* au cœur de l'hiver, au milieu des neiges, et gagne la **bataille de Ravenne**. Les troupes italiennes, peu disciplinées, sont foulées aux pieds des chevaux de la gendarmerie française. Restait la solide infanterie d'Espagne, troupe d'élite que le général de la Sainte Ligue réservait pour un effort décisif et qu'il avait tenue jusque-là couchée à plat ventre. La bataille perdue, elle se retirait pas à pas, gardant une fière attitude. Le jeune Gaston s'en indigne, il se précipite sur elle de toute la vitesse de son cheval; dans son ardeur, il n'est suivi que d'une vingtaine de cavaliers. Le jeune héros tombe percé de coups au moment où la victoire est décidée : *Plût à Dieu*, s'écria Louis XII en apprenant la victoire de Ravenne et la mort de Gaston de Foix, *que j'eusse perdu l'Italie et que Gaston vécût encore!*

10. Défaite des Français. — Mort du roi (1515). — En effet, à partir de ce moment, la fortune des armes nous abandonne complètement. Partout les Français sont battus. Le Milanais est évacué à la suite de la défaite de *Novarre*[2]. Nos frontières sont envahies, les Anglais et les Allemands gagnent la bataille de *Guinegatte*[3].

Louis XII, sur le point de mourir (1515), est bien heureux de signer une trêve. *La France reste intacte, mais l'Italie est perdue*. Encore une fois, nous avions sans résultat arrosé de notre sang les champs de cette Italie qui, décidément, nous était fatale!

RÉSUMÉ

Louis XII (1498-1515), pour assurer l'acquisition de la Bretagne, se marie avec la veuve de Charles VIII, Anne de Bretagne.

Malgré son caractère pacifique, ce roi fait valoir les droits

1. *Bologne* et *Brescia*, grandes villes de l'Italie, dans la Lombardie.
2. *Novarre*, ville de l'Italie septentrionale, dans la Lombardie.
3. *Guinegatte*, village du département du Pas-de-Calais.

de Valentine Visconti sur le duché de Milan, et ceux de la maison d'Anjou sur le royaume de Naples.

Il s'empare de Milan et partage le royaume de Naples avec Ferdinand d'Aragon. Mais les deux princes se brouillent. Les Français abandonnent Naples à la suite du combat du Garigliano, où se distingue le brave des braves, Bayard (1503).

Le pape Jules II forme la ligue de Cambrai contre les Vénitiens, qui sont battus à Agnadel (1509) par Louis XII. Le pape se met à la tête des princes de l'Europe pour enlever l'Italie aux Français ; c'est la Sainte Ligue. Gaston de Foix bat les alliés à Ravenne, mais le jeune héros victorieux est tué (1512).

Les Français, battus à Novarre, sont chassés d'Italie ; la France est envahie à la suite de la défaite de Guinegatte. A la mort de Louis XII (1515), l'Italie est encore perdue.

Questions.

1. Avec qui s'est marié Louis XII et pourquoi?
2. Dites ce que vous savez sur le caractère de Louis XII?
3. Quelles prétentions faisait valoir Louis XII, en voulant conquérir : 1° le duché de Milan; 2° le royaume de Naples?
4. Racontez la jeunesse de Bayard?
5. Qu'arriva-t-il quand Louis XII et Ferdinand d'Aragon eurent partagé entre eux le royaume de Naples?
6. Montrez la belle conduite de Bayard au pont du Garigliano?
7. Quels étaient les projets du pape Jules II et quelles sont les deux ligues qu'il a formées?
8. Enumérez les principaux faits de la Sainte Ligue?
9. Dites tout ce que vous savez sur Gaston de Foix?

Synchronisme. — Découverte du Brésil par le Portugais Alvarez Cabral (1500).

TROISIÈME LEÇON

FRANÇOIS Ier (1515-1547) ET LA BATAILLE DE MARIGNAN (1515)

1. Réunion définitive de la Bretagne. — François Ier, duc d'Angoulême, roi à 22 ans, était cousin de Louis XII. Du vivant de son prédécesseur, il avait épousé

Claude de France, fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne. *Par ce troisième mariage, la Bretagne fut définitivement réunie*, car, bonheur inespéré, Claude de France et François eurent un fils, Henri II, qui fut à la fois roi de France et duc de Bretagne.

2. Caractère de François Ier. — François Ier ne ressemblait pas à son prédécesseur, le pacifique et économe Louis XII. Une fée bienfaisante semblait avoir généreusement prodigué à cet heureux prince toutes les qualités. C'était le plus bel homme de son royaume; il était grand, avec une figure aimable et noble. Il avait la force du corps, l'adresse, la souplesse dans tous les exercices physiques. Par son intrépide courage, il était un chevalier accompli, le digne émule de Bayard. Enjoué et spirituel, il avait une grâce naturelle qui charmait tous ses sujets. Artiste, il se montra le protecteur éclairé des Lettres et des Arts. Toutes ces qualités le rendirent l'idole de la noblesse.

Que peut-on reprocher à un prince si séduisant, que la nature semble avoir comblé de tous les dons? Peut-être un amour trop grand pour les plaisirs. Pendant son règne, même aux plus mauvais jours, les fêtes de la cour furent somptueuses; plus d'une fois, pour elles, les affaires sérieuses furent oubliées.

3. Conquête du Milanais (1515) — Passage des Alpes. — Après quelques mois donnés aux plaisirs, la première pensée du roi-chevalier fut de convoiter à son tour cette magique Italie qui avait été déjà deux fois fatale aux armées françaises. 30,000 cavaliers, 20,000 fantassins furent réunis avec 70 grosses pièces de canon.

On se mit à escalader les Alpes, au col de l'**Argentière** [1] ! L'opération était dangereuse, presque impossible. Heureusement, des chasseurs de chamois indiquèrent un sentier. Toute l'armée s'y engagea avec les chevaux et la lourde artillerie. Les vides des précipices furent comblés

---

1. *Col de l'Argentière*, défilé des Alpes conduisant de Barcelonnette en France, à Turin, en Italie.

avec des fascines et des troncs d'arbres; des ponts furent jetés sur les ravins aux eaux écumantes, grossies par la fonte des neiges et des glaciers; le fer et le feu firent sauter les roches gigantesques. De nombreuses bêtes de somme traînèrent les canons dans les endroits inaccessibles. Courageusement, soldats et officiers bravèrent mille morts.

Enfin, après des peines inouïes, tant d'efforts furent couronnés de succès : l'armée débouche dans la plaine lombarde, alors que les Suisses, à la solde du duc de Milan, sont encore postés au col du mont Cenis [1], où ils nous attendent dans des positions inexpugnables. Ils nous croyaient encore dans le Dauphiné, que déjà nous débouchions dans le Piémont. Leur ahurissement fut grand; ils ne pouvaient en croire leurs yeux; ils demandaient en plaisantant « si les Français avaient volé par-dessus les montagnes? » Ils durent enfin se rendre à l'évidence; ils battirent précipitamment en retraite, et, pour sauver Milan, au nombre de 20,000 hommes, ils nous attaquèrent à **Marignan** [2].

4. Bataille de Marignan (1515). — Les Suisses étaient de redoutables adversaires. Solides montagnards, intrépides chasseurs d'ours et de chamois, ils avaient grande confiance en leur force. Depuis qu'ils avaient écrasé les Bourguignons de Charles le Téméraire, ils se regardaient comme invincibles. Trop pauvres pour posséder des canons, ils avaient adopté une tactique qui leur avait toujours réussi : ils se réunissaient en épais bataillons, baissaient la tête, ployaient leur corps en avant, et, armés de leurs énormes lances de quatre mètres de longueur qu'ils tenaient à deux mains, ils se précipitaient en aveugles droit devant eux, écrasaient tout sur leur passage, et s'emparaient des canons ennemis.

A **Marignan**, la disposition des lieux leur était favorable.

1. *Col du mont Cenis,* défilé des Alpes unissant la haute vallée de l'Arc, affluent de l'Isère, à Turin; la montagne est aujourd'hui percée par un tunnel de chemin de fer de 12 kilomètres de longueur.
2. *Marignan,* ville d'Italie située près de Milan.

Une longue chaussée, bordée des deux côtés par des marécages, traversait le champ de bataille. La nombreuse cavalerie des Français ne pouvait se déployer sur un espace aussi resserré.

Fidèles à leur tactique, les Suisses attaquent l'artillerie que dirige habilement le grand maître Genouillac. En vain les décharges emportent des files entières; ceux qui sont derrière passent sur les cadavres de leurs camarades.

François Ier, que son casque surmonté de la couronne royale rend reconnaissable, se précipite à la tête de sa gendarmerie. A ses côtés combat l'élite des seigneurs : le brave Bayard, l'intrépide La Palisse, Trivulce, le héros de vingt batailles d'Italie. Le choc est formidable; mais les Suisses ne se laissent pas rompre. Ils arrivent sur les canons et vont s'en emparer. Heureusement, une habile diversion de l'infanterie française sur le flanc des ennemis, force les Suisses à s'arrêter! Leurs rangs s'entr'ouvrent : la mêlée devient générale. En mille endroits, on lutte corps à corps; au dire d'un vieux soldat, *c'est un combat de géants*. La nuit n'arrête pas les adversaires rendus furieux; la lune éclaire cette scène de carnage. A onze heures du soir seulement, l'obscurité complète met fin à cette tuerie sauvage.

La nuit fut sinistre. Les rangs s'étaient complètement confondus à la suite de cette épouvantable mêlée; Suisses et Français étaient placés les uns à côté des autres au milieu des ténèbres. François, porté aux premiers rangs par sa valeur, court les plus grands dangers. Avec quelques-uns des siens, il se trouve isolé à peu de distance d'un gros bataillon d'ennemis; il risque d'être enlevé. Il se couche un moment sur une charrette d'artillerie pour se reposer. Exténué de fatigue, il demande à boire. Son écuyer lui apporte dans un casque de l'eau souillée de sang. A côté, les Suisses, se croyant sûrs de la victoire, font entendre leurs refrains de guerre. Sur le matin, un peu avant le lever du soleil, les trompettes françaises sonnent

le ralliement; aussitôt les grosses trompes d'Uri et d'Unterwald[1] leur répondent bruyamment.

Les deux armées se reforment; la bataille recommence. Comme la veille, de brillantes charges sont exécutées; mais, jusqu'à trois heures du soir, la lutte continue indécise.

Tout à coup retentissent, sur les derrières de l'armée suisse, les cris de *Marco! Marco!*[2] (Saint Marc! Saint Marc!). Ce sont les Vénitiens, nos alliés, qui, longtemps attendus, arrivent enfin. Les Français reprennent courage; les Suisses, surpris, reculent. Mais leur attitude est si fière qu'on n'ose pas les poursuivre. « Ils furent obligés, dit un historien de leur pays, d'abandonner le champ de bataille, mais ils n'y laissèrent pas l'honneur. »

Le héros de la journée était le jeune roi dont la brillante valeur faisait l'admiration de tous les vieux capitaines. Aux applaudissements de tous les siens, il sollicite, comme la plus belle des récompenses, l'honneur d'être armé chevalier par le brave des braves, par Bayard.

Le Chevalier sans peur et sans reproche se récuse d'abord; mais, le roi insistant, il donne l'accolade avec sa valeureuse épée et s'écrie : « Tu es bien heureuse, ma bonne épée, de donner aujourd'hui l'ordre de chevalerie à un roi si vertueux et si puissant. Désormais, je te garderai comme une relique! »

Le Milanais était reconquis. En ce moment, **se terminent les longues guerres d'Italie**. Longtemps encore, bien des Français trouveront la mort de l'autre côté des Alpes. Mais *le temps des conquêtes est fini : car un prince redoutable, Charles-Quint, va dominer en Europe*. Heureuse la France, si elle peut résister au tout-puissant empereur!

5. Résultat des guerres d'Italie. — Quel profit avons-nous retiré de ces lointaines expéditions? Nous avons cueilli de nombreux lauriers sur les champs de

1. *Uri* et *Unterwald,* cantons du centre de la Suisse. Les montagnards de ces cantons avec Guillaume Tell ont affranchi leur pays du joug de l'Autriche.

2. *Saint Marc* était le patron de la république de Venise.



bataille d'Italie : les Bayard, les Trivulce, les Gaston de Foix, les François Ier y ont acquis une immortelle gloire. Mais toutes nos brillantes victoires ont été stériles : *nous n'avons rien gardé de nos conquêtes*.

Tant de généreux sang a donc été versé en pure perte. Non, car l'école des camps est excellente pour tremper les caractères et discipliner les hommes. Pendant les guerres de Cent ans, la noblesse s'était accoutumée à l'indépendance; mais désireuse, de s'illustrer dans les combats, elle suivit volontairement au delà des Alpes les Charles VIII, les Louis XII et les François Ier. Sous les drapeaux de la royauté, ces seigneurs turbulents apprirent à obéir. *Le pouvoir royal s'affermit*. Maîtres de leurs sujets, les rois peuvent dire, comme François Ier : « Car tel est notre bon plaisir! »

Enfin, résultat plus grand encore, *l'Italie vaincue civilise ses conquérants barbares*. De rudes guerriers accompagnaient Charles VIII dans son voyage triomphal. Désormais émerveillés et séduits, ils désirèrent retourner dans ce pays féerique, non seulement pour y trouver la gloire, mais encore pour y goûter les joies de l'esprit ignorées jusqu'alors. Des poètes, des peintres, des sculpteurs, des architectes suivent nos armées en France, et apprennent leurs arts à ce peuple avide de science, qui bientôt rivalise avec eux.

Les lettres françaises renaissent en même temps que les arts. Clément Marot et Ronsard se distinguent en poésie; Rabelais, Calvin, Michel Montaigne écrivent d'admirables ouvrages en prose. Philibert de Lorme bâtit les Tuileries, Pierre Nepveu le château de Chambord, dans la merveilleuse vallée de la Loire, le jardin de la France, cette seconde Italie.

Les rois sont les protecteurs éclairés des savants et des artistes. Leur admiration est sincère. François Ier ramasse humblement le pinceau du grand maître italien Léonard de Vinci. Un de ses successeurs, Charles IX, est poète lui-même. Au premier des poètes de son époque, Ronsard, que les contemporains enthousiastes proclament pompeu-

sement le Prince des poètes, il adresse de beaux vers qui lui font honneur :

Tous deux également nous portons des couronnes;
Mais, roi, je les reçois; poète, tu les donnes.

Ce n'est donc pas en vain que le meilleur sang de la France a coulé sur les champs de bataille de l'Italie, tandis que nos armées couraient à la poursuite de chimériques conquêtes !

RÉSUMÉ

François Ier (1515-1547) se marie avec la fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne, Claude de France. Par ce troisième mariage, la Bretagne appartient définitivement à la France.

François Ier est un prince aimable, spirituel, courageux, mais trop ami des plaisirs. Il traverse les Alpes au col de l'Argentière et s'empare du duché de Milan, à la suite de la bataille de Marignan (1515), gagnée sur les Suisses.

Les guerres de conquête en Italie sont terminées. La France va lutter contre la formidable maison d'Autriche et le tout-puissant empereur Charles-Quint.

Si nous ne conservons aucune de nos conquêtes, les résultats des guerres d'Italie sont cependant considérables : la noblesse apprend à obéir et le pouvoir royal s'affermit; l'Italie vaincue civilise les Français barbares.

Questions.

1. Avec qui s'est marié François Ier et pourquoi? — Dire comment, à la mort de François Ier, la Bretagne a été réunie définitivement à la France?

2. Sous quels règnes ont eu lieu les guerres d'Italie? — Quelles sont les victoires remportées et les batailles perdues par les Français?

3. Racontez le passage des Alpes par les Français?

4. Quel a été pour la France le résultat des guerres d'Italie : A. au point de vue des conquêtes; B. au point de vue du pouvoir royal; C. au point de vue de la civilisation ?

5. Pourquoi les Français, après la bataille de Marignan, ne peuvent-ils plus songer à faire des conquêtes en Italie?

Narration historique. — *Bataille de Marignan* (1515).

Plan. — *Début* (à trouver par l'élève).

1° 1re *journée.* — Les Suisses se précipitent tête baissée sur les canons français. — Belles charges du roi et de la noblesse. — La mêlée confuse.

2° *La nuit.* — Les rangs confondus. — Le roi perdu au milieu des bataillons suisses. — Avant l'aurore, les armées se reforment.

3° 2e *journée.* — La bataille recommence indécise. — *Marco! Marco!* l'arrivée des Vénitiens. — Fière retraite des Suisses.

Conclusion. — Le valeureux roi armé chevalier le soir de la bataille par le Chevalier sans peur et sans reproche !

QUATRIÈME LEÇON

FRANÇOIS Ier ET CHARLES QUINT

1. Election de Charles-Quint à l'Empire (1519). — L'année 1519 est une date mémorable de l'histoire de l'Europe. L'empereur Maximilien meurt. Qui sera son succcessseur? François Ier, tout enivré de la victoire de Marignan, veut devenir empereur. Son envoyé extraordinaire, l'amiral Bonnivet, parcourt l'Allemagne, suivi de mules chargées d'or. Les princes allemands, qui élisent l'empereur, reçoivent avidement l'argent français, et... *votent pour le rival du roi de France, Charles-Quint.*

Jamais, depuis Charlemagne, puissance aussi formidable n'avait dominé l'Europe. Charles-Quint était empereur, trois fois roi : en Castille, en Aragon, à Naples ; il était maître de la Franche-Comté, des Pays-Bas espagnols (Belgique et Hollande), des vastes États de la maison d'Autriche. Enfin, la découverte de Christophe Colomb lui avait donné un monde entier : l'immense Amérique. Fier et ambitieux, le nouveau monarque se plaisait à dire : « Le soleil ne se couche pas sur mes vastes États. »

Que va faire la France contre ce colosse gigantesque

qui, avec ses bras puissants, l'enserre sur toutes ses frontières ? Pourra-t-elle résister à un si formidable ennemi et empêcher par ses armes l'Europe de devenir allemande et espagnole? Ou bien la France laissera-t-elle l'empire du monde à sa rivale, la maison d'Autriche?

2. Caractère des deux princes. — Le caractère même des deux princes les poussait à devenir ennemis. François Ier, tel que nous le connaissons par sa belle conduite à Marignan, est un soldat intrépide, heureux de montrer son courage dans les combats : c'est le dernier des chevaliers du moyen âge.

Charles-Quint, au contraire, est un prince moderne. Ce n'est pas un guerrier; il ne paraît pas sur les champs de bataille. C'est un homme froid. toujours maître de lui, un Flamand réfléchi doublé d'un Espagnol rusé. Du fond de son cabinet de Madrid, il dirige les affaires de l'Europe. Le succès, tel est son seul but. Diplomate habile, il sait mettre l'orgueil de côté quand l'intérêt l'exige.

3. L'alliance anglaise. — Entrevue du camp du Drap d'or (1520). — Au moment de commencer cette lutte gigantesque, il fallait s'assurer des alliés :

On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

Une alliance était indispensable aux deux adversaires : celle du roi d'Angleterre Henri VIII. Le roi de ce pays savait combien son concours était précieux : « Qui je soutiens est maître, » répétait-il volontiers.

Comment s'y prendront François Ier et Charles-Quint, pour s'assurer ce secours qui doit faire pencher la balance de leur côté ?

François, toujours chevaleresque, toujours ami des plaisirs et des fêtes, cherche à éblouir Henri VIII par sa magnificence. Il invite le roi anglais à une entrevue, en France, non loin d'Ardres [1]. En quelques jours, comme sous le coup de baguette d'un magicien, un camp merveil-

1. *Ardres*, petite ville du département du Pas-de-Calais.

leux se dresse : **le camp du Drap d'or**. De tous côtés surgissent de superbes tentes, dont les vives couleurs étincellent sous un gai soleil. Celle du roi les surpasse toutes par son extraordinaire richesse : le dessus est en drap d'or, le dedans doublé de velours bleu, tout semé de fleurs de lis, de broderies d'or de Chypre [1].

Pour recevoir le monarque anglais, François monte un coursier de prix; ses habits sont somptueux. Les seigneurs de France étalent un luxe inouï : ils vendent terres, moulins et prés pour se parer de riches vêtements.

Jamais on ne vit si belles fêtes. Tous les jours, en présence des reines de France et d'Angleterre, des nobles dames des deux cours, c'étaient des joutes, des tournois. Les plus grands seigneurs sont jaloux de montrer leur force et leur adresse. Les rois eux-mêmes cèdent à l'entraînement général. Henri défie François dans une lutte corps à corps. Le roi d'Angleterre est un colosse, fier de sa force herculéenne. Mais, suprême imprudence, le roi de France, par un adroit croc-en-jambe, fait mordre la poussière au puissant lutteur anglais.

Henri VIII quitta le camp du Drap d'or, humilié par tant de luxe, aigri par ce froissement d'amour-propre.

Combien fut plus habile la conduite de Charles-Quint! *Il va trouver Henri VIII, chez lui, à Calais* [2]. Quelques conseillers seuls l'accompagnent. L'empereur se fait humble. Ses paroles adroites et insinuantes savent flatter le prince qu'il désire avoir pour ami. Il achète même les ministres anglais.

Enfin Henri VIII se déclare. Est-il nécessaire de dire qu'il devient l'allié de Charles-Quint et l'ennemi de François Ier?

4. Trahison du connétable de Bourbon. — Au moins dans cette lutte émouvante du pot de terre contre le pot de fer, de la France contre toute l'Europe, François Ier

1. *Chypre,* île de la mer Méditerranée, non loin de la Turquie d'Asie.
2. *Calais,* ville du département du Pas-de-Calais, appartenait aux Anglais depuis le règne de Philippe VI de Valois (1347).



peut-il compter sur toutes les forces unies de son royaume? Non, car au moment où il va franchir les Alpes pour défendre le Milanais menacé, le roi infortuné apprend la *trahison de son meilleur général, le connétable de Bourbon.*

Bourbon était le plus puissant seigneur de France; il possédait des provinces entières, l'Auvergne, la Marche, le Bourbonnais, etc. C'était, de plus, un grand homme de guerre; il avait le courage intrépide d'un Bayard et les talents militaires d'un Gaston de Foix.



BAYARD MOURANT

Mais la reine mère, Louise de Savoie, le détestait; elle voulait le dépouiller de ses biens héréditaires. Usant de son influence, elle le fit condamner par le parlement de Paris. L'injustice était visible : Bourbon en conçut une haine mortelle. Il ne sut pas résister au démon tentateur de la vengeance; le désespoir fit de ce malheureux un traître. Il abandonna son roi, son pays; il offrit son épée à l'empereur. L'avisé Charles-Quint se fit un malin plaisir d'accepter un si précieux concours; mais les fiers Espagnols n'accueillirent qu'avec mépris le chevalier félon [1].

1. *Félon*, adj., déloyal; un vassal devenait félon quand il trahissait son seigneur.

5. Mort de Bayard (1524). — Les hostilités commencent; les Français, trop peu nombreux, sont facilement chassés du Milanais. Le brave Bayard trouve une mort glorieuse en défendant la dernière terre de cette Italie où il s'était si souvent illustré.

Blessé à mort par un coup d'arquebuse[1], le chevalier reste étendu au pied d'un arbre. Sa dernière pensée est pour son roi, sa patrie et son Dieu. Son épée, plantée en terre, la poignée en l'air, lui tient lieu de croix.

Tout à coup, poursuivant le flot des fuyards, arrive l'armée impériale. Bourbon la commande : les deux soldats s'étaient depuis longtemps connus sur les champs de bataille. Le général des Impériaux veut donner un dernier adieu à son ancien compagnon d'armes; il le plaint sur son triste sort : « Monseigneur, lui dit le chevalier, il n'est pas besoin que vous ayez pitié de moi, car je meurs en homme de bien; mais j'ai pitié de vous, car vous servez contre votre roi et votre pays. »

Le bon chevalier avait raison. Faut-il choisir entre le héros vaincu, dont la mort glorieuse nous fait envie, et le traître victorieux qui se prépare à envahir sa patrie? Le doute n'existe pas : *nous sommes tous pour Bayard, le Chevalier sans peur et sans reproche!*

6. Invasion de la Provence. — Siège de Marseille. — Bourbon met son infernal projet à exécution : il envahit la France! *L'armée impériale entre en Provence.*

Cette province n'est pas en état de résister : Toulon, Draguignan, la capitale Aix ouvrent leurs portes. Les Marseillais seuls attendent bravement l'ennemi derrière leurs murailles. La résistance est acharnée; de nombreux canons sont hissés sur les tours, même sur les clochers. Les femmes se mêlent à la lutte et montent sur les remparts, pour repousser l'assaillant. Le présomptueux Bourbon croit la victoire certaine. Dans son orgueil, ne se van-

---

1. *Arquebuse,* ancienne arme à feu que l'on faisait partir à l'aide d'une mèche.



tait-il pas de voir bientôt les Marseillais, humbles et soumis, lui apporter les clefs de leur ville sur un plateau d'argent? La désillusion fut heureusement complète : un boulet de canon marseillais perce sa tente, tue ou blesse plusieurs de ses officiers. Dédaigneux, les généraux impériaux lui demandent avec malice : « Monseigneur, ce sont vos fidèles Marseillais qui vous envoient leurs clefs! »

L'entreprise était manquée. Bourbon, découragé et furieux, bat en retraite. François Ier et l'armée française le suivent en Italie, reprennent le Milanais et mettent le siège devant Pavie[1].

7. Bataille de Pavie (1525). — Une armée impériale, commandée par Bourbon et par le vice-roi[2] de Naples, Lannoy, vint au secours de la place assiégée.

Les Français sont dans une forte position; ils ont tout l'avantage. L'armée impériale, pour secourir Pavie, est forcée de marcher longtemps sous le canon des Français. Notre artillerie, habilement mise en batterie par Genouillac, fait merveille : « On ne voyait que têtes et bras voler en l'air. » La victoire est assurée.

Mais l'imprudent François ne veut pas devoir uniquement le gain de la journée à cette artillerie aveugle qui, de loin, tue le brave comme le lâche. Le héros de Marignan veut avoir sa part de la victoire. Avec une folle ardeur, le roi se lance à la tête de sa brillante noblesse contre les ennemis à moitié vaincus. Les Impériaux font bonne contenance. En ce moment, les Suisses, nos mercenaires, mettent bas les armes; sur les derrières de l'armée française, la garnison de Pavie fait une irruption opportune qui met le désordre dans nos rangs. Environnée de tous les côtés, notre audacieuse cavalerie renouvelle ses charges; mais, hélas! tant d'intrépidité est dépensée en pure perte. Les Impériaux cernent cette poignée de braves;

---

1. *Pavie,* ville du nord de l'Italie, dans la Lombardie.
2. *Vice-roi,* titre donné au personnage qui gouvernait le royaume de Naples à la place de Charles-Quint.

on ne combat plus que pour l'honneur. Alors tombent sur le champ de gloire : La Palisse, La Trémouille, Lescun, cent autres héros des guerres d'Italie.

François Ier se défend comme un lion; il est blessé et tombe sous son cheval. Bourbon s'approche; ce n'est pas toutefois à un vassal félon que François veut se rendre : c'est Lannoy, le vice-roi de Naples, qui reçoit à genoux la glorieuse épée. « Madame, tout est perdu, sauf l'honneur, » écrit le vaincu à sa mère le soir de la bataille. La France généreuse approuve les fières et dignes paroles de son roi; elle oublie sa folle témérité pour ne se souvenir que de son héroïque bravoure !

8. Captivité de François Ier. — Traité de Madrid (1526). — François, prisonnier, fut conduit à Madrid. Chevaleresque il comptait sur la magnanimité de son vainqueur. Son erreur était grande : le froid et calculateur Charles-Quint voulut tirer tout le parti possible de sa fortune inespérée. Il avait le roi de France à sa merci. Qui l'empêcherait de lui imposer un traité déshonorant? Il fit enfermer son rival dans une noire tour du triste château de Madrid.

François aimait les plaisirs et les fêtes. Pendant de longs mois, il resta isolé, livré à ses tristes réflexions. La solitude brisa bien vite sa forte constitution. Il tomba malade; bientôt il fut en danger de mort. Charles-Quint comprit alors que son prisonnier allait lui échapper. Il fit tout pour le ramener à la vie. La gracieuse Marguerite, sœur de François Ier, vint égayer les loisirs du pauvre reclus; par son esprit enjoué, elle arracha son frère au tombeau.

Néanmoins, une telle situation n'avait point d'issue. A la fin, le roi de France, amolli par une si rude captivité, souscrit à toutes les conditions rigoureuses de son impitoyable vainqueur. **Par le traité de Madrid**, *il abandonne le Milanais et Naples ; il livre de plus deux provinces françaises : la Bourgogne et la Picardie.*

9. Mort de Bourbon au siège de Rome (1527). — « Enfin, je suis libre ! » tel fut le cri du roi délivré en posant

le pied sur le sol français. François refuse d'exécuter les clauses du traité de Madrid. La guerre recommence ; mais le héros de Marignan s'endort au milieu des plaisirs et des fêtes. Heureusement, un grave échec le rappelle à la réalité : *le pape, son allié, est prisonnier de l'empereur.*

Une armée redoutable, formée de tout ce que l'Allemagne possède d'aventuriers, de protestants fanatiques qui avaient juré la mort du pontife, s'était, sous la conduite de Bourbon, ruée sur Rome, la capitale de la chrétienté. Le traître commande lui-même l'assaut : il prend une échelle. Mais à peine il arrive aux pieds des remparts, qu'il tombe frappé à mort. Ses soldats se précipitent, furieux, dans la Ville Eternelle aux cris de « Bourbon ! Bourbon ! du sang ! tue ! tue ! » Ce fut un épouvantable carnage. Tout est mis à sac ; la population est égorgée.

10. Seconde invasion de la Provence (1536). — François Ier se retrouve dans le danger : *mais à une situation nouvelle, il faut de nouveaux moyens.* Le roi chevalier comprend que le temps des luttes courtoises est passé. Il s'allie avec tous ceux qui sont épouvantés par la puissance du grand empereur. *Le roi Très Chrétien*[1] *s'assure l'amitié des protestants d'Allemagne, soulevés contre Charles-Quint. Il s'allie même avec les Turcs.* **Le temps des croisades est fini; l'intérêt seul fait les alliances.**

L'empereur, furieux de voir debout son rival naguère terrassé, se met lui-même à la tête de ses troupes. Dans son orgueil, il croit marcher à la conquête de la France : « Préparez votre plume, dit-il à son historien, je vous taillerai de la besogne ! »

Il commence par la Provence ; mais, devant lui, toute armée française disparaît : on fait le vide. Tout est détruit : les moissons sont brûlées, les maisons rasées, les eaux des puits empoisonnées. Les troupes impériales sont bientôt

1. *Le roi Très Chrétien*, Sa Majesté Très Chrétienne, titres que portaient les rois de France, de même le roi d'Espagne s'appelait Sa Majesté Catholique.

décimées par les maladies. La rage dans le cœur, l'empereur ne ramène que des débris dans le Milanais!

La guerre prenait un caractère sauvage. Pour permettre aux nations de respirer et de reprendre haleine, le pape Paul II fait signer une trêve aux adversaires épuisés. **(Trêve de Nice 1538).**

11. Charles-Quint à Paris.— Même au milieu de cette guerre sans merci, François sut toujours demeurer le roi chevalier. Les Gantois [1], sujets de Charles-Quint, s'étaient révoltés. Pour châtier plus vite les rebelles, l'empereur sollicite de son rival la permission de traverser la France.

François Ier reçoit son adversaire avec courtoisie. Partout dans les villes, à Paris, à la cour, les fêtes se multiplient. La tentation était cependant bien forte. Le roi avait en son pouvoir son ennemi qui naguère avait été impitoyable : il pouvait le garder prisonnier, lui imposer de dures conditions. Bien des seigneurs français pensaient ainsi ; Charles n'était pas rassuré. « Je ne connais que deux fous, disait le bouffon du roi : Charles qui s'est si sottement livré, et François s'il ne retient pas son rival prisonnier ! »

Dans une chasse royale, Charles-Quint se trouve à cheval au milieu des courtisans. Tout à coup deux bras l'enserrent par derrière ; un cri se fait entendre : « Vous êtes mon prisonnier ! » L'empereur pâlit, se retourne et voit un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié), le jeune fils du roi, qui lui jouait ce tour d'écolier. Il se met à rire ; mais s'empresse de quitter Paris et la France.

12. Fin de la guerre. — Bataille de Cérisoles (1544). — La lutte reprend plus ardente que jamais. Mais l'expérience a rendu prudent François Ier. Devenu défiant, il ne se met plus à la tête des armées ; il refuse même aux siens la permission de se battre. N'est-ce pas dans une fatale journée, comme celle de Pavie, que s'est jouée la fortune de la France ?

---

1. *Gantois*, habitants de Gand, grande ville de la Belgique sur l'Escaut.

Toutefois la jeune noblesse n'approuve pas la réserve du roi ; elle ne songe qu'à la gloire des armes. Un prince de vingt ans, le duc d'Enghien, commande notre armée en Italie. En vain il sollicite la bienheureuse permission ; elle est toujours refusée. Enfin un vieux guerrier, l'énergique Montluc, sait plaider plus chaleureusement la cause. L'ordre si impatiemment attendu est donné ; la noblesse quitte Paris, heureuse d'assister à la fête, et la brillante victoire de **Cérisoles**[1] est remportée.



MONTLUC DEMANDE A FRANÇOIS Ier LA PERMISSION DE SE BATTRE

13. Paix de Crespy. — Mort du roi (1547). — Ce duel gigantesque qui épuise les deux adversaires qui ne réussissent pas à se porter des coups mortels. La paix est enfin signée à **Crespy**[2].

La France, à la mort de François Ier, ne possède plus rien en Italie ; mais elle demeure intacte ; elle ne perd aucune de ses provinces !

C'est le grand honneur de François Ier d'avoir sauvé

---

1. *Cérisoles*, village d'Italie dans le Piémont.
2. *Crespy*, village du département de l'Aisne.

notre pays menacé par un si redoutable ennemi. Ce roi peut avoir eu de grands défauts ; sa folle témérité lui fit essuyer un épouvantable désastre ; les fêtes lui firent trop souvent oublier le devoir. Mais il a su tenir haut et ferme le drapeau de notre pays en face de la colossale maison d'Autriche. Il a préservé la France de la ruine et l'Europe de l'asservissement. Pour l'histoire, François Ier restera le roi chevalier !

RÉSUMÉ

En 1519, le roi d'Espagne Charles-Quint, déjà maître de vastes États, sur lesquels « le soleil ne se couche pas » est élu empereur d'Allemagne. François Ier lutte jusqu'à sa mort contre ce puissant adversaire.

Le luxe déployé par François Ier à l'entrevue du camp du Drap d'Or fait du roi d'Angleterre un adversaire irréconciliable. A la suite de la trahison du connétable de Bourbon, les Français sont chassés du Milanais ; Bayard périt dans la retraite. Les Impériaux échouent devant Marseille, mais sont victorieux à Pavie (1525).

Prisonnier, François Ier signe le désastreux traité de Madrid (1526). Devenu libre, il s'allie avec les protestants d'Allemagne et les Turcs. A partir de ce moment, la France peut lutter avec succès ; Bourbon meurt au siège de Rome ; les Impériaux sont repoussés une seconde fois de Provence ; le duc d'Enghien remporte la victoire de Cérisoles (1544).

Sur le point de mourir (1547), François Ier signe le traité de Crespy. Les Français abandonnent leurs conquêtes en Italie ; mais la France reste intacte.

Questions.

1. Comparez le caractère de François Ier et celui de Charles-Quint ? Montrez à propos de l'alliance anglaise quel est celui des deux princes qui a été le plus habile ?

2. Racontez l'entrevue de Bayard et de Bourbon. — Quel sort vous paraît préférable, celui du chevalier mourant ou du traître victorieux ?

3. Racontez la bataille de Pavie ?

4. Dites ce que vous savez sur François Ier prisonnier à Madrid et sur le traité de Madrid.

5. Quelles sont les alliances qui permirent à la France de lutter victorieusement ?

6. Racontez la deuxième invasion de la Provence ?

7. Racontez le voyage de Charles-Quint en France ?

8. Pourquoi François Ier refuse à ses généraux la permission de se battre et comment fut amenée la victoire de Cérisoles?
9. Quel est le traité qui a mis fin à la lutte de François Ier contre Charles-Quint? — En quelle année a-t-il été signé? — Quel a été le résultat de ces longues guerres?

Synchronismes. — Premier voyage autour du monde par Magellan (1519). — Conquête du Mexique par Fernand Cortez (1521); du Pérou par François Pizarre (1533).

CINQUIÈME LEÇON

HENRI II (1547-1559) ET FRANÇOIS DE GUISE

1. Caractère du roi. — Henri II, fils de François Ier et de Claude de France, avait vingt-deux ans lorsqu'il arriva au trône. Le prince avait tous les défauts de son père, mais il ne possédait aucune de ses brillantes qualités. Il était robuste, d'une taille élevée; il excellait dans tous les exercices du corps. Mais c'était un caractère faible; ami des plaisirs, ce roi ne demandait qu'à être débarrassé des soucis de la royauté. Tout le pouvoir appartint à à des favoris : le connétable de Montmorency et François de Guise. C'étaient des hommes de mérite, le second surtout, mais avides de richesses. Pour eux et leur famille, ils accaparèrent tous les honneurs, toutes les dignités. Le roi défunt les connaissait bien quand il donnait à son fils le conseil de ne pas leur laisser prendre une place prépondérante « parce qu'ils tendraient à le mettre en pourpoint et le peuple en chemise ».

Il n'est pour voir que l'œil du maître.

2. Conquête des Trois-Évêchés. — La France n'était pas encore au bout de ses peines. François Ier avait lutté toute sa vie, mais la puissance de Charles-Quint demeurait

intacte. Vaincre ou périr, telle était encore la cruelle nécessité où était réduit notre pays.

Bien inspirés, les conseillers du roi lui firent contracter une heureuse alliance, celle des protestants d'Allemagne. Commandés par un général de grand mérite, *Maurice de Saxe*, ces ennemis irréconciliables du catholique Charles-Quint faisaient à leur souverain une guerre impitoyable. N'avaient-ils pas, pendant une nuit d'orage, au milieu des éclairs, manqué d'enlever le maître du monde à Inspruck, [1] dans les sauvages montagnes du Tyrol? Charles-Quint, malade, n'avait échappé à ses sujets rebelles qu'en se sauvant à la hâte, porté dans une litière. Tout ennemi de l'empereur devient un ami pour la France. Henri persécute les protestants de son royaume, mais il s'appuie sur ceux d'Allemagne.

Pendant que Charles-Quint est occupé à combattre ses sujets révoltés, les Français songent à s'emparer des pays de l'Est. L'enthousiasme est général; toute la France ne rêve que conquêtes du côté du Rhin. Depuis bien des siècles, nos armées ne connaissaient plus l'Alsace. Chacun veut faire partie de ce grand voyage d'Austrasie [2]. Qui sait? Peut-être pourrait-on enfin donner à la France cette limite de l'ancienne Gaule, dont nos pères ont si souvent désiré la possession!

Commandée par le roi en personne, l'armée française fait la conquête des Trois-Évêchés [3], s'empare de Metz par surprise, prend Toul et Verdun. Déjà les chevaux français se baignent dans le Rhin. Nous le tenons presque, le Rhin allemand!

3. Siège de Metz par Charles-Quint (1552). — Belle défense de François de Guise. — Tant d'audace humilie et irrite l'orgueilleux empereur. *Ne respirant*

---

1. *Inspruck*, capitale du Tyrol, province située à l'ouest de l'Autriche.
2. *Austrasie*, ancien royaume franc des bords du Rhin.
3. *Trois-Evêchés*, dénomination par laquelle on désignait autrefois une partie de la Lorraine comprenant les territoires des trois villes : Metz, Toul et Verdun (ayant rang d'évêché).

que vengeance, il traite avec les protestants allemands. Disposant de toutes les forces réunies de ses vastes États, il veut arracher aux Français leurs récentes conquêtes. L'armée impériale est commandée par un farouche soldat, le duc d'Albe; elle vient assiéger la plus belle de nos acquisitions, la ville de Metz.

Heureusement, François de Guise a le temps de se jeter dans la place avec quelques soldats. Les remparts sont à moitié démolis. Guise donne l'exemple aux travailleurs; il prend la pioche : sa mâle assurance rassure tous les cœurs. En quelques jours, Metz est en état de défense. Le duc d'Albe pousse vivement les opérations du siège. Au bout de deux mois, quand tout est prêt pour l'assaut, Charles-Quint arrive. Il veut se donner la joie d'entrer par la brèche.

Mais ce n'est plus le puissant empereur, l'homme redoutable devant qui tout tremble en Europe. L'âge, les soucis, ont miné sa vigoureuse constitution. La barbe, les cheveux ont blanchi, le regard est presque éteint. C'est un vieillard, affaibli par l'âge. Comme le lion de la fable, il est :

Décrépit, goutteux, n'en pouvant plus!

Les assaillants, sous les yeux de l'empereur, redoublent d'énergie : 14,000 boulets sont lancés sur la malheureuse cité et la réduisent presque en cendres.

Un nouvel allié vient au secours des Français, l'*hiver*. Subitement la neige s'accumule dans les champs; un froid intense sévit! Les Impériaux ne peuvent supporter les rigueurs de cette nature inclémente. Dans l'espace de quelques jours, trente mille d'entre eux perdent la vie. Frémissant de colère, Charles-Quint est obligé d'abandonner sa proie. La ville de Metz est sauvée, grâce à l'héroïsme de François de Guise.

Les Français, toujours généreux, se montrèrent humains dans la victoire. La campagne était couverte de blessés ennemis qui, faute de secours, périssaient misérablement

au milieu des neiges. François de Guise les fait transporter dans des hôpitaux et les confie à d'habiles médecins, dirigés par le célèbre Ambroise Paré, le père de la chirurgie française.

Charles-Quint, furieux de son échec, ne sait pas se montrer reconnaissant de cet acte de générosité. Comment répond-il « à la courtoisie de Metz » ? Il se jette sur une petite place, *Thérouanne*. Il la prend, fait passer tous les habitants au fil de l'épée. La malheureuse cité est si bien rasée qu'elle disparaît à jamais!

4. Abdication de Charles-Quint. — Partage de son empire (1555). — Le découragement s'empare alors du puissant monarque qui, jusqu'alors, avait été l'enfant gâté de la Fortune. Le pouvoir lui devient une charge. Tout à coup, il étonne l'Europe par une résolution aussi prompte qu'imprévue. *Il abandonne toutes ses couronnes : le maître du monde se fait moine.* L'altier souverain, après une vie si agitée, va chercher la paix et le repos dans la solitude du couvent de Saint-Juste, en Espagne!

Que deviennent ses nombreux États? Charles-Quint avait compris que l'activité d'un seul homme ne suffisait pas pour diriger des nations aussi nombreuses et aussi diverses. Il opère lui-même le partage de ses vastes possessions. *A son frère Ferdinand, il donne l'empire et les États de la maison d'Autriche. A son fils, Philippe II, il laisse les royautés d'Espagne et de Naples, les provinces des Pays-Bas et de la Franche-Comté et, de plus, la vaste Amérique.*

5. Guerre contre Philippe II. — Bataille de Saint-Quentin (1557). — Le nouveau roi d'Espagne, **Philippe II**, était pour la France un ennemi aussi à craindre que le grand empereur. Philippe II menace de toutes parts notre pays. Au sud, ne possède-t-il pas l'Espagne; à l'est, la Franche-Comté; au nord, les Pays-Bas? Son mariage avec Marie Tudor, la reine d'Angleterre, le fait roi d'Angleterre. Il a la même ambition que son père : il veut, lui aussi, dominer l'Europe. Quoi d'étonnant si la France est encore obligée de tirer l'épée du fourreau contre ce redoutable ennemi!

Une armée espagnole, ayant à sa tête Philippe II en personne, vient mettre le siège devant **Saint-Quentin** [1]. Un brave, l'amiral **Coligny**, a la noble ambition de défendre la place. Le connétable de Montmorency s'approche de la ville assiégée avec une armée de secours. Il prend mal ses dispositions; il s'engage imprudemment dans des marais; nos troupes sont coupées en deux. Montmorency, l'élite de la noblesse française sont faits prisonniers. C'est un nouveau désastre de Pavie, plus terrible, car l'ennemi remportait cette victoire décisive sous les murs de Paris. « Mon fils est-il à Paris? » s'écrie Charles-Quint en apprenant la grande nouvelle. « Non, » répond le messager. Le vieil empereur baissa la tête, ne prononça aucune parole et resta plongé dans sa rêverie. L'occasion perdue ne pouvait se renouveler deux fois.

En ce moment, un homme, l'amiral Coligny, eut un bonheur sans pareil, le plus grand que puisse ambitionner un Français : *il sauva la France*. Enfermé dans une ville dont les remparts étaient à moitié démolis, il soutint le choc de l'armée victorieuse pendant dix-sept jours! Ce temps si court et si précieux que perdit Philippe II devant la bicoque [2] de Saint-Quentin permit aux Parisiens de reprendre haleine. Ils avaient été abattus par l'annonce de la défaite; beaucoup s'enfuyaient déjà; mais les esprits eurent le temps de reprendre le calme nécessaire pour les résolutions viriles. Les murs de la capitale s'élèvent menaçants; des bataillons se forment. **Guise**, le vainqueur de Metz, qui, à lui seul, vaut une armée, est appelé à la tête des troupes. Philippe II, que cette force renaissante effraye, n'ose attaquer des adversaires résolus à se défendre; il bat en retraite et, lentement, s'achemine vers les Pays-Bas.

6. Prise de Calais (1558). — Guise le serre de près; mais tout à coup l'habile capitaine abandonne la poursuite.

---

1. *Saint-Quentin*, sur la Somme, ville importante du département de l'Aisne.
2. *Bicoque*, petite place mal fortifiée.

Inopinément, par une marche forcée, il arrive sous les murs de la ville de **Calais**.

Cette cité, depuis deux siècles, appartenait aux Anglais. C'était une ville anglaise. Ses maîtres, qu'une si longue occupation enorgueillissait, répétaient avec jactance : « Le fer et le plomb nageront comme liège quand les Français reprendront Calais ! » Si grande était leur sécurité que la moitié de la garnison était allée à Douvres, de l'autre côté du détroit, pour assister à des réjouissances.



MORT DE HENRI II

François de Guise lance ses colonnes d'attaque contre la place surprise et Calais nous appartient. La stupeur, la colère furent grandes chez nos ennemis. La reine Marie Tudor en mourut de douleur. « Si on m'ouvrait le cœur, disait-elle, on y trouverait profondément gravé le nom de Calais ! » La honte de Saint-Quentin était complètement effacée !

7. Paix de Cateau-Cambrésis.[1] **(1559).** — La guerre épuisait les deux nations. **Le traité de Cateau-**

1. *Cateau-Cambrésis,* ville du département du Nord, arrondissement de Cambrai.

Cambrésis est signé. Cette paix est toute à l'avantage de la France. La possession des Trois-Évêchés (Metz, Toul et Verdun) nous est confirmée; nous gardons Calais. Notre pays sort de cette lutte, soutenue contre de tout-puissants ennemis, non seulement victorieux, mais encore agrandi!

8. Mort du roi Henri II (**1559**). — Vive fut l'allégresse du peuple à l'annonce de la paix. De splendides fêtes furent données à la cour. Un événement malheureux changea tout à coup en consternation cette joie unanime.

De nombreux et vaillants seigneurs faisaient de belles passes d'armes dans un magnifique tournoi. Henri, habile aux exercices du corps, voulut se donner le plaisir de rompre une lance avec un de ses courtisans. Il défia son capitaine des gardes, Montgoméry. Les deux champions s'élancèrent l'un contre l'autre, la lance en arrêt, de toute la vitesse de leurs chevaux. Les fers se heurtèrent violemment; la lance de Montgoméry se brisa. Par malheur, le tronçon alla frapper le roi à la tête. Le casque fut brisé; l'éclat de bois atteignit l'œil, pénétra jusqu'à la cervelle. Le roi, emporté mourant, expira quelques jours après.

L'époque héroïque des grandes luttes contre la maison d'Autriche se termine; en ce moment commence la sombre et néfaste période des guerres de religion.

RÉSUMÉ

Alliés aux protestants d'Allemagne, les Français, sous le règne de Henri II, s'emparent des Trois-Évêchés (Metz, Toul et Verdun). Charles-Quint, irrité, vient mettre le siège devant Metz (1552), mais il échoue grâce à la vigoureuse résistance de François de Guise. L'empereur, découragé, abdique et se retire dans le couvent de Saint-Juste.

Son fils, le roi d'Espagne, Philippe II, époux de la reine d'Angleterre, Marie Tudor, continue la lutte. Il remporte la victoire de Saint-Quentin (1577); l'amiral Coligny défend cette place pendant dix-sept jours et sauve la France.

François de Guise reprend Calais aux Anglais. Le traité de Cateau-Cambresis (1559) termine la lutte contre la maison d'Autriche. La France acquiert Calais et les Trois-Évêchés.

Questions.

1. Quel était le caractère de Henri II ?
2. Pourquoi les Français s'emparent-ils facilement des Trois-Evêchés?
3. Racontez le siège de Metz par Charles-Quint?
4. Comment Charles-Quint partage son empire entre son frère Ferdinand et son fils Philippe II? — Que devient Charles-Quint après son abdication?
5. Racontez la bataille de Saint-Quentin et montrez comment Coligny, après cette défaite, a sauvé la France?
6. Depuis quelle époque la ville de Calais appartenait-elle aux Anglais? — Dire comment François de Guise s'empare de cette ville?
7. En quelle année a été signé le traité de Cateau-Cambrésis ? — Quelles sont les clauses de ce traité?
8. Racontez la mort de Henri II

SIXIÈME LEÇON

LA LIBERTÉ DE CONSCIENCE. — FRANÇOIS II. MICHEL DE L'HOSPITAL

1. Les guerres de religion. — Trois fils de Henri II ont successivement régné en France : **François II, Charles IX et Henri III.** Sous ces descendants dégénérés des Valois, le sombre drame des guerres de religion va se dérouler. Jamais époque ne fut plus affreuse. Les Français n'iront plus en Italie moissonner de glorieux lauriers ; ils ne soutiendront plus une lutte héroïque contre un voisin tout puissant. C'est contre eux qu'ils vont tourner leurs armes : les guerres civiles, avec tout leur cortège de maux et de cruautés, vont déchirer la France. C'est une période douloureuse et sanglante, où rien ne sera épargné, ni l'innocence ni la faiblesse. La pitié n'existera plus ; les femmes, les vieillards, les enfants seront égorgés. Supplices, meurtres, massacres, tels seront les moyens odieux employés pour arriver à la domination : chose incroyable, un roi de France deviendra assassin !

2. La liberté de conscience. — D'où venait cette fureur aveugle qui poussait nos pères à cette lutte impie et fratricide? Aujourd'hui notre imagination ne peut concevoir ce déchaînement des plus mauvaises passions. Dans nos cités, à côté des églises catholiques, s'élèvent les temples des protestants, les synagogues des Israélites. En Algérie, la cathédrale bâtie par le vainqueur est bien souvent construite à côté de la mosquée musulmane. Humbles et recueillis, nous nous rendons dans nos temples pour prier le Dieu que nos pères ont adoré, que nous sommes habitués à vénérer dès notre plus tendre enfance.

Cette liberté, la plus belle de toutes, est la **liberté de conscience**. Grâce à elle, quoique appartenant à des religions différentes, nous sommes tous les enfants unis d'un même pays. Toute animosité religieuse disparaît de nos cœurs : la grandeur de la patrie, tel est le seul et noble but que les Français poursuivent tous aujourd'hui.

3. Les Français du XVIe siècle n'ont pas connu la liberté de conscience. — Eh bien! si nos aïeux du XVIe siècle ont vu tant de calamités s'abattre sur eux, c'est qu'ils ne savaient pas comprendre et pratiquer ces belles idées de concorde et de tolérance.

Un moine allemand, **Luther**, venait de prêcher dans son pays une nouvelle religion; un autre moine, **Calvin**, avait attaqué le catholicisme en France. Tous deux, ils *protestaient* contre le pouvoir du pape[1].

Deux partis se forment aussitôt en Allemagne, en France, dans l'Europe presque tout entière : catholiques et protestants prennent les armes. C'est avec une fougue guerrière que chacun se précipite dans la mêlée. Nos pères, rudes et farouches soldats, apportent dans ces luttes religieuses l'ardeur qu'ils déployaient sur les champs de bataille.

1. D'où le nom de *protestants* donné d'une façon générale à ceux qui avaient embrassé le nouvelle religion. Le mot de *luthérien* s'applique aux protestants d'Allemagne, celui de *calviniste* à ceux de France. *Huguenot* (en allemand *eidgenossen*) veut dire alliés.



Bien loin de respecter la croyance de leur voisin, de le laisser librement prier le Dieu qu'il a choisi de son plein gré, ils ne songeaient qu'à le convertir. La douceur, la persuasion sont bien vite épuisées. Ces esprits belliqueux et emportés ne connaissent qu'un seul argument : la *Force*.

La raison du plus fort est toujours la meilleure !

Si la faible victime résiste, on emploie la violence avec une cruauté sauvage.

Voilà comment on peut expliquer, sans les excuser du reste, ces scènes de meurtres et de barbarie qui ont ensanglanté notre pays infortuné.

4. Le massacre des Vaudois (1540).—La lutte ne tarde pas à se déchaîner avec tout son cortège d'horreurs. Calvin prêchait encore la nouvelle doctrine, que déjà en France des protestants étaient morts, martyrs de leur foi !

François I[er], ce roi généreux et chevaleresque, fut, chose surprenante, le premier des persécuteurs. Il s'allie avec les protestants d'Allemagne, et poursuit avec la dernière rigueur ceux de France.

Dans un coin solitaire du Midi de la France, de paisibles paysans, **les Vaudois**, habitaient les sauvages montagnes du Luberon, tout près de la Durance. Leur seul crime était d'être protestants. Tout à coup, une armée royale et catholique fait irruption dans ces tranquilles campagnes. Tout est dévasté, anéanti ; les villages sont détruits par les flammes ; les habitants massacrés. Les malheureux qui ont réussi à s'enfuir sont poursuivis dans les retraites les plus inaccessibles de la montagne, et enfumés dans les profondes cavernes où ils s'étaient réfugiés !

5. François II (1559-1560). — La conjuration d'Amboise. — De pareilles scènes de cruauté devaient se renouveler pendant le règne, pourtant si court, du fils de Henri II, François II. Le nouveau roi ne règne qu'un an, tellement il est maladif. A bout de forces, il abandonne tout le pouvoir à sa femme, la reine d'Écosse, Marie Stuart,

que les malheurs devaient rendre si touchante. Mais, en réalité, c'est l'oncle de Marie Stuart, François de Guise, qui gouverne la France. L'ancien défenseur de Metz, le vainqueur de Calais, devient le chef du parti catholique, l'adversaire impitoyable des protestants.

Ceux-ci redoutent l'ascendant que leur ennemi acharné prend sur le faible esprit du roi. Ils forment sous la direction de l'un d'eux, La Renaudie, le hardi projet d'enlever François II pour l'arracher à cette influence qu'ils considèrent comme contraire à leurs intérêts. L'occasion est favorable. La cour se trouve sans défense à Amboise[1], dans un château de la gracieuse vallée de la Loire. Un soir, ils doivent se réunir en armes dans la forêt voisine et, par une brusque irruption, surprendre leurs adversaires. Ils sont sûrs du succès.

Mais un traître dévoile le complot; François de Guise est prévenu. Les soldats catholiques sont postés dans tous les carrefours[2] de la forêt. Les protestants arrivent sans méfiance et sont pris comme dans une souricière.

Les représailles[3] furent terribles. Ces malheureux furent, sans jugement, les uns décapités, les autres pendus aux créneaux du château. Les dames de la cour, parées de leurs plus beaux atours, se firent un plaisir d'assister aux sanglantes exécutions. Les protestants surent mourir en héros. L'un d'eux, Villemongis, trempa sur l'échafaud ses mains dans le sang encore chaud de ses amis et, levant ses bras au ciel, il s'écria : « Seigneur, voici le sang de tes enfants, tu en feras vengeance ! »

6. Le chancelier[4] Michel de l'Hospital. — « Qu'est-il besoin de tant de bûchers et de tortures ! » Tel est le cri généreux que pousse un honnête homme, le chancelier **Michel de l'Hospital**, en apprenant ces odieux massacres.

---

1. *Amboise*, petite ville du département d'Indre-et-Loire, arrondissement de Tours.
2. *Carrefour*, lieu où se croisent plusieurs chemins, plusieurs rues.
3. *Représailles*, moyens employés pour se venger.
4. *Chancelier*, ancien nom donné au ministre de la Justice.

Michel de l'Hospital est un noble caractère que l'on aime à rencontrer au milieu de cette époque si troublée des guerres de religion. Prêcher la concorde, la tolérance à ces hommes barbares, qui ne rêvaient que massacres, telle fut la belle mission que s'imposa cet homme d'élite.

L'Hospital est catholique, *mais il se souvient avant tout qu'il est Français* : « Otons ces mots diaboliques de huguenots et de papistes, et n'ayons qu'une seule écharpe, celle de Français ! »

Pourquoi ces affreux supplices, ces tueries sauvages? Vous voulez envoyer au bûcher des hommes dont le seul crime est d'adorer Dieu suivant leur conscience. Mais la force est impuissante pour réduire ces âmes intrépides, qui ont affronté mille fois la mort dans les combats, et seront heureuses de cueillir sur l'échafaud les palmes du martyre. *Le couteau ne vaut rien contre l'esprit*, proclame avec raison l'Hospital.

Un moyen infaillible existe cependant pour imposer au prochain le respect de notre religion, pour l'attirer même insensiblement dans nos temples : *vivre suivant les préceptes du bien, nous montrer parfaits dans tous nos actes*. Si notre religion peut faire de nous des saints, elle dominera le monde. Dans le commencement du christianisme, n'a-t-on pas vu de cruels empereurs romains livrer de faibles chrétiens en pâture aux bêtes féroces? Qu'est-il arrivé? Ces innocentes victimes, loin de redouter la mort, l'ont bravée, fières de mourir pour leur Dieu ! Le paganisme persécuteur a aujourd'hui disparu ; le christianisme domine dans la Ville Eternelle, ensanglantée jadis du sang de tant de martyrs ! Ce sont ces belles idées de justice et de paix que soutenait le noble Michel de l'Hospital : *Résistez à l'hérésie*[1] *par les vertus et les bonnes mœurs* !

Hélas ! cet homme de bien, que nous ne saurions trop admirer, prêchait dans le désert : sa figure austère inspirait le respect ; mais nul n'écoutait ses sages paroles. Les con-

1. *Hérésie*, doctrine contraire à la foi catholique.

temporains farouches ne rêvaient que persécutions et scènes de carnages !

L'Hospital eut le chagrin de mourir sans avoir vu la fin de cette tourmente épouvantable, car, sous le successeur de François II, Charles IX, les guerres religieuses continuent avec un caractère de barbarie plus accentué encore !

RÉSUMÉ

Les Français du XVIe siècle n'ont pas connu la liberté de conscience, aussi les guerres de religion ensanglantent notre pays, dès que Luther et Calvin prêchent leur nouvelle doctrine.

Sous François Ier, a lieu le massacre des Vaudois (1540). Le chef des catholiques, François de Guise, est tout-puissant sur le faible esprit de François II. Les protestants forment la conjuration d'Amboise; mais ils sont découverts et périssent dans les supplices (1560).

Un homme de cœur, le chancelier Michel de l'Hospital, veut faire cesser les horreurs des guerres de religion. Malheureusement, ses généreuses paroles ne sont pas écoutées.

Questions.

1. Qu'entend-on par liberté de conscience ? — Que prouvent les temples des diverses religions qui s'élèvent dans nos villes ?

2. Pourquoi les hommes du XVIe siècle n'ont pas connu la liberté de conscience ?

3. Par qui la nouvelle religion a-t-elle été prêchée : en Allemagne et en France ? — D'où viennent les mots de protestants et de huguenots ?

4. Quel est l'homme qui dirigea les affaires pendant le règne de François II ? — Quels services avait-il rendus à la France ?

5. Pourquoi les protestants voulaient-ils s'emparer de la personne de François II ?

6. Racontez la conjuration d'Amboise et le supplice des protestants ?

7. Dites tout ce que vous savez sur Michel de l'Hospital ? — Montrez que nous ne saurions trop admirer ce noble caractère.

SEPTIÈME LEÇON

CHARLES IX (1560-1574). — LA SAINT-BARTHÉLEMY L'AMIRAL COLIGNY

1. Caractère de Charles IX et de sa mère Catherine de Médicis. — **Charles IX**, roi à l'âge de quatorze ans, était le frère de François II. Il avait de nombreuses qualités. Ses manières étaient gracieuses et affables; poète, il avait adressé des vers touchants au plus grand des poètes de son époque, Ronsard. Mais toutes ces belles dispositions s'effacèrent bien vite devant un défaut capital : *il n'avait aucune énergie*. Charles IX était assez intelligent pour connaître le bien; mais sa nonchalance le poussait à prendre les pires résolutions. Pour l'histoire, ce roi sera toujours un mauvais prince, d'autant plus qu'il s'est laissé gouverner par sa mère, l'odieuse **Catherine de Médicis.**

Catherine était une de ces dangereuses Italiennes venues en France à la suite des guerres d'Italie. C'était une femme dissimulée, avide de pouvoir. Tous les moyens lui furent bons pour arriver à la domination. Connaissant la faiblesse de caractère de son fils, elle l'éloigna des affaires. Elle attisa le feu des guerres de religion, bien loin de chercher à l'éteindre. Elle excita catholiques et protestants aux combats, à l'extermination. Diviser, c'est régner, telle a toujours été la maxime favorite des ambitieux qu'aucun scrupule n'arrête!

2. Massacre de Vassy (1562). — Une étincelle suffit pour allumer les guerres civiles. Le chef des catholiques, François de Guise, revenait de Lorraine avec un cortège de seigneurs, de pages et de domestiques. Dans son voyage, il s'arrêta dans la petite ville de **Vassy**[1]. C'était un

1. *Vassy*, chef-lieu d'arrondissement de la Haute-Marne.

dimanche. Les catholiques allèrent à l'église entendre la messe. L'office commençait à peine, quand tout à coup des protestants, qui se trouvaient dans une grange voisine, entonnèrent leurs psaumes religieux. L'irritation des catholiques fut extrême. François tira vivement sa barbe, ce qui était chez lui le signe d'une grande colère. Aussitôt ses gens envahissent la grange : « Taisez-vous, maudits huguenots ! » s'écrient-ils. « Taisez-vous, maudits papistes ! » leur répond-on. Les coups succèdent aux paroles. Les protestants sans armes ne pouvaient se défendre. Ils sont égorgés.

3. Horreur des guerres de religion. — Cet affreux massacre fut le signal des guerres de religion. Jamais, même aux temps les plus sombres de notre histoire, la France ne vit pareille scènes d'horreurs. Catholiques et protestants forment de nombreuses armées. De tous côtés, on combat; partout le sang coule. La lutte est sans pitié. De nombreuses batailles furent livrées, à **Dreux**, à **Saint-Denis**, à **Moncontour**, à **Jarnac** [1].

Les chefs eux-mêmes ne sont pas épargnés. Le catholique *François de Guise* est traîtreusement assassiné d'un coup de pistolet, au siège d'Orléans, par le huguenot Poltrot de Méré. Le chef des protestants, Condé, tombe blessé à la bataille de Jarnac. Il se rend : un seigneur catholique, Montesquiou, s'avance, et froidement, par derrière, lui brûle la cervelle. Dans les provinces, des scènes sanglantes jettent l'effroi dans tous les cœurs. Le féroce *Montluc*, dans le Languedoc, donne la chasse aux protestants ; il égorge femmes, vieillards et enfants. Le cruel soudard [2] est content de faire l'office de bourreau ; de ses propres mains, il pend les malheureuses victimes. Avec une joie qui nous fait peur, il se vante de faire connaître la route où sa troupe a passé. Les arbres

1. *Dreux*, chef-lieu d'arrondissement de l'Eure-et-Loir. — Saint-Denis, chef-lieu d'arrondissement de la Seine à 8 kilomètres de Paris. — Moncontour, chef-lieu du département de la Vienne. — Jarnac, petite ville du département de la Charente.

2. *Soudard;* vieux soldat farouche et cruel.

avec leurs grappes humaines suspendues ne sont-ils pas de sinistres jalons?

Le hideux Montluc a un émule dans le protestant le *baron des Adrets*. Celui-ci raffine sur les cruautés : chef de bandes dans le Dauphiné, il fait des battues comme s'il poursuivait les ours de ses montagnes; il emmène les catholiques dans son château et prend un malin plaisir à les précipiter du haut des tours. En bas, des soldats reçoivent les victimes au bout de leurs piques.

Telles sont les atrocités que l'on commettait des deux côtés au nom d'un Dieu miséricordieux, qui a toujours prêché la paix, la douceur et la charité!

4. Paix de Saint-Germain (1570). — Cependant les protestants, moins nombreux, vont succomber; le parti catholique va dominer. Que deviendra la méchante reine Catherine de Médicis? Le pouvoir, sa seule ambition, va lui échapper. Elle n'hésite pas : elle sauve les protestants. Par la paix de **Saint-Germain**[1], les conditions les plus avantageuses leur sont accordées. Ils possèdent la liberté du culte, des places de sûreté. Pour sceller la réconciliation générale, un de leurs chefs, le roi de Navarre, le futur Henri IV, est fiancé à la sœur du roi, Marguerite de Valois.

5. Projets de Coligny. — Le mariage doit se célébrer; les seigneurs protestants accourent à Paris. L'un d'eux, le célèbre amiral Coligny, le défenseur héroïque de Saint-Quentin, sut prendre, par son éloquente parole, un grand ascendant sur le jeune roi.

Coligny est un autre Michel de l'Hospital. Ce chef protestant déplorait, lui aussi, ces odieuses guerres civiles qui précipitaient la France dans un abîme de malheurs. Son âme généreuse voulait trouver un terme à toutes ces calamités. Il sut gagner l'esprit du jeune roi. Charles IX était faible, mais son cœur se laissait facilement séduire par les nobles idées. « Les Français aiment la guerre et les combats, disait Coligny; quand ils n'ont pas d'ennemis

---

1. *Saint-Germain*, ville du département de Seine-et-Oise.

extérieurs à vaincre, c'est contre eux qu'ils exercent leur fureur. Eh bien! en ce moment s'offre une occasion unique pour procurer la gloire à cette intrépide jeunesse. Les protestants des Pays-Bas détestent leurs maîtres, les Espagnols catholiques. Ils se sont révoltés contre leurs tyrans qui noient la rébellion dans des flots de sang. Eperdus, ils appellent les Français à leur secours; ils se donnent à eux. Pourquoi ne pas employer cette belliqueuse activité à sauver d'innocentes victimes, *à conquérir ces belles provinces de Belgique et de Hollande?* »

Charles IX écoute avec enthousiasme les fières paroles de l'amiral; il l'appelle son père; il le comble d'honneurs et de présents. L'expédition est résolue. Déjà les troupes sont réunies, prêtes à marcher!

6. Catherine de Médicis veut perdre Coligny. — Mais la reine mère surveillait d'un œil jaloux l'influence que prenait Coligny sur l'esprit de son fils. Qu'importait la grandeur de la France à cette Italienne? *L'amiral menace son autorité, il faut qu'il soit frappé!*

Elle songe d'abord à faire tuer les chefs protestants et avec eux Coligny au milieu d'une fête. On organiserait un brillant tournoi à la cour. Les catholiques défendraient une redoute que les protestants assiégeraient. Qui empêcherait de massacrer dans ce combat simulé les Huguenots, pris à l'improviste. Coligny disparaîtrait!

Le piège était trop grossier; Catherine le désapprouva. Elle recourut à l'assassinat. L'amiral sortait du Louvre, où il avait entretenu le roi de ses généreux projets. A cheval, un écrit à la main, il passait dans une rue étroite du vieux Paris. Un coup d'arquebuse, tiré d'une maison par Maurevert, assassin aux gages de la reine, lui brise le bras gauche.

Grande fut l'affliction du jeune roi en apprenant la triste nouvelle. Il alla trouver le blessé : « Mon père, s'écria-t-il en entrant, vous avez la plaie, et moi la perpétuelle douleur; mais je jure, sur mon salut, que j'en ferai une vengeance si horrible, que jamais la mémoire ne s'en perdra! »

Belles paroles, prononcées avec franchise; mais le soir même, le jeune prince se laissait entraîner par les perfides conseils de son abominable mère! Catherine entretint longuement son fils, et ce caractère indécis s'adonna au mal avec la même facilité qu'il s'était enthousiasmé pour le bien : « Puisque vous voulez tuer les protestants, au moins tuez-les tous! » dit méchamment le roi. *La Saint-Barthélemy était résolue!*

7. Massacre de la Saint-Barthélemy (24 août 1572). — A deux heures du matin, le tocsin se fait tout à coup entendre au clocher de l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, derrière le Louvre. A ce signal convenu, des bandes sinistres parcourent les rues de Paris, l'épée à la main. La veille, les maisons des protestants avaient été marquées à la craie rouge. Les portes sont enfoncées; les malheureux, surpris pendant leur sommeil, sont égorgés dans leur lit; on tire sur les fuyards dans les rues; les enfants ne sont pas épargnés. Les cadavres, traînés dans la boue, sont jetés à la Seine. « Saignez, saignez! criait un de ces farouches assassins; les médecins disent la saignée aussi bonne en août comme en mai! »

Le massacre continua pendant trois jours à Paris.

Cinq mille protestants y perdirent la vie! La province eut aussi ses journées sanglantes. Toutefois de généreux gouverneurs refusèrent de s'associer au crime : « Sire, écrivait noblement le vicomte d'Orthez à Bayonne, je n'ai trouvé que de bons Français et pas un bourreau! »

8. Mort de Coligny. — *Catherine de Médicis triomphe. Coligny est frappé.* La mort de l'amiral fut celle d'un saint :

La mort ne surprend pas le sage;
Il est toujours prêt à partir.

Réveillé par un coup d'arquebuse, il comprit ce qui arrivait. Il appelle le ministre Merlin : « Monsieur Merlin, faites-moi la prière; je remets mon âme au Sauveur. » Tout à coup les assassins se précipitent avec impétuosité dans la chambre; ils sont dirigés par un Allemand, Besme, au service

de Henri de Guise, le fils du vainqueur de Calais « N'es-tu pas l'amiral? lui crie Besme. — C'est moi, répondit-il d'une voix calme. Jeune homme, tu devrais avoir égard à ma vieillesse et à mon infirmité; mais tu ne feras pas pourtant ma vie plus brève. »



ASSASSINAT DE COLIGNY

Victime résignée, sans proférer aucun mot de haine, il s'offrit sans résistance aux coups. « Besme, as-tu fini? cria Guise de la cour. — C'est fait, monseigneur! » Le corps fut jeté par la fenêtre, foulé aux pieds, traîné dans le ruisseau. Catherine satisfaite voulut contempler avec Charles IX le cadavre de cet homme de cœur qui fut un grand citoyen.

9. Mort de Charles IX (1574). — Le roi, d'ailleurs, eut bientôt honte de cet épouvantable forfait. A partir de ce jour sanglant, ce prince maladif dépérit. Poursuivi par le remords, il ne connut plus le sommeil. La nuit, de lugubres fantômes s'agitaient devant ses yeux effrayés; le jour, pour chasser les sombres idées, il se livrait à de violents exercices manuels. Ce roi de France frappait à tour de bras sur une enclume avec un énorme marteau jusqu'au moment où, couvert de sueur, il tombait anéanti, sans connaissance.

« Ah! ma nourrice, ma mie, que de sang et de meurtres! Ah! que j'ai eu un méchant conseil! O mon Dieu! pardonne-moi et me fais miséricorde, s'il te plaît! » Non, point de pitié pour ce prince qui, ayant l'intelligence et la connaissance du bien, se laissa entraîner au plus horrible des forfaits! La Saint-Barthélemy pèsera éternellement sur la mémoire du roi de France Charles IX!

RÉSUMÉ

Sous le faible Charles IX (1560-1574), les guerres religieuses se déroulent avec tout leur cortège d'horreur. Elles commencent après le massacre de Vassy (1562). De nombreuses batailles sont livrées à Dreux, Saint-Denis, Jarnac et Moncontour. Les chefs, François de Guise et Condé, sont assassinés. Montluc et le baron des Adrets se signalent par leurs cruautés.

Après la paix de Saint-Germain (1570), le généreux Coligny veut mettre fin à ces scènes de carnage, et lancer les Français à la conquête des Pays-Bas espagnols. Mais la reine mère, Catherine de Médicis, jalouse de son autorité, veut faire disparaître l'amiral. La Saint-Barthélemy est résolue (1572). Coligny est massacré. Charles IX meurt de remords (1574).

Questions.

1. De qui était fils Charles IX et quel lien de parenté l'unissait à François II?
2. Quels ont été les principaux chefs des catholiques et des protestants pendant le règne de Charles IX? — Quel fut leur sort?
3. Montrez l'horreur des guerres de religion?
4. Quelles ont été les principales batailles livrées entre catholiques et protestants pendant le règne de Charles IX?
5. Racontez le massacre de Vassy?
6. Pourquoi Catherine de Médicis voulait-elle se débarrasser de Coligny? — Quels moyens a-t-elle employés?
7. Racontez le massacre de la Saint-Barthélemy?
8. Comment mourut le roi Charles IX?
9. Que pensez-vous du caractère de Catherine de Médicis?

Narration historique. — *L'amiral Coligny.*

Plan. — *Début* (à trouver par l'élève).

1. Belle défense de Saint-Quentin. — La France sauvée.
2. Les généreux projets de l'amiral. — Son ascendant sur l'esprit de Charles IX. — Jalousie de Catherine de Médicis.

3. Tentatives pour faire disparaître Coligny.
Conclusion. — La mort de l'amiral pendant le massacre de la Saint-Barthélemy.

Synchronisme. — Commencement de la révolte des Pays-Bas (Hollande) contre l'Espagne.

HUITIÈME LEÇON

HENRI III (1574-1589) ET HENRI DE GUISE

1. La fugue de Pologne. — Caractère de Henri III. — Le frère de Charles IX, *le duc d'Anjou*, était roi de Pologne au moment où le trône de France devint vacant. Les Polonais, séduits par sa brillante conduite aux batailles de Jarnac et de Moncontour, l'avaient élu roi de leur pays.

Dès qu'il apprend la nouvelle de la mort de son frère, **Henri III** prend une folle résolution ; sans avertir personne, il s'enfuit étourdiment, accompagné seulement de quelques fidèles. A franc étrier, cet écervelé quitte Varsovie [1], poursuivi par les ministres, qui galopent en vain après le prince fugitif.

Ce trait d'écolier dépeint le caractère du nouveau roi. Jeune, il avait déployé sur les champs de bataille la valeur chevaleresque de François Ier ; il possédait la grâce séduisante de son frère Charles IX. Jamais on ne vit roi doué de plus grandes qualités ; mais, hélas ! que de défauts.

L'amour des plaisirs lui fit oublier les devoirs de la royauté. La paresse transforma ce prince charmant en un maniaque. Le roi de France avait la passion des petits chiens, des singes et des perroquets. Pour satisfaire ce

---

1. *Varsovie*, capitale de la Pologne, sur la Vistule.

goût bizarre, on le voyait courir à travers les rues de Paris, pourchassant ces innocentes bêtes. Défaut plus grave, le guerrier valeureux devient un roi fainéant, uniquement occupé de sa toilette. Il se couvrait d'odeurs, de pierreries, de bracelets. Energiquement un contemporain a dit de Henri III : « On ne savait si c'était un roi femme, ou bien un homme reine. »

Un pareil roi fut méprisé de ses sujets. *Outrés, ils n'eurent qu'une pensée : chasser cet indigne du trône de ses ancêtres !*

2. Mort du duc d'Alençon (1584). — A qui appartiendra la couronne de France ? — Après le massacre de la Saint-Barthélemy, les partis ne désarment pas. Trop de haines les divisaient; aussi les luttes religieuses recommencent. Circonstance aggravante qui devait rendre la guerre plus affreuse, les étrangers sont appelés. Les Espagnols catholiques, les Anglais et les Allemands protestants accourent au pillage. Pendant dix ans, la France meurtrie est encore foulée aux pieds.

Un événement inattendu vint hâter le dénouement : *Le dernier frère de Henri III, le duc d'Alençon meurt en 1584. Cette date est décisive dans l'histoire des guerres de religion. A qui appartiendra la couronne de France?*

Henri III n'a pas d'enfant. Les catholiques avaient jusqu'alors espéré qu'il serait bientôt remplacé par son frère. *Accepteront-ils maintenant pour maître le protestant Henri, roi de Navarre ?* C'est le seul parent du roi de France; mais combien était faible le lien qui l'unissait aux Valois. Les deux Henri n'étaient cousins qu'au 26e degré ! Il fallait remonter jusqu'à saint Louis pour leur trouver un ancêtre commun !

3. Henri de Guise. — Mille fois il était préférable de trouver un autre roi. Les catholiques avaient fixé leur choix. *N'avaient-ils pas Henri de Guise, le fils du vainqueur de Calais ? C'était bien le roi suivant leurs vœux.*

Henri de Guise était catholique; il était populaire. Son affabilité, son courage l'avaient fait l'idole du peuple. Sa

glorieuse balafre[1], reçue sur le champ de bataille, ne témoignait-elle pas de sa vaillance? Il était même de sang royal : de complaisants historiens avaient découvert qu'il descendait de Charlemagne !

Henri III n'était pas un obstacle. Qui empêcherait de le détrôner, d'enfermer dans un couvent ce roi dégénéré et fainéant, « comme Pépin, l'ancêtre des Guises, fit à Childéric ? » Mme de Montpensier, la sœur du Balafré, montrait avec complaisance des ciseaux d'or qu'elle portait suspendus à sa ceinture. Elle les destinait à donner au roi débonnaire sa troisième couronne, celle de moine, après celles de Pologne et de France!

4. La sainte Ligue. —Les catholiques unissent toutes leurs forces pour mener à bien leur dessein. Une vaste association se forme, la **sainte Ligue.** Dans toutes les villes, seigneurs et bourgeois catholiques en font partie. Les ligueurs se proposent d'éloigner du trône le protestant Henri de Navarre. Mais leur désir le plus ardent est de renverser le descendant déshonoré des Valois, d'appeler à la royauté l'héritier des carolingiens, l'homme qu'ils chérissent, Henri de Guise. Ils sont sûrs du succès. N'ont-ils pas avec eux le pape qui excommunie le roi de Navarre et les armées du roi d'Espagne?

4. La guerre des Trois Henri. — Bataille de Coutras (1587). — Succès de Henri de Guise. — La situation de Henri III était critique; il était abandonné de tous. Il fallait se démettre ou se soumettre. Le roi avili préfère l'humiliation. Il recherche l'alliance de ses pires ennemis, les ligueurs. Avec eux, il marche contre les protestants.

L'armée royale, commandée par un favori, le duc de Joyeuse, est « toute brillante de clinquants[2], d'écharpes en broderies, de casaques de velours ». Elle est complète-

1. *Balafre,* longue coupure cicatrisée faite, particulièrement sur le visage, par une arme tranchante.
2. *Clinquants,* ornements qui brillent et qui n'ont aucune valeur.

ment défaite à **Coutras**[1] par les vaillants soldats de Henri de Navarre, « n'ayant que des armes grises, sans ornements, de grands collets de buffles et des habits de fatigue[2] ».

La même année, Henri de Guise remporte à *Auneau*[3] et à *Vimory*[4] deux victoires décisives sur les protestants allemands. *Les deux adversaires de Henri III étaient victorieux, lui seul était battu.*

5. Journée des Barricades (1588).— Les Parisiens, ligueurs acharnés, reçurent avec mépris le roi vaincu. Partout sur son passage furent proférés les cris de « Vive Guise! ». Son heureux rival vint le braver dans Paris. *Le Balafré sollicite la permission d'entrer dans la capitale; elle lui est refusée*; *il la prend; il désobéit.* Le peuple en délire poursuit Henri de Guise de ses acclamations; des hommes, des femmes se jettent à ses pieds, embrassent ses vêtements. Plein d'audace, il vient au Louvre même imposer ses conditions. Le roi de France boit jusqu'à la lie le calice de l'humiliation[5].

Tant de jactance fait sortir Henri III de sa torpeur. Il tente un coup de force. Des Suisses sont mandés à Paris; ces étrangers sont prêts à réduire par les armes les séditieux, à jeter Guise en prison.

Mais le peuple se révolte. A tous les coins de rues, les chaînes sont tendues: des barricades s'élèvent jusqu'en face du Louvre; les Suisses sont désarmés. *Henri III est à la merci de son rival.* La fuite seule, une fuite honteuse, le soustrait au sort qui l'attend.

6. Les États généraux de Blois. — Assassinat de Henri de Guise (1588). — S'échappant presque seul pendant la nuit, Henri III avait quitté Paris en maudissant sa capitale révoltée. Il avait juré de n'y rentrer que

---

1. *Coutras*, ville du département de la Gironde.
2. Expressions *de Péréfixe*, historien de l'époque de Louis XIV.
3. *Auneau*, village du département d'Eure-et-Loir.
4. *Vimory*, village du département du Loiret.
5. *Boire le calice jusqu'à la lie*, boire jusqu'à ce qu'on trouve les résidus au fond du verre; souffrir quelque chose de pénible, de douloureux.

victorieux et par la brèche. Qu'il fallut en rabattre de ces beaux projets de vengeance! Trop faible, que pouvait-il faire? *Pour la seconde fois, il dut se soumettre, accepter de ses ennemis la convocation des états généraux à Blois.* Mais les députés sont tous des ligueurs, partisans acharnés de Henri de Guise. *Tous veulent la déchéance, l'abdication.*



MORT DU DUC DE GUISE

Henri III prit alors la plus criminelle des résolutions : *le roi de France ne recula pas devant un assassinat!*

Le 23 décembre, le duc de Guise fut mandé au château de Blois pour parler au roi dans son cabinet. Il entre dans l'antichambre. Quarante-cinq seigneurs, fidèles compagnons de Henri III, l'attendent. Ils se lèvent et saluent. Le duc soulève la tapisserie qui le sépare du cabinet royal. Tout à coup, il est frappé d'un coup de dague dans le dos. Tous entourent le malheureux sans défense, le

1. *Dague,* poignard qui se porte suspendu à la ceinture.

poignardent sans pitié ! « Ha! mes amis! Ha! mes amis! » tels sont les seuls mots qu'il peut prononcer. Il se débat; il traîne ses ennemis jusqu'au pied du lit du roi; c'est là qu'il expire!

Henri III se crut vraiment roi. « Je suis redevenu roi de France, dit-il à sa mère, puisque j'ai fait tuer le roi de Paris. » Plus perspicace, la rusée Italienne lui répondit: « Ce n'est pas tout de tailler, mon fils, il faut savoir recoudre. »

7. Henri III s'allie aux Protestants. — Quel parti pouvait-il prendre, en effet? Il était toujours le vaincu; il s'était de plus déshonoré par un assassinat! La rage des catholiques ne connut plus de bornes en apprenant qu'un coup de poignard avait brisé leur idole. Les Parisiens firent des processions avec des chandelles allumées qu'ils éteignaient sous leurs pieds, en criant: « Périsse ainsi le dernier des Valois! » Ce n'était partout qu'imprécations, cris de malédiction! Objet de mépris et de haine pour les catholiques, Henri n'avait plus qu'une ressource: *s'allier avec les protestants!*

8. Mort de Henri III (1589). — Les deux rois de France et de Navarre vinrent mettre le siège devant Paris. Ils établirent leur quartier général à Saint-Cloud. Mais Henri III devait bien vite recevoir le juste châtiment de son crime.

La ruse la mieux ourdie
Peut nuire à son inventeur;
Et souvent la perfidie
Retourne sur son auteur.

Un moine exalté et fou, *Jacques Clément*, crut être l'instrument de la vengeance divine en assassinant Henri III. Il vint de Paris à Saint-Cloud, sollicita une audience. C'était le matin; Henri se levait; il reçut le meurtrier dans sa chambre. Le méchant moine s'avança; hypocritement, il présenta une lettre, tandis qu'il tenait caché sous sa longue manche un couteau effilé. Le prince lit le papier;

Jacques Clément profite de ce moment de distraction; il enfonce le couteau dans le ventre du roi qui expire quelques heures après (1er août 1589).

Un meurtre ne s'excuse jamais; mais n'était-ce pas la Providence qui punissait ce roi de France assassin? Heureusement la France, ballottée par la violente tempête des guerres de religion, touche enfin au port. *Le sauveur entre en scène : Henri de Navarre, le futur Henri IV, l'espoir des bons Français !*

RÉSUMÉ

Henri III (1574-1589) est roi de Pologne au moment où meurt son frère Charles IX. Henri se sauve de Varsovie comme un étourdi.

Les guerres de religion reprennent avec plus de fureur, surtout à la mort du dernier frère de Henri III, le duc d'Alençon (1584). Henri III n'a plus de proche parent. A qui appartiendra la couronne de France ? Les catholiques ne veulent pas du protestant Henri de Navarre. Pour éloigner ce prince du trône, ils forment la sainte ligue.

Henri III est obligé d'accepter l'alliance des ligueurs. Mais son armée est défaite à Coutras, tandis que Henri de Guise est vainqueur des protestants à Auneau et à Vimory. Le roi de France vaincu est bravé dans Paris par le duc de Guise. A la suite de la journée des Barricades, il s'enfuit de la capitale et convoque les États généraux à Blois. Les députés catholiques sont tous partisans de Henri de Guise. Pour se débarrasser de son rival, Henri III le fait assassiner (1588).

Le peuple de Paris est exaspéré ; Henri III n'a plus qu'une ressource : s'allier aux protestants. Avec Henri de Navarre, il vient mettre le siège devant Paris; mais il est assassiné à Saint-Cloud par le moine Jacques Clément (1589).

Questions.

1. De qui était fils Henri III et quels étaient ses frères ?
2. Comment Henri III a-t-il abandonné le trône de Pologne ?
3. Quel était le caractère de Henri III ?
4. Pourquoi l'année 1584 est-elle une date importante dans l'histoire des guerres de religion ?
5. Quel était le but de la sainte Ligue ?
6. Quelle est la bataille perdue par les troupes de Henri III et quelles sont les victoires rem-

portées par Henri de Guise ?

7. Comment est reçu Henri III dans Paris après la bataille de Coutras? — Que fait Henri de Guise lorsque le roi lui défend de venir à Paris?

8. Racontez la journée des Barricades?

9. Quelles étaient les dispositions des députés aux états généraux de Blois?

10. Quelle était la seule ressource qui restait à Henri III après l'assassinat de son rival?

11. Racontez la fin tragique de Henri III?

Synchronismes. — Supplice en Angleterre de l'ancienne reine de France Marie Stuart (1587). — L'invincible Armada du roi d'Espagne Philippe II.

NEUVIÈME LEÇON

HENRI IV (1589-1610)

Comment un prince conquiert son trône.

1. Effet produit par la mort de Henri III. — Le triste Henri III venait de périr assassiné. Pendant que Paris était tout à la joie, le camp de Saint-Cloud offrait un aspect bien différent. Nulle part ne retentissaient les enthousiastes acclamations de : « Vive le roi! » Les protestants étaient mornes et consternés; ils sentaient que la victoire leur échappait, qu'il leur faudrait encore passer bien des nuits sans sommeil avant d'arriver au terme de leurs fatigues. Quant aux catholiques qui avaient suivi la fortune de Henri III, tantôt ils étaient plongés dans l'abattement, tantôt leur agitation était désordonnée. On les voyait courir comme des fous; ils se serraient les mains en désespérés, enfonçaient sur leur tête d'un coup brusque leurs hauts chapeaux de feutre, ou, d'un geste de colère, ils les jetaient violemment à terre; les poings se crispaient. Tous criaient à la fois : « C'est impossible, plutôt mourir de mille morts! »

Qu'est-ce qui paraissait impossible à ces guerriers éner-

giques qui avaient assisté à plus de vingt combats? *C'était d'obéir à un roi qui était protestant*, qui ne professait pas la même religion que la majorité de ses sujets.

Et pourtant Henri de Navarre est devenu roi de France! Par quel miracle providentiel est-il arrivé à ce trône qui semblait fuir devant lui, comme dans le désert, par l'effet du mirage, d'éblouissantes visions disparaissent sans cesse devant le voyageur désespéré?

2. Éducation virile du futur roi de France. — Henri de Navarre était né loin de Paris, au milieu des pittoresques et sauvages montagnes du pays de Béarn. Sitôt qu'il fut né, son grand-père, Henri d'Albret, roi de Navarre, un vieux lutteur des guerres religieuses, lui frotta les lèvres d'une gousse d'ail et lui fit sucer une goutte de vin du pays dans sa coupe d'or, afin de lui rendre le tempérament plus mâle et plus vigoureux.

Les tristes descendants des Valois avaient été élevés dans les délices d'une cour efféminée où le corps s'affaiblit et s'énerve. Le jeune enfant grandit au milieu des montagnards de son âge. En leur compagnie, il gravit les rochers escarpés des Pyrénées; il assiste à leurs jeux, prend part à leurs querelles. *Cette virile éducation fut une excellente école pour le futur conquérant d'un royaume. Elle lui fit connaître le peuple* bon et généreux qui se donna à lui, dès qu'il connut ses qualités. Grâce à elle, il posséda l'intrépide courage nécessaire à un homme qui avait tant à souffrir avant d'arriver à son noble but.

3. Bravoure du futur roi de France. — Bataille d'Arques (1589) et d'Ivry (1590). — Nul prince, en effet, ne fut aussi brave, aussi téméraire que Henri de Navarre. A la mort de Henri III, la situation du futur roi de France était bien précaire. « Je suis proche des ennemis, écrit-il à Sully, et je n'ai quasi pas un cheval sur lequel je puisse combattre; mes chemises sont toutes déchirées; mes pourpoints sont troués au coude; ma marmite est souvent renversée. » Le malheur n'abattit pas cette âme indomptable. « Nécessité l'ingénieuse » fit de lui un héros,

prêt à verser pour le succès de sa cause, qu'il savait juste, la dernière goutte de son sang.

Les ligueurs, commandés par le duc de Mayenne, renforcés par de nombreuses bandes de Suisses et d'Allemands, poursuivirent les débris de l'armée royale jusqu'en Normandie. Henri se retranche fortement dans **le château d'Arques**[1], non loin de Dieppe. Mais, pendant la nuit, les Allemands à la solde de la Ligue emploient une ruse indigne. Ils s'avancent jusqu'au pied des remparts en criant : « Vive le roi ! » On croit à une défection ; les portes s'ouvrent. A peine ces traîtres sont-ils entrés qu'ils tirent sur leurs adversaires trop confiants. Le désordre est général ; les troupes royales lâchent pied. Henri, pour rallier les siens, combat comme un simple carabin[2]. « Ne se trouve-t-il pas, s'écrie-t-il, cinquante gentilshommes pour mourir avec leur roi ? » Tous se précipitent ; les ennemis sont rejetés hors des retranchements.



HENRI IV A IVRY

A **Ivry**[3], la même intrépidité sauve le Béarnais. Mayenne

1. *Arques,* bourg du département de la Seine-Inférieure.
2. *Carabin,* soldat de cavalerie légère sous Henri IV.
3. *Ivry,* village du département de l'Eure.

dispose de 16,000 fantassins, de 4,000 chevaux; Henri n'a que 8,000 hommes de pied et 3,000 cavaliers. Il paye encore de sa personne. De viriles paroles donnent du cœur aux plus craintifs : « Compagnons, Dieu est pour nous; si vos cornettes[1] vous manquent, ralliez-vous à mon panache blanc; vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur et de la victoire ! » Les fantassins allemands, lancés par Mayenne, attaquent les premiers; derrière eux se déploie la longue ligne des cavaliers de la Ligue. L'infanterie, la cavalerie du roi de Navarre s'ébranlent à la fois; leur élan est irrésistible. Les Allemands sont exterminés; les fuyards viennent chercher protection au milieu des rangs des cavaliers; ils y sèment le désordre. Une charge furieuse, conduite par le roi en personne, balaie tout ce qui résiste.

La victoire appartient à Henri. *Dès ce moment, pour les bons Français, le Béarnais n'est plus un aventurier en quête d'un trône; il devient le glorieux descendant des nombreux rois de France qui ont fait la grandeur de notre pays !*

4. Bonté du futur roi de France. — Le siège de Paris (1590). — L'affection grandit quand, sous la rude écorce du vaillant guerrier, apparaît une âme bonne, sensible, qui sait s'apitoyer sur le malheureux sort des Français momentanément égarés.

Henri, victorieux à Arques et à Ivry, vient mettre le siège devant **Paris**. Les Parisiens, ardents catholiques, étaient les adversaires implacables du prince protestant. Soulevé par d'éloquents prédicateurs, le peuple de la capitale a retrouvé la sombre énergie des grandes journées des Barricades. Bourgeois, seigneurs, moines, tous sont prêts à combattre le protestant détesté. Au grand applaudissement de la foule, 1500 moines ou prêtres, accompagnés d'écoliers bruyants, d'hommes du peuple, zélés catholiques, défilent quatre à quatre dans les rues, la robe

---

1. *Cornette* (subst. fém.), autrefois petit étendard d'une compagnie de cavalerie, d'où cornette (subst. masc.), officier qui portait l'étendard d'une compagnie de cavalerie.

retroussée, portant arquebuses et pertuisanes[1], le casque en tête. Pour la défense de la religion menacée, l'enthousiasme est général.

Tenter un coup de force contre des gens aussi résolus est impossible. L'armée royale bloque Paris et l'affame. Plutôt que de se rendre, les assiégés sont prêts à endurer les plus cruelles souffrances. Le pain manque, on en fabrique avec de l'herbe, des détritus; les ossements des cimetières donnent une farine immonde. Les vivres font défaut; n'a-t-on pas les chevaux, les chiens, les chats? Des scènes d'horreur se déroulent au milieu de la cité en proie à la famine. Un homme et un chien se battent, se déchirent pour posséder un os décharné. Chose que l'on aura peine à croire : une femme, tourmentée par la faim, fut assez dénaturée pour tuer son enfant et le dévorer !

Tant de malheurs, tant de détresse affligeaient le prince si bienveillant : *J'aimerais mieux n'avoir point de Paris que de l'avoir ruiné par la mort de tant de personnes*, répétait cet homme au cœur si aimant. Qu'importe le succès à cette âme affectueuse, s'il doit être acheté si chèrement ! Les femmes, les vieillards, les enfants souffrent de la famine; le bon roi les laisse généreusement sortir de Paris. Un charretier fait entrer en cachette, par une poterne[2], une voiture chargée de farine. Henri pouvait le faire pendre. Il préfère le pardon et lui donne même de l'argent : « Le Béarnais est pauvre, lui dit-il, s'il avait plus, il vous le donnerait. » Les soldats valent le chef : attendris, ils font passer, au bout d'une pique, du pain aux Parisiens affamés, et l'excellent prince ferme les yeux !

Qu'arriva-t-il ? Le siège échoua : une armée espagnole, commandée par un général de grand renom, *Alexandre*

---

1. *Pertuisane*, sorte de pique terminée par un fer long, large et tranchant.

2. *Poterne*, petite porte pratiquée dans le rempart et donnant sur le fossé.

Farnèse, vint au secours de la ville réduite aux abois [1] et réussit à la délivrer.

Tout ne fut pas perdu cependant. Cette générosité avait produit ses fruits : ces fanatiques avaient résisté à leur roi; mais désormais leur acharnement s'apaise. *Le Béarnais n'est plus pour eux un ennemi irréconciliable : c'est un loyal adversaire dont ils admirent la bonté désintéressée.*

5. Les ennemis du futur roi de France. — Les États généraux de la Ligue (1594). — D'ailleurs les gens sensés de la Ligue, les bourgeois de Paris, toujours un peu portés à la révolte, mais honnêtes avant tout, voyaient se dérouler devant leurs yeux affligés des scènes qui auraient été bouffonnes si les auteurs n'avaient pas été criminels.

Il faut choisir un roi de France. Grave affaire. Est-ce l'épais Mayenne, le fuyard d'Arques et d'Ivry, qui peut porter la couronne? Est-ce de Guise, le fils du Balafré? Est-ce son frère, le duc de Nemours? On cherche, on se consulte. Finalement

. . . . . L'on tomba d'accord
Qu'à peu de gens convient le diadème.

Une caricature [2] du temps nous fait voir plaisamment l'embarras des grands chefs de la Ligue. Ils sont tous réunis autour d'une vaste cheminée de forgeron; ils frappent en désespérés sur l'enclume : ils fabriquent un roi. Les uns se chargent du tronc et de la tête; d'autres des jambes et des bras. Les différentes parties du mannequin royal sont prêtes. Mais, hélas! quand il faut rajuster ces membres épars, les efforts redoublent en vain; jamais ces ouvriers improvisés ne peuvent arriver à un assemblage définitif. Leur roi se brise toujours!

1. *Abois* (subst. m. pl.), moment où le cerf est serré de près par les chiens qui aboient après lui; — d'où être réduite aux abois se dit d'une place assiégée qui ne peut plus se défendre et se trouve à la dernière extrémité.

2. *Caricature,* image grotesque d'une personne ou d'un événement qu'on veut ridiculiser.

L'Espagne vint au secours de ces âmes en peine. *Les États généraux de la Ligue sont assemblés.* Les députés écoutent d'une oreille distraite les paroles haineuses de ces prétendants égoïstes. L'ambassadeur espagnol met fin à la dispute : Philippe II, son maître, a un roi tout prêt pour régner en France : *un archiduc autrichien marié à une infante*[1] *espagnole, sa fille.*

Les exaltés battent bruyamment des mains; mais, en ce moment, les patriotes baissent les yeux; ils sentent l'injure et ne peuvent cacher leur honte. Eh quoi! tant de guerres, tant de massacres, tant de ruines aboutiront à la domination étrangère! Non, la France ne peut subir un tel déshonneur! *Ah! disaient-ils, si le roi de Navarre, ce prince si valeureux, si charitable, était catholique, avec quelle joie nous l'accepterions! Ne serait-il pas notre roi, notre bon roi, notre vrai roi?*

6. Conversion du futur roi de France. — Le vœu des honnêtes gens, des Français loyaux, fut exaucé. **En ce moment, Henri se fait catholique.** Ce bon prince, tout dévoué au bonheur de ses sujets, pousse le sacrifice jusqu'à abandonner la religion de ses pères.

Le 25 juillet 1594, à travers les rues jonchées de fleurs de la ville de *Saint-Denis*, le Béarnais se dirige vers l'église. L'archevêque de Bourges l'attend avec son clergé : « Qui êtes-vous? — Je suis le roi. — Que demandez-vous? — Je demande à être reçu au giron de l'Église catholique, apostolique et romaine. — Le voulez vous sincèrement? — Oui, je le veux et le désire. » Aussitôt il se mit à genoux, reçut l'absolution et la bénédiction en présence d'un peuple enthousiaste, *qui possédait enfin un roi brave, généreux, catholique, tout à fait selon son cœur!*

7. La victoire ; entrée du roi de France dans Paris ; les chefs de la Ligue se vendent. — **Dès ce**

---

1. *Infant, f. infante,* titre donné aux enfants des rois d'Espagne et de Portugal.



moment, Henri IV est roi de France; Paris ouvre ses portes. Au milieu des acclamations, des vivats, le roi se rend au Louvre. La garnison espagnole, retranchée dans le château de Vincennes, abandonne la capitale. Combien fut honteuse cette retraite! Le peuple se porte en masse à la porte Saint-Denis pour voir le défilé de ces étrangers qui, la tête basse, quittaient cette capitale où ils avaient voulu parler en maîtres. Henri, un peu Gascon de naissance, se donna le malin plaisir de leur adresser un dernier adieu: « Recommandez-moi au roi votre maître, leur cria-t-il en plaisantant; mais n'y revenez plus! »

Restaient les chefs de la Ligue : ces grands égoïstes, que l'exemple du bon peuple n'entraîne pas, vendent chèrement leur soumission. Mayenne, Mercœur, Brissac et tant d'autres reçoivent de fortes sommes d'argent, des charges lucratives, d'importants gouvernements de province. Ils gagnèrent la richesse à ce trafic honteux, mais ils y perdirent le peu d'honneur qui leur restait.

8. Paix de Vervins (1598); Édit de Nantes (1598). — Henri IV, récompensé enfin de tant de peines, soucis et fatigues, *eut le bonheur de signer deux traités, dont l'un mettait fin aux luttes religieuses et l'autre à la guerre contre l'étranger.*

Par le traité de Vervins [1], l'Espagnol, qui avait si longtemps affiché des airs de conquérant insolent, abandonne définitivement le sol français.

L'édit de Nantes *accorde aux protestants la liberté de conscience, le libre exercice du culte.* Tous, catholiques et protestants peuvent librement prier dans leurs temples le Dieu qu'ils ont choisi. Mais Henri IV est forcé de donner des places de sûreté aux protestants. Ces derniers avaient été les fidèles compagnons du roi dans les mauvais jours; mieux que personne ils connaissaient sa loyauté. Ils savaient que pendant le règne d'un tel prince, ils ne seraient jamais persécutés. Mais à l'avenir, après la mort du roi, étaient-ils toujours sûrs de trouver la paix et la sécurité?

---

1. *Vervins*, chef-lieu d'arrondissement du département de l'Aisne.

Les villes fortes devaient leur servir de places de sûreté en cas de nouvelle alerte.

En ce moment, finissent les longues guerres de religion, qui ont été si funestes à notre pays. Tous les Français sont de nouveaux amis, heureux d'obéir à un grand prince.

Le seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire !

Mais que de ruines avaient amoncelées dans notre pauvre France tant de luttes sanglantes! Henri IV, aidé par un habile ministre, Sully, s'acquiert un nouveau titre de gloire : celui de guérir les blessures reçues et de donner à notre pays le calme et la prospérité si nécessaires après une si violente crise.

RÉSUMÉ

Après le tragique assassinat de Henri III, les catholiques ne veulent pas accepter pour roi de France le protestant Henri de Navarre. Par quel miracle providentiel Henri IV est-il devenu roi de France?

La virile éducation qu'il reçoit au milieu des montagnards du Béarn lui fait connaître le peuple. Sa bravoure à Arques (1589) et à Ivry (1590), sa bonté au siège de Paris (1590) le font aimer de ses futurs sujets. Lorsque l'ambassadeur d'Espagne propose un roi étranger, les vrais Français rougissent de honte et souhaitent la conversion au catholicisme du roi de Navarre.

En ce moment, Henri IV abjure le protestantisme. Les chefs de la Ligue vendent chèrement leur soumission; mais le peuple est heureux d'acclamer son nouveau roi (1594).

Henri IV a eu la gloire de mettre fin aux guerres de religion par l'édit de Nantes (1598), et à la guerre contre l'Espagne par le traité de Vervins (1598).

Questions.

1. Faites un tableau du camp de Saint-Cloud au moment où Henri III vient d'être assassiné?

2. Racontez brièvement comment Henri de Navarre a conquis son trône?

3. Pourquoi l'éducation de Henri de Navarre au milieu des montagnards du Béarn fut utile à un futur conquérant d'un trône?

4. Racontez les batailles d'Arques et d'Ivry?

5. Citez des exemples de la bonté de Henri de Navarre?



6. Montrez d'après une caricature du temps l'embarras des chefs de la ligue pour fabriquer un roi?

7. Que proposa l'ambassadeur du roi d'Espagne aux députés des états généraux de la Ligue? — Pourquoi les vrais Français rougissent-ils?

8. Racontez l'abjuration de Henri IV?

9. Par quel édit Henri IV a mis fin aux guerres de religion? — Date? — Quelles sont les libertés accordées aux protestants? — Pourquoi des places fortes leur sont laissées?

10. En quelle année la paix de Vervins a-t-elle été signée? — Clauses.

Narration historique. — *Le siège de Paris.*

Plan. — *Début* (à trouver par l'élève).

1. La famine dans Paris.
2. Bonté du roi.

Conclusion. — Paris délivré par Alexandre Farnèse et les Espagnols. Mais tout n'est pas perdu pour le Béarnais. Il devient un loyal adversaire dont tous les bons Français admirent la bonté désintéressée.

DIXIÈME LEÇON

HENRI IV ET SULLY

Comment un État en détresse devient florissant.

1. État de la France après les guerres de religion. — Enfin, grâce à un roi bienfaisant, les guerres de religion sont terminées! Mais dans quel état lamentable était laissée la France après ces quarante années de luttes De cruels soldats,

Gens de rapine et d'avarice,

ne cherchent dans le désordre général qu'à s'enrichir des dépouilles des paysans désarmés. Ils parcourent en maîtres tout le pays, entassent ruines sur ruines, pillent et rançonnent sans pitié les faibles.

La terre et le travail de l'homme
Font pour les assouvir des efforts superflus.

Tous les moyens sont bons pour enlever aux malheureux

le fruit de leur labeur. « Vive la guerre! s'écrie un de ces féroces détrousseurs. Je peux librement courir sus au manant[1]. Je sais des inventions pour le faire venir à raison : je le pends par les aisselles; je lui chauffe les pieds avec un fer rouge; enfin, j'ai mille gentils moyens pour lui tirer tout son argent de la bourse[2] ! »

Aussi, quelle n'était pas la misère d'un pays livré sans défense à cette soldatesque indisciplinée! Les chaumières et les villages sont brûlés; les champs abandonnés demeurent sans culture. Dans les villes, mêmes misères : les métiers sont délaissés; les ouvriers sans travail se font mendiants ou voleurs de grands chemins. De fréquentes épidémies enlèvent des populations entières. Quelques années encore, et la fortune de notre pays s'effondrait dans une ruine générale !

2. Henri IV et Sully. Leur amitié. — Heureusement, le bon Henri IV, aidé par son fidèle Sully, vint réparer les maux si nombreux occasionnés par les guerres civiles et religieuses.

Maximilien de Béthune, marquis de Rosny, plus connu sous le nom de **duc de Sully**, fut le prudent conseiller d'un sage monarque. C'était un protestant qui, dès la plus tendre jeunesse, avait suivi son prince dans les combats. Il s'était distingué à ses côtés, à Coutras et à Ivry. Travailleur acharné, âme honnête, il n'eut qu'une seule passion : celle du bien public.

L'amitié qui unissait ces deux grands hommes était cordiale et solide. La diversité de leurs caractères pouvait susciter dans leurs rapports journaliers quelques troubles passagers; mais une franche réconciliation survenait aussitôt.

Un jour, les ennemis de Sully (quelques courtisans, sans doute, à qui par mesure d'économie il avait fait retrancher une coûteuse pension) excitèrent le roi contre

1. *Manant*, terme de dédain employé pour désigner le paysan.
2. Satire Ménippée.

son fidèle ministre. Henri IV se montra moins affectueux que de coutume. Sully s'en aperçut et ne dit rien. Henri, troublé par ce calme, entraîne son ami à l'écart dans les allées d'un parc; il lui demande pardon de sa vivacité. Le ministre ému va se jeter aux genoux du roi pour le remercier; Henri le retient brusquement: « Ne faites pas cela, lui dit-il, vos ennemis qui nous regardent croiraient que vous demandez grâce! »

Puis, avec cette brusquerie affectueuse qui lui était familière, le bon roi prend le bras de son ministre. En présence des courtisans stupéfaits, que la disgrâce de l'administrateur économe réjouissait déjà, il s'écrie chaleureusement : « J'aime Rosny plus que jamais; entre lui et moi, c'est à la mort et à la vie! »

3. Réformes de Sully et de Henri IV. Finances. — Le peuple profita de cette amitié dont les heureux effets se firent immédiatement sentir. Le roi, entraîné par son amour pour le peuple, Sully, poussé par sa passion de l'ordre, se mirent au travail avec une ardeur infatigable.

Avant tout, il fallait s'occuper des finances. Impossible de mettre à exécution de grands projets, si l'on ne disposait pas de l'argent nécessaire. Il ne fallait pas songer à de nouveaux impôts : Jacques Bonhomme[1] était ruiné. Aussi point de nouvelles charges : c'est par *l'économie seule* qu'on arrive patiemment à combler le déficit [2].

Les officiers royaux furent surveillés de près. Sully faisait lui-même de sévères inspections; il était tout heureux quand il revenait de ses tournées, suivi de nombreuses charrettes chargées d'or.

Le but fut bien vite atteint : au bout de quelques années, les finances redevinrent prospères ; même dans les caves de la Bastille dormait un beau trésor de vingt millions,

1. *Jacques Bonhomme*, nom donné au peuple français dès le moyen âge; à cette expression se rattache l'idée que le manant est taillable et corvéable à merci. Etymologie : jaque ou jaquette que portaient les paysans.

2. *Déficit*, argent qui manque.



destiné à couvrir les premiers frais d'une guerre que l'ambition de la maison d'Autriche rendait indispensable.

4. Réformes de Henri IV et de Sully : l'agriculture. Olivier de Serres. — Le peuple des campagnes et des villes, moins accablé d'impôts, respirait déjà plus à l'aise. Il goûtait en repos les bienfaits d'une paix ardemment désirée. La joie revenait en France :

Comme au printemps naissent les roses,
En la paix naissent les plaisirs ;
Elle donne la pompe aux villes,
Donne aux champs les moissons fertiles.

s'écriait un contemporain, le poète Malherbe. Les deux génies bienfaisants de la France lui procurèrent non seulement la sécurité, mais encore l'abondance.

Le bon Henri IV se plaisait à répéter familièrement que ses vœux seraient exaucés lorsque le paysan, si pressuré jusque-là, pourrait vivre heureux dans sa famille, entouré de joyeux enfants, tout épanouis d'aise en voyant le dimanche *une poule au pot*.

Sully poursuivait le même but, mais d'une façon plus intéressée peut-être. Le bonheur des gens de la campagne était aussi sa passion; mais son esprit pratique prévoyait que le bien-être des hommes des champs ferait la grandeur de la France. Une agriculture florissante rend un État fort et redoutable. De robustes paysans ne sont-ils pas de solides et beaux soldats, prêts à former de superbes troupes en cas de danger national? *Labourage et pâturage sont les deux mamelles de la France*, répétait avec raison le sage ministre.

Aussi, rien ne fut épargné pour donner la sécurité aux campagnes. De sévères peines furent édictées contre les soldats pillards qui maltraitaient les faibles désarmés. « Eh quoi! s'écriait le Béarnais, si l'on ruine mon peuple, qui me nourrira, qui soutiendra les charges de l'Etat? Qui payera vos pensions, messieurs les seigneurs? Vive Dieu ! s'en prendre à mon peuple, c'est s'en prendre à moi! » Nul

désormais, pendant ce règne fortuné, n'osa toucher aux protégés du pouvoir royal.

Les ruines disparurent comme par enchantement; la prospérité renaquit. De nombreuses routes furent construites; elles furent abritées contre les ardeurs du soleil par de magnifiques ormeaux, que le peuple reconnaissant appela des Rosnys. Les premiers canaux furent creusés en France : le *canal de Briare* ouvrit un facile débouché entre la Loire et la Seine. Le paysan pouvait non seulement récolter d'abondantes moissons sur l'héritage paternel, mais s'enrichir encore en écoulant facilement le produit de ses terres.

La science vint elle-même à son secours : un savant agriculteur, **Olivier de Serres**, fit un livre excellent : *Le Théâtre d'agriculture.* Il y exposait avec simplicité quels étaient les meilleurs procédés pour cultiver les champs, comment la ferme devait être bâtie, de quelle manière devaient être élevés les bestiaux.

Le bon Henri s'enthousiasma à la lecture de ce livre si utile. Chaque jour, après son repas de midi, il s'en faisait lire quelques extraits; pas longtemps, il est vrai, une demi-heure tout au plus, car, passé ce temps, pourtant si court, il se serait doucement assoupi. Le Béarnais, habitué dès son enfance à l'active vie des camps qui lui avait permis de conquérir son royaume, ne pouvait demeurer en repos. Il lui fallait le mouvement, l'action, la vie en plein air !

5. Réformes du roi. L'Industrie. — Laffemas. — Henri IV eut cependant des vues plus larges que son ministre. Sully ne rêvait la régénération de la France qu'au moyen de l'agriculture. Son aversion pour l'industrie était grande. Dans sa simplicité un peu naïve, il condamnait le luxe : les beaux habits, les riches parures n'étaient que « des babioles », uniquement destinées à ruiner les particuliers. Et puis, cette vie dans l'atelier n'affaiblit-elle pas les malheureux ouvriers obligés de respirer pendant des heures entières un air vicié? Ces hommes, rendus maladifs

par un travail sédentaire, ne pouvaient devenir de robustes soldats.

Les discussions entre le roi et son fidèle ami furent âpres sur ce point; elles amenèrent même quelques légères brouilles, heureusement passagères; mais Henri IV tint bon; il sut se montrer têtu comme un brave montagnard qu'il était.

Un de ses anciens valets de chambre, devenu contrôleur général du commerce, **Laffemas**, fut pour l'industrie l'utile conseiller du roi. Partout des fabriques sont créées; des manufactures de drap à Paris, et de tapisseries aux Gobelins [1] deviennent bientôt florissantes.

La France fut même dotée d'une industrie nouvelle, *celle de la soie*. Henri déploie, pour faire prospérer cette précieuse source de richesses, l'ardeur indomptable qui lui avait permis de conquérir son trône. Partout, sur les routes, furent plantés des mûriers; les jardins des Tuileries furent ombragés par ces arbres; les salles du Louvre devinrent des ateliers de tissage. Quel ne fut pas le bonheur de ce prince prévoyant lorsqu'il montra à ses courtisans ses bas fabriqués avec de la soie nationale! Ses efforts furent d'ailleurs récompensés : aujourd'hui, la ville de Lyon, la seconde de France, doit sa prospérité au Béarnais, et notre pays fabrique pour 400 millions de soie!

En ce moment, la France est riche et prospère. Au delà des mers, un audacieux marin, *Champlain*, fonde la ville de Québec dans une nouvelle France, au Canada [2]. Dix ans avaient suffi pour opérer cette surprenante métamorphose [3]. Un des chefs espagnols du temps de la Ligue, Don Pédro de Tolède, fut envoyé en ambassade à Paris par son roi

---

1. *Manufacture des Gobelins*, célèbre manufacture de tapisseries, située à Paris et fondée au XVe siècle par une famille qui lui a donné son nom. Les tapisseries des Gobelins ont aujourd'hui une renommée universelle.

2. *Canada*, vaste État de l'Amérique du Nord, au nord du fleuve Saint-Laurent, autrefois à la France, appartient aujourd'hui à l'Angleterre.

3. *Métamorphose*, changement survenu dans l'état d'une personne ou d'une chose.

Philippe III. Il ne reconnut plus la capitale embellie; naïvement il exprimait sa surprise : « C'est qu'alors le père de famille n'y était pas, lui répondit le Béarnais toujours malicieux. Aujourd'hui qu'il a soin de ses enfants, ils prospèrent ! »

6. Henri IV et la maison d'Autriche. Le grand projet. — Aussi la France, disposant de toutes ses forces, put de nouveau reprendre son rang à l'étranger et parler en maîtresse au tout-puissant empereur. La maison d'Autriche avait profité de nos malheurs pour *reprendre ses hardis projets de domination en Europe.*

Henri IV, que les années avaient rendu grisonnant, prépare avec la fougue de la jeunesse une grande expédition contre cet ennemi ambitieux. Les protestants d'Allemagne, la Hollande, les princes italiens, tous menacés par un voisin si redoutable, sont les alliés de la France. Une belle armée est réunie aux frontières ; l'argent ne manque pas : Sully, par sa prévoyante gestion, n'a-t-il pas entassé dans les caves de la Bastille un riche trésor? Le succès paraît donc certain : Henri rêve de donner à notre pays les frontières si ardemment convoitées de la Gaule!

Et ensuite? Le bon prince avait vu de trop près les maux occasionnés par les longues guerres, ces fléaux de l'humanité, pour ne pas désirer en son cœur généreux de les voir à jamais disparaître. Il aurait fait une Allemagne toute petite et une France grande et respectée. *L'Europe serait devenue une confédération de peuples amis, que les arts de la paix auraient seuls rendus rivaux.* Plus de chocs entre ces nations alliées. Une dispute survenait-elle ? Ce n'est plus à la fortune des armes, bien souvent aveugle, que l'on recourra désormais. Mais les États, par la voix autorisée de leurs sages représentants, jugeront le différend à l'amiable. Malheur à qui désobéira ; les nations coalisées sauront faire respecter leurs droits et punir quiconque troublera leur tranquillité.

Utopie, projets irréalisables, si l'on veut! Combien de rois peuvent se vanter d'avoir songé au bonheur éternel

des peuples? C'était le rêve du bon prince; il se plaisait dans de longs entretiens avec le dévoué Sully, le soir, au coin du feu, à parler longuement de ces grandioses entreprises qui emplissaient sa tête et débordaient de son noble cœur.

Les chimères [1], le rien, tout est bon; je soutiens
Qu'il faut de tout aux entretiens.

7. Mort du roi (1610). — Tout est prêt. Henri IV laisse la régence à sa femme Marie de Médicis; il doit partir dans quatre jours pour la frontière. Un coup imprévu brise à jamais toutes ces belles espérances.

Sa dernière pensée, avant d'entreprendre sa périlleuse et longue expédition, fut pour son fidèle Sully, malade à l'Arsenal. Il voulut donner un dernier adieu à ce vieux compagnon de ses guerres et de ses travaux.

Une nature faible aurait hésité à sortir ce jour-là. Sa femme, superstitieuse Italienne, influencée par je ne sais quel astrologue, le supplia de ne pas se mettre en route. « Vous êtes folle de croire à ces vains présages, dit Henri; nos jours sont comptés devant Dieu. »

Il partit en carrosse découvert, suivi seulement de quelques valets. En passant dans l'étroite rue de la Ferronnerie, l'équipage royal fut arrêté par un embarras de voitures. Tandis que les valets prennent les devants, un inconnu, *Ravaillac*, monte sur une borne et frappe le roi de plusieurs coups de couteau. « Je suis blessé! » s'écria la victime en levant les bras. Quelques instants après, Henri IV était mort!

Qu'était ce Ravaillac qui venait de tuer traîtreusement le meilleur des rois? C'était un ancien ligueur exalté qui se croyait chargé d'une mission divine. Son âme scélérate avait la conviction d'accomplir une pieuse mission en frap-

---

1. *Chimère*, chose qui n'existe que dans l'imagination. Etymologie : chimère, monstre fabuleux, qui jetait du feu par la gueule et avait la tête d'un lion, le ventre d'une chèvre et la queue d'un dragon.

pant le catholique qui avait l'audace sacrilège de s'allier aux protestants d'Allemagne !

Ainsi, le prince qui a eu le bonheur et la gloire de mettre fin aux guerres de religion fut une des victimes des passions exécrables qu'il s'était appliqué à calmer ! La perte était irréparable. A un courage héroïque sur les champs de bataille, Henri joignait un rare bon sens pour l'administration des affaires, un vif amour de ses sujets. Le bon Béarnais sera toujours compté au nombre de nos meilleurs rois. Sa mort lamentable est un titre de plus à sa renommée

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps !

RÉSUMÉ

L'état de la France était lamentable après les guerres de religion.

Aidé par son fidèle ami Sully, Henri voulut réparer les maux occasionnés par les guerres civiles. Le gaspillage des finances est sévèrement réprimé; l'agriculture qui forme de solides soldats est protégée et redevient florissante. Un savant, Olivier de Serres, compose le Théâtre d'agriculture, livre qui contient de précieux conseils pour les gens des campagnes.

Sully dédaigne l'industrie, mais Henri IV, secondé par Laffemas, encourage l'élevage des vers à soie; de nombreux ateliers de tissage enrichissent la France. Des manufactures de drap à Paris et de tapisseries aux Gobelins sont créées.

Henri IV songe à combattre contre la puissante maison d'Autriche, à donner même à l'Europe la paix perpétuelle, lorsqu'il est assassiné par le fanatique Ravaillac (1610).

Questions.

1. Quel était l'état de la France au moment où Henri de Navarre devient roi ?
2. Dites ce que vous savez sur l'amitié de Henri IV et de Sully ?
3. Comment furent réorganisées les finances ?
4. A quels mobiles différents obéissaient Henri IV et Sully quand ils voulaient protéger l'agriculture ?
5. Dites tout ce que vous savez sur Olivier de Serres ? — Quel ouvrage a-t-il composé ? — Quel but se proposait-il ? — Pourquoi Henri IV ne pouvait supporter la lecture de ce livre que pendant une demi-heure ?

6. Quel est l'homme qui a aidé Henri IV lorsqu'il voulait créer une industrie prospère en France?
7. Qu'a fait Henri IV pour l'industrie de la soie?
8. Quels étaient les projets de Henri IV au moment de sa mort (1° guerre contre l'Empereur; — 2° projet de paix perpétuelle)?
9. Racontez la mort de Henri IV.
10. Pourquoi Henri IV a été un des meilleurs rois de France?

ONZIÈME LEÇON

RICHELIEU ET LOUIS XIII (1610-1643). — LUTTE CONTRE LES PROTESTANTS ET LES GRANDS

1. Minorité de Louis XIII. Concini et de Luynes (1610-1624). — « La France va tomber en d'étranges mains! » s'écrie mélancoliquement Sully en apprenant la fin tragique de Henri IV. Le nouveau roi Louis XIII est trop jeune pour gouverner. Des aventuriers deviennent l'un après l'autre premiers ministres. Un laquais, l'Italien **Concini**, un petit seigneur, de **Luynes**, qui possédait un seul talent: celui d'élever des oiseaux de proie pour les chasses royales, sont les maîtres de notre beau pays de France.

Ces deux parvenus n'ont qu'un seul but: *s'enrichir.* Le valet Concini devient marquis d'Ancre et maréchal de France; de Luynes, qui n'avait jamais été soldat, prend l'épée de connétable, portée jadis par Du Guesclin. Qu'importe à ces tristes personnages l'honneur de la France! Ils abandonnent les grands projets de Henri IV contre la maison d'Autriche; ils sollicitent humblement l'alliance de l'Espagne, notre ennemie séculaire. Toute dignité disparaît: le fils de Henri IV, Louis XIII, épouse une infante espagnole, *Anne d'Autriche.* Les protestants s'effrayent de cette alliance avec les catholiques d'Espagne: ils recourent aux armes et de Luynes ne peut les forcer dans leur citadelle de Montauban.

2. Révolte des Grands. États généraux de 1614. — « Quand le chat n'y est plus, les souris dansent, » dit avec justesse un dicton populaire. Les nobles s'amusent de bon cœur sous ces maîtres détestés et débonnaires. Ils proclament avec emphase que leur seule passion est le bien du peuple ; s'ils prennent les armes, c'est pour venir au secours des faibles et des opprimés !

Leur conduite égoïste leur donne un éclatant démenti. Les seigneurs croient embarrasser le pouvoir royal en demandant la convocation des **États généraux**. Si ces pêcheurs en eau trouble n'avaient été conduits que par l'amour du bien public, ils pouvaient faire aboutir d'utiles réformes qui auraient fait le bonheur du peuple. Ces orgueilleux n'eurent au contraire que des paroles de haine contre les malheureux qu'ils avaient la prétention de défendre.

Constamment les députés du tiers état sont avilis ; ils sont obligés de parler à genoux. L'un d'eux, *Miron*, avoue-t-il avec humilité que les trois ordres sont frères et que le tiers état, en sa qualité de frère cadet, doit le respect et l'obéissance à ses aînés, la colère de la noblesse est extrême : « Quelle fatuité, s'écrie-t-elle, ne sait-on pas qu'entre la noblesse et le tiers état, il y a la même différence qu'entre le maître et le valet ! »

Tant d'arrogance, il est vrai, finit par lasser même les plus timides, et c'est avec fierté qu'un député du tiers prononce ces prophétiques paroles : *Prenez garde que le peuple opprimé d'enclume ne devienne marteau !* Seigneurs et roturiers[1] sont sur le point d'en venir aux mains. La cour ordonne aux députés de se séparer.

Les nobles, qui avaient joué une si indigne comédie, vendirent chèrement leur soumission. On donne à ces

---

1. *Roturier*, de roture, état d'une personne ou d'un héritage qui n'est pas noble.

« frelons[1] » les vingt millions que Sully avait péniblement amassés dans les caves de la Bastille !

3. Résultat des deux ministères de Concini et de Luynes. — A quoi avaient abouti ces ministères de Concini et de Luynes ? La France était humiliée à l'extérieur ; les guerres civiles et religieuses déchaînaient de nouveau dans notre pays leur lugubre cortège de maux.

Heureusement ces pâles fantômes s'évanouissent. Ils sont remplacés au pouvoir par le redoutable **Richelieu (1624)**. Avec ce maître impérieux, dont la puissante main « tient tout dans le tremblement », la France reprend en Europe son rôle prépondérant ; les sujets séditieux sont obligés de courber la tête !

4. Le cardinal Richelieu et Louis XIII. — **Armand Duplessis, cardinal de Richelieu**, appartenait à la plus haute noblesse du royaume. Jeune encore, à vingt-deux ans, il était devenu évêque du plus modeste des diocèses, celui de *Luçon*, en Vendée. Sa ferme résolution, sa mâle assurance le firent bien vite remarquer à une époque où les caractères s'avilissent. *Homme de grand génie, il était fait pour la domination.*

Que devint le roi Louis XIII auprès de ce premier ministre qui éclipsait tout ce qui l'entourait ? Louis XIII ne manquait pas d'intelligence ; mais sa froide indifférence lui enlevait toute fermeté. *C'était un esprit nonchalant, à qui il fallait un directeur.*

Séduit par les vastes desseins de son ministre, il le soutint dans toutes les occasions contre de nombreux ennemis, qui voulaient secouer un joug pesant et odieux. Mais, comme un écolier indiscipliné regimbe parfois sous l'autorité d'un professeur sévère, l'élève royal, à maintes reprises, essaya de se débarrasser du maître redoutable qu'il s'était donné.

---

1. *Frelons,* grosses guêpes qui ne travaillent pas et qui vivent aux dépens des laborieuses abeilles. Voir la fable de La Fontaine, *Les Frelons et les Mouches à miel,* livre I, fable 18.

C'est alors que Richelieu déploie toute son habileté. En présence de ce caractère indécis, tantôt il se fait doux, humble, insinuant; tantôt il emploie toute la fougue de sa parole dominatrice. Le roi, charmé par d'habiles flatteries, dompté par cette force irrésistible, s'assouplit, s'avoue vaincu, et le vigoureux génie peut se donner tout entier au bien public.

5. Les trois grands projets de Richelieu. — A peine arrivé au pouvoir, le cardinal, dans une lettre adressée au roi, fait connaître ses glorieux projets : il faut soumettre, briser, écraser tout ce qui fait obstacle à la grandeur de la France :

1° Les protestants ont profité des places fortes généreusement accordées par l'édit de Nantes pour se rendre indépendants, pour former un petit État dans le grand État; *il faut leur enlever leurs citadelles de sûreté ;*

2° Les nobles, ces éternels brouillons, ne songent qu'à désobéir, qu'à combattre le pouvoir royal affaibli ; *il faut les maîtriser, les dompter pour en faire de fidèles sujets ;*

3° La maison d'Autriche veut dominer en Europe, réduire notre pays à un rôle secondaire ; *il faut la vaincre par les armes, donner à la France la supériorité.*

Projets grandioses qui furent tous réalisés.

6. Lutte contre les protestants. Siège de la Rochelle (1628). Paix d'Alais (1629). — Les premiers coups furent portés contre les protestants. Quand on attaque un taureau, c'est par les cornes qu'il faut le saisir. Richelieu vint mettre le siège devant la capitale même du protestantisme, l'imprenable ville de la Rochelle [1].

L'entreprise était téméraire. Le grand ministre n'était pas sûr de la fidélité des seigneurs qui servaient sous ses ordres. La noblesse n'obéissait qu'à regret. « Nous serons assez fous pour prendre la Rochelle, » disait étourdiment Bassompierre, un gentilhomme écervelé.

---

1. *La Rochelle*, chef-lieu du département de la Charente-Inférieure.

Notre ennemi, c'est notre maître,
Je vous le dis en bon françois.

L'énergie du cardinal est tenace. Mal secondé par ses lieutenants, il endosse la cuirasse sur ses habits sacerdotaux ; il devient général, ingénieur, intendant. Des prêtres, des moines sont ses zélés et sûrs aides de camp. Ils vont et viennent au milieu des gens de guerre, portent des ordres, donnent du courage aux faibles, surveillent les traîtres. L'archevêque de Bordeaux, Sourdis, commande la flotte royale.

Les Rochellois sont pleins de confiance ; ils sont protégés par de profonds marais ; la mer ouverte leur permet de recevoir les secours de leurs amis, les Anglais. Leurs murailles sont hautes, épaisses, garnies de canons. Ils défient les efforts de leurs adversaires.

Mais tout à coup surgissent du côté de la terre de formidables retranchements de trois lieues de long. Le blocus se complète du côté de l'Océan ; malgré les vagues d'une mer constamment agitée par la tempête, une solide digue s'élève au-dessus des flots. Le bois, la pierre sont prodigués pour cette œuvre gigantesque. Quatre tours hérissées de canons balaient au loin les approches. Sur terre comme sur mer, la ville assiégée est prise dans un puissant étau [1].

Les alliés des Rochellois, les Anglais, arrivent enfin. Leur nombreuse flotte vient se heurter contre la digue à peine terminée. Pendant plusieurs jours, ils canonnent les forts ; ils lancent des brûlots [2]. Vains efforts, impuissants moyens ; ils sont obligés de renoncer à la lutte. Ils retournent battus dans leur pays :

Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris.

---

1. *Etau*, instrument qui sert à serrer fortement les objets que l'on veut limer.

2. *Brûlot*. Bâtiment rempli de matières inflammables pour brûler les vaisseaux ennemis.



Cependant les Rochellois ne s'avouent pas vaincus. Le danger exalte leur fureur guerrière. Ils ont pour chef un homme résolu, froid, un ancien corsaire [1], le maire Guitton, le digne adversaire du tenace cardinal. Guitton est l'âme de la résistance : au commencement du siège, il a juré de planter son couteau dans le cœur du premier lâche qui parlera de se rendre. Il est homme à tenir sa promesse. Sûrs de la défaite, les assiégés continuent la lutte. La famine décime la malheureuse cité. Les bouches inutiles, les femmes, les vieillards, les enfants, sont chassés sans pitié. Les assaillants les repoussent avec fureur ; ces innocentes victimes périssent misérablement dans les fossés. Les défenseurs ne sont plus que des spectres torturés et affaiblis par la faim ; ils ne parlent pas encore de se rendre : « Pourvu qu'il reste un homme pour fermer les portes, s'écrie l'impitoyable Guitton, c'est assez ! »

Tout courage humain a des bornes. La Rochelle ouvre ses portes. La résistance avait duré quatorze mois. Les rues étaient jonchées de cadavres. De 30,000 habitants, il en restait à peine 5,000 vivants, dont 136 seulement en état de porter les armes. La vaillance est toujours digne d'admiration ; mais tant de bravoure n'avait-elle pas été dépensée en pure perte dans cette lutte fratricide ?

Victorieux, Richelieu accorde la paix aux protestants. **L'édit d'Alais** [2] est signé (1629). Le cardinal se dévoile aussi habile politique qu'il avait été homme de guerre intrépide. *Il enlève aux protestants les places fortes, mais il leur laisse la liberté de conscience et le droit d'exercer librement leur culte.* Les protestants abattus ne forment plus un État dans l'Etat.

---

1. *Corsaire*, matelot ou capitaine d'un navire armé en guerre pour courir sur les navires ennemis et les capturer.

2. *Alais*, chef-lieu d'arrondissement du département du Gard. — *Edit*, ordre du roi pour organiser quelque grande affaire (exemple : édit de Nantes ou d'Alais), ou pour faire connaître quelque défense (exemple : édit contre les duels).

Le premier projet du tout-puissant ministre a donc réussi à merveille !

7. Lutte contre les grands. Leur désobéissance. — Plus émouvante fut la lutte que l'opiniâtre cardinal engagea avec la noblesse. Nous les connaissons déjà ces nobles toujours en révolte contre le pouvoir royal !

Une triste mode sévissait alors et causait d'affreux ravages parmi les seigneurs, celle des **duels**. Pour la moindre injure, pour un geste ou un regard souvent mal interprétés, on allait sur le terrain ; on se battait sans merci jusqu'à la mort. Les témoins eux-mêmes prenaient les armes et s'égorgeaient. Cette passion barbare faisait bien des victimes : deux mille gentilshommes périrent dans l'espace de quelques années.

Un édit royal interdit sous peine de mort ce funeste jeu. Quelques jours après, les comtes de *Boutteville* et de *Chapelles* se battent en plein midi sur la place Royale, le lieu le plus fréquenté de Paris. C'était une audacieuse bravade. Le châtiment fut exemplaire : *les deux imprudents portèrent la tête sur l'échafaud.*

8. Tentatives des nobles pour se débarrasser de Richelieu. — « Sus [1] au despote abhorré! » tel est le cri de guerre de ces fanfarons criminels ! Richelieu rend coup pour coup ; les grands regimbent ; il les broie sous sa poigne de fer.

Ils ont recours à l'**assassinat**. Le *comte de Chalais* se charge de poignarder le cardinal pendant un voyage à Nantes. Il est livré à un bourreau inexpérimenté, qui donne trente coups de hache avant de séparer la tête du tronc (1626).

On essaie les **intrigues de cour**. La reine mère *Marie de Médicis* est l'instigatrice [2] du complot. Elle profite d'un moment de maladie du roi pour demander la disgrâce du

1. *Sus*, sur, interjection employée pour exciter contre quelqu'un ou quelque chose. D'où courir sus à quelqu'un.

2. *Instigateur*, féminin *instigatrice*, personne qui pousse à faire une chose.

cardinal. Elle est d'abord humble et caressante ; puis, impérieuse, elle ordonne de « choisir entre elle et un valet ». Le faible prince ne sait pas résister ; Richelieu est chassé. La joie de la cour est exubérante : les violons jouent les airs les plus entraînants ; on se met à danser.

Le roi ne veut pas se rendre complice de cette gaîté qu'il condamne au fond du cœur. Mécontent de lui-même, il s'enfuit à Versailles, dans un pavillon de chasse isolé au milieu des bois. L'écuyer Saint-Simon l'accompagne ; c'est un ami du ministre déchu. Il parle au roi des services rendus par l'homme de génie, des grands projets qui restent à exécuter, de la France qu'une cabale[1] brouillonne va ruiner. Louis XIII hésite un moment entre son amour pour sa mère et ses obligations de roi. Enfin le devoir l'emporte : Richelieu est plus puissant que jamais. A cette nouvelle, l'épouvante est à la cour ; les violons se taisent ; les danseurs s'enfuient affolés. **C'est la journée des Dupes** (1630).

> Trompeurs, c'est pour vous que j'écris ;
> Attendez-vous à la pareille.

Il fallait une victime expiatoire. Le maréchal de Marillac est décapité. La reine mère prend le chemin de l'exil ; elle meurt à Cologne[2], pauvre, délaissée, oubliée par son fils.

La révolte à main armée réussira-t-elle mieux? Une importante province, le Languedoc, a pour gouverneur un des plus grands seigneurs, le *connétable de Montmorency*. Poussé par le frère du roi, le triste Gaston d'Orléans, il réunit une nombreuse armée. Mais, à *Castelnaudary*[3] (1632), les révoltés sont écrasés. Le prince du sang s'enfuit lâchement aux premiers coups de canon, en s'écriant qu'il « ne jouait plus à ce jeu-là ». Montmorency se comporte en

---

1. *Cabale,* réunion de personnes qui s'entendent secrètement pour exécuter un projet ordinairement peu avouable.
2. *Cologne,* grande ville d'Allemagne, sur le Rhin.
3. *Castelnaudary,* chef-lieu d'arrondissement du département de l'Aude.



héros, tombe blessé, est fait prisonnier. Il paie de sa tête sa folle équipée[1]. C'est dans son palais même, à Toulouse, dans une cour du Capitole[2] qu'il est exécuté!

Les grands ne désarment pas. « La haine profondément enracinée au fond de leur cœur » ne les fait pas reculer devant la **trahison**. La France est en guerre avec l'Espagne; nos troupes assiègent Perpignan[3]. Richelieu, pour dissiper l'ennui de son royal écolier, lui donne « pour joujou » un jeune fat, aux manières élégantes, mais à la tête légère, le grand écuyer *Cinq-Mars*. L'imprudent se croit nécessaire; il rêve d'être premier ministre, d'autant plus qu'il est le seul ami qu'ait jamais eu le froid Louis XIII. Il pousse la sottise jusqu'à s'entendre avec les Espagnols pour supprimer son bienfaiteur!

Mais le coupable est surveillé; le cavalier, porteur du traité, est enlevé dans les Pyrénées. Cinq-Mars est arrêté avec son ami *de Thou* qui avait eu la sagesse de blâmer le complot, mais qui n'avait pas eu assez de force d'âme pour le dévoiler.

On mène les deux jeunes gens à Lyon, où ils sont livrés au bourreau. Cinq-Mars et de Thou moururent courageusement. L'égoïste Louis XIII n'eut pas un mot de pitié pour celui qu'il avait daigné honorer de sa royale amitié. « Monsieur le Grand passe un mauvais quart d'heure, » telles furent, au moment de l'expiation, les seules paroles que prononça flegmatiquement le monarque sans cœur (1642)!

9. Mesures prises par Richelieu pour dompter définitivement la noblesse. Création des Intendants. — La victoire appartenait encore à Richelieu; mais quelle infatigable ardeur n'avait-il pas déployée dans cette lutte de chaque instant?

La répression, nous l'avons vu, a été sanglante, impi-

---

1. *Equipée*, folle entreprise, folle escapade.
2. *Capitole*, nom donné à l'hôtel de ville de Toulouse, parce que les magistrats municipaux de cette ville s'appelaient autrefois *capitouls*.
3. *Perpignan*, chef-lieu du département des Pyrénées-Orientales.



toyable. Les petits furent épargnés; les plus puissants seigneurs, les Marillac, les Montmorency, les Cinq-Mars, furent les plus illustres victimes du terrible justicier. En ce moment unique dans l'histoire :

Une tête empanachée
N'est pas petit embarras.....
Les petits en toute affaire
Esquivent fort aisément :
Les grands ne le peuvent faire.

D'ailleurs le cardinal voulut *empêcher à l'avenir toute velléité de révolte*. Tous les châteaux forts du royaume furent rasés. Les tyranneaux ne purent plus, après quelque méchante action, se retirer dans leurs forteresses pour y braver le pouvoir royal.

Mais le coup le plus direct porté à la noblesse fut la **création des Intendants.** Jusque-là, les provinces avaient eu à leur tête un seigneur appartenant aux plus illustres familles de France. Ce n'étaient pas des gouverneurs, mais des *demi-rois* qui, sûrs de l'impunité, affichaient des airs d'indépendance. Richelieu, à côté de ces grands enclins à la désobéissance, place l'*intendant*, *homme dévoué, tiré des rangs du peuple*. Le gouverneur a tous les honneurs sans pouvoirs; l'intendant, tous les pouvoirs sans honneurs. Il administre le pays, et, au nom du roi, surveille tous les sujets depuis le plus haut personnage, le gouverneur, jusqu'au plus humble roturier. Cesse-t-il de plaire, qui empêche de le renverser du haut rang qu'il occupe momentanément pour le replonger dans le néant? Chose impossible, quand il s'agissait d'un prince du sang, d'un gentilhomme hautement titré et parent des plus hauts dignitaires de la cour.

L'indomptable Richelieu n'a pas encore fini avec ses peines et soucis. Il profite de ses rares moments de loisir pour créer l'**Académie française**, cette assemblée d'esprits d'élite, des plus grands écrivains dont s'honore la France. *Enfin sa dévorante activité trouve un autre aliment dans la lutte acharnée contre la maison d'Autriche.*

RÉSUMÉ

Après la mort de Henri IV (1610), pendant les premières années du règne de Louis XIII, la France est gouvernée par des incapables : Concini et de Luynes. Les nobles se révoltent, demandent la convocation des états généraux (1614) et ne cherchent qu'à humilier les députés du tiers état.

Enfin Richelieu arrive au pouvoir (1624). Il se propose un triple but : enlever aux protestants leurs places fortes, abaisser les grands et la maison d'Autriche.

Richelieu assiège et prend la Rochelle (1628). Par la paix d'Alais (1629), il laisse aux protestants les libertés de conscience et du culte, mais les dépouille de leurs places de sûreté.

La lutte contre la noblesse est très vive. Le cardinal interdit les duels; les seigneurs cherchent à se débarrasser de leur puissant adversaire par l'assassinat (complot de Chalais); — par les intrigues de cour (journée des Dupes); — par la révolte à main armée (connétable de Montmorency); — par la trahison (Cinq-Mars).

La répression est terrible. Les chefs des complots portent leur tête sur l'échafaud. Les gouverneurs de province sont réduits à l'impuissance par la création des intendants.

Richelieu a eu la gloire de fonder l'Académie française.

Questions.

1. Comment la France a-t-elle été humiliée à l'extérieur pendant les ministères de Concini et de Luynes?

2. Dites ce que vous savez sur les états généraux de 1614? — Montrer quelle a été la conduite de la noblesse à l'égard du tiers état avant et pendant ces états généraux?

3. Quels ont été les rapports de Richelieu et de Louis XIII?

4. Quels sont les trois grands projets de Richelieu? — Par quel édit Richelieu a-t-il mis fin à la lutte contre les protestants? — Date. — Comparer les clauses de cet édit avec celles de l'édit de Nantes?

5. Pourquoi Richelieu a-t-il interdit les duels? Comment les nobles obéirent-ils aux ordres du roi?

6. Quels ont été les quatre principaux complots tramés par la noblesse pour se débarrasser de Richelieu?

7. Racontez la journée des dupes?

8. Dites ce que vous savez sur Cinq-Mars, sa trahison, sa mort?

9. Par quelles mesures Richelieu a dompté la noblesse? (Insister sur la création des Intendants et sur leur rôle dans les provinces.)

10. Quelle a été la grande création de Richelieu au point de vue des lettres.

Narration historique. — *Le siège de la Rochelle* (1628).

Plan. — *Début.* — (à trouver par l'élève).
1° La noblesse indépendante. — Richelieu chef d'armée; les moines officiers.
2° Les retranchements élevés du côté de la terre; — la digue; — les Anglais.
3° Héroïque résistance des habitants de la Rochelle; — le maire Guitton; — la famine.
Conclusion. — Tel a été le célèbre siège de la Rochelle, etc... — La paix d'Alais (1629).

DOUZIÈME LEÇON

LA GUERRE DE TRENTE ANS (1618-1648) ET LA LUTTE CONTRE LA MAISON D'AUTRICHE

1. **Projets de l'empereur d'Allemagne.** — Il était temps que la France intervînt en Europe contre la puissante maison d'Autriche. Profitant d'un moment d'égarement de la politique française pendant les ministères des méprisables Concini et de Luynes, l'empereur, avec l'appui de l'Espagne, mettait à exécution ses ambitieux projets et réalisait le rêve de Charles-Quint. *Il imposait le catholicisme en Allemagne et régnait en maître absolu sur ce pays jusqu'alors divisé.*

En quoi ces vastes desseins pouvaient-ils nuire à la grandeur et à la sécurité de la France? Il semble que « charbonnier doit être maître chez lui », que l'empereur pouvait pétrir à son gré la nation germanique. Erreur, que la situation de l'Allemagne contemporaine fait aisément comprendre. Pourquoi la France d'aujourd'hui est-elle constamment menacée à la suite de la funeste guerre de 1870 ? C'est qu'un redoutable empire s'est formé, peuplé de 50 millions d'habitants, tous soumis à la volonté du nouvel empereur, le roi de Prusse.

Notre pays n'a rien à redouter d'une Allemagne morce-

lée; il a tout à craindre d'un dangereux voisin, rendu formidable par l'union. C'est la gloire de Richelieu d'avoir, pendant près de deux siècles, détourné loin de nous ce pressant péril, cause aujourd'hui de violentes angoisses et de vives émotions !

2. Commencement de la guerre de Trente ans. Les périodes bohémiennes et danoises (1618-1630). — *En* 1618, *commence la fameuse* **guerre de Trente ans** qui doit, pendant de si longues années, ensanglanter l'Europe centrale. Les habitants de la Bohême[1] sont protestants; l'empereur leur envoie des ambassadeurs qui les somment de se faire catholiques. Les Bohémiens ne se laissent pas intimider; ils écoutent les envoyés impériaux et... *les jettent par la fenêtre.* Ne nous effrayons pas : le fumier qui jonchait les fossés du château de Prague amortit la chute. Mais l'injure n'était pas moins grave; les nombreuses armées impériales envahissent la Bohême; les Bohémiens sont écrasés sous le nombre.

Le roi de Danemark relève le gant[2]. Mais que pouvait ce faible prince? lui aussi, il est battu. Cent mille Impériaux foulent aux pieds l'Allemagne. *L'heureux empereur est maître absolu; vainqueur il va dicter la loi.*

3. La période suédoise (1630-1635). Gustave-Adolphe. — Qui viendra au secours des opprimés? La France ne le peut pas. En 1630, Richelieu n'est premier ministre que depuis six ans. Il vient à peine de prendre la Rochelle (1628). La noblesse frémissante lutte contre le ministre détesté.

Mais l'avisé cardinal suit d'un œil jaloux les menées de l'empereur; il déchaîne sur l'Allemagne *les intrépides Suédois.* Ce sont de vaillants soldats, habitués aux rigueurs d'un rude climat, de braves bûcherons que le maniement de la cognée a rendus robustes. Fervents protestants, ils mar-

---

1. Bohême, province du Nord de l'Autriche, capit. Prague.
2. *Relever le gant,* accepter un défi. *Jeter le gant* se disait autrefois d'un chevalier qui jetait son gant pour défier un autre chevalier. Ce dernier acceptait le combat en relevant le gant.

chent au combat en chantant des psaumes. Le torrent impétueux est dirigé par un jeune roi, **Gustave-Adolphe,** général de premier ordre. Ce héros ne connaît qu'une tactique : une marche foudroyante qui déconcerte ses adversaires. Il les bat à **Leipzick** et à **Lutzen**[1] ; mais, dans cette dernière bataille, le libérateur de l'Allemagne est tué par un boulet. *Encore une fois la victoire sourit à l'heureux Empereur.*

4. Intervention de la France (1635). L'année de Corbie. — « A d'autres le monde », s'était écrié en tombant Gustave-Adolphe. Le rêve de la maison d'Autriche va se réaliser; **mais la France intervient** (1635). Richelieu est débarrassé des protestants; il a presque triomphé de la noblesse; ayant les mains libres, il peut venir au secours de l'Allemagne écrasée.

Les débuts de la guerre ne nous sont pas favorables. Une armée impériale traverse la Somme, assiège la petite ville de **Corbie**[2] ; les éclaireurs ennemis battent la campagne jusque sous les murs de Paris.

La frayeur est grande dans la capitale; les remparts tombent en ruines; la ville peut être enlevée par surprise; les bourgeois épouvantés s'enfuient jusqu'à Orléans. Le cardinal lui-même, d'ordinaire si intrépide, a un moment de découragement; cette brusque attaque le plonge dans la stupeur. Mais un de ses confidents, un capucin, *le père Joseph,* par un mot énergique, réveille brusquement cette âme abattue. Il traite le tout-puissant cardinal de « poule mouillée! » Vivement piqué, le lion assoupi retrouve toute sa vigueur. Richelieu, à cheval, parcourt les rues de Paris. Son mâle langage donne du courage à tous. Le vieux maréchal de la Force reçoit les enrôlements volontaires; une nombreuse armée est formée en quelques jours. Les Allemands et les Espagnols battent en retraite, étonnés de

---

1. *Leipzick,* grande ville du royaume de Saxe. — *Lutzen,* petite ville du même pays.
2. *Corbie,* ville du département de la Somme.

ce soudain réveil d'un peuple qu'ils croyaient surprendre.

5. Victoire complète. Mort de Richelieu (1642) et de Louis XIII (1643). — A partir de ce moment, la victoire nous est constamment fidèle. *Nous prenons l'Artois aux Impériaux, le Roussillon aux Espagnols; une armée suédoise à la solde de la France s'empare de l'Alsace.* Les troupes françaises attaquent même les ennemis chez eux. La Catalogne[1] est conquise; Barcelone devient une ville française.

Le troisième projet de Richelieu était lui aussi couronné de succès. L'altière maison d'Autriche et sa fière alliée l'Espagne étaient refoulées sur leurs frontières. *La prépondérance en Europe leur échappait.*

Mais ces assauts quotidiens contre des seigneurs rebelles, cette activité dévorante que Richelieu avait dépensée pour faire de la France la première nation de l'Europe, avaient ruiné sa constitution naguère robuste. Ce maître devant qui tout tremblait n'était plus qu'un fantôme.

Son retour de Lyon à Paris, après le supplice de Cinq-Mars, avait été tragique. Il voyageait dans une grande litière, « sorte de chambre carrée, couverte de damas rouge, qui reposait sur les épaules de dix-huit mousquetaires. Il fallait abattre des pans de murs et jeter des ponts sur les fossés pour donner passage à cette chambre mortuaire habitée par un spectre tout-puissant ». (Zeller.)

Jusqu'au dernier moment, le terrible ministre conserve sa fermeté d'âme. Quelques heures avant sa mort, il recommande au roi Mazarin, son agent de confiance; puis il mande son médecin et le supplie de parler à cœur ouvert, en ami. « Monseigneur, dans vingt-quatre heures, vous serez mort ou guéri. — C'est parlé cela, » dit Richelieu d'une voix calme. Il fait appeler le curé de Saint-Eustache, sa paroisse, pour lui apporter le viatique. « Voilà mon juge, » dit-il en montrant l'hostie; et le curé lui demandant

1. *Catalogne*, grande province située au nord-est de l'Espagne, capitale Barcelone.

s'il ne pardonne pas à ses ennemis, il répond « qu'il n'en a point d'autres que ceux de l'État » (1642).

Louis XIII suivit de près son ministre au tombeau. Étrange destinée que celle de ce roi. Vivant, il a détesté le maître qu'il a toujours subi à regret; Richelieu mort, il n'a pu lui survivre (1643)!

6. Jugement sur Richelieu. — Quel jugement peut-on porter sur Richelieu, ce terrible homme d'État, pour qui l'impitoyable rigueur a été un moyen de gouvernement? Tant de sang versé nous fait horreur; mais, pour être équitables, nous devons songer aux services éminents rendus à notre patrie. S'il a frappé sans miséricorde la noblesse égoïste, Richelieu, non seulement défendait sa vie dont il avait fait généreusement le sacrifice, mais encore l'État, son unique souci. Et puis, n'a-t-il pas abattu l'orgueil de nos redoutables ennemis, l'Espagne, et la maison d'Autriche? N'a-t-il pas laissé resplendissante d'un incomparable éclat notre France qu'il voulait aussi grande que l'ancienne Gaule? *L'illustre cardinal sera toujours rangé par la postérité reconnaissante parmi les grands hommes qui sont la gloire de notre pays!*

7. Continuation de la guerre de Trente ans pendant la minorité de Louis XIV (1643-1648). Le grand Condé. Bataille de Rocroy (1643). — D'ailleurs, l'irréparable perte de Richelieu se fait immédiatement sentir. *Louis XIV n'a que cinq ans;* le pouvoir appartient à une faible femme, la reine mère **Anne d'Autriche**. L'Espagnol en tressaille de joie; il va pouvoir venger ses nombreux insuccès. La meilleure armée d'Espagne, composée de vieilles bandes aguerries, passe la frontière, assiège **Rocroy**[1]. Le chemin de Paris va s'ouvrir devant l'ennemi victorieux; encore une fois, la France est à deux doigts de sa perte.

Un chef de vingt ans, le duc d'Enghien[2], **le grand Condé**, est opposé à ces solides troupes, réputées invincibles. Général

1. *Rocroy*, chef-lieu d'arrondissement du département des Ardennes.
2. *Duc d'Enghien*, titre que portait le fils aîné de la maison des Condés avant la mort du chef de famille.

à l'âge où les autres servent en qualité de simple soldat, Condé, dans sa virile physionomie, a déjà quelque chose de grand et de fier; son œil est vif et perçant; sa figure présente le profil de l'aigle. Comme guides, on donne à ce général novice le vieux maréchal de l'Hôpital et le vaillant Gassion. Malgré l'avis prudent de ces sages mentors[1], l'aventureux jeune homme engage la bataille et la gagne.

A la veille d'un si grand jour[2], Condé est tranquille. On sait que, le matin, il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre Alexandre. Avec une folle impétuosité, il se met à la tête de la cavalerie française; il enfonce les escadrons ennemis qui s'enfuient au loin. Restait cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne, dont les gros bataillons serrés, semblables à autant de tours, demeuraient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute et lançaient des feux de toutes parts. Trois fois le jeune vainqueur s'efforce de rompre ces intrépides combattants; trois fois il est repoussé. A l'un des angles du formidable carré, un homme est élevé sur les épaules de quatre porteurs; sa longue barbe blanche le fait reconnaître : c'est le *comte de Fontaines*, le chef des Espagnols. Il est assis, impassible, sur la chaise où le clouent ses infirmités, montrant « qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime ». La fuite est impossible : Condé s'avance pour recevoir la soumission des vaincus; une décharge générale l'accueille. C'est par miracle que le prince échappe à ce feu meurtrier qui met les nôtres en furie. Cavaliers, fantassins, tous s'élancent; l'épaisse et formidable masse espagnole est percée de toutes parts. L'ivresse du carnage excite nos soldats exaspérés. Condé généreux crie que l'on fasse quartier à ces braves qui implorent sa protection. Le massacre cesse; *les vieilles*

1. *Mentor*, ami d'Ulysse et gouverneur de Télémaque. Ce nom est devenu synonyme de guide sûr, de conseiller prudent.

2. *Récit de la bataille de Rocroy*, d'après Bossuet (oraison funèbre de Condé) et le duc d'Aumale (premières campagnes de Condé, *Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1883).

bandes d'Espagne ont vécu; l'infanterie française est la reine des batailles!

Rien n'arrête plus l'intrépide lionceau. Avec un autre héros, son rival en gloire et en renommée, le sage **Turenne**, il court de victoire en victoire : **Fribourg, Nordlingen** et **Lens** [1] sont de nouveaux succès pour les armes françaises.

8. Bataille de Fribourg (**1644**). — La nature elle-même ne peut briser ce fougueux élan : si elle dresse de formidables obstacles, ils sont franchis d'un bond par ce foudre de guerre.

A **Fribourg**, ce ne sont pas seulement les Impériaux à combattre; en face se dressent des montagnes inaccessibles, coupées par les ravins et des précipices, défendues par de prodigieux retranchements formés avec des forêts abattues. C'est *Mercy*, le général de l'empereur, que l'on ne vit jamais reculer dans les combats. Nos troupes semblent découragées autant par la force des ennemis que par l'effroyable disposition des lieux. Mais Condé, lui non plus, ne connaît pas la retraite. Ses soldats hésitent; il court en avant, jette son bâton de commandement dans les lignes des Impériaux, et se précipite pour le reprendre. Les Français suivent leur chef; en un instant tout est surmonté : obstacles hérissés par la nature, valeureuse résistance des adversaires.

9. Traités de Westphalie (**1648**). — Que pouvaient désormais nos ennemis épouvantés, les Impériaux naguère si hautains. Ils demandent la fin de ces luttes qui leur avaient fait perdre leurs provinces et leur réputation guerrière. Les traités sont signés dans la province de **Westphalie**, dans les deux villes de Münster et d'Osnabruck.

L'empereur est bien vaincu. Il avait voulu, au commencement de la guerre de Trente ans, imposer le catholicisme en Allemagne; *il est forcé d'accorder aux protestants allemands les libertés de conscience et du culte*.

---

1. *Fribourg-en-Brisgau*, ville du grand-duché de Bade. — *Nordlingen*, ville de Bavière. — *Lens*, ville du département du Pas-de-Calais.

2. *Westphalie*, province de la Prusse actuelle, sur la rive droite du Rhin, capitale Munster.

Il avait voulu dominer en Allemagne, régner en maître absolu sur cette immense contrée. *L'empire est morcelé*; *il est divisé en 343 petits États à peu près indépendants*.

Tous les États qui se sont ligués contre lui, la Hollande, le Danemark, la Suède reçoivent de vastes territoires. *La France, qui avait été l'âme de la coalition, acquiert la belle province d'Alsace*, moins la ville de Strasbourg.

L'Espagne seule refuse de s'associer à la paix générale. Elle ne s'avoue pas encore vaincue et ne peut se consoler du désastre de Rocroy. De nouveaux troubles civils, ceux de la **Fronde**, vont agiter la France; notre ennemie acharnée a l'espoir de prendre une éclatante revanche.

Ces traités de Westphalie sont les plus glorieux qu'aient signés notre nation. Ce grand succès diplomatique est dû à l'indomptable énergie de Richelieu, à la brillante valeur de Condé, à l'habileté du nouveau ministre Mazarin. L'empereur n'est plus le maître redouté de l'Europe. *La France a pris cette place enviée et dangereuse*. Heureux notre pays s'il sait jouir avec modération de la victoire, si gâté par la Fortune, il n'abuse pas de la force à son tour!

RÉSUMÉ

En 1648 commence la célèbre guerre de Trente ans. L'empereur veut être maître absolu en Allemagne. La France est intéressée à faire échouer ces ambitieux projets.

Vainqueur des Bohémiens et des Danois, l'empereur est battu à Leipzick et à Lutzen par le roi de Suède Gustave-Adolphe. Malheureusement Gustave-Adolphe est tué dans cette dernière bataille.

En 1635, la France intervient. Les Impériaux échouent devant Corbie. A la mort de Richelieu et de Louis XIII (1643), les provinces du Roussillon, de l'Artois et de l'Alsace sont conquises par les armées françaises.

Pendant la minorité de Louis XIV, le grand Condé est vainqueur à Rocroy (1643), Fribourg, Nordlingen et Lens. Les Impériaux demandent la paix.

Les traités de Westphalie sont signés en 1648. L'empereur est vaincu. L'Allemagne est divisée en 343 petits États; l'Alsace moins Strasbourg appartient à la France.

Questions.

1. Quels étaient les projets de l'empereur d'Allemagne au moment où va éclater la guerre de Trente ans?
2. Pourquoi la France était-elle intéressée à faire échouer ces projets?
3. Quelles sont les quatre grandes périodes de la guerre de Trente ans?
4. Que firent les Bohémiens lorsque les ambassadeurs impériaux les sommèrent de se faire catholiques?
5. Quelles sont les deux grandes victoires remportées par Gustave-Adolphe? — Où mourut ce roi?
6. Racontez la défaillance de Richelieu au moment du siège de Corbie.
7. Quelles sont les provinces conquises par les armées françaises au moment de la mort de Richelieu?
8. En quelles années moururent : 1° Richelieu ; — 2° Louis XIII?
9. Quel jugement peut-on porter sur Richelieu ?
10. Quelles sont les quatre grandes victoires remportées par Condé?
11. Racontez les batailles de Rocroy et de Fribourg.
12. Dites tout ce que vous savez sur les traités de Westphalie. (Qu'est-ce que la Westphalie? — Dans quelles villes et en quelle année ont été signés les traités? — Clauses relatives à l'empereur et à la France.)

TREIZIÈME LEÇON

LA RÉGENCE D'ANNE D'AUTRICHE. — LA FRONDE ET MAZARIN (1643-1661).

1. Grandes divisions du règne de Louis XIV. — En 1643, Louis XIII meurt; son fils Louis XIV lui succède et règne pendant soixante-douze ans (1643-1715). Ce règne, le plus long de l'histoire de France, peut se diviser en trois périodes bien distinctes : — *1re période* (*1643-1661*). *Jeunesse du roi.* Mazarin gouverne d'abord au nom de la régente Anne d'Autriche, puis en celui du roi majeur. — *2e période* (*1661-1679*). *Succès éclatants.* Louis XIV, secondé par d'habiles ministres et par d'illustres généraux, reçoit le surnom de Grand. — *3e période* (*1679-1715*). *Fautes et revers.* L'orgueil perd le grand roi; la décadence arrive d'abord lente et puis précipitée.

2. La régente Anne d'Autriche. — Quand un homme de génie comme Richelieu vient à disparaître, lourde est sa succession. Louis XIV n'a que cinq ans; sa mère, l'Espagnole **Anne d'Autriche**, prend le pouvoir.

La nouvelle régente avait détesté le redoutable cardinal Richelieu. Maîtresse en France, elle s'empresse de combler de richesses les nobles, ses anciens amis. La langue française n'a plus que quatre mots : « La reine est si bonne. » Mais ces seigneurs avides lassèrent bientôt leur protectrice.

La régente étonne tout le monde par une résolution imprévue : elle chasse les *Importants* (c'était le nom que l'on donnait à ces brouillons); elle prend pour premier ministre l'Italien **Mazarin**, celui que Richelieu avait désigné au roi Louis XIII comme l'homme le plus capable de continuer son œuvre.

3. Le cardinal Mazarin. — Le nouveau ministre, le cardinal Mazarin, ne ressemble pas à son prédécesseur l'énergique Richelieu. Mazarin est doux, humble, l'ami de tous. Il affecte autant de simplicité que l'évêque de Luçon avait déployé de hauteur. *C'est par l'habileté qu'il cherche à gouverner*. Un obstacle se dresse devant lui, son ambition n'est pas de le franchir aussitôt ou de le briser d'un seul coup. Lentement, mais avec sûreté, il le tourne. « Le temps et moi, » telle est sa maxime favorite.

Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

Les contemporains jugèrent fort mal ce souple Italien qui faisait force révérences. Ils crurent que sous ce maître débonnaire ils pourraient agir à leur guise. A plusieurs reprises, Mazarin fut chassé du pouvoir; mais le rusé revint toujours plus puissant que jamais.

Ajoutons cependant que Mazarin était bien inférieur à son devancier. Richelieu, *l'homme de génie*, ne poursuit qu'un noble but, la grandeur de la France; Mazarin, *l'homme de talent*, *habile et heureux*, vint au bon moment pour terminer l'œuvre de son prédécesseur.

Enfin, cet étranger ne sut pas résister au démon tentateur de l'avidité. Il laissa une scandaleuse fortune de cent millions. Le vieux renard ne mourut pas sans regrets; pour satisfaire sa conscience alarmée, il laissa par testament à son maître tout son argent, tous ses biens, que d'ailleurs le roi refusa.

4. Causes de la guerre de la Fronde. L'édit d'Union. — Un roi de France âgé de cinq ans, une régente espagnole, un ministre italien n'inspirent aucune crainte. La révolte éclate de toutes parts.

Les juges du parlement[1], esprits graves et sérieux d'ordinaire, attachent le grelot et donnent le signal de la rébellion. Ces magistrats, dont le seul devoir est de rendre la justice, aspirent à un rôle plus élevé : ils affirment qu'ils ont le droit de contrôler les édits royaux en matière d'impôts, c'est-à-dire de les vérifier et de les critiquer. Une telle prétention fait jeter les hauts cris à la cour. Accepter une telle théorie, c'est amoindrir le roi, c'est avouer qu'à côté de son autorité, il en existe une autre, celle du parlement.

Cependant, la guerre de Trente ans exige de nouveaux sacrifices d'argent. Il faut subvenir aux frais d'une lutte coûteuse. Le ministre ordonne de lever de nouveaux impôts. Le parlement s'y oppose; sa résistance est tenace. Tous les magistrats se déclarent solidaires[2] et signent un *arrêt d'Union*. L'Italien Mazarin, dans son barbare jargon, a le malheur de prononcer *édit d'ognon* :

Cet ognon te fera pleurer;
Tu ne pourras le digérer.

Telle est la chanson favorite des Parisiens malicieux.

---

1. *Parlement*, nom que l'on donnait autrefois en France aux cours qui rendaient la justice. Avant 1789, il y avait dans tout le royaume 13 Parlements; le plus important était le Parlement de Paris.
2. *Solidaires*, se dit des personnes qui s'engagent et qui répondent les unes pour les autres.

5. Journée des Barricades. Mathieu Molé (1648). — Tourné en ridicule, Mazarin perd sa patience ordinaire. Un coup de force est tenté. Le peuple tout à la joie, en apprenant la victoire de Lens, court dans les églises pour assister aux *Te Deum* chantés en l'honneur du succès remporté par les armes françaises. Au même moment, plusieurs magistrats, Blancmesnil, Charton, Broussel, vieux bonhomme bavard que sa faconde triviale[1] a rendu populaire, sont arrêtés par les mousquetaires[2] du roi et conduits à la Bastille. La servante de Broussel pousse des gémissments, ameute la populace. Comme aux temps de la Ligue, la capitale se hérisse de barricades. « Broussel, Broussel! » tel est le cri poussé par cent mille révoltés.

Le parlement, en robes rouges et en bonnets carrés défile dans les rues, se rend au Louvre pour réclamer la liberté des prisonniers. Les barricades s'abaissent devant l'imposant cortège. Le prudent Mazarin est d'avis de céder devant l'émeute. Telle n'est point l'opinion de la régente. Le sang de Charles-Quint donne de la hauteur à la fière Espagnole. Elle déteste les parlementaires, « ces barbons », comme elle les appelle dédaigneusement. Plutôt que de mettre Broussel en liberté, elle déclare avec raideur « qu'elle l'étranglera de sa main ».

Ayant échoué dans sa mission, le parlement quitte le Louvre. Mais la multitude croit à la trahison. Les magistrats sont indignement outragés. « Broussel ou la mort! » crie-t-on à tue-tête. Des piques menacent la poitrine de **Mathieu Molé**; des arquebuses sont mises en joue; des pointes de poignard effleurent sa robe. L'intrépide président reste calme au milieu de l'orage : « Quand vous m'aurez tué, il ne me faudra que six pieds de terre. » Impassible, il continue sa marche dans le feu des injures, des

1. *Faconde triviale*, bavardage extrêmement commun, même grossier.
2. *Mousquetaire*, primitivement fantassin armé du mousquet; plus tard soldat noble d'une des compagnies à cheval de la maison du roi.

menaces et des malédictions. L'héroïsme du soldat sur le champ de bataille est digne d'éloges; mais combien supérieure doit nous paraître la force d'âme d'un homme qui ne se laisse pas intimider par l'aveugle fureur d'une multitude en délire.

Les insurgés sont les maîtres. La cour devient subitement hésitante. Les prisonniers sont mis en liberté; Paris goûte avec enthousiasme la joie du triomphe.

6. Fuite de la cour à Saint-Germain. Le mot Fronde. — Cette allégresse est de courte durée. Pendant que les Parisiens mangent en famille le gâteau des rois (5 janvier 1649), Mazarin et la régente s'enfuient précipitamment à Saint-Germain [1]. Le jeune roi couche sur un matelas étendu à terre; les courtisans sur des bottes de paille.

C'est le commencement de la **Fronde**, guerre civile ayant une cause futile et un nom plus futile encore. Les enfants, batailleurs comme leurs pères, sont pour le Parlement ou pour Mazarin; ils se battent à coups de *fronde* [2]. Les parents, pas plus sérieux que leurs fils, deviennent des *Frondeurs*.

Ces luttes civiles ont du reste deux périodes bien distinctes; *la Fronde parlementaire et la Fronde des seigneurs*.

7. La Fronde parlementaire; ses héros (1649). — Quels étaient les héros de cette guerre pour rire, de cette *guerrette* [3]. D'abord de graves magistrats qui ont déserté le palais de justice pour courir les aventures; de bons bourgeois, hommes d'ordinaire bien pacifiques, qui sont heureux « de jouer aux soldats ». Il y a ensuite les brouillons incorrigibles, les nobles. Le pouvoir royal est faible; aussi ils sont tous de la révolte : le duc de Conti, chétif et bossu, frère du grand Condé; le duc de Longue-

---

1. *Saint-Germain*, ville du département de Seine-et-Oise.
2. *Fronde*, petit instrument fait avec une lanière et deux petites cordes, qui sert à lancer des pierres.
3. *Guerrette*, diminutif de guerre.

ville; Beaufort, le roi des Halles [1]; l'archevêque de Paris, de Retz, esprit léger et frivole, qui porte un poignard en guise de bréviaire [2]; le sage Turenne lui-même un moment égaré. Les grandes dames se mêlent aux combattants; elles se couvrent d'écharpes, ont l'épée au côté, montent à cheval, deviennent maréchales.

Tout ce monde fanfaron remue, crie, jure la mort du Mazarin détesté. Tous croient la victoire certaine. Qu'il fallut rabattre de ces belles bravades!

Les troupes royales sont commandées par le vainqueur de Rocroy, par Condé. Aux premières décharges d'artillerie, tous se sauvent comme des lièvres, nobles couverts de rubans et paisibles bourgeois. *C'est au milieu des éclats d'un rire moqueur que finit la Fronde parlementaire.*

8. La Fronde des Seigneurs. Condé rebelle au combat du faubourg Saint-Antoine (1652). — La reine et Mazarin sont victorieux; mais cette guerre pour rire est fertile en surprises. *Il y a un mécontent auquel on ne s'attend guère : le grand Condé.* Le protecteur de la royauté se repent d'avoir fait son devoir.

Guerrier intrépide, Condé avait bien des travers; le succès l'avait rendu orgueilleux. Puisqu'il est le sauveur, pourquoi n'est-il pas le maître, le premier ministre? Sa conduite est odieuse; il s'entoure de jeunes nobles écervelés, de petits maîtres [3]. Le héros devient ridicule : il insulte la reine, outrage Mazarin, lui fait le pied de nez; en présence des courtisans, il le traite de seigneur faquin [4]. C'en est trop. Des mousquetaires l'arrêtent; il est enfermé dans le château du Havre.

Ce coup de force exaspère la noblesse; elle court aux armes. Le souple Mazarin, pour sortir d'embarras, cède à

---

1. *Roi des Halles*, titre donné par dérision à Beaufort, parce qu'il cherchait à se rendre populaire en fréquentant les hommes de la halle.

2. *Bréviaire*, livre de prières pour les prêtres.

3. *Petit-maître*, jeune homme qui a de la recherche dans sa parure et des prétentions ridicules.

4. *Faquin*, homme de rien.



l'orage, délivre le prisonnier et prend le chemin de l'exil. Les quolibets [1] pleuvent sur le fugitif :

Il sort de Paris, la grand'ville,
Fuyant la fureur des bourgeois;
Et je pense que cette fois
Il ne fut pas trop mal habile.

L'avisé Italien connaissait son monde. Condé délivré se conduit en enfant gâté; il se rend insupportable. La révolte est sa seule ressource, tandis que Mazarin sans bruit revient de l'exil. *La seconde Fronde commence; elle a pour chef le vainqueur de Rocroy.*

Les temps sont changés : c'est Turenne, maintenant fidèle, qui commande les troupes royales. Les deux grands généraux se rencontrent sous les murs de Paris. La capitale reste neutre; elle déteste Mazarin et Condé; les portes sont fermées. Un furieux combat s'engage dans le **faubourg Saint-Antoine.**

Condé, qui sent la partie perdue, fait des prodiges de valeur; il est noir de poudre, taché de sang; trois chevaux sont tués sous lui, ses amis sont blessés ou ont péri. Mais l'habile Turenne a pris de merveilleuses dispositions de bataille. Les Frondeurs sont cernés par l'armée royale victorieuse; ils n'ont plus qu'une seule chance de salut : Paris qui est derrière eux. Vaine espérance! les portes demeurent impitoyablement closes, les rebelles vont tous être faits prisonniers!

9. Condé rebelle dans Paris. Son indigne conduite (1652). — Une femme délivre les vaincus. *La grande Mademoiselle*, fille de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, prend en pitié l'infortune de Condé et de ses compagnons. Elle monte hardiment sur les tours de la Bastille et ordonne aux canonniers de tirer sur les troupes royales. Surprises, celles-ci reculent. La grande Mademoiselle se précipite ensuite vers les portes et les fait ouvrir : l'armée battue est sauvée du désastre.

---

1. *Quolibet,* mauvaise plaisanterie.

Que fait Condé? Il veut forcer les Parisiens et les membres du Parlement à commettre une action honteuse : *s'allier avec l'Espagne*. Mais Paris, s'il déteste Mazarin, est avant tout patriote; cette criminelle proposition l'indigne. Le jeune vainqueur flétrit sa renommée en faisant massacrer par la populace quelques Parisiens loyaux serviteurs de la France.

L'indignation devient générale contre le traître; il est forcé, devant la réprobation universelle, de s'enfuir de Paris. Chose incroyable, le premier prince du sang offre son épée à l'ennemi. Le connétable de Bourbon a un triste imitateur : c'est le héros de Rocroy et de Lens qui devient général espagnol.

La Fronde est terminée. Désormais tout le monde rentre dans le devoir : peuple, parlementaires et nobles.

10. Condé rebelle général des Espagnols. La défaite des Dunes (1658). Traité des Pyrénées (1659). — La trahison ne porte jamais bonheur. Les Espagnols espèrent la victoire, du moment qu'ils possèdent le grand Condé; le brillant général les conduit au désastre. Il n'est plus à la tête des troupes françaises; la fortune l'abandonne. Turenne le bat complètement à la bataille **des Dunes**, près de Dunkerque.

L'Espagne, à bout de ressources, demande la paix. Elle est signée *dans l'île de la Conférence sur la Bidassoa*, petite rivière, qui sépare du côté de Bayonne les deux pays.

Par le traité des Pyrénées (1659), nos ennemis nous cèdent à titre définitif *l'Artois et le Roussillon*.

Condé, pardonné, devient désormais fidèle et par un long dévouement rachète les maux que sa faute a causés.

Louis XIV enfin épouse une infante espagnole, Marie-Thérèse. Cette princesse lui apporte une forte dot [1], mais renonce à toutes ses prétentions sur la monarchie espagnole. Le rusé Mazarin déploie en cette circonstance toute son habileté de fin diplomate. Il sait l'Espagne ruinée; jamais pareille

---

1. *Dot*, biens ou somme d'argent qu'une femme apporte en se mariant.

somme ne pourra être réunie. Il fait insérer une nouvelle clause au traité; si la dot n'est pas payée, la renonciation devient nulle. Adroite prévoyance, qui devait plus tard permettre à Louis XIV de s'enrichir des dépouilles de l'Espagne vaincue.

11. Malheurs de la Fronde. Saint Vincent de Paul. — Les guerres civiles et étrangères sont terminées. Enfin la France peut respirer et jouir en toute sécurité des bienfaits d'une paix ardemment désirée. Mais, pendant que les nobles s'amusent, le peuple est aussi malheureux qu'aux plus sombres temps de la Ligue :

> Hélas! on voit que de tout temps
> Les petits ont pâti des sottises des grands.

La désolation des campagnes est affreuse; le paysan est maltraité, dépouillé de son dernier morceau de pain!

Un homme de bien, **saint Vincent de Paul**, se distingue par sa charité et sa généreuse bienfaisance. Cette âme aimante, que tant d'infortunes affligent, s'impose une noble mission : venir au secours des humbles et des déshérités. Sa vie ne lui appartient pas; il la donne tout entière aux malheureux.

Aumônier des galères[1] royales, il pousse le sacrifice jusqu'à solliciter la place d'un condamné que la souffrance rend incapable de manier la lourde rame. Spectateur ému de tant de scènes de désolation, il veut les faire disparaître à l'avenir. Son ardeur pour le bien est infatigable. *Il fait recueillir les pauvres enfants abandonnés*, intéresse les grandes dames à son œuvre bienfaisante, stimule leur zèle. *Il fonde la communauté des filles de charité*, bien connue aujourd'hui sous le nom de *sœurs de Saint-Vincent de Paul*. Il leur donne la sublime mission de soigner les pauvres malades, les faibles vieillards, que dis-je, de les servir,

1. *Galère*, ancien navire de guerre allant à la voile et à la rame. Ramer sur les galères était un métier très fatigant; aussi c'étaient des criminels qui étaient assujettis à cette pénible tâche.



d'être leur domestique. Le saint homme fut révéré de son vivant; des brigands, qui l'avaient capturé, se prosternèrent à ses genoux, implorant sa bénédiction; ils le regardaient comme un homme supérieur, envoyé par Dieu. C'est à juste titre que les contemporains, touchés par sa bonté divine, lui ont décerné le titre glorieux d'*intendant de la Providence*.

Que pouvait toutefois, en présence de tant de calamités accumulées, le dévouement même inépuisable d'un simple particulier. Le remède, capable d'apporter un soulagement à de si cruelles souffrances, ne pouvait venir que d'un gouvernement fort et réparateur. *Tout était prêt pour la monarchie absolue de Louis XIV*, qui devait rétablir l'ordre et soumettre aux lois tout le monde, petits et grands!

RÉSUMÉ

En 1643, commence le long règne de Louis XIV. Pendant la minorité du jeune roi, la régente Anne d'Autriche prend pour premier ministre le cardinal Mazarin (1643-1661).

Les prétentions du Parlement en matière d'impôts font éclater la première Fronde ou Fronde parlementaire. Les Parisiens dressent des barricades; en face de l'émeute, le président Mathieu Molé se distingue par son courage (1648). Les Frondeurs sont aisément battus par Condé, chef des troupes royales.

Sauveur de la monarchie, Condé se rend insupportable par son orgueil. Il devient le chef de la seconde Fronde ou Fronde des seigneurs.

Condé, battu par Turenne au combat du faubourg Saint-Antoine, est sauvé du désastre par la grande Mademoiselle; il soulève les Parisiens contre lui par son odieuse conduite. Général des Espagnols, il est vaincu aux Dunes (1658).

Par le traité des Pyrénées, signé en 1659, les Espagnols cèdent à la France l'Artois et le Roussillon; Louis XIV épouse une infante espagnole Marie-Thérèse.

Questions.

1° Quelles sont les trois grandes divisions du règne de Louis XIV?

2° Dites ce que vous savez sur le caractère du cardinal Mazarin. — Comparez les deux ministres Richelieu et Mazarin.

3° Quelles étaient les prétentions du Parlement en matière d'impôts? — Pour quelles raisons le pouvoir royal ne pouvait pas admettre ces prétentions?

4° Quelle est l'origine du mot Fronde donné à cette guerre civile? — Combien y a-t-il eu de Frondes? — Quels ont été les chefsdes frondeurs et des armées royales pendant les deux Frondes?

5° Comment fut amenée la journée des Barricades?

6° Racontez le dévouement du président Mathieu Molé.

7° Quels ont été les héros de la Fronde parlementaire?

8° Comment Condé devient-il le chef de la seconde Fronde?

9° Apprécier la conduite de Condé dans Paris après le combat du faubourg Saint-Antoine.

10° Quelle bataille fut perdue par Condé, chef des Espagnols?

11° En quelle année a été signé le traité des Pyrénées? — Date. — Clauses.

12° Dites ce que vous savez sur saint Vincent de Paul.

Narration historique. — *Condé pendant la Fronde.*

Plan. — *Début.* — Allusion à la belle conduite de Condé pendant la guerre de Trente ans.

1° Condé pendant la première Fronde, chef des armées royales. — C'est la place du vainqueur de Rocroy.

2° Orgueil de Condé. — Condé et Mazarin.

3° Condé au faubourg Saint-Antoine. — Son odieuse conduite dans Paris. — Condé, général des Espagnols, vaincu aux Dunes.

Conclusion. — Condé pardonné. — Désormais sujet fidèle, il fait oublier ses fautes par un dévouement que rien ne peut ébranler.

Synchronismes. — Révolte du Parlement d'Angleterre; le roi Charles Ier Stuart meurt sur l'échafaud (1649). — Restauration des Stuarts sur le trône d'Angleterre (1660).

QUATORZIÈME LEÇON

LES GRANDS MINISTRES : COLBERT ET LOUVOIS

1. Louis XIV. — Le 9 mars 1661, la cour offrait un curieux spectacle. Le cardinal Mazarin venait d'expirer. La foule des courtisans était inquiète; elle demandait avec anxiété le nom du nouveau premier ministre. Quel soleil levant allait-on désormais adorer?

Le jeune roi Louis XIV ne s'était jusqu'alors occupé que de ses plaisirs.

Pour toute ambition, pour vertu singulière,

il excellait à danser, et montait à cheval d'une façon merveilleuse; mais il ne prêtait aux affaires qu'une oreille distraite. Les ministres l'abordent et l'interrogent pour savoir à qui il faudra s'adresser toutes les fois que se posera une grave question d'Etat : « **A moi**, répond simplement Louis XIV; je vous conseille de ne rien signer sans mon consentement. » Les ministres sont stupéfaits; tous les courtisans croient à une boutade[1]. *Pendant plus d'un demi-siècle, le roi fut fidèle à sa parole; constamment, il donna l'exemple d'un travail acharné.*

Son unique pensée fut de bien régner. Jusqu'au moindre geste, tout devint noble et majestueux; jamais souverain n'a inspiré tant de respect et de crainte; nul ne fut mieux et plus ponctuellement obéi.

Quelle idée grandiose le nouveau monarque se fait d'ailleurs du métier de roi! « *L'Etat, c'est moi!* » écrit énergiquement Louis XIV. Le roi est maître absolu de ses sujets qui lui doivent pleine et entière obéissance. Il est la tête

---

1. *Boutade*, mot plaisant prononcé par caprice, d'une façon subite et irréfléchie.

d'un corps dont ils sont les membres. Tout lui appartient, personnes et biens.

Mais alors, le roi peut agir à sa guise? Suivant son bon plaisir, il peut être le bon génie ou le fléau de son peuple? Non, car au-dessus des puissants de la terre domine le Dieu du ciel. Les rois sont de chair et de sang, de boue et de poussière; ils meurent et comparaissent devant le tribunal d'un juge impartial qui les condamne sans pitié, s'ils ont mal régné. Superbes paroles, que nous ne pouvons complètement accepter, mais que nous devons admirer, car elles ont fait de Louis XIV : *le grand roi.*

2. Le surintendant des finances Fouquet. Sa disgrâce. — Le premier acte de Louis XIV fut de se débarrasser d'un administrateur peu scrupuleux, le surintendant des finances [1], **Fouquet**. Fouquet, élevé à l'école de Mazarin, fait en volant son maître une scandaleuse fortune. « Les attraits enchanteurs de la prospérité » lui font bien vite tourner la tête. Avec l'argent, fruit de ses rapines, il construit le magnifique *château de Vaux* qui lui coûte la bagatelle de 50 millions.

Les parcs sont grandioses, peuplés d'une multitude de statues de marbre, ornés de fontaines, de cascades aux eaux toujours murmurantes. Trois hameaux sont achetés et détruits pour agrandir les jardins. La fastueuse demeure de l'opulent financier dépasse en beauté tout ce que l'imagination peut concevoir. Les fêtes sont perpétuelles; le roi des cuisiniers, *Vatel*, se surpasse dans son art; les puissants seigneurs, les grandes dames, sont conviés aux réjouissances et viennent faire leur cour au prodigue.

L'imprudent Fouquet fait les rêves les plus hasardeux; il veut être premier ministre. Aveuglément confiant en son étoile, toujours heureux, il prend une audacieuse devise : « Où n'arriverai-je pas? »

---

1. *Surintendant* ou quelquefois contrôleur général des finances, titre donné avant 1789 au haut personnage qui remplissait les fonctions de ministre des Finances.

Quelle désillusion au réveil! Le téméraire surintendant, qui ne doute plus de rien, invite à ses fêtes le roi lui-même. Sa folle ambition le perd.

Tant de magnificence étonne, exaspère Louis XIV qui connaît enfin la source impure de cette richesse : « Madame, ne ferons-nous pas rendre gorge à ces gens-là, » dit-il violemment courroucé à sa mère. Il veut aussitôt faire arrêter son malhonnête sujet; mais de sages conseillers le retiennent.

Quelques jours après, Fouquet est jeté en prison; il est condamné au bannissement perpétuel. Le roi aggrave la peine et pendant 17 ans, jusqu'à sa mort, le financier peu délicat expie dans un sombre cachot ses vols et son orgueil criminel.

Tous les amis des jours prospères n'abandonnèrent cependant pas le malheureux. La reconnaissance fit trouver au bon **La Fontaine**, pour défendre son protecteur, des accents si touchants, que bien des âmes sensibles s'apitoyèrent sur le sort du coupable. Fouquet, pour des cœurs enclins à la pitié, devint une innocente victime.

Qu'un ami véritable est une douce chose!

Toutefois, la faute était énorme; l'extrême rigueur employée dans l'expiation peut nous attendrir, elle ne nous désarme pas.

Quand le malheur ne serait bon
Qu'à mettre un sot à la raison,
Toujours serait-ce à juste cause
Qu'on le dit bon à quelque chose.

3. **Colbert.** — Débarrassé de ce ministre peu scrupuleux, Louis XIV put s'occuper du bien public et donner à la France la prospérité, la grandeur et la force. Il fut secondé dans cette tâche par deux hommes de génie : **Colbert** et **Louvois.**

Colbert était un simple roturier; il appartenait à la bourgeoisie. Son grand-père était marchand drapier à Reims[1]

1. *Reims*, chef-lieu d'arrondissement du département de la Marne.

et avait pour enseigne : « Au Long Vêtu. » Les débuts du futur ministre furent humbles. Il fut d'abord clerc chez un notaire, puis secrétaire de Mazarin, dont il administra avec probité l'immense fortune. Le cardinal, juge perspicace des hommes, remarqua bien vite l'intelligence de son confident : « Sire, je vous dois tout, dit-il à Louis XIV en mourant, mais je crois m'acquitter en quelque chose en vous donnant Colbert. »

Ce qui fait la grandeur de Colbert, *c'est sa scrupuleuse honnêteté*. Son abord est difficile, sa personne sans grâce, ses traits austères jusqu'à la dureté. Mais cette rigide enveloppe cache une âme ardente, toute dévouée au bien public : « Pour le service de Votre Majesté, écrit-il noblement au roi, je vendrai mes biens, j'engagerai ma fortune et mes enfants; j'irai à pied toute ma vie. » Ce désintéressement touchant contraste avec la basse cupidité du vaniteux Fouquet. Quoi d'étonnant si les financiers rapaces et malhonnêtes furent poursuivis avec la dernière rigueur par « cet homme de marbre » que la probité guidait seule!

4. Colbert et les paysans. Le canal du Midi. — Colbert réservait pour le pauvre peuple des campagnes tous les trésors de son cœur. En Auvergne, un noble, Caninac, a dans son château douze scélérats qu'il appelle ses apôtres; il devient la terreur de la contrée par les méfaits sans nombre qu'il commet. En d'autres endroits, ce sont des bandes armées, des soldats vagabonds qui incendient les chaumières et enlèvent les récoltes.

La justice du roi prend les faibles sous sa protection. Débarrassées de leurs oppresseurs, les campagnes respirent; les impôts qui pèsent uniquement sur le peuple sont diminués; défense est faite aux gens de justice de saisir les instruments des laboureurs. Comme au temps de Sully, la confiance renaît et le travail devient de nouveau une source de bien-être et de richesse.

De nombreuses routes sont construites et entretenues avec soin; des canaux sont creusés. La grande œuvre du siècle s'opère : **le canal du Midi**, destiné à faire communiquer la

Méditerranée avec l'Océan. Un grand ingénieur, *Paul Riquet*, conçoit et mène à bien cette gigantesque entreprise. Par-dessus les dernières ramifications des Cévennes et des Pyrénées, il faut réunir les eaux si éloignées des deux mers :

La nature, attachée à des lois éternelles,
Pour invincible obstacle opposait fièrement
Des monts et des rochers l'affreux entassement.

Tant de difficultés ne rebutent pas Paul Riquet. Il a tout calculé, tout prévu; sa confiance est telle qu'il engage ses biens, sa fortune. Mais cet homme de génie n'eut point la satisfaction de voir son œuvre achevée. Il mourut l'année même où le canal tout entier allait être ouvert. Nouveau Moïse, il succombait à l'entrée de sa Terre promise.

5. Colbert et les artisans. — Protecteur dévoué des paysans des campagnes, Colbert eut aussi la gloire d'être le défenseur éclairé des artisans[1] des villes. *L'industrie nationale dépérissait par la concurrence de l'étranger*. Le grand ministre voulut que notre pays se suffît à lui-même. Pour arriver à ce but, par des droits de douane très élevés, il ferma l'accès de la France aux marchandises venues du dehors; il les proscrivit même. Le dauphin a un habit dont le drap est étranger. Colbert fait brûler ce vêtement peu patriotique sur la place publique.

D'habiles ouvriers viennent des pays voisins et apprennent aux nôtres les secrets de leur fabrication. Nos draps d'Elbeuf[2], de Sedan[3] et de Reims n'ont plus de rivaux. Les tapisseries des Gobelins, les soies de Lyon, les glaces de Saint-Gobain[4] se distinguent par le fini du travail et par leur beauté artistique. De ce ministre intelligent datent la supériorité et le bon goût de l'industrie française.

---

1. *Artisan*, homme qui exerce un métier, comme le menuisier, le serrurier, etc...
2. *Elbeuf*, ville du département de la Seine-Inférieure.
3. *Sedan*, chef-lieu d'arrondissement du département des Ardennes.
4. *Saint-Gobain*, petite ville du département de l'Aisne.



6. Colbert et la marine. L'inscription maritime. — Cet homme universel s'occupe de tout : il est aussi **ministre de la Marine.** Avant Colbert, nous ne possédions pas de vaisseaux marchands : c'étaient les Hollandais qui faisaient le commerce maritime; ils étaient les *rouliers*[1] des mers. Pour les ruiner, de forts droits sont établis sur les navires étrangers entrant dans les ports français. Ainsi protégée, notre marine marchande devient prospère et enrichit nos ports. *De grandes compagnies de navigation sont formées;* les nobles, par ordre du roi, peuvent en faire partie; jusqu'alors le commerce, objet de leur dédain, avait été abandonné aux roturiers.

Pour fournir un aliment de plus à cette nombreuse flotte, *de grandes colonies sont fondées;* une nouvelle France prospère au Canada et à la Louisiane[2]; l'immense Mississipi est reconnu par nos explorateurs; une France équatoriale devient florissante aux Antilles et à la Guyane. Dans les Indes, nous possédons Pondichéry et Chandernagor. Fort-Dauphin est un comptoir français dans la grande île de Madagascar. Que faisons-nous, de nos jours, en allant guerroyer dans de lointaines régions, au Tonkin, au Sénégal, à Madagascar, sinon continuer cette œuvre vraiment française, dont le grand Colbert a été le promoteur?

Mais il fallait assurer la sécurité de ces flottes marchandes qui sillonnaient les mers, et défendre ces territoires placés au delà des océans. *Une puissante marine militaire est créée.* Partout, dans les grands ports, s'ouvrent des chantiers de construction. Dans l'espace de quelques années nous possédons 200 navires de guerre, dont 80 de haut bord. Des encouragements sont donnés à de nombreux **corsaires**, aux Jean-Bart, aux Duguay-Trouin, prêts à fondre sur les Anglais et les Hollandais comme des aigles sur leur proie. Les vastes rades de Brest et de Toulon sont

---

1. *Roulier*, voiturier qui transporte des marchandises sur les routes.
2. *Louisiane*, vaste contrée à l'embouchure du Mississipi, capitale : La Nouvelle-Orléans.

fortifiées; Rochefort est créé de toutes pièces à l'embouchure de la Charente.

Comment se procurer des matelots en nombre suffisant pour former les équipages de ces nombreux vaisseaux? Jusqu'à cette époque, bien primitif avait été le système des enrôlements. Une guerre éclatait, on fermait les portes d'une ville maritime, et de force tous les marins étaient traînés sur les navires du roi. Colbert voulut avoir constamment des matelots au service du pays. **Il créa l'inscription maritime.** *Tous les gens de mer furent divisés en quatre classes* : les célibataires, les veufs sans enfants, les mariés sans enfants, les pères de famille. En temps de guerre, les premiers seuls étaient d'abord appelés ; c'était justice, car ils n'avaient aucune charge de famille ; puis successivement, au fur et à mesure des besoins, ceux des autres classes. Grâce à l'inscription maritime, la France eut 100,000 matelots. *Le système était excellent ; il existe encore aujourd'hui.* Pendant quelques années, sous le règne de Louis XIV, il établit la supériorité de notre pays sur les forces coalisées de l'Angleterre et de la Hollande.

7. Louvois (1661-1691). Réformes de l'armée. — Un autre homme de génie, **Louvois**, fit de la France la première puissance militaire de l'Europe. Le ministre de la guerre de Louis XIV était dur, impérieux, brutal. Sous sa volonté de fer, tout s'assouplit et se soumet.

Le premier soin de Louvois *fut de plier les nobles à l'obéissance*. Les grands seigneurs voulaient bien servir le roi, se comporter vaillamment sur les champs de bataille; mais ils affichaient des airs d'indépendance incompatibles avec la discipline militaire. L'un d'eux, Nogaret, abandonne le commandement de sa compagnie à un officier subalterne et vient à Versailles se pavaner dans l'antichambre du roi. Grande fureur du ministre : « Votre compagnie est en mauvais état, s'écrie-t-il. — Je ne le savais pas, je ne l'ai pas vue, répond impertinemment Nogaret. — Il faudrait l'avoir vue ; il faut prendre un parti, monsieur ; ou se déclarer courtisan, ou s'acquitter de son devoir quand on est officier. »

Ces nobles croyaient que toutes les faveurs, tous les grades devaient leur appartenir. N'étaient-ils pas de haute naissance? Qu'importe le mérite, du moment qu'on est hautement titré?

J'ai du bien, je suis jeune, et sors d'une maison
Qui se peut dire noble avec quelque raison;
Et je crois par le rang que me donne ma race,
Qu'il est fort peu d'emplois dont je ne sois en passe.

C'est un marquis de comédie qui prononce ces sottes paroles; mais cette fatuité était commune à tous les vrais marquis. Dès l'âge de 18 ans, le jeune homme de famille achète une compagnie, un régiment; par les faveurs de cour, il arrive ensuite à commander les armées.

Louvois ne put empêcher ce trafic des grades; *mais il obligea les jeunes nobles à apprendre leur métier avant de devenir officiers*. **Des écoles de cadets** furent fondées où l'on enseignait les principes de l'art militaire. **L'ordre du tableau** fut établi. Pour arriver à être général, les hautes protections devinrent insuffisantes : *il fallut de longs et loyaux services. Le plus ancien colonel, inscrit sur la liste ou tableau d'ancienneté, arrivait de droit au grade supérieur*. Excellente mesure qui permit au mérite de percer quelquefois. Un petit gentilhomme, *Vauban*, un fils de bourgeois, *Catinat*, purent obtenir le bâton de maréchal.

Le roi avait donc des officiers fidèles, consciencieux et instruits; *mais quelle confusion présentait l'armée!* Le capitaine achète sa compagnie; le trésor royal lui avance une somme d'argent pour payer, nourrir, vêtir et armer ses hommes. Qu'arrivait-il? Bien des soldats ne figuraient que d'une façon nominative sur les états. Tout absent devenait une source de profit pour le capitaine peu scrupuleux. Un jour de revue, averti d'avance, l'officier prenait des paysans, des vagabonds, les affublait d'un costume militaire. L'effectif pour un instant se trouvait au complet; mais, au moment de la bataille, bien clairsemés étaient les rangs. Louvois proscrivit impitoyablement l'usage de ces soldats d'un

jour ou **passe-volants**. Des inspecteurs généraux furent nommés; ils arrivaient inopinément dans les villes, dans les camps; sûrs de l'appui du roi, ils passaient de sévères et minutieuses inspections.

D'ailleurs, tous les services furent réorganisés. Chaque régiment eut son uniforme; l'intendance fut améliorée, l'armement perfectionné. Dans les compagnies, il n'y a plus de porteurs de piques, plus de porteurs de mousquets : l'invention de la **baïonnette à douille**[1] permet à chaque soldat d'avoir un fusil, c'est-à-dire une arme à la fois offensive et défensive.

Le magnifique **hôtel des Invalides** fut construit sur un plan grandiose : il était destiné à recevoir les soldats mutilés sur les champs de bataille. Jusqu'alors, ces vieux serviteurs avaient été abandonnés à la charité publique.

Louvois réunit, arma et instruisit une formidable armée. *Un moment la France eut 400,000 hommes sous les armes*. Force extraordinaire : depuis le temps où la Rome impériale imposait ses lois à l'univers, jamais on n'avait vu des troupes d'hommes disciplinées obéir si nombreuses à la volonté d'un seul maître.

Enfin, un grand ingénieur, **Vauban**[2], arrivé par sa science

---

1. *Douille*, partie creuse et cylindrique d'un instrument en fer qui permet de le fixer à un manche, comme pique, baïonnette, bêche, etc...

2. **Sébastien le Prestre, seigneur de Vauban**, appartient à une pauvre famille de petite noblesse : « La fortune m'a fait naître, disait-il, le plus misérable gentilhomme de France. »

Son infatigable ardeur pour le travail le fit bien vite remarquer. Il devint ingénieur et organisa *le corps du génie*. Ses services signalés le firent nommer *maréchal de France*.

Il se distingua dans l'attaque des villes : « *Ville assiégée par Vauban, disait-on, ville prise.* » Il ne voulait pas d'effusion inutile du sang des soldats. Au siège de Valenciennes, Louis XIV ordonnait de brusquer l'attaque; Vauban s'opposa courageusement à la volonté royale; le siège dura quelques jours de plus; mais la place capitula sans qu'il y eût aucune vie humaine sacrifiée sans nécessité.

Vauban a doté la France d'un excellent système de fortifications. Notre frontière du Nord, qui n'est nullement défendue par la nature, est ouverte. L'habile maréchal la couvrit d'une triple ligne de citadelles. Ces places fortes ont sauvé la France de l'invasion à la fin du règne de

au grade de maréchal de France, hérisse la France de fortifications. Notre frontière du Nord, si vulnérable, devient « un pré carré »[1] qui, dans les jours de malheur, peut défier les assauts répétés de toute l'Europe coalisée contre la France.

8. Influence de Colbert et de Louvois sur Louis XIV. — Tels ont été les deux grands ministres de Louis XIV au commencement de son règne. Le roi, sans se laisser dominer par ces hommes de haute valeur, *subit cependant leur influence.*

Au commencement, Colbert fut puissant sur l'esprit de son maître. Ce sage administrateur voulait une France grande et prospère, jouissant en paix du fruit de son travail. **Colbert fut le bon ange de Louis XIV.** Mais le jeune roi, que sa force enorgueillissait, se lança bien vite dans les entreprises guerrières. L'honnête ministre mourut découragé, presque disgracié (1683). « Si j'avais fait pour Dieu ce que j'ai fait pour cet homme, disait-il à son lit de mort, je serais sauvé dix fois! »

Louvois, dès ce moment, devint le confident complaisamment écouté. **Il fut le mauvais ange de Louis XIV.** Organisateur de génie, le ministre de la Guerre était un soldat dur et impitoyable. Puisqu'on possède la force, pourquoi ne pas s'en servir pour opprimer, écraser les faibles, les pacifiques?

Louvois sut flatter l'orgueil de son maître. Il l'entraîna dans des guerres désastreuses qui ruinèrent la France, dans des entreprises peu louables qui nous firent haïr de

---

Louis XIV, et pendant les guerres de la Révolution. D'ailleurs Vauban enseigna l'art de les défendre : *Ville défendue par Vauban, ville imprenable.*

Ce grand homme de guerre a été aussi un grand citoyen. A la fin du règne de Louis XIV, ce cœur sensible fut affligé en voyant l'extrême misère du peuple. Dans le livre de la *dime royale,* il eut le courage d'indiquer un remède aux maux. Malgré les éminents services rendus, il mourut disgracié.

L'historien Saint-Simon a vengé la mémoire de cet honnête homme, en inventant pour lui le mot glorieux de *patriote.*

1. *Pré carré,* pré large et vaste sur lequel on peut facilement se battre et repousser les attaques d'un adversaire.

l'Europe entière. C'est Louvois qui ordonna l'horrible incendie du Palatinat; c'est Louvois qui poussa aux mesures de rigueur contre les protestants.

Pour le malheur de la France, Louis XIV s'est laissé séduire par le génie du mal : « J'ai trop aimé la guerre », telle fut sa dernière parole. Au moment de comparaître devant Dieu, le juge des monarques, le grand roi avouait combien la France eût été heureuse si les prudents conseils de Colbert, son ministre de la paix, avaient toujours dirigé sa politique !

RÉSUMÉ

Le premier soin de Louis XIV, dès qu'il gouverne par lui-même, est de disgracier son peu scrupuleux contrôleur des finances, Fouquet.

Il cherche ensuite à donner la grandeur et la sécurité à la France. Deux hommes de génie l'aident dans cette tâche difficile : Colbert et Louvois.

Colbert réorganise les finances, améliore le sort des paysans, vient en aide à l'industrie en la protégeant, commence la création d'un vaste empire colonial, crée une puissante marine et lui donne de nombreux matelots, grâce au système de l'inscription maritime.

Louvois réunit une puissante armée de 400,000 hommes; secondé par Vauban, il protège nos frontières par une barrière imprenable de places fortes. Il oblige les nobles à obéir, leur fait apprendre le métier militaire dans des écoles de cadets, supprime les privilèges de la naissance, en instituant l'ordre du tableau ou de l'ancienneté. L'hôtel des Invalides est construit.

Colbert a été le génie du bien de Louis XIV, en voulant faire fleurir les arts de la paix; Louvois a été le mauvais génie de son maître, en le poussant à entreprendre des guerres ruineuses.

Questions.

1° Dites ce que vous savez sur le caractère de Louis XIV, et sa manière de concevoir le métier de roi.

2° Racontez les fêtes données par le surintendant des finances Fouquet. — Dites ce que vous savez sur son ambition et sa disgrâce. — — Quel est le véritable ami qu'il a eu dans le malheur?



3° Quel est le trait le plus saillant du caractère de Colbert?

4° Pourquoi le canal du Midi a-t-il été creusé et par qui?

5° Quelles sont les mesures prises par Colbert pour faire prospérer l'industrie française?

6° Quelles étaient les principales colonies de la France au temps de Colbert?

7° Quel était le mode de recrutement des équipages des vaisseaux de guerre avant Colbert? — Dites ce que vous savez sur l'inscription maritime.

8° Comment les nobles prétendaient-ils servir le roi : 1° en temps de guerre; 2° en temps de paix?

9° Pourquoi Louvois a-t-il institué les écoles de cadets et l'ordre du tableau? — En quoi consistait l'ordre du tableau?

10° Qu'appelait-on des passe-volants?

11° Pourquoi Colbert fut-il appelé le génie du bien de Louis XIV, et Louvois le génie du mal?

QUINZIÈME LEÇON

GUERRE DE FLANDRE ET DE HOLLANDE. TURENNE ET JEAN BART.

1. État de l'Espagne. — Que va faire Louis XIV de cette formidable armée solidement organisée par Louvois, des nombreuses flottes créées de toutes pièces par Colbert? Il lui aurait fallu une modération extraordinaire pour renoncer à l'ambition de se signaler qu'ont tous les princes jeunes et puissants. Une riche proie s'offrait en effet : l'Espagne faible et abattue.

« L'Espagne était encore ce prodigieux vaisseau dont la proue était dans la mer des Indes, et la poupe dans l'Océan Atlantique ; mais le vaisseau avait été démâté, désagréé, échoué à la côte dans la tempête du protestantisme. Un coup de vent lui avait enlevé le Portugal... Ce qui restait, vaste et imposant, mais inerte, immobile, attendait sa ruine avec dignité [1]. »

La tentation était trop forte; on n'avait qu'à étendre la

---

1. MICHELET, *Précis de l'histoire de France.*

main; on était sûr d'arracher quelque glorieux débris à cette épave gigantesque.

2. Guerre de Flandre (1667-1668). Traité d'Aix-la-Chapelle (1668). — En 1665, le roi d'Espagne, Philippe IV, meurt, laissant pour successeur un enfant de quatre ans, Charles II. C'est un être malade, chétif, privé d'intelligence, un agonisant à qui il fallut trente ans pour rendre le dernier soupir. Louis XIV s'empresse de réclamer une partie des Pays-Bas espagnols. N'est-il pas le mari de l'infante Marie-Thérèse, dont la dot promise par le traité des Pyrénées n'a pas été payée par l'Espagne ruinée. Les ministres de Charles II réclament contre cette prétention; les meilleurs légistes [1] écrivent de longs mémoires pour démontrer le bon droit de leur maître. *Le roi de France oppose un meilleur argument : une puissante armée.*

Pendant qu'à Madrid on discute sur un point de jurisprudence [2], les troupes françaises envahissent la Flandre, prennent Lille, Valenciennes, Douai [3]. *C'est une marche triomphale.* La Franche--Comté est conquise par Louis XIV en personne, secondé par le grand Condé. Point de résistance à l'approche des Français; les villes ouvrent leurs portes. Tout est fini en dix-sept jours. La Cour d'Espagne, indignée, écrit au gouverneur « que le roi de France aurait dû envoyer ses laquais pour prendre possession de la province. »

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire!

A l'approche de l'hiver, les opérations sont suspendues; mais, au printemps, Gand, Bruxelles, Anvers, la Belgique tout entière vont être enlevés par le jeune roi, que ses premiers succès éblouissent.

A la surprise générale, le vainqueur s'arrête tout à coup

---

1. *Légiste,* homme qui connaît et étudie les lois, par exemple un avocat.
2. *Jurisprudence,* droit, science des lois.
3. *Valenciennes, Douai,* villes du département du Nord.



et désarme. La Hollande ne se soucie pas d'avoir le grand roi pour voisin; *elle signe la triple alliance de la Haye avec l'Angleterre et la Suède.* L'Espagne catholique est sauvée par la coalition des trois puissances protestantes de l'Europe.

Irrité, Louis XIV signe la **paix d'Aix-la-Chapelle** [1] (1668). *Il restitue la Franche-Comté, mais garde Lille et Douai en Flandre.*

3. Causes de la guerre de Hollande (1672-1678). — L'orgueil du roi de France avait été vivement froissé. Il ne songe plus qu'à la vengeance. Il abandonne l'Espagne et jure de punir par un châtiment exemplaire la présomption du peuple qui l'avait arrêté sur le chemin de la fortune.

C'était une grave faute, car la Hollande était une vieille alliée de la France; puissance maritime de premier ordre, elle était la rivale de l'Angleterre. La ruiner et l'abattre, c'était donner l'empire des mers aux Anglais :

Quel que soit le plaisir que cause la vengeance,
C'est l'acheter trop cher que l'acheter d'un bien
Sans qui les autres ne sont rien!

Mais la colère rend aveugle; *tout devient défaut chez les gens que l'on déteste.* Les Hollandais sont protestants et républicains; ils sont nos rivaux pour le commerce maritime; ce sont autant de motifs de haine que Louis XIV trouve au fond de son cœur ulcéré [2].

Le bonheur avait, du reste, rendu insolent ce petit peuple de marchands enrichis. Ces parvenus avaient suspendu la marche triomphale du jeune roi; *ils se mirent sottement à le braver.* Le négociateur hollandais de la triple alliance se vantait, comme Josué, d'avoir arrêté le soleil [3]: « Doutez-

---

1. *Aix-la-Chapelle,* grande ville d'Allemagne, située sur la rive gauche du Rhin, près de la frontière de la Belgique.

2. *Ulcéré,* animé d'un vif ressentiment, comparé à un ulcère, plaie ancienne qui se cicatrise difficilement.

3. *Soleil,* allusion au soleil éclairant l'univers qui se trouve dans les armoiries de Louis XIV.

vous de la parole du roi? lui demandait un ambassadeur français. — J'ignore, répondit-il avec arrogance, ce que veut le roi; je considère ce qu'il peut! »

4. Invasion de la Hollande. Passage du Rhin (1762). — C'était trop défier un prince ardent, ambitieux, ayant la force en main. *L'impolitique guerre de Hollande est résolue.* Cent mille Français y prennent part sous la conduite de Condé et de Turenne; le roi, entouré d'un éblouissant cortège de gentilshommes, est à la tête de l'expédition.

Les Hollandais ont des vaisseaux, mais ils n'ont pas d'armée, vingt mille hommes tout au plus. Imprudemment, ils veulent, près d'*Arnheim* [1], défendre le passage du Rhin. La cavalerie française s'élance dans les flots, atteint l'ennemi, le met en déroute. Tout est solennel et théâtral dans cette opération de guerre, trop vantée par les contemporains qui l'appellent « le prodige de leur siècle et de la vie de Louis le Grand ». Le roi, du haut d'une colline, semblable au génie de la guerre, préside à l'action,

Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.

Ce coup de main hardi valait mieux qu'une sanglante victoire : *il mettait la Hollande à ses pieds!*

5. Héroïsme des Hollandais. L'inondation. Coalition contre la France. — Comme un torrent impétueux, l'armée française envahit les verdoyantes plaines des Pays-Bas. Les villes ouvertes n'opposent pas de résistance; déjà les cavaliers sont aux portes d'Amsterdam.

Vaincu, ce peuple, naguère si hautain, implore la paix. Il souscrit à toutes les conditions, même les plus onéreuses, donne à la France les provinces hollandaises situées sur la rive gauche du Rhin. Nous touchons aux limites de l'an-

1. *Arnheim*, ville hollandaise placée sur le Rhin, à l'endroit où le fleuve se divise en plusieurs branches, Lech, Wahal, etc., avant de se jeter dans la mer du Nord.



cienne Gaule. Le sage Turenne conseille d'accepter une offre si brillante.

> Ne soyons pas si difficiles;
> Les plus accommodants, ce sont les plus habiles;
> On hasarde de perdre en voulant trop gagner.

L'implacable Louvois veut ajouter le déshonneur à la défaite. Chaque année des ambassadeurs hollandais viendront s'humilier devant le roi de France et, solennellement, lui apporteront une médaille d'or qui rappellera l'affront et la honte.

Que fait une vaillante nation qui, dans l'extrême malheur, a gardé toute sa fierté? Désespérée, elle tente un dernier effort qui amène le salut. Plutôt la ruine que l'avilissement. Les Hollandais rompent leurs digues. Les flots tumultueux submergent les riches campagnes; la Hollande n'est plus qu'une vaste mer. Les villes plus élevées deviennent des îles autour desquelles les vaisseaux de haut bord [1] se rangent et forment comme autant d'imprenables citadelles.

Le gouvernement républicain, cher aux Hollandais, mais trop faible est renversé. *L'ennemi de Louis XIV, Guillaume d'Orange, est proclamé chef militaire, stathouder de la Hollande.*

Cet homme, froid et énergique, soulève l'Europe qui redoute la puissance démesurée de notre pays. En ce moment, la France, comme autrefois la maison d'Autriche, devient, par son ambition exagérée, une menace pour la tranquillité des nations. *C'est contre elle que vont malheureusement se former à l'avenir les coalitions.*

6. Conquête de la Franche-Comté (1674). — L'Allemagne, l'Espagne, le Brandebourg répondent à l'appel désespéré des Hollandais. *Les Français reculent.* La Hollande est sauvée; Louis XIV a échoué dans son projet; *il est obligé de défendre les frontières de la France.*

---

1. *Vaisseau de haut bord,* vaisseau de guerre à plusieurs ponts superposés et garnis de canons (120 quelquefois).



Mais, avant que les nombreuses troupes des alliés soient prêtes à entrer en ligne, *Condé s'empare pour la seconde fois de la Franche-Comté;* six semaines lui suffisent pour conquérir la province. Seule, la capitale, Besançon, résiste : Vauban l'assiège, et toute ville assiégée par Vauban est une ville prise. L'Espagne, faible et impuissante, offre à ses dépens ce dédommagement de l'échec en Hollande!

7. Bataille de Sénef (1674). — Deux armées ennemies de 80,000 hommes chacune se disposent à envahir la France. La première, commandée par Guillaume d'Orange, solide général qui sait se faire battre, mais qui connaît encore mieux l'art de réparer ses défaites, attaque notre frontière du Nord. Condé, toujours bouillant capitaine, lui tient tête. Il n'a que 50,000 hommes, mais il s'établit dans une position inexpugnable.

Guillaume bat en retraite; Condé le poursuit avec impétuosité, il bouscule l'arrière-garde des ennemis, à **Sénef** [1]. Ce demi-succès ne contente pas le héros de Rocroy : témérairement, il se lance à la tête de sa cavalerie et vient se heurter contre une armée fortement retranchée. Pendant huit heures, nos cavaliers sont exposés à un feu épouvantable « sans autre mouvement que celui de se presser à mesure qu'il y avait des gens tués ». L'infanterie française arrive trop tard pour achever la victoire. La nuit survient; 10,000 ennemis, 8,000 Français restent sur le terrain Par cette sanglante journée, nous n'avions gagné que le champ de bataille. *De ce côté, cependant, l'invasion était repoussée.*

8. Belle campagne de Turenne en Alsace (1674-1675). — Sur le Rhin, Turenne, le glorieux émule de Condé, rend son nom immortel par la fameuse **campagne d'Alsace.**

Turenne ne peut opposer que 30,000 hommes aux 80,000 ennemis. Pendant plusieurs mois, grâce à de savantes manœuvres, *il défend le Rhin contre les Impériaux.*

---

1. *Sénef*, ville de Belgique, près de la frontière française.

Mais la ville libre de Strasbourg donne à nos adversaires libre passage sur son pont. *L'Alsace est perdue.*

Turenne s'établit fortement en arrière, au *col de Saverne* [1], pour barrer les passages des Vosges. La cour et Paris s'affolent : ordre est donné de battre en retraite jusqu'en Champagne pour couvrir Paris. « Le vieux guerrier qui croissait en audace à mesure qu'il avançait en âge, » dédaigne ces mesures dictées par la peur, mauvaise conseillère. « Je connais la force des troupes impériales, répond-il, les généraux qui les commandent, le pays où je suis; *je prends tout sur moi!* »

Il temporise, harcèle l'ennemi jusqu'au moment où vient l'hiver. Les opérations de guerre sont suspendues. Les Impériaux se dispersent dans toute l'Alsace pour vivre et passer tranquillement la mauvaise saison. Leur sécurité est complète.

Mais l'habile général français a formé un projet hardi : tout à coup, notre armée prend les armes. Les soldats bravent les intempéries, marchent sans murmurer au milieu des neiges accumulées. Cachés par l'épais rideau des Vosges, ils surgissent subitement là où on ne les attendait pas, **à la trouée de Belfort** [2]. Pénible avait été l'effort exigé, mais décisif fut le succès.

Les ennemis sont dispersés dans toute la province; ils sont battus en détail à *Mulhouse*, à *Colmar*, sans pouvoir se rallier. **L'Alsace est délivrée**; à peine avions-nous perdu quelques hommes. Ce n'est pas une victoire achetée à prix de sang comme celle de Sénef.

La joie fut immense dans toute la France quand on apprit l'heureuse nouvelle. Turenne revient à Paris; les populations accourent sur son passage et l'acclament. Le

---

1. *Col de Saverne,* col très fréquenté de la chaîne centrale des Vosges par où passent la route de Nancy à Strasbourg et le canal de la Marne au Rhin. Les Vosges sont placées parallèlement au Rhin entre la Lorraine et l'Alsace.

2. *Trouée de Belfort,* fameux passage défendu par la place forte de Belfort, au sud de l'Alsace, entre le Jura et les Vosges.

roi et la cour lui font fête. Au milieu de ces honneurs inusités, un seul homme restait confus, presque honteux : c'était le modeste héros.

9. Mort de Turenne à Salzbach (1675). — *Hélas! il ne devait pas longtemps jouir de son triomphe.* L'ennemi s'apprête de nouveau à conquérir l'Alsace. Son chef est le vieux *Montécuculli*, le meilleur général de l'Empereur, qui s'est signalé par maintes victoires sur les Turcs. Turenne va chercher son digne rival de l'autre côté du Rhin.



MORT DE TURENNE

Comme deux lutteurs habiles, les deux adversaires tâtonnent, cherchent le point faible ; ils ne veulent point compromettre leur bonne renommée. Turenne réussit soudain, par une adroite manœuvre, à prendre près de **Salzbach**[1] son ennemi en défaut. « *Enfin je le tiens* », tel est le cri joyeux qui échappe à cet homme réservé, qui jamais ne s'est flatté.

C'est la veille d'une grande bataille. Le maréchal veut examiner de près le terrain. Une batterie ennemie tirait à tout hasard ; un boulet perdu frappe le héros en pleine poitrine ; il tombe de cheval et expire aussitôt. Le même

1. *Salzbach*, ville d'Allemagne, dans le grand-duché de Bade.

coup emporte le bras du général Saint-Hilaire. Son fils fond en larmes. « Ce n'est pas moi, mon fils, qu'il faut pleurer, dit le père en montrant Turenne étendu, c'est cet homme dont la perte est irréparable. »

Cette fin tragique consterna la cour, Paris, la France entière; ce fut un vrai deuil public. Louis XIV voulut dignement récompenser cette existence toute d'honneur et de gloire. Le héros fut enseveli dans la sépulture même des rois de France, à Saint-Denis, à côté du connétable Duguesclin. « Ce fut, selon l'éloquente expression de Saint-Simon, la récompense de ses vertus militaires et de la mort qui le *couronna* [1] par un coup de canon, à la tête de l'armée. »

Condé commande encore une fois les soldats qui ont juré de venger la mort de leur chef aimé. Il réussit à contenir l'ennemi. D'ailleurs, les fatigues avaient brisé le vainqueur de Lens et de Nordlingen. Après ce dernier service rendu à la France, il demande à jouir paisiblement d'un repos mérité et se retire dans sa fastueuse résidence de Chantilly [2].

10. Campagne navale. Duquesne. Jean-Bart. — Nos flottes ne sont pas moins heureuses sur mer. Les Siciliens se sont révoltés contre les Espagnols, maîtres de leur île. Ils appellent les Français à leur secours. Trop faibles pour lutter, les Espagnols font venir les escadres hollandaises; l'illustre *Ruyter*, la terreur des Anglais, les dirige. Habitué à la victoire, le superbe Hollandais avait placé, en guise de pavillon, un balai à l'extrémité du grand mât du vaisseau amiral. Mais il a un digne émule, le célèbre marin français *Duquesne;* de furieux combats sont livrés sur mer et notre jeune marine se couvre de gloire.

---

1. Remarquer l'énergie de l'expression *couronna*. Turenne n'est qu'un sujet, mais sa mort glorieuse le rend l'égal d'un roi de France, le fait, pour ainsi dire, roi; aussi il occupe à Saint-Denis un des caveaux réservés aux princes de la maison de France.

2. *Chantilly*, ville du département de l'Oise. Cette superbe résidence, aujourd'hui au duc d'Aumale, a été, par un don princier, léguée à l'Institut de France.

Les Hollandais sont vaincus au *Stromboli* [1], à *Agosta*, près de Syracuse. Ruyter y trouve une mort glorieuse..

La suprématie maritime de la France est incontestable. Dans cette guerre, comme dans les suivantes, de hardis corsaires, tels que *Duguay-Trouin* [2], *Forbin*, *Pointis*, *Cassard*, etc., font une chasse sans pitié aux navires ennemis. Le corsaire sur mer, ainsi que le franc-tireur sur terre, agit seul, à ses risques et périls. Le butin est pour l'équipage, le capitaine, l'armateur et le roi.

Jean Bart [3] se signale entre tous par sa témérité. Un fait peint mieux que tout autre ce caractère qu'aucun danger n'effraye. Il avait été chargé de conduire le prince de Conti, qui avait été élu roi de Pologne. L'ennemi attaque en chemin la flottille qui court le danger d'être prise. Après l'action, le prince témoigne sa joie d'être libre. « Nous ne pouvions être faits prisonniers, s'écrie le marin; mon fils était à la Sainte-Barbe, prêt à nous faire sauter s'il eût fallu nous rendre. »

Le roi nomme Jean Bart chef d'escadre et l'appelle à Versailles pour lui annoncer lui-même cet avancement. Naïvement, l'intrépide corsaire, plus au courant des choses de la guerre que de la politesse des Cours, répond avec énergie : « Sire, vous avez bien fait! »

11. Traités de Nimègue (1678-1679). — Cependant la guerre traînait en longueur; ni les Français, ni les coalisés ne pouvaient se porter des coups décisifs. **La paix de Nimègue** [4] est signée. *La Hollande n'est pas anéantie, mais nous possédons la Franche-Comté et le reste de la Flandre avec Valenciennes et Cambrai* [5].

C'est le moment le plus glorieux du long règne de

---

1. *Stromboli*, île volcanique entre la Sicile et la côte napolitaine. — *Syracuse*, ville à l'est de la Sicile.

2. *Duguay-Trouin* (1673-1738), né à Saint-Malo, célèbre par la prise de Rio de Janeiro.

3. *Jean-Bart* (1651-1702), né à Dunkerque.

4. *Nimègue*, ville de la Hollande.

5. *Cambrai et Valenciennes*, villes du département du Nord sur le fleuve de l'Escaut.



Louis XIV. Paris enthousiasmé décerne solennellement au roi le titre de **Grand**. L'adulation[1] est générale; les poètes chantent la louange du prince dans des vers pompeux : Louis devient une sorte de demi-dieu.

RÉSUMÉ

A la mort du roi d'Espagne Philippe IV, en 1667, Louis XIV veut s'emparer des Pays-Bas espagnols. La guerre de Flandre est bien vite terminée, car les Hollandais arrêtent la marche triomphale de l'armée française en formant la triple alliance de la Haye. Par le traité d'Aix-la-Chapelle, Louis XIV rend la Franche-Comté, mais garde une grande partie de la Flandre (1668).

Furieux, le roi de France veut se venger. Il entreprend la guerre impolitique de Hollande (1672). A la tête d'une nombreuse armée, il envahit la Hollande; mais les Hollandais sauvent leur pays en rompant les digues, en prenant pour chef militaire Guillaume d'Orange, et en formant une puissante coalition.

Louis XIV s'empare de la Franche-Comté. Condé remporte la victoire de Sénef; Turenne délivre les provinces de l'Est par son immortelle campagne d'Alsace (1674-1675). Malheureusement il est tué à Salzbach. Duquesne bat l'amiral hollandais Ruyter sur les côtes de Sicile.

Par la paix de Nimègue (1678), la France garde la Franche-Comté et le reste de la Flandre. C'est le moment le plus glorieux du règne de Louis XIV, à qui est donné solennellement le surnom de Grand.

Questions.

1. Quel était l'état de l'Espagne en 1661?

2. Quelle est la cause de la guerre de Flandre? — Quelles sont les provinces conquises par les Français? — Quel est le peuple qui arrêta Louis XIV en plein succès?

3. Quel est le traité qui a mis fin à la guerre de Flandre? — Date. — Clauses?

4. Quelles sont les causes de la guerre de Hollande? — Montrer que cette guerre était impolitique?

5. Quelles conditions Louis XIV vainqueur voulait-il imposer aux Hollandais? — Quels sont les trois moyens employés par les Hollandais pour sauver leur pays?

6. Racontez la bataille de Sénef?

7. Pourquoi de grandes batailles

1. *Adulation*, flatterie basse et hypocrite.

navales furent livrées sur les côtes de Sicile? — Quels étaient les chefs des escadres françaises et hollandaises?

8. Quel est le traité qui a mis fin à la guerre de Hollande? — Date — Clauses.

9. Quel est le glorieux titre donné à Louis XIV après la paix de Nimègue.

Narration historique. — *Campagne de Turenne en Alsace et sa mort.*

Plan. — *Début.* — Turenne, digne émule de Condé. — Son audace qui croît à mesure qu'il avance en âge.

1° Les Impériaux en Alsace. — Turenne au col de Saverne.

2° Marche en plein hiver le long des Vosges. — La trouée de Belfort. Victoire.

3° La mort du héros à Salzbach.

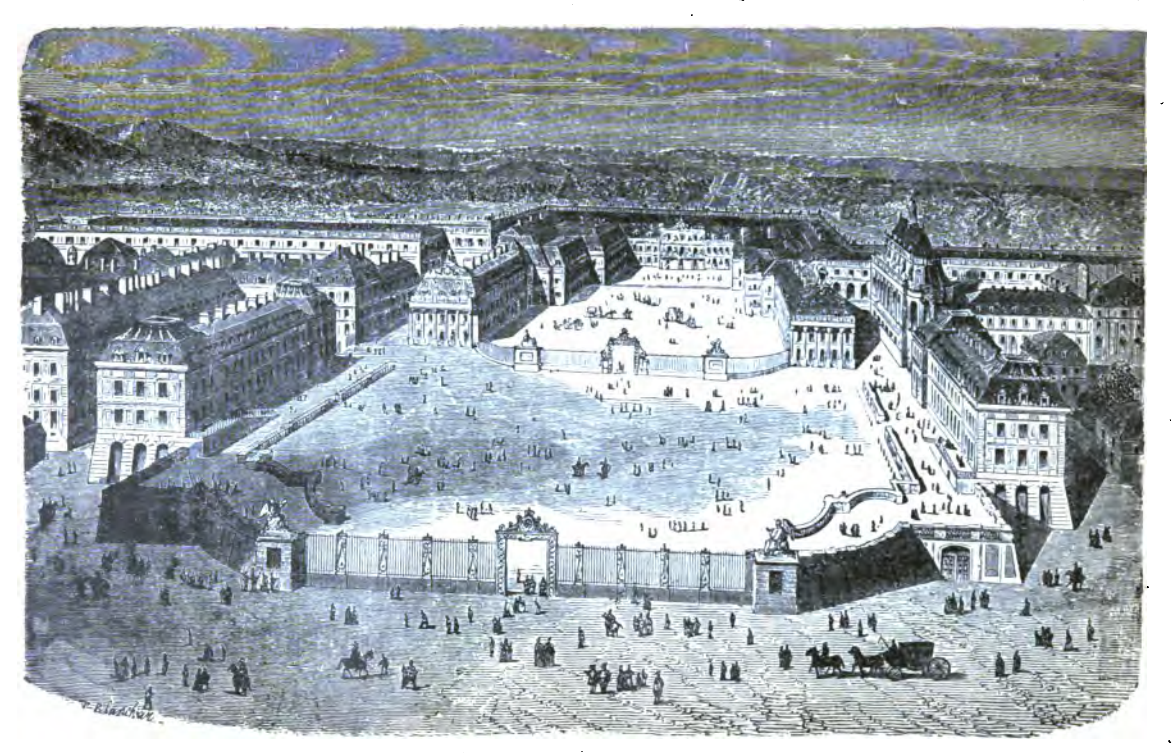
Conclusion. — Honneurs rendus à la dépouille mortelle. — Turenne enseveli à Saint-Denis.

SEIZIÈME LEÇON

LOUIS XIV ET VERSAILLES. LES GRANDS HOMMES DU SIÈCLE DE LOUIS XIV.

1. Le château de Versailles. Sa construction. — A cette orgueilleuse royauté qui fièrement se dresse au-dessus des hommes et les domine, l'ancienne capitale ne suffisait plus. Le grand roi dans Paris vivait au milieu de la foule de ses sujets; il lui fallait l'isolement. Aussi fixe-t-il son choix, pour établir sa superbe résidence, sur un lieu désert, triste, sans vue, sur le monotone **Versailles.** L'imposant monarque, qui se flattait de dompter l'univers, se donne la satisfaction peu commune de lutter avec une nature rebelle, de la vaincre à force de travail, d'art et de trésors.

Dans le site où doit s'élever le magnifique palais, se dressait *un simple pavillon de chasse, construit par le roi Louis XIII*. Sous les ordres d'un grand architecte, *Mansart*, une armée de six mille ouvriers se met avec ardeur au travail. L'immense somme de 500 millions est dépensée



VUE DU CHATEAU DE VERSAILLES

pour cette œuvre colossale. La modeste demeure de Louis XIII est conservée; mais de vastes constructions l'entourent et lui forment un merveilleux cadre. La façade du côté des jardins se développe sur une longueur d'un demi-kilomètre. Jamais prince n'a possédé une si fastueuse résidence; nul monarque, il est vrai, n'a été si prodigue et si orgueilleux.

2. Les jardins, les eaux. — Les jardins et le parc, dessinés par l'illustre jardinier *Le Nôtre*, étaient grandioses avec les larges et longues allées droites, les escaliers de marbre, les mille statues qui les décoraient, œuvres de sculpteurs éminents, des *Coustou*, des *Puget*, des *Coysevox*. C'est là, surtout pour ouvrir de vastes horizons, pour dégager de lointaines perspectives, qu'il avait fallu violenter la nature : des collines furent abaissées, des vallons comblés pour niveler le sol.

Versailles, plateau sec et aride, manquait complètement d'eau. Louvois imagine de détourner le cours de la rivière de l'Eure. On creuse un immense canal qui coûte plus cher que celui du Midi; on entreprend la construction *du massif aqueduc de Maintenon*, long de 6 kilomètres, haut de 60 mètres; 20,000 soldats travaillent à cette œuvre gigantesque. Mais tant de terres remuées engendrent des fièvres qui enlèvent des milliers de victimes. « Il n'en est resté, dit Saint-Simon, que d'informes monuments qui éterniseront cette cruelle folie. »

L'argent ne coûte rien; il faut quand même de l'eau. Un habile ingénieur établit la *machine de Marly*, destinée à élever les eaux de la Seine; cette ingénieuse « mécanique » coûte quatre millions.

Le but fut enfin atteint; **les grandes eaux** sont encore aujourd'hui une des curiosités des jardins de Versailles. « Les jets d'eau sont si puissants, si nombreux, d'un effet si pittoresque et si varié, surtout au bassin de Neptune, où se tire pour ainsi dire le bouquet, qu'on regrette toujours de les voir trop tôt épuisés. L'effet est magique au moment où sur tout le pourtour du bassin, de toutes les

bouches des tritons, des naïades, des phoques et des monstres marins, s'élancent, mugissent, bouillonnent, s'entre-croisent, retombent en poussière brillante des jets d'eau d'une force prodigieuse. [1] »

3. L'intérieur du palais. — Du reste, dans ce palais des fées, tout est splendide, pompeux, artistement distribué. L'intérieur est merveilleux. Antichambres, chambre à coucher du roi, salons d'Apollon, de Mercure, de Mars et de Vénus sont resplendissants d'or, tendus de magnifiques tapisseries, ornés de riches glaces qui reflètent la lumière. De grands peintres, *Lebrun et Mignard*, les décorent de superbes panneaux représentant les plus belles scènes de la mythologie et les exploits d'Alexandre le Grand. Tout concourt à mettre en évidence la puissance du roi. Le *Soleil* est dans ses armoiries; partout, dans les décorations, l'image du soleil est multipliée; car le soleil, c'est le roi lui-même, le *roi Soleil* qui illumine d'un rayon éblouissant le reste des mortels prosterné à ses pieds.

4. Marly. — Toutefois, tant de luxe et de splendeur finirent par lasser Louis XIV lui-même. Fatigué du tracas et des fragiles vanités du monde, l'homme soupire quelquefois après la solitude et le recueillement. Le roi voulut posséder son ermitage où il pourrait se reposer à l'aise loin du bruit et des grandeurs d'une cour importune. Il choisit un lieu plus triste que Versailles, le sombre, étroit et mélancolique vallon de **Marly.**

Mais la folie des constructions exerça de nouveau son attrait irrésistible. « De ce repaire de serpents, de grenouilles et de crapauds [2] », Louis XIV fit un nouveau Versailles aussi dispendieux que le premier. La raison conçoit difficilement de telles prodigalités; notre cœur saigne en pensant que le peuple, épuisé par de lourds impôts, payait, au prix de sa sueur, ces coûteuses extravagances.

---

1. L'abbé Bourassé, *Châteaux historiques de France.*
2. Saint-Simon.



5. Le roi à Versailles. — Quelle est l'existence du grand roi dans ce château enchanteur de Versailles, qu'un génie des contes des Mille et une Nuits semble avoir fait sortir de terre d'un coup de sa baguette magique? C'est celle d'un fastueux monarque qui, pour le service de sa superbe Majesté, dépense à profusion de folles sommes d'argent.

« Louis XIV est entouré de dix mille hommes de cavalerie, l'élite des troupes françaises qui forment sa garde ou maison militaire. 4,000 serviteurs de tout rang s'empressent autour de sa personne et forment sa maison civile. 5,000 chevaux peuplent ses écuries; à plusieurs lieues à la ronde, le pays est comme son parc et son terrain de chasse[1]. » Dans les cuisines, un monde de serviteurs, des écuyers pour porter les plats et trancher les viandes, des maîtres cuisiniers, des hasteurs de rôt qui n'ont d'autre fonction que d'embrocher le rôti, des pâtissiers, des gardeurs et des laveurs de vaisselle.

Sans cesse, le roi se donne en spectacle; partout il représente et pontifie. Quelle fière et noble attitude, quand lentement, à pas comptés, il descend, suivi de la foule des courtisans chamarrés d'or, des grandes dames parées de leurs beaux atours, le monumental escalier du jardin. « Même en jouant au billard, Louis XIV conserve l'air d'un maître du monde. »

Les faits les plus simples de la vie commune deviennent de graves et imposantes cérémonies. Au lever du roi, les courtisans sont introduits dans la chambre à coucher; la présentation de la chemise est une véritable affaire d'État. L'honneur de l'offrir est réservé aux fils et aux petits-fils du roi; à leur défaut, aux princes du sang, ou bien aux plus hauts dignitaires.

6. Les courtisans à Versailles. — De pareilles minuties nous font aujourd'hui sourire, et cependant l'ac-

1. Alfred Rambaud, *Histoire de la civilisation française*, tome II. Pour ce chapitre, de nombreux emprunts ont été faits à ce remarquable ouvrage.

complissement de ces vaines formalités remplissait toute la vie des courtisans.

Le courtisan est le fils de ces anciens nobles, que nous avons vus si souvent en rébellion contre le pouvoir royal. Combien dégénérés sont ces descendants qui bornent leur ambition à devenir les humbles valets du roi, souverain dispensateur de la richesse et des dignités. Les riches seigneurs de France abandonnent les pittoresques châteaux de province, les magnifiques hôtels de Paris. Leurs vœux sont exaucés quand, dans l'immense palais, ils peuvent habiter une étroite chambre qui sert quelquefois de passage. Grand est l'honneur quand ils sont invités aux voyages de la cour à Marly. « La pluie de Marly ne mouille pas, » avoue vivement l'un d'eux au comble de ses désirs.

Plusieurs fois par jour, les courtisans forment la haie dans les vastes et imposantes galeries. Le grand roi va passer. Quelle joie si le souverain distingue l'un d'eux, s'il esquisse un sourire, s'il daigne adresser quelque gracieuse ou banale parole. L'heureux mortel, favorisé par la fortune, est bientôt après entouré, flatté, adulé. « Mais bien souvent le puissant du jour est dédaigneux et fier, n'aborde plus ses pareils, ne les salue plus[1].»

« Que d'amis, que de parents lui naissent dans une nuit! » Mais aussi que d'ennemis! Violentes sont les disputes, acharnées les compétitions pour porter le bougeoir au coucher du roi, ou pour posséder le brevet royal accordant l'insigne faveur d'endosser le justaucorps[2] bleu doublé de rouge. Tout ce monde s'agite, se démène, médit avec hypocrisie du voisin et méchamment cherche à le supplanter.

Messieurs les courtisans, cessez de vous détruire;
Faites si vous pouvez votre cour sans vous nuire.
Le mal se rend chez vous au quadruple du bien;
Vous êtes dans une carrière
Où l'on ne se pardonne rien!

---

1. La Bruyère, *Les Caractères*.
2. *Justaucorps*, vêtement qui serre la taille et qui descend jusqu'au genou.

7. Les grands hommes du siècle de Louis XIV à Versailles. — Par bonheur, le princier château de Versailles ne vit pas uniquemenent les basses intrigues de ces nobles en quête de prodigalités et d'un sourire du puissant monarque,

Peuple caméléon[1], peuple singe du maître.

Les magnifiques salles du palais, les allées ombragées de l'immense parc furent foulées *par cette élite de grands hommes* qui sont l'honneur du siècle de Louis XIV et la gloire de la France.

Là venaient se reposer des fatigues de la guerre, et faire la cour au roi, entre deux combats, Turenne et Condé, Tourville et Luxembourg, Vauban, Villars, Catinat et Vendôme. Jean Bart, après une expédition hardie contre les Anglais, attendit longtemps dans les antichambres et, au grand scandale des courtisans, se mit à fumer la pipe.

Dans la chapelle du château, l'ami du grand Condé, *Bossuet*, l'évêque de Meaux, sut « faire entendre au roi de grandes et terribles leçons ».

Fénelon, l'archevêque de Cambrai, fut chargé de l'éducation du petit-fils de Louis XIV, *le duc de Bourgogne*, terrible enfant, colère, emporté, qui de son petit poing menaçait le ciel quand il pleuvait. C'est à Versailles que l'habile et insinuant précepteur, composa ses *Fables* et son *Télémaque*, livres de lecture destinés à corriger les défauts du royal élève.

Sur la scène du théâtre, construit dans une aile du palais, joue le premier des poètes comiques, **Molière**. Louis XIV s'amuse en voyant bafouer les présomptueux marquis, et les marquis rient d'eux-mêmes en voyant sourire le maître. L'auteur du *Bourgeois gentilhomme* et de

---

1. *Caméléon*, sorte de reptile qui change de couleur, est devenu l'emblème de l'hypocrisie, de l'homme qui change d'opinion suivant son intérêt.



l'*Avare* était en même temps valet de chambre du roi; cette situation inférieure le rendait méprisable aux yeux des ignorants courtisans. Mais Louis XIV sut faire respecter l'homme de génie, en invitant son comédien à sa table, honneur insigne qui n'était réservé qu'aux princes du sang!

FÉNELON SOIGNE LES BLESSÉS DE MALPLAQUET

Vieux et affaibli par l'âge, venait modestement se perdre au milieu de la foule le grand poète **Corneille**, l'immortel écrivain des tragédies[1] du *Cid*, d'*Horace* et de *Cinna*.

Deux amis, **Boileau**, l'auteur satirique[2], devenu la terreur des mauvais poètes qu'il attaque impitoyablement, et **Racine**, le rival de Corneille, qui a fait pleurer bien des yeux avec ses belles tragédies d'*Andromaque* et de *Britannicus*, sont à Versailles les historiographes[3] du roi. Ils suivent Louis XIV dans ses expéditions; mais aussi malhabiles cavaliers

1. *Tragédie*, pièce de théâtre qui a pour but de faire pleurer et d'exciter la pitié. — *Comédie*, pièce de théâtre qui a pour but de faire rire.

2. *Satire*, œuvre ordinairement en vers, dans laquelle l'écrivain attaque un autre homme, ou les vices et les ridicules de son temps.

3. *Historiographe* écrivain attaché à la cour, qui a pour mission d'écrire l'histoire de son temps.

que poètes de mérite, ils deviennent la risée des hommes de guerre.

> Ne forçons point notre talent,
> Nous ne ferions rien avec grâce!

Une grande dame, **Mme de Sévigné**, a habité l'entresol du château. De Versailles elle écrit à sa fille Mme de Grignan quelques-unes de ces lettres spirituelles où déborde la tendresse de son cœur de mère.

Un seigneur hautain, **Saint-Simon**, « va, vient, fait l'empressé, » cherche les honneurs et la protection royale. C'est un vrai courtisan; mais il voit tout, remarque tout; le soir il se retire dans son petit appartement et, avec un vigoureux style, fait le portrait de tous ces ambitieux qui, sans le savoir, ont posé devant leur peintre.

Un écrivain de génie paraît rarement à Versailles; le roi n'aime pas son caractère simple et son humeur un peu vagabonde. C'est le bonhomme **La Fontaine.** L'ami des bêtes et de la belle nature ne peut vivre au milieu des courtisans. A cette société frivole, « turbulente, pleine d'inquiétude, » il préfère le calme et la solitude des champs. Les honneurs, les pensions, la fortune importent peu à cette âme naïve et désintéressée.

> Je me tais et je rentre aù fond de mes retraites;
> J'y trouve des douceurs secrètes;
> La fortune, il est vrai, m'oubliera dans ces lieux.
> Ce n'est point pour mes vers que ses faveurs sont faites;
> Il ne m'appartient pas d'importuner les dieux.

8. **Versailles aujourd'hui.** — Qu'est devenu aujourd'hui ce palais merveilleux, animé jadis par des fêtes enchanteresses, où se sont nouées et dénouées de si nombreuses intrigues, où tant de grands hommes ont passé comme de fugitifs et brillants météores. *Versailles est maintenant triste et solitaire;* les puissants du monde ont délaissé la paisible cité.

Toutefois, dans le château, grâce à une heureuse inspi-

ration, un musée, unique en son genre, a été créé. De nombreuses toiles ont été réunies, sur lesquelles sont retracés par d'habiles peintres *tous les grands faits de notre histoire nationale*. Le palais de Versailles n'est plus la résidence passagère d'un grand roi, c'est un temple éternellement dédié à toutes les gloires de la France.

RÉSUMÉ

Devenu le grand roi, Louis XIV veut posséder une superbe résidence. Le château de Versailles est construit d'après les plans de l'architecte Mansart et coûte 500 millions.

Les jardins sont dessinés par Le Nôtre et ornés de magnifiques statues par les sculpteurs Coustou, Puget et Coysevox. Des milliers de travailleurs périssent dans la malheureuse entreprise de l'aqueduc de Maintenon; mais l'ingénieuse machine de Marly permet de faire jouer les grandes eaux qui sont encore aujourd'hui la merveille de Versailles. Les splendides galeries de l'intérieur sont décorées par les peintres Lebrun et Mignard.

Louis XIV vit somptueusement à Versailles, entouré de sa cour, protégé par de nombreux soldats, servi par une foule de domestiques. Il est majestueux même dans les actes les plus infimes de la vie commune. Les nobles devenus courtisans mendient les faveurs royales.

Le château de Versailles a vu passer tous les hommes de génie qui sont la gloire du siècle de Louis XIV: Bossuet, Fénelon, Molière, Corneille, Racine, Boiléau, Mme de Sévigné, Saint-Simon, La Fontaine. Aujourd'hui Versailles est désert; mais un musée a été formé où sont réunis de nombreux tableaux représentant les grandes scènes de notre histoire nationale.

Questions.

1. Pourquoi Louis XIV a-t-il construit le château de Versailles?

2. Quel est l'architecte qui a élevé le château de Versailles, le jardinier qui a dessiné le parc, les sculpteurs qui ont peuplé les jardins de statues, les peintres qui ont décoré les salles?

3. Quelle fut la tentative malheureuse pour amener les eaux, et comment les eaux arrivèrent-elles enfin? — Dites ce que vous savez sur les grandes eaux?

4. Pourquoi Louis XIV voulut posséder l'Ermitage de Marly, et que devint cet Ermitage?

5. Quel était le genre de vie de Louis XIV à Versailles?



6. Que devinrent les nobles à Versailles? — Quelle était la suprême ambition d'un courtisan?

7. Quels sont les grands écrivains du siècle de Louis XIV? — Quel est le seul écrivain qui parut rarement à Versailles? — Pourquoi?

8. Qu'est devenu aujourd'hui le château de Versailles?

DIX-SEPTIÈME LEÇON

LES FAUTES DU GRAND ROI. — GUERRE DE LA LIGUE D'AUGSBOURG

1. Fautes de Louis XIV. — Après le glorieux traité de Nimègue, les peuples ne jouirent pas longtemps des bienfaits de la paix. Louis XIV inspiré par Louvois, le génie du mal, soulève par son orgueil l'Europe entière contre la France. Deux grandes fautes que l'ambition ne saurait excuser sont commises : *la révocation de l'édit de Nantes et les conquêtes en pleine paix.*

2. Révocation de l'édit de Nantes (1685). — Depuis que Richelieu avait par l'édit d'Alais laissé aux protestants français les libertés de conscience et du culte, « le petit troupeau, comme disait l'habile Mazarin, avait brouté de la mauvaise herbe, mais ne s'était pas écarté du droit chemin. » Les protestants étaient de fidèles et loyaux sujets. Dédaignés à la cour, *ils s'étaient adonnés courageusement au commerce et à l'industrie.* Intelligents et laborieux, ils furent les meilleurs auxiliaires de Colbert dans l'œuvre de la régénération pacifique de la France.

Tout à coup commencent les odieuses persécutions. Maître impérieux, le catholique Louis XIV ne peut admettre que des sujets aient une religion différente de celle du roi. Tous les moyens paraissent bons pour ramener au bercail[1] les brebis que l'on croit égarées.

La persuasion, la douceur sont d'abord employées. Des

1. *Bercail,* bergerie. Fig. giron de l'Église catholique.

missionnaires[1] parcourent la France et prêchent au nom du roi. Peine inutile, les protestants sont attachés à la religion de leurs pères.

Restaient les moyens violents. Les réformés ne peuvent plus être avocats, magistrats, officiers du roi. La passion de convertir étouffe tout sentiment de pitié : les enfants sont arrachés à leurs parents; ils deviennent catholiques par force. Mesure impuissante, on torture le cœur de ces hommes austères; on ne leur enlève pas leur foi.

Le brutal Louvois imagine d'envoyer contre ces infortunés « **des missionnaires bottés** », des dragons. Ces farouches soldats, livrés à leurs pires instincts, s'établissent en maîtres chez les protestants, dévorent le bétail et la basse-cour, vident les caves, maltraitent les hommes, insultent les femmes, torturent souvent jusqu'à la mort d'innocentes victimes. La terreur est générale ; dès que les dragons sont aperçus les conversions se multiplient. Mais elles ne sont qu'apparentes, car les persécutés n'abjurent que pour échapper à la cruauté de leurs bourreaux.

La cour se croit sûre du succès : Louis XIV commet la plus criante des injustices ; **il révoque l'édit de Nantes** (1685). Les temples sont détruits, les pasteurs chassés, les derniers protestants obligés de se faire catholiques. Les récalcitrants sont envoyés aux galères, enchaînés parmi les malfaiteurs, obligés de manier la lourde rame sous le fouet des gardiens.

Massacres, supplices, rien n'effraye ces hommes intrépides ; ils bravent mille morts pour fuir leur ingrate patrie. *150,000 d'entre eux passent la frontière. C'est une perte irréparable.* La France se prive de ses meilleurs commerçants et de ses plus habiles ouvriers. *L'œuvre de Colbert est anéantie.*

Nos ennemis, la Hollande, l'Angleterre, le Brandebourg[2]

---

1. *Missionnaires*, prêtres envoyés ordinairement dans les pays étrangers pour convertir les infidèles.

2. *Brandebourg*, capitale Berlin, province de l'Allemagne, qui formait autrefois un électorat. L'électeur de Brandebourg a pris à la fin du XVIIe siècle le titre de roi de Prusse.



s'enrichissent à nos dépens. Les exilés se répandent dans toute l'Europe, livrent le secret de nos industries. Un quartier de Londres se peuple d'ouvriers tisseurs. La ville de Berlin doit sa prospérité naissante aux fugitifs qui s'y installent au nombre de quinze mille : « Quand donc votre maître révoquera-t-il encore une fois l'édit de Nantes? » disait un siècle plus tard à un de nos ambassadeurs le malicieux roi de Prusse, Frédéric II.

Privés de leur patrie, dépouillés de leur fortune, spoliés de l'héritage paternel, *ces hommes avaient quitté la France la rage au cœur*. Ils devinrent des ennemis irréconciliables. Beaucoup s'engagent dans les armées de nos adversaires. Guillaume d'Orange forme quatre régiments de réformés. La haine leur donne un courage invincible; ce seront nos plus redoutables adversaires dans les guerres futures.

Tant de misères et de cruautés soulèvent enfin l'Europe protestante contre le nom français : c'est un long cri d'horreur, d'aversion et de vengeance.

3. Conquêtes en pleine paix. La ligue d'Augsbourg (1686). — *L'orgueil et la mauvaise foi de Louis XIV finissent par déchaîner l'Europe tout entière.* Le grand roi possède de nombreuses armées. **En pleine paix, il abuse de la force** : il s'empare de villes et de villages qui appartiennent à des nations amies.

Montbéliard [1] est arraché par surprise au duc de Wurtemberg; la principauté de *Deux-Ponts* [2] au roi de Suède ; la faible Espagne est dépouillée de plusieurs places sur la frontière des Pays-Bas ; *Luxembourg* [3] lui est enlevé. On rassemble, sous le fallacieux prétexte de leur faire exécuter des manœuvres, des troupes nombreuses en Alsace. La ville de **Strasbourg** est ravie par une ruse indigne.

La foi des traités n'existe plus ; les faibles sont terrorisés. **Gênes** a fourni des vaisseaux aux Espagnols. Une flotte

---

1. *Montbéliard*, chef-lieu d'arrondissement du département du Doubs.
2. *Deux-Ponts*, ville de la Bavière rhénane.
3. *Luxembourg*, capitale du grand-duché de Luxembourg, sur la frontière nord de la Lorraine.

française lance sur la malheureuse cité 15,000 bombes; les merveilleux palais de marbre sont réduits en cendre.

L'Europe entière se coalise contre nous; tous les peuples sont indignés. **La ligue d'Augsbourg se forme**. La Hollande, la Suède, l'Empire, le Brandebourg, la Savoie, tous en font partie.

4. L'incendie du Palatinat. — Les hostilités sont à peine commencées qu'une scène de sauvagerie inouïe fait tressaillir tous les cœurs. *Le barbare Louvois, pour protéger nos frontières menacées, livre aux flammes une province entière, le Palatinat*[1].

Les villes sont rasées, les moissons détruites. Le magnifique château de Heidelberg, un autre Versailles, est brûlé. L'Allemagne d'aujourd'hui nous tient encore rancune de cet acte de barbarie. Français, nous devons aimer notre patrie, la défendre chaleureusement quand elle est dénigrée, courir aux armes quand elle est attaquée; mais de telles atrocités ne trouvent pas d'excuse; notre conscience les réprouve.

5. L'Alliance anglaise. — Jacques II Stuart. — Bataille de la Hougue (1692). — Louis XIV croit à la victoire. N'a-t-il pas pour ami le roi d'Angleterre, Jacques II Stuart? Mais au moment où la guerre éclate, *cette précieuse alliance lui échappe*.

Jacques II Stuart est catholique; il devient un objet d'aversion pour ses sujets protestants; *il est chassé de son trône*. C'est l'ennemi du grand roi, **Guillaume d'Orange, gendre de Jacques II, qui devient roi d'Angleterre**. L'Angleterre n'est plus un solide appui pour la France; elle devient désormais la tête et l'âme de la coalition.

Louis XIV ne poursuit qu'un but : *replacer son protégé Jacques II sur le trône d'Angleterre*. Une nombreuse flotte commandée par le grand amiral **Tourville** est réunie. Elle a pour mission de favoriser le passage de Jacques II en

1. *Palatinat*, province de l'Allemagne, située sur les bords du Rhin, au nord de l'Alsace.

Angleterre avec une flottille chargée d'hommes et de munitions.

Tourville n'a que 44 vaisseaux ; les flottes anglo-hollandaises se composent de 99 navires, tous de haut bord. Attaquer avec des forces aussi inférieures était une suprême folie. Le bon sens conseillait d'attendre d'Estrée qui arrivait de Toulon avec 30 vaisseaux.

Mais le roi que l'orgueil rend intraitable ne saurait attendre. Ordre formel de combattre est donné à Tourville. « Ce n'est pas à vous de discuter les ordres du roi, lui écrit Pontchartrain, le successeur de Colbert au ministère de la Marine; c'est à vous d'exécuter. » Tourville obéit : « Messieurs, dit-il froidement aux capitaines réunis à son bord, le roi nous ordonne de nous faire tuer à son service. »

La rencontre a lieu non loin des côtes de la presqu'île du Cotentin, près de la **baie de la Hougue**[1]. Les Français se comportent vaillamment ; dans la première journée, la longue ligne des vaisseaux anglo-hollandais fléchit, recule ; deux navires sont pris ; la victoire est à nous.

Il était impossible de renouveler le lendemain de pareils exploits ; on ne tente pas deux fois la fortune avec des forces si disproportionnées. *Tourville bat en retraite.* Malheureusement le port de Cherbourg n'existe pas ; on ne peut trouver de refuge qu'à Saint-Malo[2] ou à Brest, en doublant la dangereuse presqu'île du Cotentin. 31 navires réussissent à s'échapper ; les 13 derniers sont retenus par un brusque changement de vent ; ils se jettent à la côte. Parmi eux se trouve le vaisseau-amiral, *le Royal-Soleil*, qui passait pour le plus beau navire du monde.

Nos équipages continuent une lutte inégale ; ils espèrent

---

1. *La Hougue*, baie située sur la côte de Normandie, au nord-est de la presqu'île du Cotentin ; ne pas confondre avec le cap *la Hague*, placé à l'extrémité nord-ouest du Cotentin.

2. *Saint-Malo*, port situé au nord de la Bretagne, dans le département d'Ille-et-Vilaine, célèbre par ses corsaires, dont le plus renommé est Duguay-Trouin.

que Jacques II qui de la côte a vu le désastre viendra à leur secours. Espoir déçu, le roi ne bouge pas ; il est Anglais avant tout. Il semble heureux de contempler la destruction d'une flotte française :

Chassez le naturel, il revient au galop.



BATAILLE DE STEINKERQUE

La descente en Angleterre avait échoué. Le flegmatique Jacques II retourne dans sa magnifique résidence de Saint-Germain, cadeau princier de Louis XIV. Il y vécut tranquillement « passant sa vie à boire et à manger, comme s'il n'y eût pas de prince d'Orange ».

Louis XIV, attaqué par des forces supérieures, est obligé de faire face au continent. Deux généraux, dignes émules de Condé et de Turenne, se couvrent de gloire : **Luxembourg dans les Pays-Bas espagnols, Catinat sur les Alpes.**

6. Luxembourg. — Bataille de Fleurus (1690). Steinkerque (1692) et Nerwinden (1693). — Le maréchal de Luxembourg, placé à la tête de l'armée de Flandre pour combattre contre Guillaume d'Orange, est petit, bossu, maladif. Ce n'est pas sur l'apparence qu'il

faut juger les gens. Ce corps frêle et débile cache une âme vaillante et énergique. Luxembourg est un nouveau Condé, ardent, prompt dans ses résolutions. Bien souvent surpris, il avait un coup d'œil rapide et infaillible qui le tirait des plus mauvais pas. A **Fleurus**[1], il enlève 100 drapeaux et mérite le surnom de *tapissier de Notre-Dame*.

A **Steinkerque**[2], les ennemis envahissent tout à coup le camp à la pointe du jour; ils se glissent jusqu'aux tentes où dormait la noblesse de France. Les jeunes seigneurs n'ont que le temps de sauter à cheval, dans un costume négligé, de donner bravement de leur personne. Luxembourg est à leur tête; les ennemis sont repoussés. La cour applaudit ce beau fait d'armes et pendant quelque temps les cravates, nouées négligemment autour du cou, à la Steinkerque, sont à la mode.

A **Nerwinden**[3], la cavalerie renouvelle les exploits de Sénef : elle reste immobile sous les boulets ennemis : « Oh! l'insolente nation, » s'écrie Guillaume d'Orange, rendu furieux par cette ténacité qui déconcerte ses plans. « Qui me délivrera de ce petit bossu, » répète-t-il avec amertume. « M'a-t-il jamais vu le dos, » réplique finement le général français à qui le propos avait été rapporté !

La Belgique entière nous appartient, grâce aux belles victoires de Fleurus, Steinkerque et Nerwinden remportées par Luxembourg.

7. Catinat. Victoires de Staffarde (1690) et de la Marsaille (1693). — Sur les Alpes, un autre général **Catinat** se distingue par des vertus bien différentes. Simple, humain, réfléchi, Catinat ressemble à Turenne. Sa bravoure et sa bonté le faisaient chérir des soldats qui l'appelaient « le père la Pensée ».

Sorti des rangs du peuple, ce futur maréchal de France

---

1. *Fleurus*, ville de Belgique, près de la frontière française..
2. *Steinkerque*, ville de Belgique, entre Mons et Bruxelles.
3. *Nerwinden*, village de Belgique près de Liége.

avait lentement fait son chemin : chacun de ses grades fut conquis par un beau fait d'armes. Son origine roturière le faisait mal juger à la cour qui lui confiait à regret le commandement des armées. Quand il eut battu le duc de Savoie à **Staffarde** et à la **Marsaille**[1], Louvois lui écrivait : « Quoique vous ayez mal servi le roi dans cette campagne, sa Majesté veut bien vous conserver votre gratification. »

Une pareille injustice aurait rebuté une volonté moins énergique ; mais Catinat, âme antique, n'écoutait que la voix du devoir. Sa conscience qui ne lui reprochait rien « lui faisait endurer, avec la même patience, les rudesses de Louvois et les difficultés de cette dure guerre des Alpes. » (Michelet.)

8. Paix de Ryswick (1697). — La France est donc victorieuse ; mais ses succès la ruinent. Le peuple meurt de faim, tandis que l'on chante les *Te Deum* dans les églises. Suivant l'expression de Vauban, « la moitié du royaume vit des aumônes de l'autre ».

Louis XIV signe **la paix de Ryswick**[2] (1697). Vainqueur sur les champs de bataille, il est cependant obligé de souscrire aux conditions imposées par ses ennemis. De toutes les acquisitions faites en temps de paix et de guerre, *nous ne gardons que Strasbourg*. Suprême humiliation qui dut bien coûter à son orgueil, *Louis XIV reconnaît comme roi d'Angleterre son adversaire Guillaume d'Orange*. Tels étaient les fruits si peu glorieux de tant d'actions blâmables qui nous avaient fait perdre notre honneur et notre bonne renommée !

RÉSUMÉ

Louis XIV, inspiré par Louvois, soulève de nouveau toute l'Europe par la révocation de l'édit de Nantes (1685), les conquêtes en pleine paix de Strasbourg et de Luxembourg, et sa conduite odieuse envers la faible république de Gênes. Les

---

1. *Staffarde* et *la Marsaille*, villages du Piémont.
2. *Ryswick*, château près de la Haye, en Hollande.

puissances irritées forment la Ligue d'Augsbourg (1686).

L'Allemagne est exaspérée par l'inutile et barbare incendie du Palatinat. La précieuse alliance de l'Angleterre fait dès le début défaut à la France. Les tentatives pour chasser du trône d'Angleterre Guillaume d'Orange et pour rétablir le catholique Jacques II Stuart deviennent impossibles après le désastreux combat de la Hougue (1692).

Louis XIV est obligé de défendre nos frontières menacées. Luxembourg remporte sur Guillaume d'Orange les victoires de Fleurus, Steinkerque et Nerwinden ; il s'empare des Pays-Bas espagnols. Catinat bat le duc de Savoie à Staffarde et à la Marsaille.

La paix de Ryswick met fin à la guerre de la Ligue d'Augsbourg (1697). De toutes ses conquêtes, Louis XIV ne garde que Strasbourg; il reconnaît Guillaume d'Orange comme roi d'Angleterre.

Questions.

1. Enumérez les causes de la guerre de la Ligue d'Augsbourg?
2. Quels sont les divers moyens employés pour convertir les protestants?— Que firent les protestants plutôt que d'abjurer le protestantisme?
3. Que devinrent à l'étranger les protestants français après la révocation de l'édit de Nantes?
4. Que pensez-vous de l'incendie du Palatinat?
5. Sur quelle alliance comptait Louis XIV au commencement de la guerre? — Qui devint roi d'Angleterre?
6. Racontez la bataille de la Hougue.
7. Comparez les caractères des deux généraux Luxembourg et Catinat? — A quels autres généraux ressemblait chacun d'eux?
8. Pourquoi devons-nous aimer le caractère de Catinat?
9. Quelles sont les grandes victoires remportées par Luxembourg et par Catinat?
10. Quel est le traité qui a mis fin à la guerre de la Ligue d'Augsbourg? — Date. — Clauses.

Synchronisme. — 1682. Papin invente la première machine à vapeur.

DIX-HUITIÈME LEÇON

LA GUERRE DE LA SUCCESSION D'ESPAGNE MORT DE LOUIS XIV.

1. Le Testament de Charles II d'Espagne. — Le XVIIIe siècle commence: en ce moment les yeux de toute l'Europe sont anxieusement fixés sur un moribond dont l'agonie a duré plus de trente ans. *Le roi d'Espagne Charles II va mourir*; *il n'a pas d'enfants.* A qui va appartenir l'immense héritage espagnol, sur lequel, comme au temps de Charles-Quint, le soleil ne se couche pas?

Les deux plus proches parents du royal fantôme étaient *le roi de France et l'empereur d'Allemagne.* Fils tous les deux d'infantes espagnoles, ils avaient épousé deux sœurs de Charles II: Marie-Thérèse et Marguerite-Thérèse. Leurs droits étaient égaux. Qui sera Charlemagne? l'orgueilleux Louis XIV ou le puissant empereur?

Les esprits étaient dans l'attente; le malade était bien embarrassé. Les deux compétiteurs s'étaient à l'avance partagé les immenses dépouilles. Or, ni l'Espagne, ni le roi Charles II ne voulaient de démembrement. A la cour de Madrid, les sollicitations, les intrigues, les cabales redoublent d'intensité.

Enfin quelques jours avant sa mort, *Charles II se déclare.* « Au moment où il commençait à ne plus regarder les choses de ce monde qu'à la lueur de ce terrible flambeau qu'on allume aux mourants, » (SAINT-SIMON) il consulte le pape, fait ouvrir à l'Escurial [1] le tombeau de ses ancêtres, embrasse pieusement leurs os **et laisse par testament ses vastes États à un petit-fils de Louis XIV, Philippe d'Anjou,**

---

1. *Escurial,* village d'Espagne situé à 40 kilomètres au nord de Madrid, près duquel s'élèvent le palais et le monastère bâtis par Philippe II, en mémoire de la bataille de Saint-Quentin. Dans les caveaux de l'église se trouve la sépulture des rois d'Espagne.



à condition qu'il renoncera à tous ses droits sur la couronne de France (1700).

2. Le grand Conseil à Versailles. Présentation du roi d'Espagne Philippe V. — La nouvelle arrive à Versailles, mais est tenue cachée. Louis XIV réunit dans un grand conseil les sept ou huit plus hauts dignitaires du royaume. *Faut-il accepter l'héritage espagnol*



LOUIS XIV PRÉSENTE LE NOUVEAU ROI D'ESPAGNE

et faire encore une fois la guerre à l'Europe entière qui verra d'un œil jaloux cet accroissement inusité de la maison de France ? Doit-on suivre les conseils dictés par la prudence et la raison : *s'arranger à l'amiable avec l'empereur, partager avec lui les dépouilles*, chercher à posséder la Belgique et la ligne du Rhin ? Les avis sont partagés : Louis XIV se tait ; le conseil se sépare.

Pendant deux jours, le grand roi ne souffle mot, réfléchit à l'écart. Le matin du troisième jour, il fait ouvrir à deux battants la porte de son cabinet, prend Philippe d'Anjou par la main et le présente solennellement à la

foule des courtisans; « **Messieurs, voilà le roi d'Espagne!** » L'ambassadeur espagnol se jette aux pieds de Philippe V, son maître, et dans sa joie s'écrie : « Sire, il n'y a plus de Pyrénées [1]. »

3. Fautes de Louis XIV. La Coalition. — *L'Empereur, indigné de la mauvaise foi de Louis XIV, déclare aussitôt la guerre.* Sera-t-il suivi par l'Europe? C'est douteux; car les peuples, lassés par ces interminables luttes, désirent ardemment jouir des bienfaits de la paix.

Mais le fol orgueil de Louis XIV l'emporte sur la sagesse et la loyauté. Malgré les clauses du testament, *il conserve à son petit-fils tous ses droits sur la couronne de France.* Jacques II Stuart vient à mourir; des honneurs royaux sont rendus dans le château de Versailles à son fils Jacques III; *en dépit des clauses du traité de Ryswick, le Stuart est hardiment reconnu roi d'Angleterre.*

C'était jeter un défi à l'Europe. Ce manque de sincérité exaspère les hésitants indignement provoqués. L'Angleterre, l'Allemagne, la Hollande, le Brandebourg, le Portugal et la Savoie, **forment une vaste coalition.**

4. La Coalition et ses généraux. La France et ses généraux. (1701). — *En quel état se trouvaient les belligérants au moment où éclate cette longue guerre qui va ensanglanter l'Europe?* Les coalisés ont pour eux le nombre; ils ont le bonheur de posséder deux éminents généraux, Marlborough et le prince Eugène, qui dirigent leurs efforts après la mort de Guillaume d'Orange (1702).

L'Anglais **Marlborough** a servi autrefois sous les ordres de Turenne; à nos dépens il a profité de ces excellentes leçons qui lui permettent de nous infliger de grands désastres.

Le Prince Eugène est un Français, neveu de Mazarin. De cet homme entreprenant, Louis XIV a voulu faire un

---

1. L'expression *il n'y a plus de Pyrénées* veut dire que l'Espagne et la France sont devenues deux nations amies entre lesquelles les Pyrénées ne dressent plus un mur infranchissable.



abbé. Cette âme active s'irrite, regimbe ; Eugène enfin, pour donner libre carrière à son humeur belliqueuse, offre son épée à l'Empereur, se signale contre les Turcs, devient l'inspirateur et le plus ferme soutien de la politique impériale.

La France et l'Espagne sont-elles capables de lutter contre des ennemis fortement organisés, dirigés par deux hommes supérieurs? La France n'a plus cette ardeur juvénile qui la faisait courir à la victoire. Tant de guerres, tant de folies coûteuses l'ont épuisée. Peut-elle au moins compter sur son alliée d'Espagne? Mais la vaste monarchie espagnole « n'est plus qu'un corps sans âme »; elle est à terre, complètement brisée.

Pour restaurer, ou tout au moins étayer [1] ces deux grands édifices, dont l'un menaçait ruine et l'autre croulait de toutes parts, il aurait fallu un esprit jeune et vigoureux qui aurait à force de hardiesse dompté l'inconstante fortune. *Mais Louis XIV vieillissait;* avec les années ses défauts s'étaient accrus. Infatué de sa personne, il se croyait infaillible ; il prétendait du fond de son cabinet diriger au loin les opérations militaires.

Aussi les grands généraux, comme l'heureux Villars, le prudent Berwick, l'entreprenant Vendôme sont éloignés. Les malheurs tireront plus tard de leur disgrâce ces hommes supérieurs qui auront la gloire de sauver la France.

Seuls étaient en honneur les courtisans, les vils flatteurs à qui la médiocrité donnait l'obéissance et la souplesse qu'exigeait le grand roi. Le présomptueux La Feuillade fut mis à la tête des armées ; il fut vaincu comme Marsin, Tallard, Villeroy. Ce dernier était le favori de Louis XIV. Heureux nos ennemis quand ils avaient ce fanfaron pour adversaire.

Villeroy, Villeroy,
Qui si bien servit le roi...
Guillaume.

1. *Etayer*, soutenir avec de grosses poutres ou étais une maison, un mur qui menacent ruine.

5. Les défaites. — Quoi d'étonnant si les défaites arrivent coup sur coup. Le sot Villeroy se laisse prendre dans **Crémone** [1] (1702). Le prince Eugène s'introduit dans la place la nuit par un égout; les Français sont surpris. Etonné de ce vacarme inusité, Villeroy sort de son lit, va dans la rue et tombe au plus épais des ennemis. Il est enlevé. Mais l'alarme est donnée ; les Impériaux sont repoussés. Etrange aventure, doublement heureuse : Crémone est délivrée, l'armée débarrassée de son chef incapable.

Français, rendez grâce à Bellone [2].
Votre bonheur est sans égal ;
Vous avez conservé Crémone,
Et perdu votre général.

Telle est la plaisante chanson qui tourne en ridicule le général vaincu. Le rire fait quelquefois oublier la honte. Nos vainqueurs ne sont pas épargnés par le malin peuple de Paris que la défaite rend furieux. Le grand Marlborough, qui « s'en va-t-en guerre », doit sa renommée à ses talents militaires et plus encore à l'air populaire que tant de générations ont fredonné jusqu'à nos jours.

A partir de ce moment, ce ne sont que revers. Par la défaite d'*Hochstedt* (1704), nous sommes chassés de l'Allemagne ; battus à *Turin* (1706), nous abandonnons l'Italie ; vaincus à *Ramillies* (1706) et à *Oudenarde* [3] (1708), nous perdons les Pays-Bas espagnols. La France connaît les mauvais jours de l'invasion : Lille et Toulon sont assiégés.

6. L'hiver de 1709. — Tout s'assombrit ; la nature elle-même nous déclare la guerre. *L'hiver de* 1709 arrive avec un épouvantable cortège de maux et d'horreurs. Les fleuves et les rivières gèlent ; le cours impétueux du Rhône est lui-même arrêté par les glaces ; la mer est prise

---

1. *Crémone,* ville du nord de l'Italie, située près du Pô.
2. *Bellone,* déesse de la guerre.
3. *Hochstedt,* ville de l'Allemagne du sud, sur le Danube. — *Turin,* capitale du Piémont. — *Ramillies* et *Oudenarde*, villes de Belgique.

sur les côtes. Tous les arbres meurent; la famine est générale.

Les domestiques du roi vont mendier dans les rues de Versailles. Louis XIV est réduit à manger du pain de misère fait avec de l'avoine.

Si les grands sont éprouvés, quelles ne devaient pas être les souffrances des petits! Les hôpitaux pris d'assaut regorgent de malades. Dans les champs la désolation est à son comble. « On voit, dit un contemporain [1], certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés par le soleil. Ils ont comme une voix articulée, et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine; et, en effet, ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières, où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines. »

7. Bataille de Malplaquet (1709). — Dévouement de Fénelon. — La France agonise, sans espoir de remède; Louis XIV, éperdu, tire de la disgrâce son meilleur général **Villars**, et lui confie sa plus belle armée pour défendre la frontière envahie. C'est un chef habile, entreprenant, l'enfant chéri de la Fortune. Dans la détresse commune, les troupes ne sont plus nourries. Officiers et soldats, mourants de faim, poursuivent vainement Villars de leurs prières : « Monsieur le Maréchal, donnez-nous notre pain de chaque jour! »

Le matin, avant de livrer la bataille de **Malplaquet** [2], du pain, heureux hasard, est distribué aux troupes. Le canon tonne; ces affamés le jettent pour courir plus vite à l'ennemi. Le choc fut formidable; longtemps la victoire demeura incertaine. *Mais Villars est blessé;* Marlborough profite du désarroi et lance vingt bataillons sur le centre de l'armée française; nous sommes rompus et forcés de reculer. *Cette défaite était cependant presque une victoire : nous avions perdu* 8,000 *hommes et les ennemis* 18,000.

---

1. La Bruyère, *Les Caractères.*
2. *Malplaquet,* petit village du département du Nord, près de Cambrai.

L'archevêque de Cambrai **Fénelon** se signale par un magnifique élan de charité. Après la sanglante bataille, livrée aux portes de Cambrai, il fait recueillir les blessés français et ennemis; son palais archiépiscopal devient une ambulance. Le généreux prélat s'assied au chevet des malades, panse les plaies, distribue aux mourants des paroles de consolation et d'espérance. Dévouement sublime qui excite l'admiration universelle!

8. Les négociations. — Belle conduite de Louis XIV dans le malheur. — Comment sortir de cette situation sans issue? La famine enlève des populations entières; les ennemis que la victoire rend audacieux arrivent jusque sous les murs de Paris.

L'orgueil du grand roi fléchit. Lui, si hautain, fait pour se procurer de l'argent les honneurs de Versailles à un homme méprisable *Samuel Bernard*, qui s'est enrichi aux dépens de la France; il choie, cajole, comble de prévenances l'opulent financier.

L'effondrement est général : *Louis XIV vaincu demande humblement la paix.* Il est résolu à faire les plus lourds sacrifices ; il abandonne toutes ses conquêtes. « J'ai oublié ma gloire, » avoue avec humilité le monarque qui naguère aspirait à la domination.

La réponse des ennemis est impitoyable. Ils exigent non seulement la cession de nombreuses provinces ; mais, à la défaite, ils veulent ajouter le déshonneur. Louis XIV doit lui même chasser d'Espagne son petit-fils Philippe V. « On voit bien que vous n'êtes pas habitués à vaincre, » répond avec indignation l'ambassadeur français.

C'était trop d'arrogance; le vieux roi relève superbement la tête : « *S'il faut faire la guerre, j'aime mieux la faire à mes ennemis qu'à mes enfants !* » Dans le malheur, les grandes âmes se retrouvent: autant dans la prospérité Louis XIV s'était montré dur et hautain, *autant l'adversité le rendit noble et imposant*. Dans une fière lettre adressée à son peuple, **il reconnaît ses fautes,** demande un dernier effort pour chasser l'insolent ennemi. Le peuple tout entier qui

souffre et meurt de faim tressaille d'indignation à la voix de son roi qui l'implore. *Les guerres de conquêtes sont finies : c'est une guerre nationale qui commence. Jamais Louis XIV ne fut aussi grand que dans son extrême infortune.*

9. Victoires de Villaviciosa (1710) et de Denain (1712). — Le désespoir avait autrefois sauvé les



BATAILLE DE DENAIN

Hollandais ; il donne aux Français l'héroïsme nécessaire pour vaincre.

Philippe V avait été chassé de son trône par les Anglais et les Portugais. **Vendôme**, étrange général, qui se lève à quatre heures du soir, se laisse toujours surprendre, et qui toujours par son audace rétablit les affaires, gagne la belle victoire de **Villaviciosa** [1]. Le soir de la journée, Philippe V couche sur un lit fait avec les drapeaux enlevés à l'ennemi. *L'Espagne est délivrée.*

1. *Villaviciosa,* ville d'Espagne dans la Nouvelle-Castille, non loin de Madrid.

Les ennemis eux-mêmes sont lassés de cette guerre si longue et si meurtrière. L'empereur vient à mourir : La couronne impériale appartient à son fils l'archiduc Charles que la coalition voulait faire arriver au trône d'Espagne, à la place de Philippe V. Ce n'était plus la peine d'abaisser Louis XIV pour faire un nouveau Charles-Quint. *L'Angleterre se retire de la lutte.*

Cent mille Impériaux et Hollandais, commandés par *le prince Eugène,* sont encore en France ; ils assiègent les dernières places fortes qui résistent pour marcher ensuite sur Paris. Quelques courtisans conseillent à Louis XIV de se retirer derrière la Loire. Le vieux roi, quelque accablé qu'il fût par les revers, s'indigne de cette lâche proposition, dictée par la peur. Il confie sa dernière armée à l'illustre **Villars**. « Je vous remets, lui dit-il avec une noble grandeur d'âme et les larmes aux yeux, les forces et le salut de l'Etat ; je connais votre zèle et la valeur de nos troupes ; mais enfin, si la fortune leur était contraire, je compterais aller à Péronne ou à Saint-Quentin, y ramasser tout ce que j'aurais de troupes, faire un dernier effort avec vous et périr ensemble ou sauver l'Etat ! » Sublimes paroles qui effacent toutes les fautes inspirées par l'orgueil !

Le valeureux Villars remporte l'immortelle victoire de **Denain** [1]. Ce n'est pas seulement une journée heureuse qui nous couvre de gloire : *c'est une éclatante revanche après dix ans de défaites ; c'est le salut miraculeux de notre patrie !*

10. Traités d'Utrecht. (1713-1714). — La paix est signée à **Utrecht** [2]. *Louis XIV, malgré ses récents succès, est bien vaincu.* Il avait voulu, en acceptant pour son petit-fils Philippe V l'héritage de Charles II, empêcher le démembrement de la monarchie espagnole : **le vaste empire espagnol est partagé** : Philippe V est maintenu sur le trône d'Espagne ; mais de ses immenses possessions, il ne conserve que l'Amérique. A l'Empereur sont donnés le

---

1. *Denain,* ville du département du Nord, près de Valenciennes.
2. *Utrecht,* ville de Hollande, célèbre par ses fabriques de velours.

royaume de Naples, le Milanais, les Pays-Bas espagnols. Le duc de Savoie reçoit la Sicile.

L'Angleterre nous prend *Terre-Neuve*[1] et l'embouchure du Saint-Laurent; elle nous laisse seulement les petites îles de *Saint-Pierre et Miquelon et le droit de pêcher la morue.* Elle garde la formidable position de *Gibraltar*[2] en Espagne. **Elle devient la maîtresse des mers.**

Deux nouveaux rois sont reconnus en Europe: le duc de Savoie devient **roi de Sicile (futur royaume d'Italie)**; l'électeur de Brandebourg est **roi de Prusse**. Ces nouvelles monarchies sont aujourd'hui les audacieuses rivales de la France.

L'œuvre des grands traités de Westphalie est détruite. La France n'est plus à la tête des nations. Les coalitions européennes arrêtent l'ambition exagérée de la France, comme elles avaient autrefois mis un frein à la puissance envahissante de la maison d'Autriche.

11. Mort de Louis XIV (**1er septembre 1715**). — Le roi ne survécut pas longtemps à ces douloureux traités. Les dernières années de ce long règne furent encore assombries par des morts soudaines qui affligèrent le grand Roi. Son fils, le Dauphin, ses deux petits-fils, le duc de Bourgogne et le duc de Berry, et tant d'autres meurent subitement. Il ne reste plus à ce languissant vieillard, fier naguère de sa nombreuse postérité, que le roi d'Espagne et un faible enfant de cinq ans, son successeur, le futur roi **Louis XV**. C'est dans les larmes que se termine cette existence autrefois si brillante (1er septembre 1715).

« *Dieu seul est grand, mes frères,* » s'écria l'évêque Massillon en prononçant l'oraison funèbre de Louis XIV. Paroles vraies et superbes, qui sont la plus amère critique du règne tout entier du grand Roi.

L'orgueil fit oublier à Louis XIV que toute puissance en

---

1. *Terre-Neuve*, île de l'Amérique du Nord, en face de l'embouchure du Saint-Laurent, grand fleuve du Canada; au large se trouvent les vastes bancs où se pêche la morue.

2. *Gibraltar*, ville d'Espagne, clef du détroit de Gibraltar.

ce monde est passagère et peut facilement se briser. Grâce à sa folle ambition un lugubre cortège de calamités et de ruines s'est abattu sur notre pays.

Et cependant, malgré toutes ses fautes, ses duretés, son luxe, ce roi sera toujours, pour nous autres Français, **Louis le Grand**. Sous son règne longtemps glorieux, la France n'a-t-elle pas été, pendant trois quarts de siècle, la première des nations ? N'a-t-elle pas brillé d'un radieux éclat grâce à ces hommes de génie encouragés et protégés par le grand monarque ? *Le siècle de Louis XIV sera toujours un des plus remarquables parmi ceux dont s'enorgueillit l'histoire de l'humanité !*

RÉSUMÉ

Au commencement du XVIIIe siècle, le roi d'Espagne Charles II meurt sans enfants; il laisse par testament ses nombreuses couronnes au petit-fils de Louis XIV, Philippe d'Anjou, qui devient roi d'Espagne sous le nom de Philippe V.

Louis XIV, par sa mauvaise foi, soulève toute l'Europe contre lui. La coalition, dirigée par deux hommes de génie, Marlborough et le prince Eugène, bat facilement les mauvais généraux de Louis XIV à Crémone, Hochstedt, Turin, Ramillies, Oudenarde.

La France est abattue; le rigoureux hiver de 1709 rend la misère affreuse. En vain le fougueux Villars livre l'inutile et sanglante bataille de Malplaquet (1709).

Louis XIV s'humilie, reconnaît ses fautes dans une lettre célèbre adressée à son peuple, demande humblement la paix. Dans le malheur, il devient vraiment grand.

Il confie ses dernières armées à Vendôme et à Villars qui sauvent la France par les victoires de Villaviciosa (1710) et de Denain (1712).

Les traités d'Utrecht (1713-1714) mettent un terme à la prépondérance de la France. C'est au milieu des larmes que se termine l'existence du grand roi (1er septembre 1715).

Questions.

1. Quels étaient les deux princes de l'Europe qui espéraient recueillir l'héritage du roi d'Espagne Charles II? — Comment étaient-ils parents avec Charles II? — A qui ce dernier a-t-il laissé la monarchie espagnole?

2. Par quelles fautes Louis XIV

a-t-il soulevé l'Europe entière contre lui? — Quels sont les peuples qui formèrent une coalition contre la France?

3. Comparer les généraux de la coalition et ceux de la France pendant les premières années de la guerre de la succession d'Espagne.

4. Quelles sont les défaites essuyées par les Français pendant la guerre de la Succession d'Espagne?

5. Dites ce que vous savez sur l'hiver de 1709.

6. Etablissez que Louis XIV s'est montré surtout grand dans le malheur. (A. Il accepte les rigoureuses conditions de l'ennemi. — B. Il ne rejette que l'odieuse proposition de combattre contre son petit-fils. — C. Sa fière lettre au peuple français et ses belles paroles à Villars.)

7. Quelles sont les deux grandes victoires remportées par Villars et Vendôme?

8. Traités d'Utrecht. — En quelles années ont-ils été signés? — Clauses. (A. Partage de la monarchie espagnole. — B. Clauses relatives à l'Angleterre et à la France. — C. Les deux nouvelles royautés qui se forment en Europe.)

9. En quelle année mourut Louis XIV? — Quel jugement peut-on porter sur ce roi?

Synchronismes. — 1689. Le czar Pierre le Grand monte sur le trône de Russie, et fonde Saint-Pétersbourg. — (1700-1709.) Lutte de Pierre le Grand et du roi de Suède Charles XII. Les Russes sont vaincus à Narva (1700), mais gagnent la bataille décisive de Pultawa (1709). *La Russie devient une nation européenne.*

DIX-NEUVIÈME LEÇON

LA RÉGENCE DU DUC D'ORLÉANS. — GUERRE DE LA SUCCESSION DE POLOGNE

1. **Mauvaise éducation du roi Louis XV.** — « Changez l'éducation d'un homme et vous changerez son carac-

---

TABLEAU GÉNÉALOGIQUE DE LA FAMILLE DE LOUIS XIV

LOUIS XIV

LE GRAND DAUPHIN, mort en 1701.

LE DUC DE BOURGOGNE mort en 1712.	PHILIPPE D'ANJOU (*Philippe V, roi d'Espagne.*)	LE DUC DE BERRY
LOUIS XV		

tère. » La façon dont fut élevé l'arrière-petit-fils de Louis XIV, le roi **Louis XV**, montre quelle est la vérité de cette maxime.

Louis XV enfant avait de nombreuses qualités : son intelligence était vive; affectueux et doux, il aurait aimé et compris le bien. Malheureusement, toutes ces heureuses dispositions furent gâtées et détruites par le plus pernicieux des poisons : *la flatterie.*

Arrivé au trône à l'âge de cinq ans, au moment où le commun des mortels est encore sous la tutelle des femmes, il fut dès cet instant bassement loué par la foule des courtisans. Faisait-on travailler le royal élève : « Prenez garde à sa santé, » répétaient à l'envi tous les adulateurs. Ceux-là mêmes corrompaient cette généreuse nature qui, par leurs fonctions, auraient dû réagir contre ces sottes flatteries. « Tout ce peuple est à vous, vous en êtes le maître, » disait à ce bambin, bientôt enivré de sa puissance, le gouverneur des Enfants de France, le maréchal de Villeroy, en montrant la foule des Parisiens réunie dans le jardin des Tuileries.

Qu'arriva-t-il? Ce petit prince, choyé, loué à l'excès, crut que le monde était fait pour sa royale personne. Les aimables qualités disparurent et firent place à **l'égoïsme**.

Longtemps le peuple, qui croyait aux vertus de son roi, eut pour lui une sincère affection. *Le Bien-Aimé*, tel est le nom qui fut donné à Louis XV dans un moment d'enthousiasme. Le monarque ingrat répondit à ces marques de vive sympathie en se désintéressant des affaires publiques. Devenu grand, il exerça son métier de roi avec la même aversion qu'un élève paresseux fait un fastidieux pensum ; aussi la France fut plongée dans un abîme de honte et d'humiliation.

L'égoïste n'eut jamais une parole de repentir : « *Après moi le déluge*, » répondait-il aux hommes sensés et honnêtes qui, par leur attitude embarrassée, blâmaient la conduite déshonorante de leur souverain.

Détestables flatteurs, présent le plus funeste,
Que puisse faire aux rois la colère céleste.

2. Philippe d'Orléans régent et son ministre le cardinal Dubois (1715-1723).—A la mort de Louis XIV le nouveau roi n'avait que cinq ans. La régence fut exercée par **Philippe d'Orléans**, son plus proche parent. Ce prince avait lui aussi toutes les qualités : il était aimable, spirituel, éloquent. Sa mère disait qu'au moment de sa naissance les génies bienfaisants lui avaient octroyé tous les dons. Mais une fée, méchante et vieille, survint à l'improviste, et sournoisement lui fit le plus triste des cadeaux : **la paresse.** *Le travail fut l'inestimable trésor dont fut privé Philippe d'Orléans.*

Son précepteur était *l'abbé Dubois.* « De ce petit homme, maigre, effilé, à la mine de fouine, » chez qui étaient réunis tous les vices, Philippe fit un ministre des Affaires étrangères et un cardinal, au grand scandale de tout le monde. Souple, intrigant, peu scrupuleux, *mais travailleur acharné*, Dubois prit un grand ascendant sur son indolent élève.

Avec un paresseux et un fourbe pour maîtres, la France ne pouvait qu'être mal dirigée. A l'extérieur, la grande politique de Henri IV, de Richelieu et de Louis XIV fut abandonnée. A l'intérieur, notre pays épuisé fut livré à la plus cruelle des folies : le système de Law.

3. Guerre avec l'Espagne. Renversement des alliances (1716-1720). — *Comment la France fut-elle amenée à devenir l'ennemie de l'Espagne, son ancienne alliée, et l'amie de l'Angleterre et de l'Empire, ses vieux adversaires ?*

Le roi d'Espagne Philippe V a pour premier ministre un Italien, le **cardinal Albéroni.** Moitié bouffon, moitié homme d'État, ce fils d'un jardinier de Parme a su capter la confiance de la reine d'Espagne, sa compatriote, en cuisinant, de sa propre main, des plats de leur pays natal. Devenu tout-puissant, il veut régénérer l'Espagne, lui rendre les provinces perdues par les traités d'Utrecht : le riant royaume de Naples et les grasses plaines des Pays-Bas. Son ambition ne connaît pas de bornes : il désire donner la régence du royaume de France à son maître Philippe V et placer Jac-

ques III Stuart sur le trône d'Angleterre. Rêves insensés : un nain ne brave pas impunément de formidables géants :

> L'homme est ainsi bâti; quand un sujet l'enflamme,
> L'impossibilité disparaît à son âme.

Une guerre ne fut pas même nécessaire pour mettre à la raison ce sot ambitieux. La flotte espagnole, surprise par les Anglais, est coulée; les Français se montrent à peine sur les Pyrénées que la cour de Madrid demande la paix. Albéroni est exilé. Qu'avait gagné la France à cette guerre risible : son alliée, l'Espagne, avait été humiliée et de longtemps ne pouvait plus compter.

4. Système de Law (1719-1720). — Le régent ne fut pas plus heureux, lorsqu'à l'intérieur il voulut d'un seul coup rendre son ancienne prospérité à la France, ruinée par les longues guerres et les folies coûteuses de Louis XIV.

La dette de la France était énorme : 2 milliards et demi. Un écossais, Law [1], prétendit posséder un secret infaillible pour donner à notre pays la richesse qui lui manquait. *Nous n'avions plus d'or et d'argent, on pouvait s'en passer en créant le papier-monnaie.*

Aujourd'hui, nous nous servons du *billet de banque.* Nous avons confiance dans ce carré de papier, orné de vignettes, qui sort de la Banque de France. Pourquoi? Toutes les fois que des billets sont mis en circulation, une valeur équivalente d'or ou d'argent est placée en dépôt dans les caves de la Banque. Avons-nous dans notre portefeuille un de ces précieux billets et désirons-nous le convertir en or, nous allons à l'hôtel de la Banque, et immédiatement un employé nous compte la même somme en monnaie d'or.

Law livra au public, non pas des billets de banque, mais des actions de 500 francs. *Leur valeur était assurée par de riches mines d'or* qui, disait-on, se trouvaient bien loin en Amérique, dans la Louisiane. Tout le monde voulut avoir en sa possession ce papier envié dont le prix monta jusqu'à 20,000 francs.

---

1. *Law*, prononcez *Lass*.

Ce fut une fièvre, un délire. La foule se bousculait, s'écrasait dans l'étroite, infecte et boueuse rue Quincampoix, où se trouvaient les comptoirs de Law. D'énormes fortunes furent faites. André, fils d'un peaussier[1] de Montélimar[2], gagna 70 millions; un garçon de cabaret, ayant réalisé 30 millions, passa en Angleterre : au bout de quelques années, il revint en France, éclaboussant son monde avec ses allures et ses équipages de mylord anglais. La bosse d'un bossu, *Bamborio,* enrichit pour la première fois son possesseur; elle servit de pupître aux gens affairés qui faisaient précipitamment leurs comptes sur la voie publique. Les nobles donnèrent l'exemple de cette basse cupidité : un comte *de Horn*, allié aux plus grandes familles, devint assassin pour dépouiller un heureux gagnant.

Tout à coup de sinistres bruits circulent : *les mines d'or du Mississipi n'existent qu'en rêve; tout ce papier n'a plus de valeur.* Chacun courut se débarrasser à vil prix de ces actions chèrement achetées : ce fut un effondrement général. Beaucoup se retrouvèrent « Gros-Jean comme devant ».

Lundi, j'achetai des actions;
Mardi, je gagnai des millions;
Mercredi, j'ornai mon ménage;
Et jeudi, je pris équipage;
Vendredi, je m'en fus au bal;
Et samedi, à l'hôpital.

Law, ruiné lui-même, quitta le royaume poursuivi par l'exécration universelle. La dette de notre pays était plus forte qu'avant. *La déplorable fantaisie du régent avait encore appauvri la France.*

5. Morts du régent et du cardinal Dubois (1723). — Philippe d'Orléans et le cardinal Dubois ne tardèrent pas à mourir. Ils auraient pu être les génies bienfaisants de notre pays. Grâce à leur politique aventureuse, nous étions

1. *Peaussier*, ouvrier qui prépare les peaux.
2. *Montélimar*, chef-lieu d'arrondissement du département de la Drôme.

isolés au dehors, privés même de l'alliance de l'Espagne, notre ancienne amie; à l'intérieur, la France sans ressources avait besoin de repos pour retrouver la richesse et la prospérité.

6. Ministère du duc de Bourbon (1723-1726). — Louis XV était devenu majeur. « A d'autres le souci des affaires, » pensa le flegmatique monarque. **Le duc de Bourbon**, descendant du grand Condé, devint premier ministre.

Il n'eut qu'une seule ambition : marier son maître avec une princesse qui lui devrait son élévation, le soutiendrait au pouvoir. Nombreuses étaient en Europe les filles de roi qui pouvaient prétendre à la main du jeune Louis XV. *A l'étonnement général, l'heureuse élue fut la plus pauvre, la moins en vue,* **Marie Leckzinska**[1], *fille du roi détrôné de Pologne Stanislas Leckzinski.* La future reine de France vivait à Wissembourg[2] avec son père dans le dénûment le plus complet. L'humble Marie n'accepta qu'avec tristesse sa nouvelle fortune; bonne et douce, elle n'eut aucun pouvoir sur son égoïste époux.

Bourbon fut bien vite disgracié. Il partait un jour pour la chasse. « Mon cousin, ne me faites pas attendre, » lui dit plaisamment Louis XV. Le soir, en rentrant à Versailles, un capitaine des gardes remit au premier ministre un ordre du roi : « Prière au cousin affectionné d'aller se reposer des fatigues du pouvoir dans son magnifique domaine de Chantilly. »

7. Le cardinal Fleury (1726-1743). La guerre de la succession de Pologne (1733-1738). — L'ancien précepteur de Louis XV, un vieillard de 70 ans, le **cardinal Fleury**, prit la lourde succession du duc de Bourbon.

Fleury avait passé inaperçu jusqu'alors. Timide et doux, il vivait à l'écart, attendait patiemment l'heure de

---

1. *Leckzinska.* Les noms propres de personnes se terminent en polonais généralement en I pour les hommes et en A pour les femmes. Exemple : Stanislas Leckzinski et Marie Leckzinska.

2. *Wissembourg,* petite ville au nord de l'Alsace, célèbre par le premier combat livré entre Français et Allemands en 1870.

son arrivée aux grandeurs. Premier ministre, *le bon cardinal voulut assurer le bonheur de la France, en lui donnant, après tant d'orages, quelques années de paix et de tranquillité,* félicité inconnue depuis l'époque prospère du brave Béarnais Henri IV.

L'humeur aventureuse des Français était cependant si grande *que le pacifique Fleury fut lui-même entraîné à la guerre.* Auguste II, roi de Pologne, venait de mourir. 100.000 seigneurs polonais, montés sur de superbes coursiers, défilèrent dans une plaine près de Varsovie au grand galop, en brandissant leurs sabres au-dessus de la tête; *à l'unanimité, ils proclamèrent roi leur ancien souverain Stanislas Leckzinski.*

La jeune noblesse de France, toujours enthousiaste, prit fait et cause pour le beau-père de Louis XV. Elle soutenait que l'honneur national était engagé, d'autant plus que 40.000 Russes et Autrichiens, jaloux de l'influence française en Pologne, assiégeaient Stanislas dans la ville de **Dantzick**[1].

8. Dévouement du comte de Plélo. — Comment aller si loin au secours de nos amis les Polonais? Fleury, prudent jusqu'à l'excès, prit *la pire des résolutions.* Il envoya seulement 1,500 hommes avec 3 vaisseaux pour délivrer la ville, bloquée par d'imposantes forces. La faible troupe française, arrêtée par les puissantes lignes des ennemis, n'osa attaquer et reprit le chemin de la France. Il fallait passer par Copenhague, la clef des détroits de la Baltique.

L'ambassadeur français près la cour de Danemarck était un Breton, intrépide et ferme, **le comte de Plélo.** Tant de pusillanimité indigna cette âme hardie.

Plélo monte sur les vaisseaux, harangue soldats et matelots : « Eh quoi! le roi ordonne de combattre et de périr, et l'on compte le nombre des adversaires! Non, des Français ne sauraient fuir devant le danger. Plutôt que de voir une telle honte, *il partira seul* et courra au-devant d'une mort

---

1. *Dantzick.* Grande place forte et importante ville de commerce de la Prusse orientale, près de l'embouchure de la Vistule.

glorieuse pour venger l'humiliation faite à nos drapeaux! »

Ces fières et patriotiques paroles sont saluées par d'unanimes applaudissements; tous ces nobles cœurs brûlent de suivre leur chef improvisé.

Les 1,500 Français arrivent sous les murs de Dantzick, se précipitent droit devant eux, enlèvent trois lignes de retranchements : entourés par leurs nombreux ennemis, ils se serrent vaillamment autour du drapeau : ces héros périssent presque tous. C'est un dévouement aussi admirable que celui de Léonidas et des 300 Spartiates, dont les Grecs anciens se montrèrent si fiers [1] !

Dantzick est pris par les Russes et les Autrichiens; Stanislas s'enfuit, déguisé en matelot. La guerre se fait sur les frontières de la France : nous sommes partout victorieux. **Villars**, âgé de 80 ans, remporte ses dernières victoires en Italie ; les Espagnols, nos alliés pendant cette guerre, prennent le royaume de Naples; **Berwick**, un vieux général de l'époque de Louis XIV, a la tête emportée au siège de Philippsbourg [2] sur le Rhin; les soldats vengent la mort de leur chef en s'emparant de la place. Villars envie le bonheur de son illustre compagnon d'armes, mort au champ d'honneur.

9. Traité de Vienne (1738). — La paix est signée à **Vienne.** *La honte des traités d'Utrecht est en partie effacée.* Un infant espagnol devient roi de Naples; la **Lorraine** est donnée avec le titre de roi à Stanislas Leckzinski, *à condition que cette province nous appartiendra à la mort du beau-père de Louis XV.*

RÉSUMÉ

Pendant la minorité de Louis XV, arrière-petit-fils de Louis XIV, la France est gouvernée par le régent Philippe

---

1. Allusion au combat des *Thermopyles.* Les Thermopyles sont un célèbre défilé qui protège le nord de la Grèce. En 480 (avant J.-C.), 300 Spartiates, commandés par leur roi Léonidas, défendirent le passage pendant plusieurs jours contre plus d'un million de Perses, conduits par le roi Xerxès. Enveloppés à la fin, les Spartiates se firent tuer plutôt que de se rendre.
2. *Philippsbourg*, petite ville du grand-duché de Bade.

d'Orléans, qui a pour conseiller le cardinal Dubois. Les deux principaux faits du gouvernement de la régence sont à l'intérieur le système de Law, à l'extérieur l'alliance avec l'Angleterre et l'empereur, la guerre avec notre ancienne alliée l'Espagne (1715-1723).

Sous le ministère du duc de Bourbon (1723-1726), Louis XV épouse Marie Leckzinska, fille du roi détrôné de Pologne Stanislas Leckzinski.

Le cardinal Fleury (1726-1743) réussit par sa politique pacifique à donner à la France le calme et la prospérité. Malheureusement ce prudent ministre n'a pas l'énergie nécessaire pour empêcher l'impolitique guerre de la succession de Pologne (1733-1738), célèbre par le dévouement du comte de Plélo au siège de Dantzick.

Par la paix de Vienne (1738), la Lorraine est cédée à Stanislas Leckzinski qui conserve le titre de roi, mais cette province doit appartenir à la France après la mort du roi détrôné de Pologne.

Questions.

1. Comment la mauvaise éducation donnée à Louis XV a-t-elle fait de ce prince un des plus mauvais rois de France ?

2. Dites ce que vous savez sur les caractères du régent Philippe d'Orléans et de son ministre Dubois.

3. Quels étaient les projets du cardinal Albéroni, et comment ces projets ont-ils amené un renversement des alliances en Europe ?

4. Pourquoi avons-nous aujourd'hui pleine confiance dans le billet de la Banque de France ? — Pourquoi les actions de la banque de Law furent-elles si vite dépréciées ?

5. Quel est le grand fait du ministère du duc de Bourbon ?

6. Quel était le caractère du cardinal Fleury et comment ce ministre pacifique fut-il entraîné à la guerre de la succession de Pologne ?

7. En quelle année a été signé le traité de Vienne ? — Clauses.

Narration historique. — *Dévouement du comte de Plélo.*

Début (à trouver par l'élève).

1. Les 1,500 Français envoyés à Dantzick. — Leur retour à Copenhague.
2. Le comte de Plélo, ambassadeur près la cour de Danemark. Son discours aux soldats.
3. Conduite glorieuse des Français à Dantzick. Leur mort.

Conclusion. — Dévouement aussi admirable que celui de Léonidas et des 300 Spartiates aux Thermopyles. — Nous autres Français nous devons être fiers d'un tel acte d'héroïsme.

Synchronisme. — 1720. Peste de Marseille. Dévouements de l'évêque Belsunce et du chevalier Roze.

VINGTIÈME LEÇON

LA GUERRE DE LA SUCCESSION D'AUTRICHE (1741-1748). — DUPLEIX ET L'EMPIRE COLONIAL DES INDES.

1. Causes de la guerre de la succession d'Autriche (1741-1748). — La paix ne dura pas longtemps : le pacifique Fleury fut entraîné à une nouvelle guerre, celle de la **succession d'Autriche.**

L'empereur d'Allemagne *Charles VI* n'avait qu'une fille : *Marie-Thérèse.* Il savait que les faibles ont toujours tort et qu'après sa mort de nombreux princes peu scrupuleux chercheraient à dépouiller une pauvre femme, presque une enfant, qui n'avait pour toute défense que la justice de sa cause.

De son vivant, l'empereur avait signé des traités avec les souverains de l'Europe; tous lui promirent solennellement, sous la foi du serment, de respecter les droits de Marie-Thérèse. A peine Charles VI fut mort, aussitôt tous ces princes avides se ruèrent sur la proie qui s'offrait sans défense. L'Espagne et la Savoie convoitaient la possession du Milanais; l'électeur de Bavière voulait devenir empereur.

2. Frédéric II, roi de Prusse. — Mais le plus entreprenant des rapaces voisins était le nouveau roi de Prusse **Frédéric II** qui, sans déclaration de guerre, envahit la plus riche des provinces autrichiennes, la *Silésie*[1]. Une bataille se livre entre Prussiens et Autrichiens. Au premier coup de canon, le roi de Prusse, soldat novice, s'enfuit épouvanté; il va se cacher dans un moulin. Les troupes prussiennes combattent avec acharnement et gagnent la vic-

---

1. *Silésie*, province de la Prusse orientale, traversée par l'Oder, capitale Breslau.

toire. Après l'action, le roi est trouvé dans sa cachette « couvert de farine et de gloire ».

C'était un début malheureux, presque ridicule. Et cependant Frédéric est devenu *le plus grand des rois de Prusse :* c'est qu'il possédait de rares et précieuses qualités : « Le jeune Frédéric était petit, avec de grosses épaules, un gros œil dur et perçant, quelque chose de bizarre. Il avait pourtant une chose, par quoi il a mérité d'être appelé le *grand :* **il voulait.** Il voulut être brave ; il voulut faire de sa Prusse un des premiers Etats de l'Europe ; il voulut que ses déserts de Prusse se peuplassent. Il vint à bout de tout. Il fut l'un des fondateurs de l'art militaire entre Turenne et Napoléon [1]. »

3. La France est entraînée à la guerre. — La France n'avait aucun intérêt à prendre les armes. Que lui importait la grandeur de la Prusse ? Toutefois, à l'aveugle, elle se jeta dans cette lutte qui devait être pour elle sans issue et sans profit.

Une folle noblesse, bien imprévoyante, mais avide de combats et de gloire, prétendit que ruiner la maison d'Autriche c'était continuer la politique nationale des Henri IV, des Richelieu et des Louis XIV. Sur le point de mourir, presque centenaire, Fleury eut l'imprudence d'écouter ces téméraires conseils. L'Angleterre plus avisée prit la défense de Marie-Thérèse. Cette conduite, généreuse en apparence, devait lui permettre d'anéantir notre marine renaissante, tandis que nos armées luttaient péniblement sur le continent.

4. Campagne de Bohême (1741). Chevert à Prague. — Pour délivrer Frédéric II et lui tendre la main, notre armée, commandée par le maréchal Belle-Isle, pénètre en Bohême. La place forte de **Prague** [2] arrête nos troupes ; l'hiver approche ; nous n'avons pas de grosse artillerie ; un coup de force seul peut faire réussir une entreprise hasardeuse.

---

1. MICHELET, *Précis de l'histoire de France.*
2. *Prague,* capitale de la Bohême.

Dans nos rangs sert un soldat de fortune, simple roturier, l'intrépide **Chevert** qu'un bouillant courage a poussé jusqu'au grade de lieutenant-colonel. Il est chargé du périlleux honneur de s'introduire dans la forteresse, la nuit, par surprise.

Chevert réunit tous les sergents du régiment : « Vous êtes tous des braves à trois poils et je puis choisir au hasard parmi vous. » Puis, se tournant vers le sergent Pascal : « C'est toi, lui dit-il, qui marcheras le premier à l'assaut. — Bien mon colonel. — La sentinelle criera : « Qui est là ? » — Bien mon colonel. — Tu ne répondras rien ; elle tirera sur toi et te manquera. — Bien, mon colonel. — Tu la tueras. — Bien, mon colonel. — Nous serons là pour te soutenir. »

Chef et soldats se valent; suivant sa promesse, Pascal s'introduit dans la place, essuie le feu de la sentinelle, la tue; il court à la porte, l'ouvre. Chevert se précipite avec son régiment : *la ville de Prague est prise*.

Frédéric II, que de nombreux ennemis allaient écraser, est sauvé. *Il en profite pour faire la paix avec les Autrichiens.* Odieuse trahison qui laisse l'armée française de Bohême à la merci de toutes les forces impériales.

J'aime mieux un franc ennemi
Qu'un bon ami qui m'égratigne.

Il fallait battre en retraite; l'hiver sévissait dans toute sa rigueur; une neige épaisse couvrait la campagne. Belle-Isle avec peine se fait jour jusqu'au Rhin.

Le vaillant Chevert avait été laissé dans Prague avec les malades et les blessés. Sommé de se rendre, il fit une fière réponse : « Si on ne m'accorde pas les honneurs de la guerre, je mets le feu aux quatre coins de Prague, et m'ensevelis sous les ruines de la ville. » Terrifiés par ces énergiques paroles, les ennemis sont bien heureux de laisser sortir l'intrépide soldat avec ses drapeaux, ses armes et ses canons.

5. Bataille de Fontenoy (1745). — Que devenait en

ce moment le but de cette guerre impolitique? Nous étions allés au secours de Frédéric II; le roi de Prusse nous avait traîtreusement abandonnés. Signer la paix était le désir du roi Louis XV; mais l'Autriche refusait tout traité. Nous étions involontairement obligés de continuer la lutte.

Les efforts de la France se portèrent sur les Pays-Bas espagnols, province impériale depuis les traités d'Utrecht. Un grand général, **Maurice de Saxe**, commande l'armée française. Louis XV lui-même, pour une fois, secoue sa torpeur et se met à la tête des troupes. Une bataille décisive se livre près du village de Fontenoy[1].



BATAILLE DE FONTENOY

Les Français sont fortement retranchés ; deux grandes redoutes garnies de canons défendent puissamment les ailes. En vain nos ennemis, *les Anglais et les Hollandais*, dirigés par le fils du roi d'Angleterre, le duc de Cumberland, s'élancent à l'assaut d'une des redoutes; ils sont repoussés avec grandes pertes; d'un escadron hollandais, il ne reste plus que quinze hommes.

Le duc de Cumberland prend alors une résolution désespérée; il groupe en une seule masse toute son armée. Le

1. *Fontenoy*, village de Belgique, près de la frontière française.

gigantesque bataillon s'avance bravement, essuie sans être ébranlé le feu meurtrier des redoutes qui le prend en flanc; des rangs entiers sont enlevés; ils sont immédiatement remplacés. Rien ne résiste à ce choc impétueux. Les ennemis arrivent jusqu'au centre de l'armée française; ils vont la couper en deux tronçons et par cette habile manœuvre assurer la victoire.

Ce point, clef de la position, est occupé par une troupe d'élite : *le régiment des gardes françaises*. Français et ennemis sont en face les uns des autres; cinquante pas les séparent à peine. Moment décisif; les adversaires se regardent fièrement. Les officiers anglais saluent les Français en ôtant leurs chapeaux; nos officiers rendent le salut. Milord Charles Hay s'écrie : « Messieurs des gardes françaises, tirez. — Tirez vous-mêmes, messieurs les Anglais, répond le comte d'Auteroche, nous ne tirons jamais les premiers! »

Les Anglais font aussitôt un feu roulant qui renverse 50 officiers et 800 soldats; le reste se disperse; le centre de l'armée française est anéanti. Les ennemis s'avancent dans la trouée, à pas lents, comme à l'exercice. *La bataille est perdue.*

On veut entraîner Louis XV loin de cette scène de carnage. Le roi de France trouve sur le champ de bataille l'intrépide résolution de son aïeul le Béarnais. Il veut mourir avec ses soldats.

Un conseil tumultueux se tient autour du roi. Confusément, chacun donne son avis. Enfin le duc de Richelieu a une heureuse inspiration qui doit assurer la victoire. Des canons sont amenés sur le front de bataille, en face de la masse anglo-hollandaise; ils font des décharges meurtrières. Tout le reste de l'armée française s'ébranle, attaque l'ennemi sur les deux flancs. Sous cette charge furieuse, l'épaisse colonne hésite, s'arrête. Elle recule enfin « sans désordre, sans faiblesse, conservant jusque dans la défaite l'honneur d'une vigoureuse résistance. » (Guizot.) Fontenoy est une des plus belles victoires remportées par les armées françaises.

Le maréchal de Saxe profite habilement de l'ardeur de nos troupes, gagne deux nouvelles batailles à **Raucoux**[1] et à **Lawfeld**[2]. La Belgique, le sud de la Hollande nous appartiennent.

Les ennemis démoralisés demandent la paix; elle est acceptée avec joie par le gouvernement français. *Depuis de longues années nous ne combattions que pour conquérir le repos.*

6. Paix d'Aix-la-Chapelle (1748). — Le traité est signé à **Aix-la-Chapelle**. Victorieuse, la France pouvait exiger la cession de la Belgique que ses armées venaient de soumettre. Mais Louis XV voulut imprudemment se montrer chevaleresque. « *Un roi de France*, déclare-t-il avec orgueil, *fait la paix en roi et non en marchand.* »

La France abandonne toutes ses conquêtes ; Marie-Thérèse reste maîtresse des vastes États de la maison d'Autriche; Frédéric II, notre infidèle allié, garde la Silésie.

La guerre avait été faite uniquement « pour le roi de Prusse. » Depuis cette époque, l'expression est restée dans la langue française. « Tu es bête comme la paix! » s'écriait le bourgeois de Paris indigné, toutes les fois qu'il désirait injurier un de ses voisins.

Encore une fois la France laissait échapper l'occasion de prendre la ligne du Rhin. La faiblesse coupable du gouvernement de Louis XV nous fit, quelques années après, perdre le vaste et magnifique *empire colonial des Indes* fondé par un Français de génie, **Dupleix**.

7. Dupleix et l'empire colonial français des Indes (1730-1753). — Tout jeune, Dupleix était allé dans les Indes. Grâce à son esprit entreprenant et à sa vive intelligence, il fit une grande fortune. Il était armateur[3] et possédait de nombreux navires qui trafiquaient dans les différents ports de l'océan Indien. Son expérience

---

1. *Raucoux*, village de Belgique, province de Liège.
2. *Lawfeld*, village du sud de la Hollande.
3. *Armateur*, celui qui équipe à ses frais un ou plusieurs navires pour faire le commerce.

des affaires le mit bientôt en vue; il s'éleva peu à peu jusqu'au poste de gouverneur de Pondichéry, le chef-lieu des modestes possessions françaises.

Dupleix conçut en ce moment un projet grandiose : *faire une terre française de ces immenses et merveilleuses contrées des Indes qui renferment* 200 *millions d'habitants.*

Un vaste empire, celui du *Grand Mogol* [1], venait de s'écrouler. Les gouverneurs des provinces, les nababs s'étaient révoltés et rendus indépendants; mais la jalousie les poussa bientôt à se faire une guerre sans pitié.

Dupleix profita de leurs discordes intestines pour s'unir avec les uns, se battre avec les autres. A ses alliés, il faisait payer chèrement ses secours par des cessions de territoire; aux ennemis, il enlevait des pays entiers.

Dans cette tâche difficile, Dupleix fut soutenu par un soldat hardi, *le marquis de Bussy*, et surtout par sa femme *Jeanne de Castro*. C'était une personne intelligente, connaissant à fond tous les idiomes du pays et ayant un grand ascendant sur les Hindous qui l'appelaient « la princesse Jeanne. » *En quelques années, une région, plus vaste que la France, peuplée de 40 millions d'habitants, fut soumise et forma une riche et superbe colonie.*

Mais les Anglais voyaient d'un œil jaloux les progrès de l'influence française : ils firent tous leurs efforts pour nous arracher ces belles conquêtes.

Pendant la guerre de la succession d'Autriche, ils attaquèrent *Pondichéry*. Dupleix, aussi bon général que grand administrateur, soutint un siège héroïque. Il prit l'offensive et s'empara de *Madras*, la capitale des possessions anglaises dans les Indes. Un de ses lieutenants, avec 200 Français, mit en fuite une cohue de 100,000 Hindous, alliés des Anglais.

Nos ennemis ne se découragèrent pas : la guerre leur était

1. *Grand Mogol*, nom donné au chef d'un vaste empire qui s'était formé au nord de l'Inde dans la vallée du Gange, et qui avait pour capitale la grande ville de Delhi.

fatale, *ils profitèrent de la paix pour abattre la puissance française*. Connaissant la faiblesse du gouvernement de Louis XV, **ils exigèrent le rappel de Dupleix.** Chose incroyable, l'ordre impérieux de nos adversaires fut exécuté: Dupleix revint en France. Pour la réussite de son audacieuse entreprise, il avait dépensé sans compter tous ses millions : ce fut dans un grenier que mourut misérablement ce grand Français (1763). Nous ne possédions plus dans les Indes que Pondichéry et quelques comptoirs sans importance.

Aujourd'hui, les Anglais occupent en maîtres l'immense péninsule de l'Hindoustan. Pour subjuguer ces millions d'hommes, *ils ont appliqué les idées de Dupleix*. Du reste, le grand homme a été honoré par ses adversaires : son buste est placé à *Calcutta* parmi ceux des héros anglais qui ont fait de l'Inde une terre anglaise. Triste destinée que celle de ce Français de génie dont la mémoire a été célébrée par ses ennemis et que son triste gouvernement a indignement abandonné!

RÉSUMÉ

A la fin du ministère pacifique de Fleury, une nouvelle guerre impolitique commence, celle de la succession d'Autriche (1742-1748).

Nos armées combattent pour soutenir le roi de Prusse Frédéric II qui s'est emparé de la Silésie. Les Français s'emparent de Prague; mais, trahis par le roi de Prusse, ils abandonnent la Bohême à la suite d'une pénible retraite.

Le maréchal de Saxe remporte les victoires de Fontenoy (1745), de Raucoux et de Lawfeld qui nous livrent la Belgique.

La paix d'Aix-la-Chapelle (1748) est signée pour le roi de Prusse qui conserve la Silésie. Louis XV restitue toutes ses conquêtes.

Un grand Français, Dupleix, secondé par sa femme, la princesse Jeanne, et par le marquis de Bussy, fonde dans les Indes un vaste empire colonial; mais les Anglais exigent son rappel. Pendant que le malheureux Dupleix meurt de misère à Paris, ils s'emparent de l'immense presqu'île de l'Hindoustan, à jamais perdue pour la France!

Questions.

1. Pourquoi l'empereur Charles VI avait-il de son vivant signé des traités avec tous les princes de l'Europe, et qu'arriva-t-il après sa mort?

2. De quelle province voulait s'emparer le roi de Prusse Frédéric II? — Que fit-il pendant la première bataille qu'il livra aux Autrichiens? — Comment Frédéric II est devenu le plus grand roi de Prusse?

3. Comment la France fut-elle entraînée à combattre contre Marie-Thérèse?

4. Dites ce que vous savez sur les Français en Bohême. (A. La prise de Prague. — B. Trahison de Frédéric II. — Retraite. — Chevert assiégé dans Prague.)

5. Quelles sont les trois grandes victoires remportées par Maurice de Saxe dans les Pays-Bas espagnols?

6. Racontez la bataille de Fontenoy.

7. Quel est le traité qui a mis fin à la guerre de la succession d'Autriche? — Date. — Clauses. — (Bien montrer que la paix a été faite pour le roi de Prusse.)

8. Quel est le grand Français qui a fondé un vaste empire colonial français dans les Indes? — Par qui fut-il aidé dans son entreprise?

9. Comment Dupleix est-il parvenu à fonder son empire?

10. Quel moyen les Anglais ont employé pour chasser Dupleix des Indes?

11. Que devint Dupleix en France, et par qui sa mémoire a-t-elle été surtout honorée?

VINGT ET UNIÈME LEÇON

LA GUERRE DE SEPT ANS (1756-1763). — PERTE DU CANADA. — MORT DE LOUIS XV (1774).

1. L'empire colonial français dans l'Amérique du Nord. Le Canada et la Louisiane. — La jalouse Angleterre qui venait de nous arracher l'empire des Indes n'était pas satisfaite. *La France avait encore de florissantes colonies dans l'Amérique du Nord :* nos implacables voisins n'eurent aucun repos tant qu'ils ne nous eurent pas ravi ce dernier lambeau de nos possessions d'outre-mer.

L'Amérique du Nord allait devenir terre française. De hardis colons s'étaient établis sur les bords du **Saint-Laurent**, dès le règne de Henri IV; pendant le ministère de Richelieu, *Champlain* avait fondé la ville de *Québec*, la future

capitale du **Canada** français. Nos colons, rudes et audacieux chasseurs, s'enrichissaient en faisant le commerce des fourrures.

Plus au sud, à plusieurs milliers de kilomètres, les Français occupaient l'embouchure d'un autre fleuve immense, le **Mississipi**. La **Louisiane**, avec sa capitale la *Nouvelle-Orléans*, prospérait grâce à l'industrie du coton et à la culture de la canne à sucre.

Le but de la France était de réunir en une seule ces deux belles colonies. La large et féconde vallée du Mississipi, avec son affluent l'*Ohio*, devait servir de trait d'union. De nombreux forts avaient été construits sur les bords de ces rivières; des villes mêmes naissaient : Saint-Louis sur le Mississipi, Louisville sur l'Ohio qui sont aujourd'hui des cités populeuses des États-Unis.

2. Causes de la guerre de Sept ans (1756-1763). — Le brillant avenir promis à ce magnifique empire colonial excita bien vite la colère du gouvernement anglais. Lui aussi avait fondé des colonies dans l'Amérique du Nord; mais les possessions anglaises étaient destinées à périr. *Elles étaient cernées par les Français qui empêchaient leur agrandissement vers l'intérieur du continent*. L'Angleterre désirait donc une guerre qui lui permettrait de se défaire de ses inquiétants voisins.

Les Français avaient jeté les fondations du fort *Duquesne* sur l'Ohio. Les Anglais protestèrent. L'officier français Jumonville fut traîtreusement attiré dans une embuscade et massacré avec sa petite troupe. En pleine paix, *violant le droit des gens* [1], les Anglais s'emparèrent de deux vaisseaux de ligne. Tout gouvernement énergique aurait immédiatement protesté en prenant les armes; le pusillanime [2] Louis XV

---

1. *Droit des gens*, ou droit des nations, ensemble des règles fondées sur l'usage ou les traités qui déterminent les rapports des nations entre elles, en temps de paix ou même en temps de guerre. Exemples : en temps de paix, les navires de commerce peuvent naviguer librement; en temps de guerre, les prisonniers doivent être traités avec humanité.

2. *Pusillanime*, qui a l'âme faible, craintive.

adressa d'humbles remontrances. Pleine de mépris pour des adversaires aussi poltrons, l'Angleterre saisit sur toutes les mers 300 navires de commerce montés par 10,000 matelots français. Jamais pareil acte de piraterie n'avait été commis; au moins la France sortit de sa coupable torpeur et déclara la guerre.

Les commencements furent heureux. Le maréchal Richelieu prit d'assaut la ville anglaise de *Port-Mahon* dans les îles Baléares[1] : le brave La Galissonnière vainquit la flotte de l'amiral Byng. Nos adversaires exaspérés condamnèrent à mort le malheureux Byng; il fut fusillé par ses propres matelots au pied du grand mât de son vaisseau.

3. La France commet la faute de se laisser entraîner dans une guerre continentale contre la Prusse. — Ce glorieux début permettait d'espérer d'autres succès; malheureusement la France commit une énorme faute : *elle se lança dans les aventures d'une guerre continentale.*

L'impératrice Marie-Thérèse ne pouvait voir un Silésien sans pleurer la belle province perdue; elle désirait prendre sur Frédéric II une éclatante revanche. Elle sut flatter l'amour-propre de Louis XV et de l'impératrice de Russie. *Les trois plus grandes puissances continentales de l'Europe, la France, l'Autriche et la Russie, se coalisèrent contre le roi de Prusse.* Guerre impolitique pour notre pays; il aurait pu sortir victorieux de son duel avec l'Angleterre; mais combattre sur terre et sur mer amenait une trop grande division des forces. Les revers se succédèrent nombreux et lamentables.

4. Les armées françaises et prussiennes. — Sur le continent nos armées n'étaient pas prêtes pour entrer en lutte. Sous un gouvernement égoïste, uniquement occupé de ses plaisirs, les antiques vertus guerrières

1. *Iles Baléares*, archipel sur la côte est de l'Espagne. Port-Mahon, dans l'île de Minorque, appartenait aux Anglais depuis les traités d'Utrecht (1714). Les Anglais avaient pris cette forteresse en même temps que celle de Gibraltar, pendant la guerre de la succession d'Espagne.

avaient disparu. Les chefs de nos troupes étaient *des généraux de salon*, qui excellaient à remplir les devoirs du parfait courtisan et ignoraient complètement l'art de la guerre. Ils vivaient à l'armée aussi somptueusement qu'à Versailles ; ils occupaient un monde de coiffeurs et de perruquiers. Nos officiers, efféminés et soucieux de la blancheur de leur teint, commandaient leurs compagnies un parasol à la main. Les troupes, mal vêtues, mourant de faim, se débandaient, allaient en maraude [1].

L'armée prussienne était, au contraire, pliée à coups de cannes sous une discipline de fer. L'infanterie avait été organisée par le roi Frédéric-Guillaume, dur et brutal soldat, surnommé le roi Caporal, qui « recherchait partout des hommes de six pieds pour former des régiments de géants. » Son fils Frédéric II avait réuni une cavalerie légère qui faisait à merveille le service d'éclaireur ; il possédait une nombreuse artillerie, dont les petites pièces se déplaçaient facilement.

Grand général, n'ayant à opposer que 80,000 hommes d'élite aux 300,000 soldats de la coalition, Frédéric II était armé de la résolution de vaincre ou de mourir « qui est plus forte que l'acier et le bronze ». On le croyait en face des Français ; tout à coup il surgissait devant les Autrichiens, les battait et, d'un nouvel élan qui le portait jusqu'à l'autre extrémité de l'Allemagne, il était en présence des Russes et les écrasait.

5. Bataille de Rosbach (1757). — Aussi, au contact d'un adversaire si résolu, les coalisés furent très souvent vaincus. La plus déshonorante défaite pour les armes françaises fut celle de **Rosbach** [2].

Un général, héros des fêtes de Versailles, l'aimable mais incapable *Soubise* commande l'armée française. Frédéric II, trop inférieur en nombre, affecte une fausse sécurité. Son

---

1. *Maraude*, vols commis par des soldats pillards qui s'écartent de leurs régiments.
2. *Rosbach*, village de la Saxe prussienne.



camp se dresse sur la hauteur; le silence qui règne fait espérer une facile surprise.

Les Français trop confiants s'avancent en désordre : pour vaincre des gens endormis un effort sérieux n'est pas nécessaire. A peine arrivent-ils à mi-hauteur, les tentes



D'ASSAS

s'abaissent subitement. L'armée prussienne est en ligne de bataille; une formidable rangée de canons vomit la mitraille. Nos soldats surpris hésitent : ils sont dominés par l'ennemi qui les foudroie. Tout à coup sur le flanc survient au galop la cavalerie prussienne, tenue jusqu'alors soigneusement cachée dans un repli de terrain. Ce n'est plus une bataille; c'est une déroute confuse. Une demi-heure avait suffi pour décider la victoire en faveur de Frédéric II. 7,000 Français tués ou blessés jonchaient le sol; l'armée prussienne n'avait perdu que 400 hommes.

Pauvre général Soubise! triste héros qui servit de risée aux Parisiens indignés d'une pareille poltronnerie :

Soubise dit, la lanterne à la main :
« J'ai beau chercher où diable est mon armée?
Elle était là pourtant hier matin. »

6. Dévouement du chevalier d'Assas (1760). — Heureusement, dans les rangs de l'armée française, servaient encore de valeureux soldats qui savaient se sacrifier héroïquement. Un soir, à *Clostercamp* [1], le camp français va être surpris. Les ennemis s'avancent à la dérobée sous des bois épais. Un capitaine du régiment d'Auvergne [2], **le chevalier d'Assas**, envoyé à la découverte, tombe au milieu d'eux. Vingt baïonnettes s'appuient aussitôt sur sa poitrine ; on lui dit que s'il fait du bruit, il est mort. D'Assas pouvait facilement sauver sa vie ; mais son silence aurait amené la perte de ses compagnons d'armes. Ce brave n'hésite pas ; il se recueille un moment pour mieux renforcer sa voix et s'écrie de toute la force de ses poumons : « A moi, Auvergne, ce sont les ennemis! » Il tombe aussitôt percé de coups.

Beau dévouement qui ne fait pas oublier les honteux désastres, mais qui console notre patriotisme, heureux de rencontrer, même aux plus néfastes époques, des âmes héroïques, vraiment françaises!

7. Perte du Canada (1759). — L'humiliation devient complète. L'Angleterre détruit nos flottes et *nous enlève notre belle colonie du Canada.*

Le vaillant **marquis de Montcalm** a reçu le périlleux honneur de défendre ce coin de terre où flotte le drapeau de la France.

Avec 5,000 hommes, il est réduit à combattre contre 40,000 ennemis. Cette énorme disproportion de force n'abat pas cette âme virile. Pendant trois ans, Montcalm refoule le flot de l'invasion sans cesse grossissant. « Etonnantes campagnes, dont aucune guerre d'Europe ne donne

---

1. *Clostercamp*, village au nord de la province de la Prusse rhénane, sur la rive gauche du Rhin, près de Wesel et de la frontière hollandaise.

2. *Régiment d'Auvergne*. Avant 1789, les régiments n'avaient pas des numéros pour les distinguer; on leur donnait souvent des noms de provinces; ainsi il y avait un régiment d'Artois, de Champagne, etc...

l'idée! Pour théâtre, des lacs, des fleuves, des forêts sans limites succédant à d'autres lacs, à d'autres forêts, à d'autres fleuves. Pour armée, des troupes étranges : le highlander[1] écossais et le grenadier de France, qui porte la queue et l'habit blanc, combattent près de l'Iroquois et du Huron[2] à la plume d'aigle.... Guerre remplie de surprises, de massacres, de combats corps à corps, dans laquelle les décharges de l'artillerie et le roulement des tambours répondent aux hurlements des Peaux-Rouges et au fracas des cataractes[3]. »

Une dernière bataille s'engage sous les murs de Québec. Les Anglais, six fois plus nombreux, sont commandés par un jeune et intrépide général, *Wolf*. Montcalm ordonne une charge désespérée sur les épais bataillons ennemis. Il est enveloppé et meurt heureux de ne pas survivre au désastre. « Au moins je ne verrai pas les Anglais maîtres de Québec! » Wolf tombe aussi, frappé au front par une balle : dans son agonie il entend les siens crier : « Ils fuient. » La joie donne un reste de force à ce mourant ; il se relève un instant et dit : « Je meurs content! »

Un même tombeau renferme aujourd'hui à Québec les dépouilles des deux héros du Canada. Il porte cette fière inscription : « Leur courage leur a donné même mort, l'histoire même renommée, la postérité même monument. »

Le Canada était enlevé à la France. Perte irréparable! Les habitants, devenus Anglais par l'abandon du gouvernement de Louis XV, **sont restés Français de cœur.** 1,500,000 Canadiens, d'origine française, habitent aujourd'hui les rives du Saint-Laurent. Les désastres de 1870 ont

---

1. *Highlanders,* soldats tirés des montagnes de l'Ecosse qui forment des régiments d'élite; ils ont conservé le pittoresque costume de leur pays, c'est-à-dire la toque et la jupe courte.

2. *Iroquois* et *Hurons*, tribus d'Indiens ou Peaux-Rouges habitant la région des grands lacs, d'où sort le Saint-Laurent; pour se rendre plus redoutables, les Peaux-Rouges plantaient sur leur chevelure une plume d'aigle.

3. De Bonnechose, *Montcalm et le Canada* (page 31).

fait verser bien des larmes à ces braves gens qui ont fidèlement gardé le souvenir de la mère patrie. A l'annonce du désastre de Sedan, les villes de Québec et de Montréal arborèrent des drapeaux voilés de crêpe. Nombreux furent les Canadiens intrépides qui vinrent servir la France et qui se signalèrent en luttant contre les Allemands victorieux!

8. Le général Lally dans les Indes (1760). — La honte succède à la honte pendant ce règne malhonnête. Un brave Irlandais, **Lally**, est envoyé dans les Indes pour défendre la ville de *Pondichéry* attaquée par les Anglais.

Lally est un des rares généraux courageux de cette époque malheureuse. A Fontenoy il s'était distingué par son audacieuse valeur. A peine arrivé dans les Indes, il est partout trahi. Le chef de l'escadre française refuse de se battre; le courageux Lally ne désespère pas. Avec 700 hommes, pendant sept mois, il tient tête dans la ville assiégée à 20,000 ennemis. Pondichéry n'est plus qu'un amas de ruines; Lally refuse de se rendre. La défection seule l'oblige à capituler!

Prisonnier en Angleterre, il apprend qu'à Versailles il est traité de lâche par ces ministres coupables qui n'ont pas su le soutenir et lui envoyer des renforts. Cette basse accusation révolte ce soldat héroïque. Lally revient en France, réclame des juges; on l'enferme dans la Bastille! Pendant plusieurs années il attend son jugement. Enfin, cet innocent est condamné à mort; il est décapité sur une place publique :

> Selon que vous serez puissant ou misérable,
> Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir!

Action indigne, dont la honte rejaillira éternellement sur le gouvernement de Louis XV!

9. Paix de Paris (1763). — L'Angleterre n'avait plus aucun lambeau de territoire à nous arracher; la France avait été dépouillée de toutes ses colonies. **La paix de Paris** est signée. Frédéric II garde la Silésie; le Canada et le Sénégal deviennent des possessions anglaises. Depuis les

malheureuses guerres de Cent ans, jamais notre patrie n'avait souscrit à d'aussi humiliantes conditions.

10. Choiseul. Mort de Louis XV (1774). — Les grands hommes cependant n'ont jamais manqué à la France. Un vigoureux ministre, **Choiseul**, dans les dernières années de ce règne méprisable, tenta de régénérer notre pays avili. Sous son énergique impulsion, les plaies se cicatrisent : l'armée et la marine sont réorganisées; d'utiles alliances sont conclues avec l'Espagne et Naples où règnent des princes de la maison des Bourbons : la *Lorraine* (1766) *et la Corse* (1768), *cédée par les Génois, sont réunies à la France*. Un dernier rayon de bonheur semble luire après des jours si sombres.

Mais un homme de génie, n'ayant pour idéal que le bien public, ne pouvait vivre au milieu de l'atmosphère viciée de la cour de Louis XV. Trop d'intrigants jaloux avaient juré la perte du grand ministre. *Choiseul fut disgracié* et remplacé par des gens sans honneur et sans dignité.

Aussi est-ce dans le mépris et la honte que finit ce règne odieux. Louis XV s'éteint après avoir excité une réprobation générale. Qu'il fut bien inspiré, cet inconnu indigné qui, sur le piédestal de la statue de ce mauvais roi, traça cette flétrissure méritée :

Il est ici, comme à Versailles :
Il est sans cœur et sans entrailles!

RÉSUMÉ

L'Angleterre, qui veut nous arracher la belle colonie du Canada, enlève nos vaisseaux en pleine paix et se fait enfin déclarer la guerre. Le duc de Richelieu prend la ville de Port-Mahon.

Malheureusement, le gouvernement de Louis XV se laisse entraîner dans une guerre continentale, celle de Sept ans (1756-1763), contre Frédéric II, roi de Prusse.

Sur terre nous sommes battus à Rosbach (1757). Les Anglais nous prennent le Canada, malgré la belle défense de Montcalm. Dans les Indes, le brave Lally défend héroïquement Pondichéry.

Le désastreux traité de Paris (1763) laisse la Silésie à Frédéric II; le Canada est définitivement perdu pour la France.

Un grand ministre, Choiseul, tente de réorganiser la marine et l'armée; il signe un traité d'alliance avec l'Espagne et Naples; mais il est disgracié.

Louis XV finit dans la honte son triste règne.

Questions.

1. Comment un grand empire colonial français s'était-il formé dans l'Amérique du Nord? — Quelles étaient les deux grandes régions qu'il comprenait? — Par quels fleuves ces pays étaient-ils arrosés?

2. Comment les Français voulaient-ils réunir leurs deux possessions en Amérique, et pourquoi ces projets contrariaient-ils les Anglais?

3. Quels moyens prirent les Anglais pour se faire déclarer la guerre par la France?

4. Quelle est la place forte d'Europe qui fut prise par les Français au début des hostilités?

5. Expliquer pourquoi le gouvernement de Louis XV commit une grave faute en se laissant entraîner dans une guerre continentale?

6. Comparer l'état des armées françaises et prussiennes pendant la guerre de Sept ans.

7. Racontez la bataille de Rosbach.

8. Racontez le dévouement du chevalier d'Assas.

9. Quel est le grand Français qui a défendu le Canada?

10. Dites ce que vous savez sur Lally. (A. Son origine et sa conduite à Fontenoy. — B. Défense de Pondichéry. — C. Son procès, sa mort.)

11. Quel est le grand ministre, qui, à la fin du règne de Louis XV, a tenté de régénérer la France? — Quelles sont les deux provinces réunies sous ce ministère?

12. Quel est le traité qui a mis fin à la guerre de Sept ans. — Date. — Clauses.

Narration historique. — *Le Canada français.*

Début. — Formation d'un vaste empire colonial français dans l'Amérique du Nord. — Le Canada et la Louisiane. — Le Mississipi et l'Ohio.

1. Les Anglais veulent nous enlever le Canada. — Assassinat de Jumonville.

2. Glorieuse défense de Montcalm. — Sa mort et celle du général anglais Wolf.

Conclusion. — Perte irréparable. — Les Canadiens sont restés fidèles à la France. — Leur belle conduite en 1870.

Synchronismes. — (1755). Tremblement de terre qui détruit Lisbonne et fait périr 30,000 personnes. — (1772). Premier partage du royaume de Pologne entre la Russie, l'Autriche et la Prusse.

VINGT-DEUXIÈME LEÇON

GUERRE DE L'INDÉPENDANCE AMÉRICAINE (1776-1783).

1. Caractère de Louis XVI. — Louis XV était sur le point d'expirer : son héritier et petit-fils **Louis XVI** se tenait tout en larmes dans une pièce voisine avec la reine **Marie-Antoinette.** Dès que le roi fut mort, le flot des courtisans se précipita pour saluer le nouveau monarque. Les deux faibles souverains, bien loin de recevoir avec empressement les félicitations, se jetèrent à genoux : « Mon Dieu! s'écrièrent-ils désolés, protégez-nous, nous régnons trop jeunes! »

Louis XVI était bon et honnête : nul prince n'a autant aimé le peuple. Son ambition était de se faire chérir, de marcher noblement sur les traces de ses aïeux, saint Louis et Henri IV.

Malgré ces heureuses dispositions, ce prince si affectueux n'est cependant pas arrivé à faire le bonheur de ses sujets : *il manquait de volonté, de fermeté dans le caractère.* Il entrevoyait le bien, mais son indécision et sa faiblesse lui enlevaient la force nécessaire pour le poursuivre jusqu'au bout. Louis XVI possédait toutes les vertus d'un honnête bourgeois; il n'avait aucune des qualités qui font les grands princes.

Au moment où la France a besoin de la vigoureuse main d'un Richelieu, ni Louis XVI, ni Marie-Antoinette n'aperçoivent les dangers qui menacent l'antique royauté. L'orage révolutionnaire gronde de toutes parts; le roi s'applique à fabriquer d'artistiques ouvrages de serrurerie; pendant des journées entières, il s'adonne passionnément au plaisir de la chasse. La reine fait bâtir le coquet *village de Trianon*, s'habille en élégante bergère. En compagnie des grandes dames de la cour, déguisées

en jolies paysannes, elle garde sous de frais ombrages, dans des prairies émaillées de fleurs, de blancs moutons enrubannés. Plaisirs innocents, mais peu dignes d'un roi et d'une reine, au moment où la France épuisée va se révolter contre ses maîtres!

2. Causes de la guerre de l'Indépendance américaine (1776). — Les États-Unis d'Amérique. — La fortune, qui aime les jeunes, sourit au début de ce règne dont la fin devait être assombrie par de douloureuses épreuves. **A l'extérieur, éclate la guerre de l'Indépendance américaine.** Notre marine, que Choiseul avait réorganisée, s'illustre par de brillants exploits qui font oublier les désastres de la guerre de Sept ans.

L'Angleterre possédait, dans l'Amérique du Nord, de riches colonies qui s'étaient agrandies par l'annexion du Canada français. De libres Anglais, établis sur cette terre nouvelle, y avaient apporté leur énergie, leur amour du travail. Bientôt les possessions anglaises prospérèrent : *New-York*, *Philadelphie*, *Boston* devinrent des cités populeuses et commerçantes.

Mais l'égoïste Angleterre, mère dure et avide, voulait mener à la lisière[1] sa fille d'Amérique. Jalouse de son autorité, elle ne voulait lui accorder aucune liberté. La guerre de Sept ans venait de se terminer : le gouvernement de Londres, pour payer les frais de la lutte, établit dans la colonie de forts impôts sur le thé et le papier. Les colons, bons Anglais, acceptèrent avec une joie patriotique cet appel que l'on faisait à leur générosité. *Mais, puisqu'ils étaient traités en Anglais, ils demandèrent l'égalité complète, c'est-à-dire le droit d'envoyer des députés à la Chambre des Communes*[2]. Le ministère opposa un refus catégorique à cette humble requête. Plutôt que de se soumettre à des

1. *Lisière,* cordons servant à soutenir un enfant lorsqu'il commence à marcher; *mener quelqu'un à la lisière,* le gouverner comme un enfant.

2. *Chambre des communes,* assemblée qui, en Angleterre, correspond à notre Chambre des députés. Il y a aussi la *Chambre des lords ou des seigneurs,* qui possède à peu près les mêmes attributions que notre Sénat.

exigences qu'ils considéraient comme injustes, les Américains préférèrent se passer de thé; ils jetèrent à la mer des caisses nombreuses de cette précieuse denrée que des navires venaient d'apporter dans le port de Boston.

L'Angleterre envoya des troupes pour mettre à la raison ses sujets rebelles; *mais les insurgés s'armèrent et proclamèrent leur indépendance.* Telle est l'humble origine **des États-Unis d'Amérique**, peuplés aujourd'hui de plus de 60 millions d'habitants.

3. Franklin et Washington. — Deux hommes se mirent à la tête des révoltés : **Franklin et Washington.** Leurs capacités, bien différentes, devaient assurer le succès.

Washington fut le général du peuple américain. Jeune, il avait servi dans les armées anglaises; il s'était distingué lors de la conquête du Canada; colonel anglais, il commandait le détachement, qui surprit le Français Jumonville. Depuis la paix, il vivait dans ses vastes propriétés de la Virginie[1]. La révolte de l'Amérique fit de ce riche planteur un grand général.

Plus tard, Washington victorieux aurait pu aspirer au trône. Mais simple et généreux, il préféra être le premier citoyen de son pays délivré plutôt que de régner sur sa patrie asservie. Bel exemple de désintéressement qui fait honneur à cette âme pure et loyale.

Franklin était le 15[e] fils d'un pauvre teinturier de Boston. Apprenti à sept ans, il étudiait pendant des nuits entières après une dure journée de labeur. *Le travail et la persévérance firent de cet humble ouvrier un grand savant, l'inventeur du paratonnerre.* Il mit au service de sa naissante patrie ses vastes connaissances; éloquent, il excita par sa chaude parole l'ardeur hésitante de ses concitoyens. Il fut le plénipotentiaire qui négocia les alliances indispensables pour pouvoir soutenir une lutte difficile.

---

1. *Virginie*, nom donné à deux Etats de la République des Etats-Unis, sur la côte de l'océan Atlantique; il y a la Virginie orientale, capitale Richmond, et la Virginie occidentale, capitale Charleston.



4. Intervention de la France (1777). — Que pouvait en effet ce peuple faible contre la puissante Angleterre disposant d'inépuisables ressources? Les Américains accomplirent en vain de véritables prouesses pour s'affranchir d'un joug détesté; n'ayant pas d'armée régulière, ces planteurs et ces commerçants auraient fini par être écrasés. Heureusement la France vint au secours des opprimés qui imploraient sa protection.

A la première nouvelle de l'insurrection, l'enthousiasme avait été grand dans notre pays. On était heureux de voir que notre vieille rivale allait perdre la plus florissante de ses colonies. N'était-ce pas une compensation de la perte du Canada, une belle revanche de la malheureuse guerre de Sept Ans?

La jeune noblesse, avide de gloire, prend fait et cause pour « les Insurgents [1] ». **La Fayette**, âgé de 22 ans, abandonne sa femme et ses enfants; malgré la défense d'un gouvernement trop prudent, il équipe un vaisseau à ses frais et vient offrir son épée à la vaillante Amérique.

A ce moment, arrive à Paris l'envoyé de la nouvelle république, Franklin. Son costume simple, son maintien modeste étonnent une cour frivole; mais, à peine se montre-t-il dans les rues qu'il est applaudi par une foule en délire; les ovations le poursuivent au théâtre. Franklin, accompagné de son jeune fils, va trouver le grand écrivain **Voltaire**. Il lui demande de bénir le faible enfant. Le vieux lutteur, défenseur généreux de toutes les causes justes, étend ses bras amaigris sur cette blonde tête, et c'est au nom de Dieu et de la liberté qu'il sollicite la protection divine.

Enfin le gouvernement français, entraîné par l'impétueux courant de l'opinion publique, *déclare la guerre à l'Angleterre*. Une armée française, sous les ordres du général Rochambeau, est envoyée au secours des Américains. *L'Espagne et la Hollande sont nos alliées*; l'Europe tout

---

1. *Insurgents*, nom donné aux insurgés d'Amérique.

entière nous donne l'appui de ses vœux et de ses sympathies !

5. Succès de la marine française. — La marine française se signale par de brillants faits d'armes. Les hostilités sont à peine commencées qu'une frégate **La Belle Poule** attaque la frégate anglaise l'**Aréthuse.** Notre navire, plus petit, démâte le vaisseau ennemi. La nouvelle de ce premier succès est accueillie par des transports de joie. La mode s'associe à cette patriotique allégresse; les dames portent de hautes coiffures « à la Belle Poule ».

Le *comte d'Orvilliers* avec 60 vaisseaux français et espagnols bat en vue des îles d'**Ouessant** [1] une nombreuse flotte anglaise; l'Angleterre redoute une invasion, malheureusement empêchée par une cruelle épidémie qui décime nos équipages victorieux.

D'Estrée, d'Estaing, de Grasse, nos chefs d'escadre, se signalent aux **Antilles** [2]. Les Anglais, qui se croyaient invincibles sur mer, fuient devant nos armées navales.

Aux **Indes**, un Provençal, *le bailli* [3] *de Suffren*, lutte avec quelques vaisseaux contre des forces écrasantes : partout il est vainqueur. Sous un ouragan de fer, son navire, pressé par six vaisseaux anglais, a tous ses mâts emportés; un boulet coupe en deux la hampe du drapeau français. Les Anglais crient victoire; ils ne doutent pas que le vaillant amiral amène son pavillon pour se rendre. « Des pavillons, qu'on apporte des pavillons ! » commande Suffren, blême de colère. Les marins surexcités se précipitent sur les canons ; la mitraille fait reculer les ennemis.

En Amérique, *Washington et La Fayette* obligent lord Cornwalis à signer dans **York-Town** une capitulation honteuse.

---

1. *Ouessant*, groupe de petites îles situé dans l'océan atlantique au nord-ouest de Brest.

2. *Antilles*, archipel formé de nombreuses îles entre l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud, à l'est du continent américain.

3. *Bailli*, dans l'ordre de Malte, chevalier dont la dignité était au-dessus de celle de commandeur.



6. Les revers. — Bataille des Saintes (1782) et siège de Gibraltar. — Toutefois, dans cette glorieuse guerre, l'impartiale histoire doit enregistrer deux revers : la **Bataille des Saintes** et **le siège de Gibraltar**.

En ce moment, se trouvait à Paris, retenu par des dettes de jeu, l'amiral anglais *Rodney*. Il assiste à un somptueux festin chez le maréchal de Biron. Les convives parlent avec enthousiasme des succès de l'armée française. Rodney se lève ; à haute voix, pâle d'émotion, il s'écrie que, si on lui rendait la liberté, il saurait arracher la victoire à nos heureux amiraux. « Monsieur, lui répond le maréchal de Biron, vous pouvez partir ; vos dettes seront acquittées ; la France ne redoute aucun de ses adversaires. » Fières paroles, qui devaient nous coûter cher !

Rodney livre bataille au brave de *Grasse*, en vue **des Saintes**, petits îlots près de la Guadeloupe, dans les Antilles. De Grasse fait des prodiges de valeur ; mais, amiral imprudent autant qu'intrépide marin, il prend mal ses dispositions : une partie de notre flotte reste immobilisée par des vents contraires. De Grasse se bat comme un lion ; accablé par des forces supérieures, il est forcé de se rendre.

Le malheureux **siège de Gibraltar** fut un autre insuccès. L'amour-propre de l'Espagne était froissé tant que ce rocher appartenait aux Anglais. Le comte d'Artois [1], frère de Louis XVI, bloque la place du côté de la mer avec 22 vaisseaux de ligne. Sur terre, une armée espagnole élève de hauts et redoutables retranchements. Mais la forte position de cette imprenable citadelle défie les efforts des assaillants. Des batteries [2] flottantes lancent des bombes sur la ville; malheureusement, un boulet rouge anglais traverse le flanc d'un de ces navires, pénètre jusqu'à la

---

1. *Comte d'Artois*, devenu plus tard roi de France sous le nom de Charles X (1824-1830).

2. *Batteries flottantes*, vaisseaux sans mâts, recouverts d'un triple toit à l'épreuve des boulets, armés d'obusiers pour lancer des bombes. Le colonel d'Arçon venait d'inventer ce genre de navires.

Sainte-Barbe[1] et le fait sauter. Ce fâcheux événement décourage Français et Espagnols. Le siège de Gibraltar est abandonné.

7. Paix de Versailles (1783). — L'Angleterre épuisée dépose les armes. Notre ennemie était vaincue : elle avait soutenu cette sanglante guerre pour soumettre ses sujets d'Amérique rebelles. **Par le traité de Versailles,** *elle reconnaissait l'indépendance de la nouvelle république des Etats-Unis.* La France rentrait en possession de quelques-unes de ses colonies, du Sénégal, en Afrique, de Tabago et de Sainte-Lucie, dans les Antilles.

Le sang de tant de Français n'avait pas été inutilement versé. Nos marins avaient effacé par leur héroïque bravoure la honte de la guerre de Sept ans. La nation française, au contact de ce jeune peuple américain, fier de son indépendance, avait puisé des idées de liberté, qu'elle devait bientôt faire triompher dans la lutte contre le pouvoir absolu de ses rois.

8. Les découvertes maritimes. — La Pérouse (1741-1788). — D'ailleurs, à cet heureux moment de notre histoire, la marine française rivalise avec les Anglais dans de périlleux voyages d'exploration.

Un navigateur anglais, l'illustre **Cook**, venait de découvrir, à la suite de plusieurs célèbres expéditions, de nouvelles terres en **Océanie**, dans des parages jusqu'alors inexplorés. Nos capitaines, jaloux de marcher sur les traces de leurs rivaux, eurent l'ambition d'associer la France à cette œuvre si utile.

Deux vaisseaux, *la Boussole* et *l'Astrolabe*, furent équipés en 1785 et confiés à un des héros de la guerre de l'Indépendance, le brave **La Pérouse**. Louis XVI dressa lui-même l'itinéraire du voyage. Nos navires devaient explorer les côtes peu connues de l'Australie, se lancer au milieu

---

1. *Sainte-Barbe*, endroit d'un navire placé au fond de la cale, où sont renfermées les poudres et les munitions.



des mers mystérieuses qui s'étendent depuis l'Indo-Chine jusqu'en Amérique.

L'expédition fut d'abord heureuse. Pendant deux ans, La Pérouse reconnut de nombreuses îles de l'Océanie. En 1788, il arriva à *Botany-Bay* (Sydney), sur la côte est de l'Australie. C'est de ce port qu'est datée sa dernière lettre écrite au ministre de la Marine. Depuis lors, pendant de longues années, on perdit toute trace de l'infortuné navigateur.

De nombreux navires partirent à la recherche de La Pérouse et de ses compagnons. Quarante ans plus tard seulement, un autre glorieux marin, **Dumont d'Urville**, découvrit dans l'île de *Vanikoro*, au nord des Nouvelles-Hébrides[1], quelques restes qui ne laissèrent aucun doute sur le sort des malheureux naufragés. Le capitaine français recueillit des canons, des ancres, des ustensiles de cuisine, qui sont aujourd'hui déposés au musée naval du Louvre, à Paris.

Dumont d'Urville eut lui-même une triste destinée. Cet homme de mer qui avait affronté les terribles tempêtes de l'Océan et bravé les dangers de la banquise, au milieu des régions polaires, mourut dans le court trajet de Paris à Versailles, victime du premier accident de chemin de fer (1842).

Aux grands périls, tel a pu se soustraire,
Qui périt dans la moindre affaire !

RÉSUMÉ

A l'extérieur, pendant le règne de Louis XVI a lieu la guerre heureuse de l'Indépendance américaine (1776-1783).

L'Angleterre veut obliger ses colonies d'Amérique à payer de forts impôts. Les Américains refusent, prennent les armes ;

---

1. *Nouvelles-Hébrides*, archipel de l'Océanie, au nord-est de la Nouvelle-Calédonie.

ils sont dirigés par deux grands hommes : Washington et Franklin.

La France vient au secours des insurgés. La Fayette, un des premiers, offre son épée aux révoltés. Le comte d'Orvilliers remporte la victoire d'Ouessant; d'Estrée, d'Estaing, de Grasse se distinguent aux Antilles et le bailli de Suffren dans les Indes.

Malheureusement, la fin de la guerre est attristée par deux échecs : la bataille des Saintes perdue par de Grasse et le siège de Gibraltar.

La France toutefois reste victorieuse : par la paix de Versailles (1783), l'indépendance des États-Unis est reconnue par l'Angleterre.

Questions.

1. Quel était le caractère de Louis XVI et de Marie-Antoinette?
2. Quelles sont les causes de la guerre de l'Indépendance américaine? — A quelles conditions les colons anglais auraient-ils accepté de payer de forts impôts?
3. Dites ce que vous savez sur Franklin et Washington.
4. Comment la France fut-elle poussée à intervenir en faveur des Etats-Unis?
5. Quel est le Français qui, le premier, offrit son épée au peuple américain?
6. Parler du séjour de Franklin à Paris.
7. Quelles sont les victoires remportées par les Français pendant la guerre de l'Indépendance américaine? — Quels sont les amiraux ou généraux qui se sont distingués?
8. Quels sont nos deux échecs pendant cette guerre?
9. En quelle année a été signé le traité de Versailles? — Clauses.
10. Dites ce que vous savez sur la Pérouse, son expédition et sa fin.
11. Quel est le grand marin français qui a découvert les vestiges des compagnons de la Pérouse? — Comment est mort ce marin?

VINGT-TROISIÈME LEÇON

ÉTAT DE LA FRANCE AVANT 1789. — TURGOT ET LES MINISTRES DE LOUIS XVI. — CAUSES DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

1. Situation de la France au commencement du règne de Louis XVI. — La situation de la France était déplorable au moment où Louis XVI devint roi. La royauté et le pays se débattaient au milieu de difficultés sans issue.

La France ne connaissait ni l'unité, ni l'égalité : elle était divisée en deux camps : **celui des privilégiés**[1] **et celui des opprimés.**

2. Les privilégiés. — Les privilégiés, les courtisans, les seigneurs ont presque toutes les richesses et ne paient que la plus faible partie des impôts. Ils ne songent qu'à jouir de leur bonheur. A Versailles, les amusements sont perpétuels. Une seule fête donnée à Trianon par la reine coûte quatre cent mille francs. « Qui n'a pas vu cette époque n'a rien vu, » s'écrie un courtisan enthousiaste. Le vœu de ces gens fortunés était de voir se perpétuer cette existence dorée. Que leur importe les peines et les souffrances des malheureux qui, à force de travail et de privations, leur procurent des plaisirs sans cesse renaissants. Et cependant les nobles n'étaient que 150,000; il y avait 24 millions d'opprimés, de roturiers.

3. Les roturiers : bourgeois et paysans. — La masse des roturiers se compose de *bourgeois* et de *paysans*.

Les *bourgeois*, habitant les villes, se sont enrichis par le commerce et l'industrie; ils ont reçu une solide instruc-

---

1. ***Privilégiés***, **personnes qui jouissent d'un avantage à l'exclusion de autres, contre le droit commun.**



tion. Mais leur mécontentement n'est pas moins grand, en présence d'une noblesse qui les dédaigne, affiche des airs hautains et les empêche, malgré leur richesse et leurs talents, d'arriver aux emplois militaires et de prêter leur concours aux affaires publiques.

La situation des *paysans* est déplorable : ils ne possèdent presque rien, marchent nu-pieds, vivent de pain et d'eau et paient la presque totalité des impôts. Chose inouïe, il y a encore en France à la fin du XVIII[e] siècle des gens qui sont privés du plus précieux des biens : la liberté. On compte encore 150,000 serfs : ce ne sont pas des hommes; c'est une vile multitude, qui ne possède pas même de nom de famille [1]. « Pour cette canaille, s'écrie avec dédain un noble, le nom d'un saint est bien suffisant! »

4. Les impôts. — Le roturier doit au roi une foule d'impôts : la taille [2], les aides [3], la gabelle [4], etc... S'étant acquitté envers les agents royaux, il a des comptes à régler avec le seigneur du village.

Le châtelain construit une route sur son domaine; il lève comme un troupeau tous les campagnards des alentours et les force, sans redevance, à travailler pendant de longues et pénibles journées : c'est *l'impôt de la corvée*. Il oblige le paysan à faire cuire le pain au four du château.

Les gerbes de blé s'empilent sur l'aire, le manant doit porter la meilleure partie de la récolte au noble, aux moines du couvent voisin, au curé de la paroisse.

En un mot, les impôts du roi et du seigneur enlèvent au robuste travailleur le plus clair de ses revenus : sur 100 *francs, il lui reste* 19 *francs.*

5. L'armée. — Partout cette odieuse inégalité poursuit le roturier. Est-il soldat du roi, son existence est affreuse.

---

1. *Ces serfs* n'ayant pas de famille étaient désignés seulement par un prénom; ils s'appelaient soit Paul, soit Jean, soit François, etc...

2. *Taille*, impôt sur les propriétés; les roturiers seuls payaient cet impôt; ils étaient taillables à merci.

3. *Aides*, impôt spécialement levé sur les objets de consommation.

4. *Gabelle*, impôt sur le sel.



Le noble est officier par droit de naissance; avant d'arriver à l'âge d'homme, il porte les épaulettes de capitaine et de colonel. Les fils de paysans, qui sont exposés aux mêmes dangers, couchent à deux dans le lit étroit et sordide des casernes; ils sont mal nourris, misérablement habillés, très peu payés; les châtiments corporels sont fréquemment employés. L'avancement n'existe pas : les futurs généraux de la Révolution végètent dans les emplois subalternes. Ils restent presque tous simples soldats. Les plus favorisés, comme Hoche, Marceau, Augereau s'élèvent péniblement jusqu'au grade de sergent. Durant la vie entière, toute ambition leur sera interdite; ils seront toujours commandés par des nobles le plus souvent incapables.

En résumé, deux classes en France : l'une peu nombreuse possède tout, richesses et honneurs; l'autre, formant la grande masse, n'a rien, souffre et se voit condamnée à demeurer toujours dans une condition inférieure.

6. Le roi Louis XVI. — Le roi Louis XVI n'ignorait pas l'état misérable de ses sujets. Sa bonté le poussait à soutenir les ministres intelligents et honnêtes qui voulaient supprimer les abus[1] et améliorer le sort des déshérités.

Malheureusement, il vivait au milieu des courtisans, intéressés à voir se perpétuer les inégalités qui assuraient leur existence fortunée. Faible de caractère, il ne sut pas résister à leurs perfides conseils, imposer une ferme volonté à son funeste entourage. Pour son malheur et celui de la France, le mal que son cœur réprouvait prévalut toujours. *Sans cesse, les bons ministres furent sacrifiés.*

7. Ministère de Turgot (1774-1776). — Louis XVI eut la main heureuse au commencement de son règne. Il confia à **Turgot**, homme de grand talent et d'une probité éprouvée, le ministère des Finances, devenu le plus important au milieu de la détresse générale.

Turgot, dès son enfance, s'était distingué par son amour

1. *Abus*, usage mauvais qui ne profite qu'à quelques privilégiés, les corvées, par exemple.



pour l'étude. Jeune encore, pendant la guerre de Sept ans, il avait été *chargé, en qualité d'intendant, de l'administration de la plus pauvre des provinces, celle du Limousin*. Grâce à son énergie et à son habileté, cette région montagneuse, la plus dénuée de ressources, souffrit moins de la famine que les plus riches contrées !

Devenu ministre, Turgot *fit tous ses efforts pour rétablir l'ordre dans les finances*. Il supprima les folles prodigalités, les charges coûteuses. Les courtisans murmurèrent ; mais ces murmures n'empêchèrent pas cet honnête homme de poursuivre la noble tâche qu'il s'était imposée.

Désireux de procurer au peuple quelques soulagements à ses misères, *Turgot abolit les corvées. Il établit la libre circulation des grains dans le pays* ; en temps de disette, les provinces favorisées par une bonne récolte purent venir en aide à celles qui avaient souffert de l'inclémence des saisons. *Il proclame la liberté du travail* : de nos jours chacun peut exercer le métier qui convient le mieux à ses aptitudes, être suivant son goût : drapier, cordonnier, maréchal-ferrant, etc. A cette époque, les privilèges existaient même chez le peuple. Un ouvrier ne pouvait pas devenir patron. Les corps de métiers formaient de vastes corporations [1] d'où les humbles étaient exclus. *Les corporations furent supprimées*. Par le travail, chacun, grâce à Turgot, put arriver à rendre sa condition meilleure.

D'ailleurs, ce grand ministre connaissait les maux qui accablaient la France sous l'ancien régime [2]. Il comprenait que la monarchie absolue, où le roi est tout, ne pouvait éternellement subsister. Le peuple trop longtemps tenu à l'écart devait être consulté.

De grandioses projets avaient été formés par cet homme supérieur. *A Paris, les élus de la nation devaient être con-*

---

1. *Corporations*, associations ou réunions de personnes ayant des règlements, des droits ou privilèges particuliers auxquels les autres ne peuvent participer.

2. Dans l'histoire de France, l'*ancien régime* signifie le temps avant la Révolution de 1789.



voqués pour faire connaître au pouvoir royal les besoins et les vœux des sujets. Heureuse la France, si le ministre réformateur avait pu réaliser ses beaux rêves : le changement devenu nécessaire se serait effectué sans secousse, sans violente commotion et surtout sans effusion de sang !

Mais on ne transforme pas facilement l'état d'une nation : *les réformes de Turgot lésaient trop d'intérêts égoïstes.* La reine, les frères du roi, les seigneurs, tous les privilégiés s'unirent pour abattre le génie bienfaisant qui voulait tarir les sources impures de leurs revenus et régénérer la France. Tous les moyens furent employés : supplications, moqueries, menaces. Louis XVI lutta longtemps : « Il n'y a que M. Turgot et moi qui aimions le peuple, » répondait-il sincèrement aux plus acharnés des détracteurs. Lassé enfin, à bout de résistance et de force, le roi débonnaire signa malgré lui le fatal arrêt qui devait être si funeste à la monarchie et à la France. Turgot rentra dans la vie privée, emportant avec lui l'estime et les regrets de tous les honnêtes gens !

8. Necker (1776-1781). — L'habile banquier Necker le remplaça. L'intelligence et la probité du nouveau ministre permirent à la France de faire face aux énormes dépenses nécessaires pour mener à bien la guerre de l'Indépendance américaine. Mais tout maître économe déplaisait aux courtisans de Versailles. Necker fut maintenu au pouvoir tant que dura la lutte. Il fut disgracié dès que l'on entrevit la cessation prochaine des hostilités.

9. De Calonne (1783-1787). — Les seigneurs, amis des fêtes, des plaisirs, des prodigalités, eurent enfin le ministre de leur choix. Le nouveau contrôleur général des finances, de **Calonne**, « un drôle qui avait pour tout esprit celui des intrigues, » puisa à pleines mains dans le trésor royal. Ses folles largesses firent pousser des cris de joie à toute cette gent avide d'argent. La reine lui demande l'acquisition du château de Saint-Cloud : « Madame, si c'est possible, c'est déjà fait, répond l'insouciant dissipateur avec le plus gracieux sourire ; si c'est impossible, cela se fera quand même. » — « Quand je vis que tout le monde ten-

dait la main, je présentai mon chapeau, » avoue naïvement un noble.

Des jours si heureux ne pouvaient éternellement durer. Les caisses royales, impudemment pillées, furent bien vite à sec.

L'effronté a toutes les audaces : il se présente au roi et déconcerte le malheureux Louis XVI, en lui faisant connaître la cruelle situation. Aux grands maux, les grands remèdes. L'argent gaspillé fait défaut; le peuple ruiné ne peut plus subvenir aux dépenses. Pourquoi ne demanderait-on pas aux représentants de la noblesse, réunis dans une *assemblée de notables*, un beau sacrifice, celui de payer des impôts. « Nous ne voulons pas payer d'impôts, s'écrièrent les égoïstes privilégiés; *d'ailleurs le droit de trancher une question si difficile appartient seulement aux* **États généraux** qui représentent la nation tout entière. » Calonne s'était brouillé avec les nobles, ses anciens amis; il fut honteusement chassé du pouvoir.

10. De Brienne. (1787-1788). — Son successeur, le cardinal de Brienne, continue le gaspillage. Réduit aux mêmes expédients, obligé de trouver de l'argent, il demande au *Parlement* l'enregistrement d'un nouvel impôt, auquel devraient participer tous les Français, nobles et roturiers. La réponse fut la même : « Nous avons pour mission de rendre la justice, répliquent les Parlementaires; *adressez-vous aux* **États généraux** qui seuls ont le pouvoir de démêler une situation financière devenue inextricable ! » De Brienne, à bout de ressources, se retire, poursuivi par le mépris général.

11. Second ministère de Necker (1788-1789). — Comment sortir de cette impasse? Le ministre réformateur Necker est rappelé. Mais le trésor est complètement ruiné. Les privilégiés qui possèdent la richesse ne veulent pas contribuer aux charges communes. Quand on leur demande un patriotique sacrifice, ils répondent que la nation seule, si on la consulte, peut indiquer le moyen de se procurer de nouvelles ressources. *La convocation des États*

généraux est devenue nécessaire. Necker l'obtient enfin de Louis XVI.

12. Causes de la Révolution française. — *C'est l'instant le plus solennel de l'histoire de notre patrie.* Depuis 1614, date de la dernière convocation des états généraux, le pouvoir des rois était devenu absolu en France. *Les rois gouvernaient sans consulter le peuple.* Quel usage avaient-ils fait de cette domination librement exercée? Louis XIV, par son orgueil, avait déchaîné l'Europe contre notre pays. Grâce à Louis XV, la France ne possédait plus son magnifique empire colonial. **L'État était ruiné** : la hideuse banqueroute [1] était à nos portes.

C'est en ce moment que la nation, tenue si longtemps à l'écart, va être consultée; *la déplorable situation financière de la France amène la convocation des états généraux.*

Le peuple avait de grands sujets de plaintes. Il ne travaillait, il ne produisait que pour soutenir le luxe et les folles prodigalités d'une minorité avide de plaisirs. Il était éloigné de tous les honneurs : un roturier ne pouvait être officier. Il souffrait sans cesse du dédain hautain de ses maîtres toujours avides et frivoles.

Or, ce peuple qui avait pour lui le nombre, la science, le travail, commençait à connaître sa force. De grands écrivains attaquaient sans relâche les abus de l'ancien régime. **Montesquieu,** dans son beau livre de l'*Esprit des lois*, avait démontré que le meilleur des gouvernements est celui où le roi règne, mais ne gouverne qu'en s'inspirant des vœux d'une libre nation. **Voltaire**, avec son ardeur infatigable, s'était fait l'apôtre des idées de tolérance. **Rousseau,** citoyen de la république de Genève, se plaisait à prouver que la liberté est le plus précieux des biens.

Eclairé par ces grands philosophes, le peuple si longtemps méprisé ne donnera pas seulement à ses représentants aux états généraux la mission de rétablir l'ordre

---

1. *Banqueroute*, cessation de payement de la part d'un Etat ou d'un particulier ruinés.

dans les finances : il **demandera des comptes à la monarchie** absolue, vieil édifice qui croule de toutes parts. **Il voudra prendre sa place dans le gouvernement du pays.** « Qu'est-ce que le Tiers-État ? — **Rien**, écrit un futur député du Tiers, Siéyès. — Que doit-il être ? — **Tout.** »

A ce moment commence la grande Révolution qui doit complètement changer l'état de la France!

RÉSUMÉ

Au commencement du règne de Louis XVI, la situation de la France est sans issue : les nobles ne payent qu'une faible partie des impôts; les roturiers presque seuls contribuent aux charges de l'Etat; les nobles ont tous les honneurs; les roturiers ne peuvent pas devenir officiers.

De grands ministres Turgot et Necker veulent opérer d'utiles réformes; mais ils sont disgraciés.

Les ministres courtisans, Calonne et de Brienne, augmentent le gaspillage financier. Réduits aux expédients, ils demandent aux ordres privilégiés de contribuer aux charges publiques. Les notables et le parlement exigent la convocation des Etats-Généraux qui, nommés par la nation, ont seuls le droit de voter de nouveaux impôts.

La révolution française va commencer. Elle a pour cause le déplorable état des finances et l'inégalité qui existe entre les Français.

Questionnaire.

1. Que désiraient les privilégiés avant 1789? — Quelle était à cette époque la situation des bourgeois et des paysans?

2. Quelle était la situation des nobles et des roturiers dans les armées françaises?

3. Quels ont été les ministres réformateurs et les ministres courtisans depuis l'avènement de Louis XVI jusqu'à 1789?

4. Que savez-vous sur Turgot? (A. Turgot, intendant du Limousin. — B. Réformes de Turgot. — C. Ses projets. — D. Les ennemis de Turgot et son renvoi.)

5. Quelle réponse firent les notables et le parlement aux ministres de Calonne et de Brienne?

6. Quelles sont les causes de la Révolution française?

7. Que vont demander les États généraux à l'ancienne royauté française?

Synchronismes. — 1776. Jouffroy d'Albans navigue sur le premier bateau à vapeur. — 1787. Parmentier vulgarise la pomme de terre. — 1783. Les frères Montgolfier inventent la montgolfière et Pilâtre de Rozier fait première ascension en ballon. — 1786. Philippe Lebon trouve le gaz d'éclairage.

VINGT-QUATRIÈME LEÇON

L'ASSEMBLÉE CONSTITUANTE
(5 mai 1789. — 30 septembre 1791.)

1. Convocation des états généraux. Le vote par ordre ou par tête. — Le 5 mai 1789, eut lieu à Versailles la solennelle séance d'inauguration des états généraux. L'assemblée se composait de 270 députés de la noblesse, 291 du clergé et 584 du tiers état.

Une grave question fut agitée dès l début : **Comment voterait-on? Par ordre ou par tête?**

Voter par ordre, c'était donner une voix à chacun des trois ordres. La majorité était assurée au clergé et à la noblesse qui disposeraient de deux suffrages, alors qu'un seul était accordé au tiers état. C'était permettre aux privilégiés de repousser toutes les justes revendications du peuple.

Voter par tête, c'était donner une voix à chacun des 1145 membres des états généraux. Le tiers disposait à lui seul de la majorité, formée par ses 584 membres, tandis qu'il n'y avait que 561 représentants de la noblesse et du clergé réunis. Les réformes pouvaient être opérées.

Quoi d'étonnant, si le tiers état se mit dès le commencement en révolte pour conquérir le vote par tête que la cour lui refusait. *C'était une question de vie ou de mort.*

2. L'Assemblée Constituante (18 juin 1789). — Les deux ordres privilégiés veulent délibérer chacun à part dans des salles séparées. Le tiers leur envoie de nombreuses députations pour les supplier de venir se joindre à lui. *Il essuie chaque fois un refus categorique.* Il attend pendant un mois et demi. Enfin, toute patience a des bornes.

Les mandataires du peuple, lassés d'une complaisance qui pouvait paraître dictée par la peur, se proclament **assemblée nationale constituante** (17 juin). Ils déclaraient ainsi *que le peuple était disposé à opérer seul les réformes nécessaires, en se passant, s'il le fallait, du concours des deux ordres privilégiés*.

3. Serment du Jeu de Paume (20 juin 1789). — Mais la cour voyait avec dépit les idées d'indépendance qu'affichaient les représentants des Communes de France. Par un coup d'audace, elle voulut briser leur résistance.

Le 20 juin, la salle du tiers fut fermée, sous prétexte qu'une grande séance présidée par le roi devait avoir lieu le 23 ; des ouvriers l'occupaient pour procéder aux arrangements nécessités par cette importante cérémonie.

Les députés du tiers furent grandement irrités : ils comprirent qu'un piège leur était tendu. Les plus ardents criaient follement qu'il fallait aller délibérer sous les fenêtres du roi. La voix de la raison se fit entendre. Une salle fut trouvée, celle du **Jeu de Paume**. *Bailly*, vénérable savant, âme droite et résolue, monta sur une table. Il fit solennellement prêter à tous les assistants *le serment de ne pas se séparer avant d'avoir donné une nouvelle constitution à la France*. Tous les membres jurèrent avec enthousiasme.

C'était marcher hardiment dans la voie de la désobéissance. En ce moment, du reste, vingt-quatre millions de Français approuvent la virile conduite de leurs représentants, et même cent membres du clergé, pauvres curés des campagnes pour la plupart, viennent se joindre aux hommes courageux qui allaient affranchir leur pays.

4. Séance royale du 23 juin 1789. — Enfin a lieu la séance royale présidée par le roi. *Louis XVI déclare avec hauteur que seul le vote par ordre est admis. Il ne reconnaît pas le nom nouveau d'assemblée nationale. Il ordonne à chacun des trois ordres de se réunir et de délibérer dans des locaux séparés.*

Le roi se retire. Le clergé et la noblesse obéissent respectueusement. Seul le tiers reste immobile dans la

grande salle. La désobéissance va devenir flagrante.

Une porte s'ouvre : le marquis de Dreux-Brézé, grand maître des cérémonies de la cour, s'avance : « Vous avez entendu les paroles du roi *notre* maître, dit-il d'une voix que l'émotion rend tremblante, vous devez obéir à ses ordres. »

Les députés se regardent; nul n'ose répondre. Mais, rapide comme l'éclair, se dresse le député d'Aix, **Mirabeau**. Sa figure au premier abord paraît horrible à voir; elle est criblée de nombreux trous occasionnés par la petite vérole : cependant ses yeux étincellent; ses narines sont frémissantes ; sa forte voix a les éclats du tonnerre : « Allez dire au roi *votre* maître, rugit le lion déchaîné, que nous sommes ici par la volonté du peuple et que nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes ! » Le marquis de Dreux-Brézé se retire interdit. Les députés du tiers sont maintenant en pleine révolte.

Les courtisans sont d'avis de briser cette résistance inattendue; mais Louis XVI hésite; ce roi au cœur sensible entrevoit la guerre civile qui va déchirer la France. Il donne l'ordre à tous les députés du clergé et de la noblesse de se rendre dans la salle commune. Le président Bailly les reçoit avec une aimable courtoisie : « La famille est complète, délibérons ! »

Le pouvoir royal est vaincu. *Il n'y a plus d'états généraux, de députés chargés de défendre des intérêts opposés. Tous les membres de la nouvelle assemblée sont des représentants de la nation française.*

5. Prise de la Bastille (14 juillet 1789). — Et cependant la cour ne veut pas encore avouer sa défaite. De nombreux régiments sont appelés à Versailles : ils sont prêts à marcher contre le peuple, à chasser l'assemblée. Quand une puissante armée est réunie, *le ministre populaire Necker est subitement renvoyé.*

L'émoi est immense à Paris ; des cris de colère retentissent. Le buste de Necker est triomphalement porté à travers les rues. La foule rassemblée dans le jardin du

Palais-Royal[1] s'agite tumultueuse. Un jeune homme, Camille Desmoulins, monte sur une table ; il harangue la multitude, l'engage à prendre les armes pour prévenir « une Saint-Barthélemy de patriotes dont le renvoi de Necker est le tocsin ! ».

Ces hardies paroles enflamment tous les cœurs : des cris retentissent : **« A la Bastille, à la Bastille ! »**

Cette vieille forteresse domine tout Paris. Les canons placés sur les sombres et massives tours sont prêts à écraser sous la mitraille la capitale révoltée. La Bastille était l'objet de la haine universelle. N'était-ce pas derrière ses épaisses murailles que des victimes innocentes, un Lally par exemple, avaient été enfermées pendant de longues années?

Le flot humain va se heurter contre l'imposante citadelle, défendue par quelques Suisses et invalides, ayant à leur tête un homme de cœur, l'intrépide Delaunay. Le siège commence ; des gardes françaises, soldats d'élite dont le régiment s'était distingué à Fontenoy, dirigent les assaillants. Après quatre heures d'une lutte meurtrière, les assiégés trop peu nombreux demandent à se rendre. Les ponts-levis s'abattent ; *la Bastille est prise !*

Malheureusement, dans ce moment de désordre, des hommes lâches et vils se glissent parmi les héroïques combattants. Ils massacrent traîtreusement Delaunay et quelques-uns de ses braves soldats.

La prise de la Bastille est le plus grand événement de l'histoire de la Révolution française. *L'anniversaire de cette date célèbre est devenu notre jour de fête nationale. Un grand peuple est libre ; l'ancien régime a vécu en France.*

6. Le drapeau tricolore. — Louis XVI et la cour sont atterrés par cette victoire du peuple révolté. Toute résistance est devenue impossible. Pour endiguer le mouve-

1. *Palais-Royal*, célèbre monument de Paris, construit par Richelieu (d'où le nom de Palais-Cardinal qu'il porta d'abord). Les jardins du Palais-Royal formaient une promenade publique où se réunissaient les gens oisifs.



ment, on lui donne deux chefs populaires : l'illustre Bailly a l'honneur d'être le premier maire de Paris ; La Fayette, un des héros de la guerre de l'Indépendance américaine, est nommé commandant en chef des gardes nationales du royaume.

Ces deux hommes de bien prêchent la paix et la concorde. La Fayette donne à la nouvelle France son glorieux drapeau : **le drapeau tricolore**, destiné à cimenter l'union entre tous les Français. Le blanc, couleur de l'antique monarchie qui a conquis le sol national, est encadré par le bleu et le rouge, couleurs de la ville de Paris, qui vient d'abattre la Bastille. Le nouveau drapeau de la jeune France est destiné à faire victorieusement le tour du monde !

7. La nuit du 4 août 1789. — Paris avait donné le signal de la rébellion ; les provinces s'insurgent à leur tour. Les paysans, si longtemps opprimés par leurs seigneurs, se ruent sur les châteaux, les incendient, maltraitent les nobles. C'est une force aveugle qui se lève, une nouvelle jacquerie qui menace d'amonceler ruines sur ruines.

L'Assemblée apprend avec stupeur ce déchaînement imprévu des passions populaires. En vain elle cherche un remède. La noble conduite des ordres privilégiés arrête le mal au moment où il va prendre une terrible extension.

Un seigneur, *le vicomte de Noailles*, monte à la tribune et déclare *qu'il renonce volontairement à tous les droits qu'il peut exiger de ses vassaux*, *dîmes*, *corvées*, *etc*...

Les applaudissements éclatent de toutes parts. Tous brûlent d'imiter ce généreux sacrifice. La tribune est envahie : membres du clergé et de la noblesse viennent spontanément offrir à la patrie les avantages qui naguère les rendaient orgueilleux.

Une joie patriotique s'empare de tous les assistants et leur fait verser bien des larmes de bonheur. Heureuse journée, la plus belle de la Révolution ! Hélas ! pourquoi n'a-t-elle pas eu de lendemain !

8. Journées des 5 et 6 octobre 1789. — La marche rapide des événements est fertile en surprises. La cour

ne désarme pas : elle veut d'un seul coup reconquérir le terrain perdu. Des régiments sont appelés à Versailles ; des fêtes sont données en leur honneur au château; la cocarde tricolore est foulée aux pieds des soldats excités par de nombreuses libations.

Paris apprend la provocation : dans le désordre général, les approvisionnements n'arrivent plus; le blé manque; la population est en proie à la famine. Une jeune fille parcourt avec un tambour les rues du faubourg Saint-Antoine; de nombreuses femmes la suivent. Armées de piques et de fusils, traînant des canons, elles se précipitent sur la route de Versailles en criant: « Du pain, du pain! » Les hommes des faubourgs les accompagnent. En quelques heures, la ville de Versailles est occupée par cette multitude affamée.

La soirée et la nuit se passent dans le calme. Mais une foule ameutée ne se maîtrise pas facilement. Des coups de fusil sont tirés au moment où le soleil va se lever. Le torrent humain se précipite sur le château; la demeure royale est envahie. La reine menacée s'enfuit et gagne avec peine l'appartement du roi; plusieurs gardes du corps[1] se font tuer pour la protéger.

La Fayette accourt; il est l'idole du peuple ; il sauve le roi et la famille royale. Il amène Louis XVI et Marie-Antoinette sur le balcon et s'incline respectueusement devant ses augustes maîtres.

La foule, toujours mobile, applaudit; mais des cris retentissent : « A Paris, à Paris! » Ces âmes naïves croient que la présence de leur roi les sauvera désormais des horreurs de la famine.

Le cortège s'ébranle au milieu d'une confusion inexprimable. La voiture royale est environnée d'une multitude en guenilles, qui crie joyeusement : « Nous avons le boulanger, la boulangère et le petit mitron! »

---

1. *Gardes du corps*, soldats nobles chargés d'escorter le roi et de veiller sur sa personne.



Louis XVI fixe sa résidence dans le palais des Tuileries. *Il est le prisonnier de la Révolution triomphante.* Il règne encore, mais ne gouverne plus. La royauté agonise; ses jours sont désormais comptés.

9. Fête de la Fédération (14 juillet 1790). — Entre deux noires nuées d'orage perce parfois un furtif et chaud rayon de soleil qui éclaire d'une vive et gaie lumière la nature assombrie. *L'anniversaire de la prise de la Bastille approche;* les Français oublient un moment leurs querelles et célèbrent avec un enthousiasme difficile à décrire la première de nos fêtes nationales : **la fête de la Fédération.**

De nombreuses députations accourent de tous les coins du pays. Le Champ-de-Mars est transformé en un vaste amphithéâtre, pouvant contenir 400,000 spectateurs. Tous les Français, animés d'une même ardeur patriotique, prêtent spontanément leur concours. Chacun s'improvise ouvrier pour élever des gradins de gazon : « Le capucin traîne le haquet avec le chevalier de Saint-Louis[1], le portefaix avec le petit-maître du Palais-Royal; la robuste harengère[2] pousse la brouette remplie par la femme élégante. » (*Mémoires du marquis de Ferrières.*)

Le grand jour arrive : un autel magnifiquement décoré se dresse au milieu de l'immense place. Les députations des départements, la garde nationale, l'armée l'entourent. Tout Paris est rassemblé dans cet étroit espace. L'évêque d'Autun, Talleyrand, célèbre l'office divin, entouré de 400 prêtres ornés d'écharpes tricolores. La Fayette gravit les nombreuses marches de l'autel et jure au nom de la nation d'être fidèle à la loi et au roi. Louis XVI se lève et fait à haute voix le serment d'être le ferme défenseur de la Constitution.

---

1. *Chevalier de Saint-Louis*, titulaire de cet ordre militaire créé par Louis XIV pour récompenser les officiers nobles qui s'étaient distingués à la guerre.

2. *Harengère*, femme de la halle qui vend en détail des harengs et du poisson.



Le canon tonne; les fanfares font entendre des marches guerrières; les drapeaux s'agitent; la foule pousse d'unanimes acclamations. Spectacle imposant qui impressionne fortement les assistants ! Mais, dans ces périodes de trouble, les hommes un moment unis redeviennent bien vite le jouet de la force qui les pousse aveuglément aux luttes fratricides!

10. Fuite du roi (21 juin 1791). — En effet, les passions un moment apaisées ne tardent pas à se déchaîner. Louis XVI, prisonnier à Paris, ne se croit plus en sûreté. Furtivement, pendant la nuit, il monte en voiture avec la reine, le dauphin et quelques personnes de confiance. Les fugitifs sont cachés sous un déguisement. Pendant un jour et deux nuits ils courent à travers les vastes plaines de la Champagne.

Un général, Bouillé, attend avec une armée le roi en Lorraine. Louis XVI doit se mettre à la tête des troupes, chasser l'Assemblée constituante, rétablir l'ancien régime. La guerre civile va ensanglanter la France!

Mais le fils d'un maître de postes reconnaît le roi, se met à sa poursuite, le rejoint à *Varennes*, dans l'Argonne[1]. La petite ville s'éveille au son du tocsin; la garde nationale se rassemble; *Louis XVI est arrêté.*

Il est ramené sur la route de Paris au moment où vont arriver pour le délivrer les hussards de Bouillé. Il entre dans la capitale au milieu d'une foule silencieuse. On avait écrit sur les murs : « Celui qui applaudira le roi aura des coups de bâton; celui qui l'insultera sera pendu ! »

Par cette fuite imprudente, l'irrésolu Louis XVI avait prouvé qu'il avait à contre-cœur prêté serment à la Constitution et qu'il appartenait tout entier au parti ennemi des réformes.

11. Fin de l'Assemblée Constituante. Son œuvre. — *L'Assemblée Constituante ne tarda pas à se séparer*

1. *Argonne*, collines qui séparent l'Aisne de la Meuse. — Varennes, petite ville du département de la Haute-Marne.

(30 septembre 1791). Son œuvre a été considérable. Au milieu de troubles presque continuels, elle est arrivée à changer complètement l'état de notre pays, à opérer les réformes si ardemment souhaitées.

La monarchie absolue n'existe plus en France. Le roi ne peut plus dire : « L'État c'est moi! » Il gouverne avec le concours des députés librement élus par le peuple.

L'égalité complète entre tous les Français est établie. Il n'y a plus de privilégiés et de roturiers ; mais tous les citoyens sont égaux devant la loi ; ils paient tous les impôts ; ils peuvent tous arriver aux charges publiques, aux grades dans les armées de terre et de mer.

La liberté de conscience est proclamée. Les corporations de métiers sont dissoutes.

Pour effacer les derniers vestiges de l'ancienne France, la vieille division en provinces est supprimée. Les provinces nuisaient à l'unité française : le Breton, le Provençal, le Lorrain se croyaient plutôt les habitants de leur province que les enfants d'un grand pays. *Le territoire est divisé en* 83 *départements*, d'étendue à peu près égale, administrés directement par le pouvoir central. Il n'y a plus que des Français en France.

L'œuvre de l'Assemblée nationale constituante a une grande portée. En ce moment commence l'histoire d'une nouvelle France n'ayant qu'une seule ambition : *défendre les immortels principes de* 1789, qui ont affranchi le peuple français.

RÉSUMÉ

Le 5 mai 1789, s'ouvrent les états généraux qui doivent changer l'état de la France. La Révolution française commence.

Le 17 juin 1789, les députés se proclament Assemblée nationale constituante. Le 20 juin 1789, a lieu le serment du Jeu de Paume. Le 23 juin 1789, la désobéissance est complète après la fameuse réponse de Mirabeau au marquis de Dreux-

Brézé; le roi ordonne aux ordres privilégiés de se réunir au tiers état.

La cour vaincue veut briser la résistance. Au renvoi de Necker, le peuple parisien répond par la prise de la Bastille (14 juillet 1789). Pour arrêter les désordres en province, les privilégiés renoncent généreusement aux droits féodaux (nuit du 4 août 1789).

A la suite des journées des 5 et 6 octobre 1789, la famille royale est ramenée de Versailles à Paris. La fête de la Fédération (14 juillet 1790) est célébrée avec enthousiasme : c'est le premier anniversaire de la prise de la Bastille.

Après la fuite du roi (20 juin 1791), l'Assemblée Constituante se sépare (30 septembre 1791).

Son œuvre est considérable. La monarchie absolue n'existe plus ; le roi gouverne avec le concours des députés élus par le peuple.

Questionnaire.

1. Qu'est-ce que le vote par ordre et le vote par tête? — Pourquoi en votant par tête, les réformes devaient réussir?

2. Par quel fait est célèbre chacune des dates suivantes : 20 juin 1789. — 23 juin 1789. — 14 juillet 1789. — Nuit du 4 août 1789. — 5 et 6 octobre 1789. — 14 juillet 1790. — 21 juin 1791. — 30 septembre 1791?

3. Quelle est parmi ces dates celle qui vous paraît la plus belle? Donnez les raisons de votre préférence.

4. Racontez la prise de la Bastille. (A. Causes. — B. La foule au Palais-Royal. — C. Le combat et le massacre de la garnison. — D. Le 14 juillet, fête nationale.)

5. Quelle est l'origine du drapeau tricolore?

6. Quelles ont été les principales réformes opérées par l'Assemblée constituante? (A. Il n'y a plus de monarchie absolue. — B. L'égalité devant la loi, pour les impôts, pour les charges publiques. — C. Liberté de conscience. — D. Suppression des provinces; les départements.)

VINGT-CINQUIÈME LEÇON

L'ASSEMBLÉE LÉGISLATIVE
(1er octobre 1791. — 20 septembre 1792.)

1. L'Assemblée législative. — La nouvelle assemblée, qui remplace la Constituante, prit le nom d'**Assemblée législative**. Il n'y a plus de députés nommés par les ordres privilégiés : clergé et noblesse. Tous les nouveaux représentants ont été *directement élus par le peuple*. Aussi les soutiens de l'ancien régime disparaissent : tous les membres de la Législative, jeunes et ardents, sont partisans des réformes opérées en France ; ils sont décidés à soutenir la monarchie constitutionnelle. Quelques-uns même désirent un changement complet : l'établissement d'une forme de gouvernement inconnue jusqu'alors dans notre pays : la *République*.

2. Les émigrés. La guerre contre l'empereur d'Allemagne et le roi de Prusse (20 avril 1792). — Les événements ne tardent pas à se précipiter. La Révolution française a eu son contre-coup en Europe. Les rois, qui redoutent la révolte de leurs peuples, deviennent les défenseurs de la royauté française chancelante. Chose étonnante, ce sont de mauvais Français qui les engagent à venir au secours de Louis XVI et à lancer leurs innombrables armées contre la France qui ne songeait qu'à conquérir la liberté.

A la suite des journées mouvementées qui avaient agité la France depuis le 5 mai 1789, beaucoup de nobles, pris de panique, avaient quitté leur pays; *ils avaient émigré*.

Le comte d'Artois et le comte de Provence[1], frères du

---

1. Devenus plus tard rois de France, le comte d'Artois sous le nom de Charles X et le comte de Provence sous celui de Louis XVIII.



roi, le prince de Condé et tant d'autres avaient donné le signal de la fuite. Egoïsme imprudent qui mettait à l'abri leurs précieuses personnes, mais laissait exposés aux coups Louis XVI et sa famille.

Les émigrés se répandent dans les cours étrangères. Leurs funestes conseils ne sont que trop suivis. Le roi de Prusse et l'empereur d'Allemagne signifient au peuple français qu'ils exigent le rétablissement de la monarchie, telle qu'elle existait avant 1789. La nation française, forte de son droit, relève fièrement le gant. Le roi Louis XVI, poussé par l'opinion publique, déclare lui-même la guerre à l'empereur et au roi de Prusse.

3. Débuts malheureux de la guerre. — La France n'était pas prête pour combattre contre les deux premières puissances continentales de l'Europe. L'armée était désorganisée : beaucoup d'officiers nobles avaient déserté le drapeau national et porté leur épée à l'ennemi; ceux qui restaient fidèles étaient soupçonnés à tort de faire des vœux pour le succès de la coalition. Quand les soldats n'ont plus confiance en leurs chefs, ils ne peuvent pas marcher résolument au feu. Le premier engagement fut une affreuse déroute.

Une division française, commandée par le général *Dillon*, opère une reconnaissance aux alentours de Lille. Quelques uhlans[1] autrichiens paraissent à l'horizon ; les soldats français, dix fois supérieurs en nombre, se débandent, crient à la trahison. C'est un sauve-qui-peut général. Les fuyards, aveuglés par la peur, perdent le sentiment de l'honneur et du devoir; ils massacrent leur général.

4. Premier envahissement des Tuileries par le peuple (20 juin 1792). — Les débuts de la guerre s'annoncent sous de fâcheux auspices; le peuple de Paris frémit de colère en apprenant cette fuite honteuse. Les Parisiens qui ont pris la Bastille sont de sincères partisans de la

---

1. *Uhlans*, soldats de cavalerie légère, armés de la lance, dans les armées prussiennes et autrichiennes.



Révolution. Ils voient déjà les souverains alliés aux portes de la capitale, anéantissant ces libertés qui leur sont chères et qu'ils ont acquises au prix de leur sang.

20.000 hommes se rassemblent dans les faubourgs. Ils envahissent la salle de l'Assemblée législative, en proférant des cris de haine contre le pouvoir royal qu'ils accusent d'être de connivence avec l'ennemi (20 juin 1792).

La multitude se précipite ensuite vers les Tuileries et fait irruption dans le palais que personne ne défend. Le roi n'a que le temps de se réfugier dans une embrasure de fenêtre. Pendant quatre heures, la cohue grondante défile devant lui; des fusils sont mis en joue.

Louis XVI était un esprit irrésolu qui ne savait pas, dans les graves circonstances, prendre de viriles résolutions; mais, en face du danger imminent, il déploie une force d'âme digne d'un descendant de Henri IV. Seul en présence de l'émeute tumultueuse, il trouve de fières paroles qui en imposent aux gens les plus grossiers. Un homme du peuple lui présente un verre de vin; peut-être il est empoisonné. Le courageux monarque le boit d'un seul trait, montrant qu'il a toujours confiance dans la générosité de son peuple, même révolté. Au milieu de la confusion générale, il saisit la main d'un garde national, la pose sur son cœur et lui dit : « Voyez s'il bat plus vite qu'à l'ordinaire! »

Enfin, la foule abandonne les Tuileries; le coup est manqué; mais de sinistres paroles, pleines de menaces pour l'avenir, se font entendre : « Nous n'avons rien obtenu; il nous faudra revenir! »

5. Manifeste du duc de Brunswick. — La fatalité semble poursuivre le malheureux roi; ceux mêmes qui s'étaient donné la mission de défendre ses jours en péril le compromettent d'une façon irrémédiable par leur imprudente conduite :

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami;
Mieux vaudrait un sage ennemi.

Les troupes prussiennes vont franchir la frontière. *Leur chef, le* **duc de Brunswick,** *adresse un insolent manifeste à la*

nation française. Le général ennemi déclare que si les Français ne font pas immédiatement leur soumission, les plus atroces mesures leur seront appliquées. Toute ville qui se défendra sera détruite, les habitants passés au fil de l'épée. Paris doit se soumettre sans délai et rétablir le pouvoir absolu des rois, tel qu'il existait avant 1789, sinon il ne restera plus pierre sur pierre de la capitale de la France. Enfin, si le roi et la reine sont encore outragés dans leur château des Tuileries, une exemplaire exécution militaire sera la punition du peuple parisien.

6. La Marseillaise. Prise des Tuileries par le peuple (10 août 1792). Chute de la royauté. — Paroles irréfléchies qui hâtent la chute de la royauté! L'intimidation a prise sur les esprits timorés ; elle exaspère au contraire les âmes fortes et courageuses et les pousse aux mesures extrêmes. Le peuple de Paris répond à l'insolence prussienne **par un second envahissement des Tuileries.**

En ce moment arrivent dans la capitale 500 Marseillais, têtes exaltées, rendues encore plus chaudes par l'ardent soleil du Midi. Ils se sont volontairement enrôlés pour courir à la défense des frontières. Le bataillon défile dans les rues, en faisant entendre un hymne inconnu qui enthousiasme et raffermit les cœurs.

Un jeune officier, *Rouget de l'Isle,* l'a composé en une seule nuit et chanté pour la première fois dans le salon de Diétrich, maire de Strasbourg. Les Parisiens ne connaissent pas ce chant guerrier; ils lui donnent le nom de **Marseillaise.** Les strophes vibrantes appellent le peuple à la liberté et lui donnent une mâle assurance pour combattre les rois qui ont conjuré l'asservissement ou la perte de la France. C'est un hymne de combat et de fière indépendance qui doit mener les Français à la victoire et qui est destiné, comme le drapeau tricolore, à faire le tour du monde !

Le 10 août, avec l'appui des Marseillais, la foule parisienne prend les armes. Violemment surexcitée par les

menaces du duc de Brunswick, elle veut enlever à Louis XVI l'ombre de pouvoir qui lui reste. Les Tuileries sont cernées; des canons sont braqués pour enfoncer les portes.

La résidence royale peut être protégée par de nombreux Suisses et par les bataillons de la garde nationale restés fidèles au roi. Mais Louis XVI est plus irrésolu que jamais. Il passe en revue les défenseurs du château, et ne sait pas leur adresser d'énergiques paroles. Son âme affectueuse recule devant l'effusion du sang; il donne à ses partisans l'ordre de ne pas tirer sur le peuple. La partie est perdue; le roi et la famille royale se réfugient au milieu de l'Assemblée législative.

Tout à coup le canon gronde dans la direction des Tuileries; le peuple enfonce les portes; les malheureux Suisses sont massacrés.

L'Assemblée législative déclare sa mission terminée; elle proclame la déchéance du roi; l'assemblée qui la remplace, **la Convention,** *doit organiser un nouveau gouvernement qui sera celui de la* **République.** *Il n'y a plus de royauté en France.* Louis XVI et sa famille sont enfermés dans la tour de la prison du Temple.

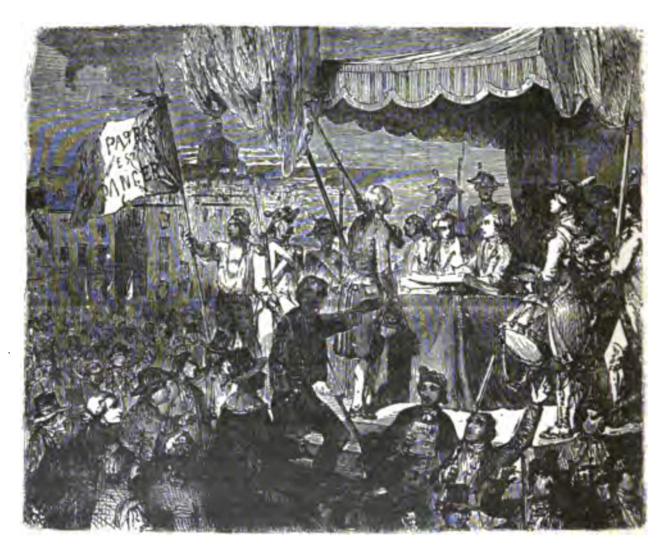
7. La patrie en danger. — L'armée prussienne pénètre en Lorraine. Les nouvelles de l'armée arrivent alarmantes. *Longwy*[1] capitule après un simulacre de bombardement. Le jeune commandant *Beaurepaire* doit défendre Verdun. Mais les habitants, affolés par la peur, ouvrent les portes à l'ennemi. L'héroïque Beaurepaire ne veut point partager cette honte; il se brûle la cervelle. Les Autrichiens entrent en Flandre et mettent le siège devant Lille. La France est envahie; deux armées menacent Paris.

L'Assemblée législative, dans l'extrême détresse, prend des mesures vigoureuses. « Pour sauver le pays, dit le ministre Danton, que faut-il? de l'audace, encore de l'audace et toujours de l'audace! »

---

1. *Longwy,* petite ville du département de Meurthe-et-Moselle.

La patrie est déclarée en danger. Le canon gronde d'heure en heure; des détachements de cavaliers parcourent les rues de Paris; dans tous les carrefours sont lues des proclamations qui font connaître le péril et appellent les citoyens aux armes. Des tribunes s'élèvent sur les places; les enrô-



ENROLEMENTS VOLONTAIRES

lements des volontaires sont reçus par les magistrats municipaux.

Des bataillons se forment, composés de soldats qui sont tous animés de la même ardeur et qui n'ont qu'un seul désir : *défendre la patrie attaquée.* La France entière répond généreusement à cet appel aux forces vives de la nation : le laboureur déserte sa charrue, le bourgeois sa boutique; l'ouvrier abandonne ses outils, le savant ses livres; le père et le fils portent les armes dans la même compagnie. De jeunes officiers, Kléber, Marceau, Hoche, Ney, Davout, Jourdan, etc., commandent les nouveaux bataillons. Leurs

noms sont encore inconnus; dans quelques jours, rendus célèbres par de brillantes victoires, ils seront publiés par les cent voix de la Renommée!

8. Bataille de Valmy (20 septembre 1792). — La jeune armée reçoit le baptême du feu à **Valmy**[1] et sauve la France.

Dumouriez la commande. Pour le bonheur de notre pays, ce général a une fois dans sa vie une inspiration de génie. Il s'établit résolument en face des Prussiens et occupe *les défilés de l'Argonne.* Ces collines, couvertes de forêts et de marécages, sont complètement impraticables; elles forment une barrière infranchissable et sont destinées à devenir les Thermopyles de la France.

Malheureusement, l'un des défilés, faiblement défendu, est forcé; la route de Paris est ouverte; aucun obstacle n'arrête plus l'armée prussienne dirigée par Brunswick et le roi en personne. De pressantes prières sont adressées à Dumouriez pour le supplier de voler au secours de la capitale. Sans écouter ces timides avis, il reste dans ses positions de l'Argonne. L'armée prussienne a tourné les Français; mais la prudence lui conseille de ne pas se précipiter à l'étourdie sur le chemin de Paris, tant que l'armée de Dumouriez n'est pas vaincue.

Enfin la bataille se livre près du moulin de Valmy. Les troupes prussiennes, fortes et bien disciplinées, ont fait leurs preuves sous Frédéric le Grand; elles croient remporter facilement une nouvelle victoire de Rosbach. Qu'ont-elles à redouter? Les vieux soldats de Frédéric vont se mesurer avec des troupes, jeunes, inexpérimentées, commandées par des officiers inconnus, que les jeunes nobles d'outre-Rhin traitent avec dédain de fils de paysans et de savetiers!

La canonnade commence : elle se fait entendre pendant trois heures au milieu d'un épais brouillard. Nos ennemis

---

1. *Valmy*, village du département de la Marne.

pensent qu'un feu si violent va jeter l'épouvante parmi ces soldats novices.

Enfin le soleil paraît radieux. Quelle déception pour nos adversaires : les fils de paysans et de savetiers n'ont pas bronché sous la mitraille meurtrière. Ils attendent tranquillement l'attaque et sont frémissants non de peur, mais d'impatience.

Les colonnes prussiennes s'ébranlent pour l'assaut. Moment solennel qui doit décider du sort d'une grande nation! Elles gravissent les pentes avec lenteur et gardent leur alignement comme sur un champ de manœuvre. Une faible distance sépare les deux armées.

Tout à coup le général français Kellermann élève et agite au-dessus de sa tête son chapeau orné du panache tricolore. « Camarades, s'écrie-t-il d'une voix palpitante d'enthousiasme, voici le moment de la victoire! Vive la Nation! » Le cri du général est répété de bouche en bouche par tous les bataillons et court sur toute la ligne. Les chapeaux sont placés au bout des baïonnettes. Les régiments français se précipitent au-devant de l'ennemi avec un élan invincible.

Tant d'audace déconcerte les Prussiens : ils hésitent, s'arrêtent, reculent, battent en retraite. La victoire de Valmy, remportée par la jeune armée française, a sauvé la France : une nation ne saurait périr quand ses valeureux enfants sont animés du désir de vaincre ou de mourir pour la liberté!

Deux mois après, à **Jemmapes**, quatorze redoutes autrichiennes hérissées de canons sont enlevées à la baïonnette aux accents de la *Marseillaise*. La Belgique est conquise. Le premier flot de l'invasion est repoussé loin des frontières. La république française débute sous de glorieux auspices!

RÉSUMÉ

L'Assemblée législative qui succède à l'Assemblée constituante ne siège que pendant un an (du 1er octobre 1791 au 20 septembre 1792).

Les nobles émigrés poussent le roi de Prusse et l'empereur d'Allemagne à déclarer la guerre à la France (20 avril 1792).

Les fâcheux débuts de la guerre, le massacre du général Dillon à Lille sont la cause du premier envahissement des Tuileries par le peuple (20 juin 1792).

L'insolent manifeste du duc de Brunswick amène la prise des Tuileries (10 août 1792). Louis XVI est prisonnier au Temple.

Les frontières sont envahies; Verdun capitule, malgré le dévouement du commandant Beaurepaire; Lille est assiégée.

La patrie est déclarée en danger; l'élan est irrésistible; les fils de savetiers, commandés par Dumouriez, remportent l'immortelle victoire de Valmy (20 septembre 1792). La France est sauvée.

Questionnaire.

1. Pourquoi le roi de Prusse et l'empereur d'Allemagne déclarent-ils la guerre à la France? Par qui sont-ils poussés?
2. Par quel fait est célèbre chacune des dates suivantes : 20 juin 1792. — 10 août 1792. — 20 septembre 1792?
3. Dites ce que vous savez sur les débuts malheureux de la guerre? Quelle journée amènent-ils à Paris?
4. Que disait le duc de Brunswick dans son manifeste? Comment le peuple de Paris y répond-il?
5. Qui a composé la *Marseillaise*? En quel endroit? D'où vient le nom de *Marseillaise*?
6. Quelles sont les conséquences de la journée du 10 août?
7. Que fait l'Assemblée législative à la nouvelle des prises de Verdun et de Longwy?

Narration historique. — *Bataille de Valmy.*

Plan. — *Début.* — Les Prussiens en France. — Leur arrogance.
1° Dumouriez dans l'Argonne. — Les défilés forcés.
2° La bataille. — Kellermann.
Conclusion. — La jeune armée. — Nouvelle victoire en Belgique. — Elan invincible.

VINGT-SIXIÈME LEÇON

LA CONVENTION (du 21 sept. 1792 au 26 oct. 1795).

1. Etat des partis. Les Girondins et les Montagnards. — Le 21 septembre 1792, au moment même où le canon, tiré en signe de joie, annonçait aux Parisiens la grande victoire de Valmy, une nouvelle assemblée se réunissait : **la Convention**, qui doit jouer un rôle prépondérant dans la marche de la Révolution française. *Son premier acte fut de proclamer la République.*

Il n'y a plus, en effet, de monarchistes dans la nouvelle assemblée : tous les membres sont républicains. Mais, dès le premier jour, deux partis se forment : celui des **Girondins** et celui des **Montagnards**.

Les plus illustres Girondins, l'éloquent orateur Vergniaud par exemple, ont été élus par le département de la Gironde; d'où le nom de *Gironde*, donné au parti. Ce sont presque tous des hommes de grande valeur, qui aiment sincèrement leur pays. Ils veulent une république grande et florissante; ils ont en horreur les mesures violentes, l'effusion du sang. S'ils avaient réussi à conserver le pouvoir, la honte de l'affreux régime de la Terreur aurait été épargnée à la France.

Les Montagnards, élus par la ville de Paris, comme Robespierre, Danton, Camille Desmoulins, le hideux Marat occupent les gradins les plus élevés de la salle de la Convention. D'où le nom de *Montagnards*, appelé à devenir célèbre. Ce sont des hommes audacieux et résolus, qu'aucun obstacle n'arrête, qu'aucun péril n'effraie. La France est en danger : terroriser l'adversaire devient un moyen de gouvernement. Les Montagnards verseront des flots de sang, enverront impitoyablement leurs ennemis à l'écha-

faud; ils se tueront les uns les autres. Mais à force d'énergie, à coups de violentes mesures, **ils sauveront la France**, repousseront l'invasion de tous les peuples de l'Europe et donneront à notre pays sa frontière naturelle : la limite du Rhin.

D'ailleurs la lutte entre les deux partis commence aussitôt. Quel sera le sort réservé au malheureux Louis XVI, enfermé dans la tour du Temple depuis la journée du 10 août?



LES GIRONDINS

2. Procès et mort de Louis XVI (21 janvier 1793). — Les Girondins, partisans de la clémence, veulent sauver le roi. Les farouches Montagnards désirent une condamnation capitale pour jeter un audacieux défi à l'Europe tout entière.

Louis XVI comparaît devant la Convention. Sa défense fut digne; le roi répondit avec calme, sut même trouver quelques fières paroles qui auraient désarmé des juges impartiaux. Son avocat de Sèze remua tous les cœurs quand il s'écria avec un éloquent courage : « Je cherche en vous des juges, mais je ne vois que des accusateurs! »

Malgré les généreux efforts des députés de la Gironde, *Louis XVI fut condamné à mort.*

Le 21 janvier 1793, eut lieu sur la place de la Révolution, aujourd'hui place de la Concorde, l'exécution de l'ancien roi de France. Louis XVI, en face de la mort, retrouve la froide intrépidité qu'il avait déployée le 20 juin 1792 en présence de l'émeute grondante. Eveillé de bon matin par son valet Cléry, il entend la messe et prend avec une noble simplicité ses suprêmes résolutions. Dès qu'arrive Santerre, le terrible commandant de la garde nationale, Louis donne lui-même le signal du départ. Pendant le long trajet, sa virile fermeté ne l'abandonne pas; au pied de l'échafaud, il reçoit la dernière bénédiction du prêtre qui l'assiste : « Fils de saint Louis, montez au ciel! » lui dit en pleurant l'abbé Edgeworth. D'un pas assuré, il gravit lentement les degrés, adresse quelques paroles à la foule : « Je meurs innocent, je pardonne à mes ennemis et vous, peuple infortuné... » Un roulement de tambour, commandé par Santerre, couvre sa voix. Victime résignée, Louis XVI s'offre lui-même au bourreau.

Roi malheureux, sincèrement ami du peuple, honnête mais faible, constamment jouet d'événements que son intelligence un peu simple ne sut pas dominer, il expia des fautes que d'autres avaient commises.

3. Conséquences de la mort de Louis XVI. — La mort de Louis XVI eut un grand retentissement non seulement en France, mais dans l'Europe entière. Partout à l'extérieur les hésitants prennent les armes. L'Angleterre, l'Espagne, la Hollande, Naples, etc..., nous déclarent la guerre. 400,000 hommes s'apprêtent à envahir nos frontières. Dumouriez est vaincu, la Belgique évacuée; l'Alsace est entamée, la Flandre occupée par l'ennemi, que quelques journées de marche séparent à peine de Paris!

Le péril extérieur n'est rien. En ce moment, une formidable insurrection éclate dans les départements de l'Ouest, en **Vendée** [1] et en Bretagne. Les paysans vendéens, atta-

1. *Vendée*, contrée située à l'ouest du Poitou, se compose de deux parties: le *Bocage*, couvert de collines boisées coupées par de nombreux et



chés à leur roi et à leur religion, refusent de marcher contre les ennemis de la patrie; ils se révoltent. Conduits par le voiturier *Cathelineau*, le garde-chasse *Stofflet*, par des nobles, *d'Elbée*, *Charette*, *La Rochejacquelein*, ils s'embusquent derrière leurs haies, font une guerre d'extermination aux troupes républicaines. 100,000 Vendéens prennent les armes. Soldats aveugles de leur foi, bravant tous les dangers, ils marchent droit à leurs ennemis, enlèvent les canons. Tout l'Ouest est en feu!

Pour combattre la coalition des peuples de l'Europe, anéantir l'insurrection vendéenne, l'union était nécessaire. Mais Montagnards et Girondins, déjà désunis au moment du procès de Louis XVI, sont plus acharnés que jamais les uns contre les autres. C'est la lutte du pot de terre contre le pot de fer. Les faibles succombent et sont brisés. Les Girondins sont arrêtés ou proscrits. Plusieurs échappent à leurs ennemis; ils soulèvent une grande partie de la France : *Caen*, *Bordeaux*, *Marseille*, *Toulon*, *Lyon*, *près de la moitié des départements entrent en lutte contre la Convention*.

Les Montagnards, maîtres seulement de Paris, sont assaillis par l'Europe; ils ont à terrasser la Vendée, à comprimer la révolte des grandes villes de France. Duel gigantesque d'un seul contre tous, de Paris contre la France et le monde civilisé, lutte émouvante d'où la terrible Montagne ne sort victorieuse qu'à force d'audace et de mesures sans pitié!

4. Mesures violentes à l'intérieur : la Terreur (1794). — A l'intérieur, est institué **le redoutable tribunal révolutionnaire**, qui envoie à l'échafaud non seulement les adversaires qui osent résister, mais encore bien d'innocentes et touchantes victimes.

Chaque jour, de funèbres convois de charrettes défilent dans les rues. Marie-Antoinette, la sœur du roi Madame

---

profonds ravins, et le *Marais*, pays de marécages à peu près impraticables. Le Bocage et le Marais sont disposés à merveille pour une guerre de partisans.



Elisabeth, une foule de prêtres et de nobles portent leur tête sur l'échafaud.

Les hommes qui ont fait la Révolution ne sont pas épargnés. L'illustre Bailly, l'ancien président de l'Assemblée constituante, est traîné à la mort un matin d'hiver; l'intrépide vieillard tremble de froid et non de peur.

Les Girondins savent mourir en héros ; la veille de l'exécution, ils prennent en prison un dernier repas; leurs suprêmes pensées sont pour la France et cette liberté qu'ils chérissent et pour laquelle ils font noblement le sacrifice de leur vie.

Le génie même ne trouve pas grâce. Un poète de talent, André Chénier, à peine âgé de trente ans, périt au moment même où il écrivait de touchantes pièces de vers. Le grand chimiste Lavoisier est sur le point de faire une importante découverte; il sollicite un sursis auprès de ses bourreaux; sa demande est repoussée et il emporte son secret dans la tombe.

Les généraux doivent vaincre ou mourir; être battu devient un crime qu'expient les Custine et les Beauharnais. Le général Houchard, vainqueur des Anglais, a le même sort; la faute qu'on lui reproche est de n'avoir pas su profiter de la victoire. Sombre régime, que l'histoire ne saurait trop flétrir, et qui porte le nom éternellement abhorré de **Terreur**.

5. Lutte entre Montagnards. Robespierre. Le 9 Thermidor[1] (1794). — Tant de sang, tant d'horreurs inspirent de l'aversion même aux farouches Montagnards. Quelques-uns, comme *Danton* et *Camille Desmoulins*, veulent faire cesser ces cruautés aussi impies qu'inutiles. « Mieux vaut être guillotiné que guillotineur! » s'écrie leur

1. *Thermidor*. — Le calendrier romain que nous employons aujourd'hui avait été remplacé par un nouveau calendrier : **le calendrier républicain**. Le nom des mois avait été emprunté à la nature. C'est ainsi qu'il y avait le mois de *floréal* ou mois des fleurs, de *pluviôse* ou des pluies, de *fructidor* ou des fruits, de *ventôse* ou des vents, de *brumaire* ou des brumes, de *thermidor* ou de la chaleur, etc...

chef Danton. Ils sont accusés de modérantisme, traînés devant le tribunal révolutionnaire et condamnés à mort. L'audacieux Danton pouvait s'enfuir, mais il refuse : « Est-ce qu'on emporte la patrie sous la semelle de ses souliers ! » répond-il au moment où il se livre à ses impitoyables ennemis.

Un homme, **Robespierre**, désire la continuation de ces scènes sauvages que réprouvent tous les cœurs honnêtes. Il envoie à l'échafaud ses adversaires et même ses amis. Il veut devenir le maître de la France ; il aspire à la dictature. Tout tremble devant cet ambitieux sanguinaire. Mais enfin les faibles menacés se révoltent ; les moutons dévorent le loup. Dans le sein de la Convention, Robespierre est mis hors la loi ; malgré les efforts de ses partisans qui cherchent à le sauver, il porte enfin sa tête exécrable sur l'échafaud (9 thermidor 1794).

Le régime de la Terreur prend fin ; il ne laisse dans nos cœurs que son odieux souvenir.

6. Mesures pour dompter la France et l'Europe ; la levée en masse. — Heureusement, cette époque tragique nous offre un des plus beaux spectacles : celui d'un peuple qui lutte avec l'héroïsme du désespoir contre des ennemis innombrables qu'il abat à force de courage et d'audace.

La France entière prend les armes : **la levée en masse est décrétée.** Tous les Français doivent prêter leur concours pour la défense du sol national. « Les jeunes gens iront au combat ; les hommes mariés forgeront des armes et transporteront les subsistances. Les femmes feront des tentes, des habits et serviront dans les hôpitaux. Les enfants mettront le vieux linge en charpie ; les vieillards se feront porter sur les places publiques pour exciter le courage des guerriers. *La République n'est qu'une grande ville assiégée ; il faut que la France ne soit qu'un vaste camp.* » En quelques mois, 1,200,000 hommes sont levés ; quatorze armées sortent de terre !

7. Le grand Carnot. — Un homme de génie, **le grand Carnot,** dirige les combattants, dresse les plans de cam-

pagne et organise la victoire. C'est un des plus nobles caractères de la Révolution française. Sincère patriote, administrateur hors ligne, il est avant tout désintéressé. Il songe uniquement à la France en danger; sa personne ne compte pas. Quoique simple officier du génie, cet honnête Montagnard nomme les généraux, signe tous les brevets; mais, absorbé par son immense besogne, il s'oublie volontairement. Il reste chef de bataillon.

Plus tard, lorsque la France, en 1814, sous le règne de Napoléon Ier, fut de nouveau envahie, Carnot sollicite de l'empereur l'honneur de combattre contre l'étranger et de défendre son pays. Napoléon lui donne un poste de confiance: le commandement de l'importante place d'Anvers [1]. Mais, dans les bureaux du ministère de la Guerre, l'étonnement fut grand quand on s'aperçut qu'un simple chef de bataillon allait donner des ordres à de nombreux généraux. Pour réparer cet oubli, Carnot fut dans la même journée nommé colonel, général de brigade, général de division. Rare désintéressement, qui est le plus beau titre de gloire de l'illustre organisateur de la victoire.

Du reste, nos ennemis mêmes ont rendu justice à cette âme loyale qui, par son austère vertu, semble rivaliser avec les hommes dont s'enorgueillit l'antiquité. L'historien allemand Niebuhr n'a-t-il pas écrit, en faisant taire tout sentiment de haine et de jalousie : « S'il ne me restait au monde qu'un morceau de pain, je serais fier de le partager avec Carnot! »

8. La victoire à l'intérieur. — Grâce à la vigoureuse impulsion donnée aux armées par cet habile administrateur, *la révolte est étouffée en France.* Les villes, qui s'étaient insurgées à la voix des Girondins, rentrent dans le devoir. Bordeaux, Marseille, Lyon reçoivent les troupes de la Convention. Toulon ouvre traîtreusement ses portes aux Anglais; le général Dugommier assiège la place. Un jeune

1. *Anvers,* sur l'Escaut, grand port de commerce et importante place forte de la Belgique.



commandant d'artillerie, *Bonaparte*, indique le point faible; pendant la nuit, des soldats d'élite escaladent le fort de l'Éguillette qui domine la rade. Les Anglais se retirent.

De grands généraux, *Kléber*, *Marceau*, *Hoche*, sont envoyés en Vendée. Ils organisent solidement les troupes, forment des colonnes volantes qui parcourent le pays. Les Vendéens tentent un dernier effort, agissent en masse; ils sont définitivement écrasés au *Mans* [1] et à *Savenay* [2].

En ce moment, la France entière obéit de nouveau à un seul maître; elle peut disposer de toutes ses forces contre l'Europe coalisée.

9. La victoire à l'extérieur. — Il était temps: toutes nos frontières étaient assaillies. De même qu'un ressort violemment comprimé se détend tout d'un coup, de même nos armées, par un élan furieux, élargissent le cercle qui enserre Paris et refoulent de toutes parts cette marée montante qui allait engloutir notre pays.

La poussée est irrésistible. Le Roussillon est délivré; Nice et la Savoie sont conquises. Hoche repousse l'ennemi loin de l'Alsace; son armée combat avec la sombre énergie du désespoir. Il s'agit de délivrer la place forte de Landau [3] assiégée depuis longtemps. « Landau ou la mort! » Tel est le cri de guerre poussé par les soldats résolus à vaincre ou à mourir.

Au Nord, la frontière est dégagée à la suite de nombreuses batailles. Jourdan remporte l'immortelle victoire de **Fleurus** [4]. Encore une fois la Belgique est soumise; le Rhin nous appartient jusqu'à son embouchure. **Pichegru** s'empare de la Hollande. En vain, les Hollandais ouvrent leurs digues. L'hiver prête un secours inespéré aux soldats de la jeune France : les canaux sont gelés; les Français

---

1. *Le Mans*, chef-lieu du département de la Sarthe.
2. *Savenay*, petite ville du département de la Loire-Inférieure.
3. *Landau*, ville de la Bavière rhénane, sur la frontière de l'Alsace.
4. *Fleurus*, petite ville de Belgique, près de la frontière française, rendue déjà célèbre par la victoire de Luxembourg, pendant la guerre de la Ligue d'Augsbourg.

entrent dans Amsterdam; la cavalerie court sur les eaux du Zuyderzée brusquement solidifiées par le froid, et prend la flotte hollandaise emprisonnée au milieu des glaces.

Heureux moment où la victoire seconde les efforts de ces troupes valeureuses qui supportent gaiement les fatigues, bravent avec insouciance les plus insurmontables obstacles et ne se plaignent jamais. La patrie est pauvre et ne peut payer ses défenseurs dont les habits sont en lambeaux et qui font fièrement leur entrée dans les cités opulentes avec de grossiers sabots aux pieds. Extrême misère et grandeur imposante, tel est le spectacle émouvant qu'offrent aux vaincus étonnés les armées victorieuses de la République, les plus belles et les plus dignes d'admiration qu'ait jamais possédées la France!

Sur mer, nous sommes battus par des ennemis supérieurs en nombre; mais la défaite a quelque chose de sublime qui impose le respect et excite l'enthousiasme! Le vaisseau **Le Vengeur** est entouré par six navires ennemis. Il soutient cette lutte inégale pendant une journée entière. A la fin, percé de toutes parts par les boulets, il s'enfonce peu à peu sous les eaux. En vain, les Anglais demandent à ces braves d'amener leur glorieux drapeau. Les marins de la République préfèrent la mort; ils combattent jusqu'au dernier moment, clouent fièrement leur pavillon sur le tronçon du grand mât brisé; ils lâchent en désespérés les dernières bordées de leurs canons et disparaissent au sein des flots en poussant un dernier cri de : « Vive la nation! »

Les enfants eux-mêmes, à ce moment où tout est héroïque, marchent dignement sur les traces de leurs aînés. Le jeune **Barra**, engagé à l'âge de quatorze ans, est surpris par les Vendéens. Sommé de crier « Vive le roi! » il meurt en poussant le cri de « Vive la République! ». Un autre enfant, **Viala**, trouve une mort glorieuse en coupant, seul en face de l'ennemi qui multiplie ses décharges de fusil, les cordes qui retenaient un pont. Dévouements sublimes qui feront vivre éternellement le souvenir de ces jeunes héros dans la mémoire de tous les Français. La Convention fit célébrer

en leur honneur de magnifiques et imposantes fêtes funèbres. Des chœurs d'enfants chantaient ces vers patriotiques qui ont rendu immortels les noms de Barra et de Viala :

De Barra, de Viala le sort nous fait envie.
Ils sont morts, mais ils ont vaincu;
Le lâche accablé d'ans n'a point connu la vie :
Qui meurt pour le peuple a vécu!

10. Traité de Bâle (1795). — Fin de la Convention. — Son œuvre. — Ces victoires répétées, ces brillantes conquêtes aussi soudaines qu'imprévues, font réfléchir nos ennemis et lassent leurs efforts. La coalition se désagrège : la Prusse et l'Espagne signent le traité de Bâle [1] (1795). La République française est reconnue par deux rois en Europe ; la Prusse nous abandonne les territoires qu'elle possède sur la rive gauche du Rhin.

La Convention achève en ce moment sa terrible et glorieuse mission (27 octobre 1795). Ayant à lutter contre l'Europe et la France, cette assemblée célèbre trouve le temps d'attacher son nom à de grandes institutions : elle fonde les *Ecoles polytechnique et normale*, le *Conservatoire des arts et métiers* [2]. Un pays libre doit recevoir les bienfaits de l'instruction; aussi tous les efforts des conventionnels tendirent à donner au peuple les connaissances utiles que lui avait refusées l'ancien régime. Depuis lors, des écoles ont été créées partout en France, même dans les plus misérables hameaux.

Porter un jugement impartial sur la grande Convention est difficile. A travers le long espace de temps qui nous sépare de son époque, elle nous apparaît comme une assemblée

---

1. *Bâle*, grande ville de la Suisse, sur le Rhin.
2. *Ecole polytechnique*, grande école destinée à former de savants ingénieurs, des officiers d'artillerie et du génie. *École normale supérieure*, grande école où s'instruisent les meilleurs professeurs de l'Université. *Conservatoire des arts et métiers*, établissement où sont exposés des modèles de machines et où l'on fait des cours pour les ingénieurs.

de géants chez qui tout est porté à l'excès : le mal comme le bien.

Tout cœur sensible s'apitoie avec raison sur le sort de tant de malheureuses victimes : *l'affreux régime de la Terreur ternira toujours la mémoire de la terrible Convention.*

Et cependant nous ne pouvons oublier que la Convention a vaincu l'Europe coalisée, **conquis les limites de l'ancienne Gaule.** C'est un impérissable titre de gloire. On peut l'attaquer, la dénigrer, la détester même; mais l'indomptable Convention aura toujours le droit de

Répondre fièrement alors qu'on l'injurie :
« Je jure qu'un tel jour j'ai sauvé la patrie! »

RÉSUMÉ

Le premier acte de la Convention est de proclamer la République (21 septembre 1792). La lutte entre Montagnards et Girondins commence à propos du procès de Louis XVI. Malgré les efforts généreux des Girondins, Louis XVI meurt sur l'échafaud (21 janvier 1793).

Après l'exécution du roi, la Convention doit lutter à l'intérieur contre l'insurrection de la Vendée royaliste et la révolte des grandes villes de France qui soutiennent le parti girondin, à l'extérieur contre la coalition de tous les peuples de l'Europe.

La Convention établit le tribunal révolutionnaire et le régime de la Terreur qui prend fin à la mort de Robespierre (9 thermidor 1794). Elle décrète la levée en masse de tous les Français.

Le grand Carnot organise la victoire : les insurrections vendéennes et girondines sont terrassées; Hoche délivre l'Alsace; Jourdan, vainqueur à Fleurus, prend la Belgique, Pichegru la Hollande. La ligne du Rhin appartient à la France. Sur mer, le vaisseau « Le Vengeur » s'engloutit sous les flots plutôt que de se rendre.

La Prusse et l'Espagne signent le traité de Bâle (1795).

La Convention a créé les Écoles polytechnique et normale. Elle finit sa mission le 26 octobre 1795.

Questionnaire.

1. Quel a été le premier acte de la Convention?

2. Quels étaient les deux principaux partis de la Convention? Que voulaient-ils?

3. Racontez la mort de Louis XVI.

4. Quelles ont été les conséquences de la mort de Louis XVI. (A. A l'étranger. — B. A l'intérieur)?

5. Quelles ont été les principales victimes de la Terreur?

6. Quel est l'homme qui voulait la continuation du régime de la Terreur? A quelle époque a-t-il été renversé?

7. Dites ce que vous savez sur le grand Carnot. (A. L'organisateur de la victoire. — B. Le citoyen désintéressé.)

8. Que pensez-vous des armées de la République?

9. Racontez le combat du vaisseau le *Vengeur*.

10. Quelles sont les nations qui ont signé le traité de Bâle? Date. Clauses.

11. Quelles ont été les grandes créations de la Convention?

Synchronismes. — 1793. Fondation du système décimal des poids et mesures. — 1793. Les frères Chappe inventent le télégraphe aérien. — 1794. Fin de la Pologne. Ce royaume est partagé entre l'Autriche, la Russie et la Prusse.

VINGT-SEPTIÈME LEÇON

LE DIRECTOIRE (1795-1799). — LA CAMPAGNE D'ITALIE DU GÉNÉRAL BONAPARTE (1796-1797).

1. Le gouvernement du Directoire; cause de sa faiblesse. — Avant de se séparer, la Convention avait tenté de donner un gouvernement régulier à la France : **c'est le gouvernement du Directoire.**

La division nettement établie entre les pouvoirs, voilà ce qui frappe dans la nouvelle constitution. Il y a deux assemblées : le *Conseil des Cinq-Cents*[1], qui vote une première

---

1. *Conseil des Cinq-Cents*, ainsi nommé parce que les membres étaient au nombre de cinq cents. L'autre assemblée était appelée conseil des *Anciens*, parce qu'il fallait avoir au moins quarante ans pour en faire partie.

fois les lois, — le *Conseil des Anciens* qui les accepte ou les rejette ensuite. *Cinq directeurs* sont chargés de faire exécuter ces lois, d'administrer la France.

C'est à peu près le système de gouvernement que nous possédons aujourd'hui. La Chambre des députés actuelle correspond au conseil des Cinq-Cents; le Sénat, au conseil des Anciens. Le président de la République a les mêmes attributions que les cinq Directeurs.

Mais le gouvernement du Directoire a un grave défaut. Un grand pays doit être dirigé par une main énergique qui maintient tout le monde dans le devoir et fait respecter la loi. Aussi, aujourd'hui, nous n'avons qu'*un seul* président de la République.

Le Directoire formait un corps ayant *cinq* têtes. Chacun des Directeurs avait mêmes honneurs, même pouvoir. La discorde devait nécessairement se glisser parmi eux; ils ne pouvaient manquer de se brouiller. L'énergique impulsion n'existait plus. De là une cause d'irrémédiable faiblesse.

2. Situation de la France au commencement du Directoire. — D'ailleurs le Directoire avait à lutter contre une situation déplorable.

Les finances étaient ruinées; l'argent, nerf de la guerre, faisait complètement défaut. Les cinq Directeurs tiennent leur premier conseil au Luxembourg autour d'une table boiteuse, en face de quelques bûches mal allumées.

Les partis, que l'impitoyable Convention ne broyait plus sous sa main de fer, relevaient la tête. L'impuissant Directoire ne sut maîtriser ni les débris de la Montagne renaissante, ni les royalistes qui s'agitaient à Paris et dans les provinces. Souvent il fut obligé de violer la loi pour se débarrasser d'adversaires devenus incommodes.

Les ennemis de l'extérieur étaient toujours menaçants : nous avions encore à combattre contre l'Autriche et l'Angleterre, les deux puissances alors les plus redoutables de l'Europe.

3. Plan de campagne du directeur Carnot contre l'Autriche (1796). — L'un des Directeurs était le grand

Carnot. *Il prépare un vaste plan de campagne contre l'Autriche* (1796).

Deux belles armées bien organisées, de 80,000 hommes chacune, commandées par deux généraux de valeur, *Jourdan* et *Moreau*, devaient longer les deux rives du Danube, marcher droit sur Vienne et frapper un coup décisif en s'emparant de la capitale de l'Autriche.

Une troisième armée, conduite par un général inconnu, avait un rôle plus modeste : *la défense des Alpes*. Réunie autour de Nice, elle était complètement sacrifiée ; elle comptait à peine 35,000 combattants.

4. Défaites en Allemagne (1796). Mort de Marceau et de Hoche. — Moreau et Jourdan sont en face d'un habile général, *l'archiduc Charles*, tacticien de premier ordre. Les deux armées françaises commettent la faute de se séparer. L'archiduc Charles se place entre elles avec des forces écrasantes. Il bat Jourdan à *Wurtzbourg*[1] et le rejette sur le Rhin.

Dans la retraite, le jeune général *Marceau*, âgé seulement de vingt-sept ans, est frappé au cœur par la balle d'un chasseur tyrolien[2]. Son intrépide valeur et sa loyauté avaient touché même ses ennemis. Le corps de Marceau tombe entre les mains des Autrichiens. Ceux-ci ne veulent laisser à personne l'honneur de rendre au brillant soldat les derniers devoirs. Les généraux impériaux défilent en pleurant devant la dépouille mortelle. « Courte, brave et glorieuse fut sa jeune carrière ; il fut pleuré par deux armées, ses amis et ses ennemis, » s'écria plus tard, dans des strophes émues, le grand poète anglais Byron.

L'année suivante, à vingt-neuf ans, périt *Hoche*, l'émule de Marceau. Belle et enviable fut la destinée de ces jeunes héros. Ils sont morts pour la patrie ; généreux et désintéressés, ils n'ont eu qu'une seule ambition : servir noble-

---

1. *Wurtzbourg*, ville de la Bavière.
2. *Tyrol*, région montagneuse des Alpes autrichiennes ; les Tyroliens, habiles chasseurs d'ours et de chamois, forment des régiments d'élite de l'armée autrichienne et sont des tireurs renommés.

ment leur pays. Leur vie toute d'honneur et sans tache doit servir d'exemple à tous les Français! Pourquoi l'impitoyable mort les a-t-elle si tôt ravis à notre admiration!

Jourdan vaincu, Moreau reste seul exposé aux coups des armées autrichiennes supérieures en nombre. Il effectue une belle retraite à travers les défilés de la Forêt Noire [1], repousse avec perte l'ennemi qui le serre de trop près.

Toutefois les armées françaises du Danube étaient toutes les deux ramenées sur le Rhin. Le plan de Carnot avait échoué. *En ce moment entre en scène l'armée d'Italie.*

5. Le général Bonaparte. — Un général de vingt-sept ans, Bonaparte, petit de taille, maigre, au teint livide, la commande. Il est à peu près inconnu.

Né en Corse, à Ajaccio, le 15 août 1769, l'année qui suit l'annexion de l'île, le jeune Bonaparte était venu de bonne heure en France. Elève à l'école militaire de Brienne [2], il s'y fait remarquer par son caractère taciturne, sa vive imagination et son ardeur pour l'étude. Commandant d'artillerie à vingt-quatre ans, il indique le point faible de la place Toulon, le fort de l'Eguillette. Plus tard, la Convention le charge d'écraser à Paris une insurrection royaliste. La protection d'un des Directeurs le fait arriver au commandement de l'armée d'Italie.

6. L'armée d'Italie. Arrivée du général Bonaparte (avril 1796). — Les soldats de l'armée d'Italie sont pauvres, mal nourris, couverts de loques; abandonnés par le gouvernement du Directoire, ils vivent de pillage et de maraude. Les généraux de division, Masséna, Schérer, Augereau, se sont distingués dans vingt combats. Ils dédaignent le nouveau venu qui doit les commander : c'est presque un enfant pour eux!

Sans remarquer la froideur qui se lit sur tous les visages, Bonaparte réunit sous sa tente, les chefs de l'armée

1. *Forêt Noire*, système montagneux situé en Allemagne, sur la rive droite du Rhin; cette chaîne est parallèle aux Vosges; les habitants de la forêt Noire font des montres et sculptent sur bois.

2. *Brienne*, petite ville du département de l'Aube.



d'Italie, leur explique ses projets, son plan de campagne. Subitement, la réserve fait place à l'étonnement, puis à l'enthousiasme. Les vieux généraux subissent l'ascendant de cette volonté irrésistible.

Des paroles entraînantes adressées aux soldats les électrisent et les rendent jaloux de se signaler : « Soldats, leur dit Bonaparte dans une proclamation célèbre, vous êtes mal nourris, presque nus. Je vais vous conduire dans les plus belles plaines du monde : vous y trouverez honneurs, gloire et richesses! Soldats d'Italie, manqueriez-vous de courage! » Chefs et soldats sont désormais des héros qui voleront de victoire en victoire!

7 Combats dans les Alpes-Maritimes. La paix avec le Piémont. — Deux armées, l'une autrichienne, l'autre piémontaise, fortes de 50,000 hommes sont opposées aux 35,000 Français affamés. Bonaparte se précipite dans les vallées étroites des Alpes entre les deux masses ennemies. Il les attaque séparément, les bat à *Dégo*, *Montenotte*, *Millésimo*[1]. Les Autrichiens sont rejetés sur le Pô. Les Piémontais cernés mettent bas les armes. Le roi de Piémont signe la paix.

8. Conquête de la Lombardie. Combat de Lodi (mai 1796). — « Soldats, s'écrie le jeune général, vous avez remporté en quinze jours six victoires. Grâces vous en soient rendues! Mais, soldats, vous n'avez rien fait, puisqu'il vous reste à faire! » Les Français vont de l'avant, entrent à Milan au milieu d'enthousiastes acclamations, puis se heurtent contre l'armée autrichienne qui défend le **pont de Lodi** avec toute son artillerie. Bonaparte réunit une colonne de six mille grenadiers, la lance sur l'étroit passage balayé par la mitraille. Les premiers rangs sont emportés; le reste hésite un moment, puis prend un nouvel élan, franchit le pont sous une grêle de balles et de boulets, arrive aux canons, s'en empare. La furie française a

---

1. *Dégo*, *Montenotte*, *Millésimo*, petits villages du Piémont entre Nice et Gênes.



accompli son œuvre : *le combat de Lodi nous donne la Lombardie.* Les soldats victorieux décernent à leur chef le titre devenu légendaire de *petit caporal.*

9. Bonaparte sur l'Adige. Les trois tentatives des Autrichiens pour le déloger. Castiglione, Arcole et Rivoli. — Vainqueur, Bonaparte s'établit sur le fleuve de l'Adige, à *Vérone*, et fait le siège de l'importante forteresse de Mantoue. *A trois reprises différentes, les Autrichiens veulent arracher aux Français la ligne de l'Adige, excellente barrière entre les Alpes et la mer Adriatique, qui protège l'Italie du côté de l'Est; à ces trois tentatives correspondent trois grandes victoires :* **Castiglione, Arcole** et **Rivoli.**

Le général autrichien Wurmser a l'imprudence de diviser ses troupes. Une partie vient du Tyrol en suivant la rive droite du lac de Garde ; l'autre s'avance sur Vérone, par la route de la Vénétie. Le rendez-vous est donné au sud du lac de Garde. Bonaparte devine le projet des ennemis; il quitte Vérone et va s'établir à l'endroit même où les deux armées ennemies doivent se réunir, à l'extrémité sud du lac de Garde. Elles arrivent séparément ; à deux jours d'intervalle, *elles sont toutes les deux battues à Lonato et à* **Castiglione** (3 et 5 août 1796).

Les Autrichiens ne désarment pas. Alvinzi conduit une nouvelle armée de 50,000 hommes. Il attaque Vérone de front, du côté de la Vénétie.

Tant de batailles livrées avaient décimé l'armée française; beaucoup de soldats, brisés de fatigue, encombraient les hôpitaux. Les renforts demandés n'arrivaient pas. Bonaparte ne disposait plus que de 15,000 hommes en état de combattre. La situation était critique; si on ne voulait pas se laisser écraser sous le nombre, il fallait battre précipitamment en retraite. L'Italie était perdue. Les Français sont mornes et abattus; les Véronais, nos ennemis, ne dissimulent plus leur joie.

Le soir, le tambour bat dans toutes les rues; les soldats se rangent silencieux sur les places publiques. Les rangs s'ébranlent; c'est par la porte de Milan que s'opère la sortie;

les intrépides Français reprennent le chemin de la France!

Bonaparte précède l'armée ; subitement il donne un ordre. La direction est changée; on côtoie l'Adige; on la traverse sur un pont préparé à l'avance. L'armée française se trouve au milieu des **marais d'Arcole.**

L'ennemi était tourné : ses masses écrasantes devenaient inutiles. C'est sur une étroite chaussée que l'on va combattre; les têtes de colonnes seules décideront de la victoire par leur élan irrésistible. Quels adversaires pouvaient craindre à nombre égal les héros de Montenotte et de Millesimo, de Lodi et de Castiglione?

Les Autrichiens sont bousculés, renversés sur la chaussée; les Français s'avancent victorieux. Ils sont arrêtés tout à coup par un obstacle insurmontable : **le pont d'Arcole**, défendu par 20 pièces de canons. En vain les grenadiers français s'élancent; ils sont écrasés sous les décharges meurtrières. Et cependant il faut à tout prix passer outre, sinon c'est la retraite, le désastre. Bonaparte n'hésite pas; il saisit un drapeau, demande à ses grenadiers s'ils sont encore les vainqueurs de Lodi et se précipite dans la fournaise, en s'écriant : « Suivez votre général! »

La colonne court au pas de charge, mais le feu redouble, les Autrichiens arrivent à la baïonnette. Sur le pont étroit une mêlée affreuse s'engage : Français et Autrichiens luttent avec acharnement; les rangs sont confondus. Bonaparte tombe dans le marais et s'y enfonce jusqu'au milieu du corps. Heureusement des grenadiers l'aperçoivent dans cette position critique. « En avant, s'écrient-ils, pour sauver notre général. » Une poussée furieuse déblaie pour un instant le pont. Bonaparte est retiré sain et sauf au moment où il allait se noyer.

Quelques heures plus tard, une division française tournait l'obstacle. Les ennemis vaincus fuient épouvantés. *Les Français rentrent dans Vérone par la porte de Venise et de l'Autriche opposée à celle de Milan et de France !* (17 novembre 1796.)

Les Autrichiens attachent trop de prix à la possession

de Vérone pour renoncer à la lutte. Une nouvelle armée de 60,000 hommes se forme sous les ordres d'Alvinzi. Les meilleures troupes de l'armée du Rhin sont appelées; la jeunesse viennoise s'enrôle; l'impératrice et les dames de la cour brodent un étendard pour ce bataillon d'élite.

Les Autrichiens partis du Tyrol s'avancent en un seul corps entre l'Adige et le lac de Garde. Bonaparte a enfin reçu des renforts; il s'établit sur le **plateau de Rivoli**, dominant au loin la route par laquelle débouche l'ennemi.

Un seul chemin étroit, raide, taillé en colimaçon dans le roc, donnait accès sur la hauteur. L'armée autrichienne le gravit péniblement et vient se ranger en bataille sur le bord du plateau. Les Français les laissent se déployer en partie. Tout à coup, à un signal donné, nos bataillons s'ébranlent : leur choc est irrésistible. Les Autrichiens surpris sont repoussés; ils cherchent une voie de salut dans le chemin en colimaçon; leur masse s'y engouffre en désordre. Les régiments qui s'élèvent avec difficulté sur la pente rapide arrêtent le flot des fuyards. C'est une confusion générale qui devient affreuse lorsque les Français font rouler sur cette cohue d'hommes et de chevaux des quartiers de roches et les canons qu'ils viennent de prendre.

Quelques milliers d'Autrichiens avaient essayé dès le matin de tourner l'armée française. « Ceux-là sont à nous, » avait dit le général Bonaparte. Ils sont tous faits prisonniers (14 janvier 1797).

10. Marche du général Bonaparte sur Vienne. Le traité de Campo-Formio (17 octobre 1797). — Les Autrichiens s'avouent vaincus. Ils ne renouvellent plus leurs tentatives pour nous enlever la ligne de l'Adige. Ils nous abandonnent l'Italie et Mantoue qui capitule. Les petits États italiens, Florence, Rome et Naples sont terrifiés; ils implorent la paix. Mais Bonaparte n'est pas satisfait : il exécute le plan du directeur Carnot; **il marche sur Vienne.**

En vain lui oppose-t-on le vainqueur de Jourdan et de Moreau, l'archiduc Charles; il le bat au passage du *Taglia-*

mento[1]. Les Alpes autrichiennes, avec leurs glaciers et leurs cols élevés, n'arrêtent pas l'ardeur irrésistible des Français ; ils combattent au-dessus des nuages ; ils arrivent à **Léoben**, en vue de Vienne.

Les Autrichiens consternés demandent à traiter. La paix est signée à **Campo-Formio**[2] (17 octobre 1797). Le vainqueur dicte ses conditions : les Autrichiens résistent ; d'un brusque mouvement, Bonaparte jette à terre un vase précieux : « La guerre est déclarée, leur répond-il ; mais souvenez-vous qu'avant trois mois je briserai votre monarchie, comme je brise cette porcelaine ! » L'empereur nous cède les Pays-Bas espagnols, **la ligne du Rhin** ; il reconnaît la nouvelle république cisalpine[3] fondée par le général français au delà des Alpes avec Milan pour capitale. En échange, il recevait la Vénétie, juste châtiment infligé à Venise. N'avait-elle pas armé des paysans pour leur faire massacrer dans les hôpitaux de Vérone les blessés français sans défense ?

Telle est cette merveilleuse campagne d'Italie accomplie par un général jeune, audacieux, qui semble être le génie de la guerre. L'heureux vainqueur fut reçu à Paris par des vivats enthousiastes. Sa popularité était immense ; elle devait augmenter grâce à des succès plus prodigieux encore. Malheureusement, l'ambition du jeune conquérant n'était pas pure et désintéressée comme celle d'un Marceau ou d'un Hoche !

Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte.

RÉSUMÉ

Le gouvernement du Directoire (octobre 1795-18 brumaire 1799) se compose de cinq Directeurs et de deux Chambres

---

1. *Tagliamento*, petite rivière de la Vénétie qui se jette dans la mer Adriatique.

2. *Campo-Formio*, village de la Vénétie.

3. *République cisalpine*. *Cis*, préfixe qui signifie de ce côté-ci. Les Romains appelaient Gaule cisalpine la Lombardie, peuplée de Gaulois, qui était placée de leur côté par rapport aux Alpes ; la Gaule transalpine était située de l'autre côté des Alpes.

(conseil des Anciens et conseil des Cinq-Cents); il est sans énergie et n'a pas la force nécessaire pour contenir les partis.

A l'extérieur, la lutte se poursuit contre l'Autriche et l'Angleterre. Les deux armées du Danube, commandées par Jourdan et Moreau, sont battues par l'archiduc Charles; mais le général Bonaparte accomplit sa merveilleuse campagne d'Italie (1796-1797).

Les victoires de Dégo, Montenotte et Millésimo lui livrent les passages des Alpes Maritimes. La charge furieuse du pont de Lodi donne aux Français toute la Lombardie.

Bonaparte s'établit à Vérone, sur la ligne de l'Adige. A trois reprises, les Autrichiens cherchent à chasser les Français de Vérone; à ces trois tentatives correspondent les grandes victoires de Castiglione, Arcole et Rivoli.

Victorieux, Bonaparte marche sur Vienne après l'heureux combat du Tagliamento. L'Autriche implore la paix; elle est signée à Campo-Formio (17 octobre 1797).

Questionnaire.

1. Comment était formé le gouvernement du Directoire? (A. Le pouvoir exécutif. — B. Le pouvoir législatif.) Pourquoi le Directoire a-t-il été un gouvernement faible?

2. Quel était le plan de campagne du Directeur Carnot? Dire en peu de mots ce que devinrent les deux armées du Danube et l'armée d'Italie?

3. Racontez la mort de Marceau et les honneurs rendus au jeune héros par les Impériaux. Que pensez-vous de Marceau et de Hoche?

4. Quel était l'état de l'armée d'Italie au moment de l'arrivée du jeune général Bonaparte? Quel accueil reçoit-il de la part des généraux? Comment excite-t-il l'enthousiasme des soldats?

5. Quelles sont les victoires remportées dans les Alpes Maritimes? Quel est le combat qui nous donne la Lombardie?

6. Sur quel fleuve s'établit Bonaparte, maître du nord de l'Italie? Quelles sont les victoires qui correspondent aux trois attaques successives des Autrichiens?

7. Dites ce que vous savez sur la bataille de Rivoli.

8. Quelles montagnes traverse Bonaparte victorieux et contre quelle ville marche-t-il?

10. Quelle est la paix que signe l'empereur d'Allemagne? Date. Clauses.

Narration historique. — *Bataille d'Arcole.*

Plan. — *Début.* — État critique de l'armée française affaiblie et sans secours. — Joie des Véronais.

1° La sortie par la porte de France. — Tristesse. — Changement de route ordonné par Bonaparte. — 2° Les marais d'Arcole. — Excellent champ de bataille. — 3° Le pont d'Arcole. — Bonaparte un drapeau à la main. — L'obstacle tourné.

Conclusion. — La victoire. — Entrée triomphale dans Vérone par la porte d'Autriche.

VINGT-HUITIÈME LEÇON

LE DIRECTOIRE (1795-1799). — CAMPAGNE D'ÉGYPTE. VICTOIRE DE ZURICH. — LE 18 BRUMAIRE.

1. Préparatifs de l'expédition d'Égypte (1798-1801). Prise de Malte. — De tous les Etats qui avaient déclaré la guerre à la France après la mort de Louis XVI, l'Angleterre seule continuait la lutte. Pour frapper un coup décisif, opérer une descente en Irlande, de nombreux vaisseaux et des troupes d'élite furent réunis dans les ports français de l'Océan et de la Manche.

Dans les ports de la Méditerranée, une autre expédition se prépare. 35,000 des valeureux soldats de l'armée d'Italie sont rassemblés sous les ordres du général Bonaparte. Son état-major se compose de généraux renommés, tels que Kléber, Davout, Desaix, Lannes, Berthier. Des savants, Monge, Berthollet, doivent accompagner le jeune vainqueur. Le but apparent de l'expédition est de se joindre à la flotte de la Manche, de la seconder dans la tentative d'invasion en Irlande. L'Angleterre prévenue fait garder le détroit de Gibraltar par son meilleur amiral : l'invincible **Nelson.**

La flotte appareille; à la surprise générale, elle se dirige non pas vers l'Espagne, mais du côté de l'Orient. En passant, elle prend le rocher de Malte, clef de la Méditerranée centrale, position inexpugnable qui, depuis des siècles, appartenait aux chevaliers de Malte[1].

2. L'arrivée en Egypte. Bataille des Pyramides (juillet 1798). — La flotte cingle toujours vers

1. *Chevaliers de Malte*, primitivement connus sous le nom d'*Hospitaliers*, moines guerriers chargés de défendre la Terre Sainte. Après la conquête de la Palestine par les Turcs, les Hospitaliers s'établirent à Rhodes et devinrent les chevaliers de Rhodes. Quand l'île fut tombée au pouvoir du sultan Soliman (1522), les chevaliers se retirèrent à Malte et prirent le nom de chevaliers de Malte.



l'Orient; enfin *elle arrive sur la côte d'Egypte.* Les soldats débarquent; après quelques heures de canonnade, ils entrent en maîtres dans la grande ville d'Alexandrie.

Depuis des siècles, l'Égypte appartenait aux Turcs; mais la domination des sultans n'était que nominale. En fait, le pays obéissait aux chefs des *Mamelucks*.



BATAILLE DES PYRAMIDES

Esclaves, élevés dès leur enfance dans le métier des armes, les Mamelucks maniaient avec dextérité leurs fougueux chevaux. Intrépides cavaliers, ils aimaient les combats où ils déployaient leur bouillante valeur.

Bonaparte voulait délivrer l'Égypte du joug pesant de ses brillants oppresseurs, et fonder une belle colonie française. L'Égypte placée sur la route des Indes était une proie bien tentante. Ne pouvait-elle pas servir de base d'opération pour enlever aux Anglais leurs vastes possessions de l'Hindoustan?

L'armée marche sur la capitale *Le Caire.* Elle prend le chemin le plus direct, s'enfonce dans le désert. La traversée de l'immense plaine de sable décourage les soldats; ils tombent anéantis, brûlés par la soif, trompés par le mirage qui leur fait voir à l'horizon lointain des villes fan-

tastiques, de vertes oasis disparaissant soudain comme par enchantement.

Enfin les souffrances ont un terme. On arrive sur les bords du Nil, en face de l'imposante masse **des Pyramides** [1]. Dans la plaine sans limites se déploie l'innombrable cavalerie des Mamelucks qui s'apprête à écraser sous les pieds de ses chevaux les fantassins français. D'un mot, Bonaparte sait exciter l'enthousiasme de ses troupes : « Soldats, du haut de ces Pyramides, quarante siècles vous contemplent ! »

Pour vaincre un ennemi nouveau, il faut une tactique nouvelle. Bonaparte forme ses troupes *en carrés*. Les soldats font face sur quatre côtés : les deux premiers rangs croisent la baïonnette et opposent un mur de fer aux charges de la cavalerie ennemie; les deux autres tirent à bout portant des coups de fusil; le dernier charge les armes. Aux angles se tient l'artillerie qui vomit la mitraille; au centre les officiers supérieurs et les généraux à cheval, les blessés, les convois. Les Mamelucks se précipitent de toute la vitesse de leurs rapides coursiers sur ces carrés impénétrables; ils viennent se briser contre la pointe des baïonnettes: ils caracolent, se dressent sur leurs chevaux qui se cabrent, tourbillonnent tout autour, ne peuvent briser ces citadelles enflammées. Beaucoup périssent; les autres s'enfuient et disparaissent à l'horizon; mais courageux ils reviennent à la charge. Tant d'héroïsme est dépensé en pure perte; les Mamelucks vaincus s'enfoncent dans le désert.

L'armée française entre au Caire; les Arabes, frappés de surprise et d'épouvante, appellent Bonaparte le *sultan de fer*. L'Égypte est conquise.

Pendant que l'armée se repose des fatigues de la lutte, les savants étudient cette vieille terre qui, depuis cinq mille ans, a vu passer tant de générations d'hommes; ils déchiffrent

1. *Pyramides*, gigantesques entassements de pierres de 144 mètres de hauteur, ayant la forme d'une pyramide. Ces monuments, sépultures des rois d'Egypte, furent construits par les Pharaons 4,000 ans avant Jésus-Christ.



les inscriptions des pierres et commencent à reconstituer l'histoire de l'antique civilisation égyptienne.

3. Bataille navale d'Aboukir (août 1798). — Tout à coup une mauvaise nouvelle consterne l'armée : *La flotte française vient d'être détruite à la suite d'un grand désastre.*

L'amiral Nelson, en observation à Gibraltar, avait bien vite connu la marche des Français vers l'Orient. Ignorant le but que se proposait le général Bonaparte, il parcourt toute la Méditerranée avec ses rapides vaisseaux, arrive en Égypte avant l'apparition de nos soldats, n'y voit rien de suspect, court à Constantinople. C'est là qu'il apprend la prise d'Alexandrie.

Il se hâte de retourner en Égypte et surprend au mouillage d'**Aboukir**[1] la flotte française. Par une habile manœuvre, il cerne entre deux lignes de navires anglais une partie de nos vaisseaux. L'amiral français *Brueys* fait des signaux désespérés à son lieutenant Villeneuve qui n'est pas engagé. Il lui ordonne de prendre entre deux feux la moitié de l'escadre anglaise. Villeneuve n'obéit pas et abandonne lâchement la partie. Les vaisseaux français non secourus se défendent héroïquement. Brueys est blessé sur son banc de quart. « Un amiral, s'écrie-t-il, doit mourir à son poste. » Il y reste jusqu'au moment où il est coupé en deux par un boulet. Jusqu'à onze heures du soir, le vaisseau amiral l'*Orient* se défend seul contre trois; enfin il saute dans les airs avec un fracas épouvantable.

La flotte française est détruite; l'armée d'Égypte demeure prisonnière dans sa nouvelle conquête. « Eh bien! dit Bonaparte dans une proclamation à ses soldats, il faut mourir ici, ou en sortir grands comme les Anciens! »

4. Bonaparte en Syrie. Siège de Saint-Jean d'Acre (février-mai 1799). — L'intrépide général forme un grandiose projet : sortir de l'Égypte par la voie de terre, traverser la Syrie[2], la Perse, soulever les populations

1. *Aboukir,* baie placée à l'est d'Alexandrie.

2. *Syrie,* région turque de l'Asie qui s'étend de la Méditerranée à l'Euphrate ; la Palestine fait aujourd'hui partie de cette province.

musulmanes, marcher tous ensemble à la conquête des Indes, renouveler en Asie les exploits d'Alexandre le Grand!

Les Français pénètrent en Syrie : une armée turque commandée par le grand vizir vient à leur rencontre près du **mont Thabor**[1]. Bonaparte la place habilement dans un vaste triangle formé par trois de ses divisions disposées en carrés. Décimés par les feux convergents, les Turcs s'enfuient en désordre.

Alors commence le siège de **Saint-Jean-d'Acre**[2], rendu difficile par le manque de grosse artillerie. Les petites pièces de campagne sont impuissantes pour ouvrir la brèche; les grenadiers tentent quand même l'assaut; ils sont repoussés. Un nouvel ennemi nous oblige à reculer, *la peste*, qui ne tarde pas à faire des ravages considérables. Le grand projet devenait irréalisable; désespéré, Bonaparte revient en Égypte. De malheureux Turcs ont l'imprudence de débarquer au nombre de 18,000 à *Aboukir;* ils sont jetés à la mer.

5. Bonaparte quitte l'Égypte (septembre 1799). L'armée d'Egypte après le départ de Bonaparte (1799-1801). — Soudain, de mauvaises nouvelles arrivent d'Europe. Une vaste coalition s'est formée contre la France; le gouvernement du Directoire est partout vaincu. Bonaparte prend une résolution inattendue : avec quelques-uns de ses généraux, il monte sur une frégate légère; il revient en France en courant le risque d'être enlevé par les croisières anglaises.

Que devint l'expédition d'Égypte après le départ de son chef? Les soldats abandonnés se laissèrent aller au désespoir; **Kléber** lui-même, le nouveau commandant de l'armée, eut un moment de défaillance. Il entra en pourparlers avec les Anglais pour ramener en France ses troupes. Quand il sut qu'on voulait le garder prisonnier, d'un mot il donna de l'ardeur aux plus découragés : « On ne répond à de

---

1. *Mont Thabor*, montagne de la Palestine, célèbre dans le Nouveau Testament par la transfiguration de Jésus-Christ en présence des apôtres.

2. *Acre*, ou *Saint-Jean-d'Acre*, port de Syrie où s'étaient autrefois illustrés les croisés de Philippe-Auguste et de Richard Cœur de Lion.

telles insolences que par des victoires! » Une armée turque de 80,000 hommes se présente; 10,000 Français dispersent cette cohue indisciplinée à *Héliopolis*[1]. Malheureusement, l'illustre général est assassiné au Caire par un Arabe fanatique.

Son successeur, l'incapable *Menou*, se rend impopulaire en se faisant musulman. Les Anglais débarquent à Alexandrie. Menou ne sait pas concentrer ses troupes pour jeter l'ennemi à la mer; il est vaincu à *Canope*[2]. L'armée française est ramenée en France sur des vaisseaux anglais. **L'Égypte est complètement perdue (1801).**

6. La coalition contre la France. — Défaite des Français en Italie : Souwarow. — Pendant que l'armée française, sous les ordres de son invincible général Bonaparte, accomplissait ces brillantes prouesses, l'Europe presque tout entière s'était de nouveau coalisée contre la France. Tout la favorisait : le grand Carnot ne dirigeait plus les mouvements des troupes; la valeureuse armée d'Italie et son chef étaient perdus au delà des mers. D'ailleurs, l'imprudent Directoire avait accumulé fautes sur fautes. En quelques mois avaient été fondées les républiques romaine, napolitaine, piémontaise, helvétique, hollandaise. Partout où la France dominait, des républiques remplaçaient les gouvernements monarchiques. Les rois de l'Europe se crurent menacés. *L'Empire et la Russie, se joignant à l'Angleterre, formèrent une nouvelle coalition.*

L'imprévoyant Directoire, par mesure d'économie, avait congédié le plus grand nombre des vaillants soldats de la Révolution. Pour défendre l'immense étendue de frontières depuis la Hollande jusqu'à Naples, il n'avait que 200,000 hommes imprudemment divisés en nombreuses et trop faibles armées. Aussi les défaites se succédèrent rapidement : l'armée du Rhin est vaincue; les Anglais débar-

1. *Héliopolis*, village égyptien à l'est du Caire.
2. *Canope*, ville située à l'est d'Alexandrie; elle a donné son nom à l'une des branches du Nil.

quent en Hollande; les Austro-Russes envahissent l'Italie.

Le farouche **Souwarow** les commande. C'est un Russe barbare dont le nom seul inspire l'effroi. A l'attaque de Praga, faubourg de Varsovie, n'avait-il pas ordonné de massacrer sans pitié les femmes et les enfants? Ses soldats faiblissent dans un combat; il fait creuser une tombe large et profonde où il veut se jeter vivant et s'ensevelir plutôt que de reculer. Rude et ignorant, il ne connaît qu'une tactique : l'attaque furieuse et folle à la baïonnette. Il conduit une cohue de barbares qui étonnent l'Europe par l'étrangeté de leurs costumes et la grossièreté de leurs mœurs. Les cosaques[1] sèment l'épouvante sur leur passage : « Avec l'instinct des enfants du désert, ils savent retrouver leur chemin à travers tous les détours, ne pas s'égarer dans les forêts, lire sur la poussière ou sur un terrain un peu mou le nombre et la direction des gens et des troupeaux[2]. » Ils ont une laideur étrange; on les prendrait pour ces bandes de Huns[3] redoutables qui ravagèrent autrefois l'Europe et qui sont peut-être leurs ancêtres.

Les Français, surpris à l'aspect de ces hordes, sont vaincus. Un jeune général de vingt-six ans, *Joubert*, se fait tuer à *Novi*[4]. L'Italie est perdue; les armées ennemies s'avancent jusqu'aux Alpes-Maritimes; la Provence va être envahie.

7. Bataille de Zurich (1799). Défaite de Souwarow. — Masséna seul résiste en Suisse. Appuyé fortement sur l'imposant massif des Alpes, il tient tête à une autre armée austro-russe. Pour le briser, les alliés envoient Souwarow en Suisse; les Russes franchissent péniblement les hauteurs escarpées du Saint-Gothard[5].

Masséna, obéissant à un heureux instinct, attaque ses

1. *Cosaques*, peuples à demi barbares de la Russie méridionale; les Cosaques armés de la lance forment une excellente cavalerie légère.

2. Jean de Muller, *Histoire de la confédération suisse*, livre XVI.

3. *Huns*, célèbre peuple barbare venu de la Russie, qui, sous la conduite d'Attila, envahit la Gaule et fut vaincu à Châlons-sur-Marne (453).

4. *Novi*, petite ville de l'Italie septentrionale.

5. *Saint-Gothard*, montagne des Alpes centrales où prennent leur source le Rhin et le Rhône.

adversaires avant l'arrivée de Souwarow. Il les bat complètement à **Zurich**[1] (1799).

A ce moment débouche dans l'étroite vallée de la Reuss[2] l'armée de Souwarow. Pendant plusieurs jours elle est arrêtée dans des gorges affreuses par *Lecourbe,* habile général, passé maître dans les guerres de montagnes. Les



DÉSASTRE DE SOUWAROW

Russes arrivent, exténués de fatigue, sur les bords du lac des Quatre-Cantons. Ils croyaient rencontrer leurs amis victorieux; ils y trouvent les Français vainqueurs; les débouchés de la plaine sont fermés : retourner en arrière est impossible; sans vivres, sans munitions, au milieu des tourbillons de neige, on ne tente pas deux fois le passage des Alpes. Souwarow, la rage au cœur, s'enfonce dans les montagnes inaccessibles, qui dressent leurs sommets à

1. *Zurich,* grande ville de la Suisse centrale.
2. *Reuss,* rivière de la Suisse qui prend sa source dans le Saint-Gothard et qui forme le lac des Quatre-Cantons.

pic entre les vallées de la Reuss et du Rhin. La déroute devient générale au milieu de cette nature désolée; les canons sont abandonnés; les soldats suivent, exposés à mille dangers, placés les uns derrière les autres, les sentiers à peine frayés au-dessus des gouffres. Torturés par la faim, engourdis par le froid, ils périssent presque tous. Souwarow ne ramène que des débris. Les Russes furieux abandonnent la partie et se retirent dans leur pays.

La fortune nous redevient fidèle : le général *Brune* attaque en Hollande à *Bergen* [1] une armée anglo-russe commandée par le duc d'York; il la force à capituler. L'invasion est de nouveau repoussée; *la France est délivrée.*

8. 18 Brumaire (10 novembre 1799). Bonaparte s'empare du pouvoir. — *En ce moment le général Bonaparte arrive d'Egypte.* Fier de sa renommée, enivré de ses succès, parlant en maître, il se croit destiné à être le sauveur de la France. *Il forme le projet de renverser le gouvernement du Directoire.*

Assuré de l'appui du conseil des Anciens, soutenu même par plusieurs membres du Directoire, il se fait donner le commandement des troupes de Paris. Le conseil des Cinq-Cents, composé de membres jeunes, ardents, sincères républicains, siège à *Saint-Cloud.* Bonaparte entre dans la salle des séances, entouré d'un nombreux état-major; il ordonne aux députés de se séparer. Des cris de fureur lui répondent; les représentants du peuple jurent de ne pas céder à la violence; des poignards même se dressent menaçants. Bonaparte se retire pâle, indécis. La partie semble perdue pour lui.

Déjà des voix proposent de le mettre hors la loi; ce mot terrible avait autrefois suffi pour renverser Robespierre. Le général Leclerc se met alors à la tête d'un bataillon de grenadiers, envahit la salle des délibérations. Au son du tambour, baïonnette au canon, la soldatesque brutale chasse les députés élus par la nation.

Le général Bonaparte devient ainsi par la violence maître de la

1. *Bergen*, petit village de Hollande, au nord-ouest d'Amsterdam.

France. Le gouvernement du Directoire n'existe plus. La république est détruite par un audacieux coup d'Etat militaire.

Un pareil acte ne saurait être trop blâmé. Un général, quelque victorieux, quelque couvert de lauriers qu'il soit, n'a pas le droit de se mettre au-dessus de la loi. Le gouvernement du Directoire avait été librement constitué par les députés de la France entière. A la France seule appartenait de dissoudre ce gouvernement légal.

RÉSUMÉ

A la tête des invincibles troupes d'Italie, Bonaparte fait la glorieuse et inutile campagne d'Egypte. Les Français remportent la victoire des Pyramides, mais demeurent enfermés dans leur conquête à la suite de la défaite navale d'Aboukir (1798).

Pour sortir de l'Egypte, Bonaparte passe en Syrie, gagne la bataille du mont Thabor; malheureusement il échoue au siège de Saint-Jean-d'Acre (1799).

Recevant de mauvaises nouvelles de France, il abandonne le commandement de l'armée à Kléber qui bat une armée turque à Héliopolis et qui meurt assassiné au Caire. Menou, son successeur, est vaincu par les Anglais à Canope. L'Egypte est évacuée (1801).

Le faible gouvernement du Directoire mécontente l'Europe en fondant de nombreuses républiques; une nouvelle coalition se forme. L'Italie est perdue. Masséna sauve la France par la belle victoire de Zurich (1799).

A ce moment, Bonaparte, revenu d'Egypte, renverse le gouvernement du Directoire par l'audacieux coup d'Etat du 18 brumaire (1799).

Questionnaire.

1. Pourquoi Bonaparte fait-il une expédition en Egypte?
2. Qu'étaient les Mamelucks? Où furent-ils battus? Quelle nouvelle tactique fut employée?
3. Racontez le désastre d'Aboukir. En quoi était-il funeste pour l'armée d'Egypte?
4. Dites ce que vous savez sur l'expédition de Bonaparte en Syrie. (Victoire du Mont-Thabor et échec devant Sanit-Jean-d'Acre).
5. Pourquoi Bonaparte a-t-il abandonné l'armée d'Egypte? Que devint l'expédition après le départ du général en chef? (A. Kléber et Héliopolis. — B. Menou et Canope.)
6. Pourquoi une nouvelle coalition se forma contre le gouvernement du Directoire?
7. Dites ce que vous savez sur le général Souwarow et son armée.
8. Racontez la bataille de Zurich et la déroute de Souwarow.
9. Dites ce que vous savez sur le coup d'État du 18 Brumaire.

VINGT-NEUVIÈME LEÇON

LE CONSULAT ET MARENGO
(Décembre 1799. Mai 1804.)

1. La Constitution du gouvernement consulaire. — A la suite du coup d'Etat du 18 Brumaire, le Directoire avait été renversé par le général victorieux Bonaparte. Le puissant maître qui s'était imposé en France, établit un gouvernement nouveau, celui du **Consulat**.

Tout le pouvoir appartient au général Bonaparte, devenu **1er Consul**. Il a le commandement des armées, nomme tous les fonctionnaires. Ses deux collègues, les deux autres consuls, Cambacérès et Lebrun, ne sont que des conseillers; ils n'ont aucune autorité.

Le pouvoir législatif est exercé par de nombreuses assemblées : le *Conseil d'État* prépare les projets de loi; le *Tribunat* les critique; le *Corps législatif*, ou Chambre des députés, les vote sans discussion; le *Sénat* enfin les adopte ou les rejette en dernier lieu.

Jamais la France n'avait possédé autant d'assemblées; mais la liberté n'existait plus : le premier consul directement ou indirectement nomme les conseillers d'État, les tribuns, les membres du Corps législatif, les sénateurs. Maître absolu, il peut à son gré être le génie bienfaisant ou malfaisant de son pays qui plie sous sa volonté de fer.

2. Les grandes réformes. — Heureusement, Bonaparte, grand général, se révèle **administrateur de premier ordre**. Sa vive et brillante intelligence poursuit un but glorieux : cicatriser les plaies si nombreuses occasionnées par les guerres civiles et religieuses, donner à la France le repos et la prospérité si nécessaires après dix ans de révolutions.

Sous cette impérieuse volonté, *tout rentre dans l'ordre*. Les brigands qui terrorisent le pays sont poursuivis, con-

damnés impitoyablement par des tribunaux militaires ; des routes sont construites ou réparées ; des ports et des canaux sont creusés ; l'industrie et le commerce se développent.

De grandes institutions rendent à jamais immortel le nom du Premier Consul Bonaparte.

Le **Code civil** est terminé en trois ans. Ce magnifique recueil de lois est l'œuvre de jurisconsultes éminents, tels que Portalis et Tronchet. Bonaparte lui-même prit part aux délibérations et son clair bon sens élucida plus d'une fois des points de droit fort obscurs. Cette belle œuvre de législation consacre l'égalité de tous les Français devant la loi, jadis proclamée par l'Assemblée constituante.

L'Université est créée ; de grands **Lycées** sont fondés ; les écoliers sont au début pliés sous une discipline de fer ; les établissements de l'État ressemblent à des casernes. L'Université de France, plus paternelle aujourd'hui, est une des forces vives de la nation : elle donne aux jeunes gens une solide instruction ; elle s'applique à former des hommes qui seront d'utiles serviteurs du pays. Malheureusement, le premier Consul néglige l'enseignement populaire. La somme dérisoire de 4,000 francs figure seule au budget pour organiser les écoles dans les villages.

La Légion d'honneur est destinée à récompenser tous les services rendus à la patrie, aussi bien par les militaires que par les civils. C'est au bruit du canon anglais, tonnant au large contre la flottille française du camp de Boulogne, que les premiers légionnaires reçoivent leurs croix des mains de Premier Consul, en présence de cent mille soldats, tous vainqueurs de l'Europe. Depuis cette époque, porter cet insigne de l'honneur et du devoir noblement accompli est devenu la suprême ambition de tous les Français ; c'est la récompense la plus enviée, celle dont ils sont le plus justement fiers !

Un traité, appelé **Concordat** [1], règle les rapports entre le

---

1. *Concordat*, traité signé par le pape et un souverain au sujet des affaires religieuses d'un Etat.



pape et la nation française. *Les évêques sont nommés par le gouvernement français et acceptés par le pape* qui leur donne l'investiture spirituelle [1]. La paix religieuse, un moment troublée pendant la violente crise de la Révolution, existe de nouveau. La religion catholique est la religion de la majorité des Français : mais protestants et israélites peuvent en toute sécurité adorer le Dieu de leurs pères. Le beau rêve de Michel de l'Hospital s'est enfin réalisé de nos jours : *nous possédons la liberté de conscience pleine et entière.*

La France, grâce au Premier Consul, jouissait du repos et de la sécurité; elle goûtait les bienfaits de la paix religieuse; elle avait la ligne du Rhin, conquise par les belles armées de la Révolution; elle était la première nation de l'Europe. Pourquoi faut-il que l'amour des combats et une folle ambition aient enlevé au général Bonaparte ce rôle si glorieux de pacificateur et de bienfaiteur de la France!

3. La guerre contre l'Autriche. Masséna à Gênes. — Au moment où s'établit le gouvernement du Consulat, *la France était encore en guerre contre l'Autriche et l'Angleterre.* Masséna, par sa victoire de Zurich, avait sauvé notre pays; mais la frontière des Alpes était menacée par une formidable armée autrichienne qui, forte de 120,000 hommes et sous les ordres de Mélas, assiégeait la ville de **Gênes**.

Masséna défend la place. Avec une armée de 20,000 hommes, il fait 17,000 prisonniers. La famine sévit; l'indomptable général plutôt que de capituler jure de faire « manger ses bottes » aux soldats.

Mais tout héroïsme a des bornes : il fallait secourir cette citadelle avancée qui était le dernier rempart de nos provinces du Sud-Est. Le Premier Consul pouvait délivrer Gênes, en suivant le littoral de la Méditerranée. Une heureuse bataille livrée aux Autrichiens suffisait pour les rejeter sur le Pô et l'Adige.

---

1. *Investiture spirituelle* signifie l'acte par lequel, à la suite de certaines cérémonies religieuses, le pape met un évêque en possession de son diocèse.



Ce plan si simple en apparence ne séduisit pas le général Bonaparte qui voulait frapper un coup décisif et prendre tous les ennemis comme dans une souricière.

4. Passage des Alpes. Le fort de Bard. — Il confie 120,000 hommes à Moreau avec mission de suivre le cours du Danube et de marcher droit sur Vienne. Puis dans tous les journaux français est annoncée la nouvelle d'une autre grande armée se réunissant à Dijon [1]. Les espions autrichiens accourent aussitôt; ils voient seulement quelques conscrits que de vieux officiers exercent sur les places publiques. C'est donc une feinte du Premier Consul qui veut faire croire à l'existence d'une armée imaginaire destinée à effrayer l'ennemi. La sécurité des Autrichiens est complète; l'armée de secours n'est pas formée par la France épuisée.

Or, cette armée existait à l'insu de nos adversaires : sur toutes les routes de France des régiments s'acheminaient clandestinement vers Genève. Tout à coup 60,000 hommes sont réunis sur les bords du lac Léman et arrivent au pied des Alpes, en face du col du **mont Saint-Bernard** [2].

Les troupes françaises s'engagent dans les gorges étroites. Six beaux régiments commandés par Lannes ouvrent la marche; ils arrivent péniblement au sommet du col, à l'hospice, où des vivres ont été préparés à l'avance par les religieux.

L'opération la plus difficile était le transport de l'artillerie. Les pièces sont démontées, les affûts portés à dos de mulets ; les canons sont placés dans des troncs d'arbres creusés en forme d'auge ; des paysans les traînent avec effort; comme leur nombre est insuffisant, soldats et officiers s'offrent pour accomplir cette honorable corvée. Les musiques font entendre les airs les plus entraînants dans les passages périlleux. Enfin, après des peines inouïes,

---

1. *Dijon*, chef-lieu du département de la Côte-d'Or.
2. *Col du mont Saint-Bernard*, col des Alpes au nord-est du massif du mont Blanc, célèbre par son hospice et ses magnifiques chiens.

l'énorme massif montagneux est franchi ; les Français pleins d'ardeur sont sur le point d'arriver dans la plaine.

Un obstacle imprévu faillit au dernier moment faire manquer l'entreprise. Sur le versant italien, dans la vallée resserrée, se dresse sur un pic isolé, défendu par 600 Autrichiens, **le fort de Bard**, dont les canons peuvent balayer l'unique route suivie par les Français. Passer ailleurs est impossible. L'escalade est tentée; nos soldats sont repoussés, tellement les pentes sont raides. Le merveilleux plan du Premier Consul échouait devant une bicoque ; il fallait rebrousser chemin, avec la honte de ne pas pouvoir délivrer Gênes et l'Italie !

Heureusement des paysans font connaître un sentier praticable aux fantassins seulement. Une partie de l'infanterie s'y engage. La nuit, les canons, dont les roues sont entourées de paille, roulent sans bruit sur la route, à l'insu des ennemis. *Le fort de Bard est tourné.*

L'armée débouche dans la plaine lombarde, court à Milan. Il était temps : Masséna, pressé par la famine, venait de capituler avec les honneurs de la guerre, emportant armes et bagages et disant fièrement aux ennemis « qu'on le reverrait dans quinze jours ! ». Les Autrichiens victorieux s'acheminaient vers la Provence ; déjà ils se disposaient à assiéger Toulon.

Quelle ne fut pas leur surprise quand ils apprirent qu'une armée française, dont ils ignoraient jusqu'alors même l'existence, était en Lombardie et leur coupait le chemin de l'Autriche !

5. Bataille de Marengo (14 juin 1800). — Se faire jour les armes à la main, telle était l'unique ressource de ces gens, hier encore enorgueillis de leurs succès, aujourd'hui menacés d'être pris. Les Autrichiens abandonnent précipitamment Gênes ; *dans leur retraite, ils devaient nécessairement rencontrer les Français qui leur barraient le passage.*

Bonaparte, incertain de la marche des ennemis, fait occuper toutes les routes par où ils pouvaient se retirer. Une partie de son armée est lancée vers le nord-ouest dans la

direction de Turin; *Desaix* avec deux divisions est dirigé vers le sud-est, du côté de *Novi*. 20,000 Français restent seuls au centre, près du village de **Marengo** [1].

L'armée autrichienne avait pris la route du milieu; elle vient se heurter contre les colonnes françaises placées à Marengo. Les Français, bien inférieurs en nombre, sont



MORT DE DESAIX A LA BATAILLE DE MARENGO

refoulés; mais ils ne reculent que pas à pas. *A trois heures du soir la bataille est perdue*. La garde consulaire, forte de 600 hommes, résiste vaillamment dans l'immense plaine, « comme une colonne de granit. » Mais les masses ennemies victorieuses s'ouvrent un passage vers le Pô et l'Autriche. La belle combinaison du Premier Consul est anéantie; le

1. *Marengo*, *Novi*, *Alexandrie*, localités de l'Italie septentrionale, au sud-est de Turin.

vieux général autrichien Mélas, harassé de fatigue, va se reposer dans la place forte d'Alexandrie et envoie des courriers à toutes les cours d'Europe pour annoncer le succès décisif des troupes autrichiennes !

En ce moment, par un bonheur inespéré, *arrivent en face des têtes de colonnes autrichiennes les deux divisions de Desaix*. Desaix, envoyé la veille à la découverte du côté de Novi, n'a rencontré aucun adversaire dans cette direction. Tout à coup il entend une violente canonnade au loin; *il obéit à une heureuse inspiration et accourt au canon*.

Bonaparte lui demande s'il est d'avis d'engager une nouvelle action: « La bataille est perdue, répond-il vivement; mais il n'est que trois heures; nous avons encore le temps d'en gagner une! » Les six mille hommes de troupes fraîches s'élancent sur le front de l'armée ennemie. Perte à jamais regrettable, Desaix tombe mortellement frappé d'une balle au cœur; mais les soldats jurent de venger le général expirant; ils arrêtent les Autrichiens. Le reste de l'armée française attaque furieusement les deux flancs. Les ennemis plient, se débandent; la déroute devient effroyable. L'artillerie tout entière va s'engouffrer dans un ravin où elle est enlevée.

Les vainqueurs de Gênes sont tous faits prisonniers. L'*Italie est reconquise à la suite d'une seule bataille*. Combien le Premier Consul avait été bien inspiré en franchissant les Alpes et en tournant les Autrichiens qui, victorieux, allaient envahir la Provence.

6. Bataille de Hohenlinden (13 décembre 1800). — Quelques mois après, l'armée du Rhin remportait une aussi belle victoire, celle de **Hohenlinden** [1].

Le général Moreau, exécutant le plan du Premier Consul, avait chassé les Autrichiens des bords du Rhin et marchait sur Vienne en suivant la vallée du Danube.

Les Autrichiens, commandés par l'archiduc Jean, voulurent l'arrêter dans la forêt de Hohenlinden qu'une seule

1. *Hohenlinden*, village de la Bavière.

route coupait dans toute sa longueur. Les ennemis s'y engagent et rencontrent l'avant-garde de l'armée française ayant à sa tête un héros, l'illustre *Ney*. La bataille se livre au milieu d'une vaste clairière [1]. Tout à coup des cris d'épouvante retentissent à l'autre extrémité de la forêt par où étaient entrés les Autrichiens. Une division française, commandée par l'intrépide *Richepanse*, avait fait le tour des bois et s'était audacieusement précipitée à la suite des ennemis. Pris entre deux feux, les Autrichiens se débandent, abandonnent canons et convois; c'est un sauve-qui-peut général à travers les épais taillis où les fuyards sont poursuivis par les agiles fantassins français. Ney et Richepanse, qui sont entrés dans la forêt par les deux issues opposées, se rencontrent et s'embrassent. L'armée victorieuse de Moreau se dirige à grands pas vers Vienne.

7. Paix de Lunéville (1801) et d'Amiens (1802). — L'Autriche, pour sauver sa capitale, implore la paix. **Le traité de Lunéville [2] est signé** (1801). La rive gauche du Rhin est de nouveau reconnue à la France; la République cisalpine est reformée au nord de l'Italie.

D'ailleurs, l'Angleterre, elle aussi, cesse les hostilités (**Paix d'Amiens[3], 1802**). Les Français s'engagent à évacuer l'Italie; les Anglais promettent de rendre Malte aux chevaliers et l'Egypte à la Turquie.

Moment heureux dans l'histoire des peuples. Une joie universelle salue cette paix générale, impatiemment souhaitée après dix ans de luttes continuelles. Les habitants de Londres dételient les chevaux de la voiture du colonel français qui annonce l'heureuse nouvelle; ils le portent en triomphe. Le peuple français, fier de l'immortelle gloire acquise par nos armées, est heureux de pouvoir s'adonner aux arts de la paix qui enrichissent les nations!

---

1. *Clairière*, espace dégarni d'arbres dans une forêt.
2. *Lunéville*, chef-lieu d'arrondissement du département de Meurthe-et-Moselle.
3. *Amiens*, chef-lieu du département de la Somme.

8. Bonaparte empereur (2 décembre 1804). — Seule, l'ambition démesurée du général Bonaparte n'était pas assouvie. Grandi par la victoire, administrateur de génie, il pouvait être le Washington de la France, lui assurer le bonheur avec la liberté. Avide de pouvoir, il préféra satisfaire son intérêt personnel. Il était Premier Consul pour dix ans d'abord, à vie ensuite ; il se fait proclamer **empereur des Français, sous le nom de Napoléon Ier.** Il devient maître absolu en France, comme l'avait été Louis XIV (2 décembre 1804).

Le pape Pie VII vint lui-même à Paris couronner dans l'église Notre-Dame le nouveau souverain. « Pendant plusieurs jours, les fêtes se multiplièrent ; mais ces fêtes commandées, ces fêtes du pouvoir absolu ne respiraient point cette joie vive, franche, populaire, unanime de la première fédération du 14 juillet 1789. La nation ne salua point le début du despotisme, comme elle avait salué celui de la liberté ! »[1]

RÉSUMÉ

Maître de la France avec le titre de Premier Consul, le général Bonaparte se révèle administrateur de premier ordre, consacre l'égalité entre tous les Français par le Code civil, fonde l'Université de France et l'ordre national de la Légion d'honneur, signe avec le pape le Concordat (1800).

Le Premier Consul, pour secourir Masséna assiégé dans Gênes par les Autrichiens, franchit les Alpes au mont Saint-Bernard, remporte la grande victoire de Marengo. Les Autrichiens, vaincus une seconde fois par Moreau à Hohenlinden, signent le traité de Lunéville (1801).

L'Angleterre dépose aussi les armes (traité d'Amiens, 1802). Le Consulat est une des époques les plus glorieuses de l'histoire de France.

Le Premier Consul profite de sa gloire pour se faire nommer empereur des Français (2 décembre 1804).

---

1. **Mignet**, *Histoire de la Révolution française*.

Questionnaire.

1. Montrez comment le Premier Consul était maître absolu en France.

2. Dites ce que vous savez sur les grandes institutions du Consulat? (A. Le Code civil. — B. L'Université. — C. La Légion d'honneur.)

3. Que pensez-vous du gouvernement du Premier Consul? — Qu'est-ce qui a perdu le Premier Consul?

4. Quelle ruse employa le Premier Consul pour former une armée de secours à l'insu des Autrichiens? Pourquoi a-t-il franchi les Alpes au col du Grand Saint-Bernard?

5. Dites ce que vous savez sur le passage des Alpes et la prise du fort de Bard.

6. Racontez la bataille de Marengo et la mort de Desaix.

7. Racontez la bataille de Hohenlinden.

8. Quels sont les traités signés par l'Autriche et l'Angleterre? Dates. Clauses.

9. En quelle année Bonaparte s'est fait proclamer empereur? — Qui a couronné Napoléon Ier?

TRENTIÈME LEÇON

L'EMPIRE ET SES VICTOIRES (1804-1807).

1. L'Empire (1804-1815). — Le général Bonaparte était arrivé au comble de ses vœux. Devenu Empereur, lui le soldat heureux issu de la Révolution, *il éblouit le monde par le faste de sa cour impériale* qui fut plus brillante que celle du grand roi Louis XIV.

De grands dignitaires entourent le moderne Charlemagne et lui composent un imposant et majestueux cortège. Il a un archi-chancelier, un archi-trésorier, un grand électeur, un connétable, un grand amiral. Les ministres ne viennent qu'après ces hauts personnages qui sont comme les satellites du radieux soleil. Les héroïques généraux de la Révolution, Masséna, Augereau, Berthier, Lannes, Davout, Ney, etc..., sont faits maréchaux de l'Empire français. Plus tard même les rois d'Espagne, de Hollande, de Naples, de Westphalie, etc..., frères ou parents du

grand empereur, seront les sujets du glorieux monarque et rempliront auprès de lui des charges du palais ordinairement réservées aux simples courtisans.

Spectacle inouï, dont l'histoire n'a peut-être jamais offert pareil exemple : l'ancien lieutenant d'artillerie, que la victoire et le génie ont porté à cette fortune inespérée, voit tout l'univers prosterné à ses pieds. *Il se proclame roi d'Italie*[1]; les souverains de l'Europe sont bien heureux de recevoir les faveurs du parvenu qui les traite en vassaux.

Il semble que la France aurait dû être satisfaite sous un empereur aussi puissant qui l'élevait au premier rang des nations. Non, car Napoléon Ier fit peser sur notre pays une main de fer. *La France ne connut plus la liberté*, ce bien précieux péniblement acquis pendant la Révolution. Elle devint une vaste caserne où tout s'inclina devant les ordres impérieux du maître.

Quel usage Napoléon Ier a-t-il fait de ce pouvoir inusité? Il a lancé la France dans une série de conquêtes qui lui donnèrent d'abord la gloire et la conduisirent ensuite vers des désastres inouïs. Dirigées par ce capitaine de génie, nos armées sont entrées triomphalement dans toutes les capitales de l'Europe : Vienne, Berlin, Madrid, Lisbonne, Varsovie, Moscou reçurent tour à tour la visite des Français victorieux. Rome, Florence, Amsterdam, La Haye, Hambourg furent un moment des chefs-lieux de départements français.

Mais qu'importaient à notre patrie ces conquêtes aussi brillantes que peu durables? *Ce vaste empire n'était plus la France* avec les peuples innombrables, parlant toutes sortes de langues qui malgré eux en faisaient partie. Bientôt le colosse aux pieds d'argile s'écroule; les vies de millions d'hommes sont inutilement sacrifiées par cet ambitieux qui foule aux pieds les droits de toutes les

1. *Royaume d'Italie.* Lorsque Napoléon Ier devient empereur des Français, la République cisalpine est transformée en royaume d'Italie; mais comme Napoléon ne peut diriger cet État, il délègue ses pouvoirs à son fils adoptif Eugène de Beauharnais qui a le titre de vice-roi.



nations : la France d'aujourd'hui pleure encore la perte de la ligne du Rhin; *le grand empereur l'a laissée plus petite qu'elle n'était au temps glorieux de la Révolution.* A quoi sert le génie si, au lieu de rendre un Etat prospère, il le précipite dans l'abîme?

2. Le camp de Boulogne (1803-1804). — Napoléon Ier n'est pas encore empereur que la guerre avec l'Angleterre a déjà recommencé. Le Premier Consul s'empare du Piémont; l'Angleterre refuse d'évacuer l'Egypte et Malte; telles sont les causes du nouveau conflit qui éclate un an et demi à peine après la signature de la paix d'Amiens. *Pendant dix ans, l'Europe va être encore bouleversée par une lutte gigantesque.*

Napoléon Ier n'a qu'une pensée : envahir l'Angleterre, entrer vainqueur dans Londres et dicter la loi à la vieille rivale de la France.

Une nombreuse armée est réunie sur la plage de **Boulogne**[1] où un vaste camp est formé. Si ces intrépides troupes, l'élite des invincibles soldats de la Révolution, touchent le sol anglais, c'en est fait de la puissance britannique. « Si nous entrons dans Londres, dit l'empereur, les femmes de Strasbourg suffiront pour défendre la frontière. »

Il fallait toutefois franchir le Pas-de-Calais. Napoléon a tout prévu; des milliers de chaloupes, armées chacune d'un canon, sont prêtes à transporter l'armée. Les Anglais se moquent d'abord de ces misérables coquilles de noix; mais les frêles embarcations s'avancent hardiment au-devant de la flotte de Nelson et la font reculer. L'amiral Villeneuve reçoit l'ordre d'accourir dans le détroit avec ses vaisseaux et ceux des Espagnols, nos alliés. Ce plan hardi est sur le point de réussir : « Douze heures, s'écrie Napoléon, et l'Angleterre a vécu! »

Mais le faible Villeneuve, qui déjà, par son indécision, a

---

1. *Boulogne,* chef-lieu d'arrondissement du dépaatement du Pas-de-Calais.



causé le désastre d'Aboukir, n'ose pas affronter les escadres anglaises; il se réfugie dans le port de Cadix[1]. L'Angleterre est momentanément sauvée. Pour écarter le péril imminent qui de nouveau peut la menacer, *elle forme une nouvelle coalition contre la France. L'Autriche et la Russie nous déclarent la guerre.*

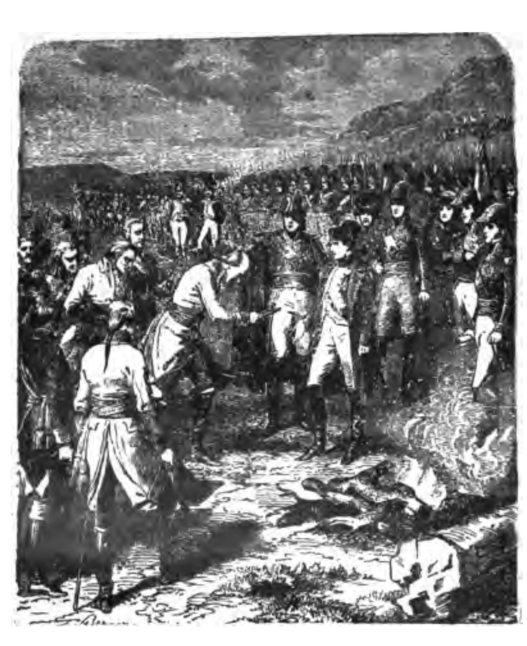
3. Guerre contre l'Autriche et la Russie. Ulm (12 octobre 1805) et Trafalgar (20 octobre (1805). — Le désespoir dans l'âme, l'Empereur abandonne brusquement le camp de Boulogne. En quinze jours 100,000 Français traversent la France de Calais à Strasbourg. Pas un ne reste en arrière, quelque rapide qu'ait été la marche! Les Autrichiens, privés du secours des Russes qui traversent péniblement les plaines boueuses de la Pologne, nous croient encore sur les bords de la Manche, et déjà les escadrons français, lancés à la découverte, apparaissent dans les défilés de la Forêt-Noire.

L'armée ennemie garde les sources du Danube et se trouve concentrée autour de la place forte d'**Ulm**[2]. Napoléon occupe les Autrichiens avec quelques troupes d'avant-garde; puis il dérobe habilement sa marche, et tout à coup il apparaît à Ratisbonne[3], sur les derrières de ses adversaires. L'armée du général autrichien Mack est tournée; de brillants combats la refoulent sur la place d'Ulm que les Français investissent. 20,000 ennemis ont déjà été mis hors de combat; 35,000 sont obligés de rendre les armes avec leur chef Mack. Cette campagne si courte et pourtant décisive nous coûte à peine quelques milliers d'hommes. « L'Empereur, s'écrient les soldats, ne fait plus la guerre avec nos bras, mais avec nos jambes. »

Malheureusement, l'annonce de cette brillante victoire fut attristée par la nouvelle d'un grand désastre sur mer. L'amiral Villeneuve, devenu subitement hardi, est sorti,

1. *Cadix*, grand port militaire de l'Espagne, au nord-ouest du détroit de Gibraltar.
2. *Ulm*, place forte très importante du Wurtemberg, sur le Danube.
3. *Ratisbonne*, ville de la Bavière, sur le Danube, en aval de Ulm.

malgré les ordres formels de Napoléon, du port de Cadix où il se trouve en sûreté. Disposant de 33 navires français et espagnols, il est attaqué en vue de la côte d'Espagne, près du cap **Trafalgar**[1], par une flotte anglaise, inférieure en nombre, mais commandée par l'invincible Nelson.



ULM

Nelson forme avec ses navires deux escadres ; les deux masses ennemies s'avancent hardiment sur les navires français et espagnols rangés sur une seule ligne, essuient un feu meurtrier, réussissent à cerner tout le centre de leurs adversaires. Les vents contraires immobilisent les vaisseaux français et espagnols non engagés et les empêchent de se porter au secours des navires en péril.

Attaqués par des forces supérieures, Français et Espagnols se défendent héroïquement. Villeneuve, aussi courageux dans le combat que pusillanime quand il faut exécuter un plan audacieux, fait des prodiges de valeur. Mais les forces sont trop disproportionnées ; 20 vaisseaux sont pris

---

1. *Trafalgar*, cap de la côte méridionale de l'Espagne sur l'Atlantique entre Cadix et le détroit de Gibraltar.

ou coulés. L'Angleterre, il est vrai, achète chèrement sa victoire; son illustre amiral Nelson expire au milieu même de son triomphe, frappé d'une balle au cœur!

4. Austerlitz (12 décembre 1805). Traité de Presbourg (26 décembre 1805). — *Napoléon cherche à faire oublier le désastre de son armée navale par d'éclatants succès sur terre.* Vainqueur à Ulm, il court à **Vienne**. Les Français font une entrée triomphale dans la capitale de l'Autriche, qui n'avait jamais vu l'ennemi dans ses murs.

Les débris des armées autrichiennes avaient opéré leur jonction avec les Russes au nord de Vienne, en *Moravie*[1]. Les deux Empereurs d'Allemagne et de Russie, François-Joseph et Alexandre Ier, commandent eux-mêmes leurs troupes. Napoléon franchit le Danube sur un pont qu'une surprise de guerre lui a livré; il rencontre les ennemis dans les champs à jamais célèbres d'**Austerlitz**[2].

100,000 Russes et Autrichiens occupent le plateau de Pratzen dont les pentes abruptes sont d'un difficile accès. Mais le jeune Alexandre est environné d'un état major de généraux novices qui dans leur fatuité se croient appelés à devenir des capitaines aussi fameux que Napoléon Ier. Le chef de l'armée française remporte ses victoires en tournant ses adversaires, pourquoi eux aussi ne le vaincraient-ils pas en exécutant la même manœuvre?

Napoléon, connaissant la folle présomption de ces orgueilleux, a deviné leur plan. Quelle n'est pas sa satisfaction lorsque le matin il entend rouler au loin les pièces de l'armée ennemie qui ose l'attaquer? « La journée est à nous », s'écrie-t-il tout joyeux. En ce moment commence à briller d'un vif éclat le soleil qui semble annoncer la victoire : c'est le radieux soleil d'Austerlitz!

Le maréchal Davout, placé sur la droite, recule, suivant l'ordre donné, pas à pas devant des masses écrasantes qui abandonnent leurs positions inexpugnables et vont s'en-

1. *Moravie*, province autrichienne située entre Vienne et la Bohême.
2. *Austerlitz*, village de la Moravie. (V. carte n° 6.)

tasser dans une vallée resserrée. Quand le plateau de Pratzen est suffisamment dégarni, Napoléon lance brusquement le reste de ses troupes; sous cet élan furieux la hauteur est conquise. En vain les chevaliers-gardes[1] d'Alexandre font une charge hardie, les grenadiers à cheval les sabrent ou les mettent en fuite. François-Joseph et Alexandre n'échappent que grâce à la vitesse de leurs chevaux.

Restaient les colonnes russes et autrichiennes qui avaient imprudemment essayé de tourner notre droite. Les Français les cernent en descendant les pentes du plateau et en suivant le chemin parcouru le matin par leurs ennemis. Ces troupes affolées ne trouvent plus qu'une seule ligne de retraite : des lacs gelés. La cohue s'y précipite: son poids fait rompre la glace; l'artillerie française braque ses pièces sur les étangs, les couvre de mitraille et hâte le désastre.

Le résultat de la victoire d'Austerlitz était immense : 15,000 Russes et Autrichiens avaient péri; 20,000 étaient prisonniers. Dans une proclamation célèbre, Napoléon félicita ses soldats de cet heureux résultat : « Soldats, je suis content de vous! il vous suffira de dire : j'étais à Austerlitz, pour qu'on vous réponde : voilà un brave! »

François-Joseph vaincu demande à traiter: la paix est signée à **Presbourg**. Les Russes se retirent dans leur pays; l'Autriche nous cède la Vénétie et la Dalmatie qui sont réunies à la vice-royauté d'Italie. *A partir de ce moment, il n'y a plus d'empire d'Allemagne: François-Joseph devient le premier empereur d'Autriche.*

5. Guerre contre la Prusse et la Russie (1806-1807). — Iéna et Auerstaedt (14 octobre 1806). — Le blocus continental (21 novembre 1806). — Les armées françaises n'avaient pas encore eu le temps de rentrer en France que déjà éclatait une nouvelle guerre **contre le royaume de Prusse.**

La Prusse se vantait d'être la seule nation du continent

---

1. *Chevaliers-gardes*, soldats d'élite à cheval de la garde impériale russe, appartenant tous à la noblesse.



capable de résister aux invincibles Français. Elle était fière de son armée qui, sous Frédéric II, avait victorieusement lutté contre trois grandes puissances de l'Europe. Avant Austerlitz, son roi, sur le tombeau du grand Frédéric, avait juré avec Alexandre l'anéantissement de la France. Déjà même un ambassadeur prussien se dirigeait vers le camp des Autrichiens et des Russes pour sceller l'alliance. La bataille d'Austerlitz « le fit changer d'adresse ». La Prusse, en ce moment, fut obligée de s'humilier devant le vainqueur.

Mais la haine contre le nom français aveuglait cette nation téméraire : l'armée, la jeunesse des écoles ne rêvaient que combats ; la reine, jeune et belle, passait à cheval des revues et excitait l'enthousiasme des troupes. *Enfin, unie à la Russie, la Prusse déclare la guerre à la France.*

La marche foudroyante de Napoléon déconcerte une fois de plus ses adversaires. Les Russes sont encore sur le Niémen que déjà les armées prussiennes sont tournées en Saxe. Une double bataille s'engage le même jour à **Iéna** et à **Auerstaedt**[1].

A Iéna, 80,000 Prussiens sont en face de 90,000 Français conduits par Napoléon. Ils battent en retraite et négligent d'occuper le rebord du plateau où ils sont établis. L'Empereur pendant la nuit fait hisser les canons sur la hauteur ; dans son impatience, il tient lui-même un falot au milieu des ténèbres, tandis que les artilleurs, le pic à la main, ouvrent péniblement un chemin dans le roc. Au point du jour, les orgueilleux vainqueurs de Rosbach sont culbutés ; ils s'enfuient en désordre ; la cavalerie de Murat les poursuit. Murat, tout chamarré d'or, le chapeau orné d'un gigantesque panache, le bras nu jusqu'à l'épaule, fait tournoyer son sabre au-dessus de sa tête : cavalier accompli, il ressemble à Mars, le dieu des combats.

A la même heure, à quelques kilomètres de distance, à **Auerstaedt**, une autre armée de 80,000 Prussiens, comman-

1. *Iéna*, ville, et *Auerstaedt*, village de la Saxe à peu de distance des champs célèbres de Rosbach.

dés par le roi et le duc de Brunswick, le vaincu de Valmy, attaque les 30,000 hommes du maréchal Davout. Ce redoutable homme de guerre, tacticien de premier ordre, ne s'émeut pas de la disproportion des forces. Il reçoit au bout de ses baïonnettes les cavaliers prussiens qui se brisent contre nos carrés ; puis il lance ses colonnes ; l'infanterie prussienne est à son tour mise en fuite ; Brunswick est mortellement frappé par un boulet. La honte de Rosbach est vengée.

Les terribles soldats de Frédéric II, pris d'une terreur panique, se sauvent de tous côtés ; mais les vainqueurs sont plus agiles ; *ils arrivent les premiers sur les bords de l'Elbe, occupent tous les ponts ; la retraite est impossible.* Tous les Prussiens, pris comme dans un vaste coup de filet, mettent bas les armes. Au milieu de l'affolement général, les places fortes ne résistent pas : un régiment de cavalerie s'empare de Stettin [1]. « Puisque vous enlevez les forteresses avec de la cavalerie, écrit Napoléon à Murat, je n'ai plus qu'à licencier mes ingénieurs et à fondre ma grosse artillerie ! »

Les Français entrent dans Berlin ; Napoléon se loge à Potsdam [2] dans le palais des rois de Prusse ; il s'empare de la glorieuse épée de Frédéric le Grand. La Prusse vaincue est à la merci de son vainqueur.

A Berlin, Napoléon signe un décret célèbre : celui du **blocus continental.** Depuis la destruction de sa flotte à Trafalgar, il lui était impossible de lutter sur mer contre l'Angleterre. *Il résolut de la vaincre et de la ruiner en lui interdisant tout commerce sur le continent.* Toutes les marchandises anglaises sont proscrites partout où dominent les armes françaises. *Fatale mesure qui devait entraîner l'Empereur à la conquête de l'Europe entière et la France à des guerres sans fin !*

6. Eylau (8 février 1807) et Friedland (14 juin 1807). — Toutefois l'armée française ne s'endort pas à

---

1. *Stettin,* ville de la Prusse septentrionale à l'embouchure de l'Oder.
2. *Potsdam,* ville à l'ouest de Berlin, célèbre par son château construit par Frédéric II. Potsdam est le Versailles des rois de Prusse.



Berlin au milieu des délices de la victoire. Elle court vers l'autre extrémité de la Prusse pour écraser l'armée russe et les débris des troupes prussiennes.

Au milieu d'une affreuse bourrasque de neige, les deux armées se heurtent à **Eylau**[1]. Des deux côtés, on combat avec acharnement.

Le corps français d'Augereau, aveuglé par la neige, s'égare et est anéanti. Les grenadiers russes se précipitent sur le cimetière d'Eylau, clef de la position, où se tient Napoléon. L'Empereur fait appeler Murat : « Eh bien ! lui dit-il brusquement, nous laisseras-tu dévorer par ces gens-là ! » Murat réunit 80 escadrons, perce les lignes russes qui se referment derrière nos cavaliers, les perce encore pour revenir, les ouvre enfin de tous côtés. La victoire nous appartient ; mais à quel prix elle avait été achetée ! 60,000 Français et Russes étaient tués ou blessés ; c'était la population d'une grande ville follement égorgée. Le spectacle qu'offrait le champ de bataille était d'autant plus horrible que tout ce sang répandu « se détachait en relief sur un fond de neige ». « Telles sont les tristes conséquences du choc des grands empires. Les princes, les peuples se trompent, a dit un ancien, et des milliers de victimes succombent innocemment pour leur erreur[2]. »

Les Russes ne s'avouent pas vaincus après la sanglante bataille d'Eylau ; ils reviennent à la charge, pensant surprendre les Français. Ils les trouvent sur leur garde et battent précipitamment en retraite vers Kœnigsberg[3], en suivant le cours de l'Alle[4]. Pour se sauver, il leur fallait franchir cette rivière : ils tentent le passage sur les ponts de la ville de **Friedland**[5].

Napoléon survient au moment où ils exécutent cette

1. *Eylau*, village de la Prusse orientale.
2. Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*.
3. *Kœnigsberg*, grande place forte de la Prusse orientale, non loin du Niémen.
4. *Alle*, rivière de la Prusse orientale qui se jette dans le Prégel, fleuve sur lequel se trouve Kœnigsberg.
5. *Friedland*, ville de la Prusse orientale sur l'Alle. (V. carte nº 6.)

périlleuse manœuvre. Il est cinq heures du soir : « Non, s'écrie-t-il tout heureux, on ne surprend pas deux fois l'ennemi en pareille faute. » Les deux tiers à peine de l'armée russe peuvent péniblement se ranger en bataille ; l'autre partie reste immobilisée sur la rive opposée.

L'Empereur lance l'intrépide Ney ; il lui donne pour mission de marcher droit devant lui sans se laisser arrêter par la mitraille, d'entrer dans la ville de Friedland et de couper les ponts. L'armée russe, ayant en face les Français, la rivière derrière, n'aura plus de ligne de retraite.

Ney exécute l'ordre donné, perd la moitié de ses troupes, fait sauter les ponts. « Cet homme est un lion ! » répète Napoléon qui ne cesse d'applaudir tant de bravoure. La plus grande partie de l'armée russe est faite prisonnière, tandis que le reste, sur l'autre rive, assiste impuissante au désastre !

7. Paix de Tilsitt (7 juillet 1807). — Alexandre éperdu sollicite une entrevue. Les deux souverains se rencontrent sur un bateau flottant au milieu du **Niémen**. « Je déteste l'Angleterre, » telles sont les premières paroles prononcées par Alexandre. « Dans ce cas la paix est faite, » lui répond Napoléon.

Le traité de Tilsitt[1] **est signé.** *Les deux puissants monarques se partagent le monde : Alexandre a l'Orient, Napoléon l'Occident de l'Europe.* La Russie s'engage à appliquer chez elle le blocus continental ; il n'existe plus qu'une petite Prusse mutilée, entre l'Elbe et la Vistule, peuplée seulement de 5,000,000 d'habitants. *C'est la première alliance franco-russe ; les deux peuples unis sont les maîtres de l'Univers !*

En ce moment, la puissance de l'Empereur atteint son apogée. Comme Louis XIV après la paix de Nimègue, Napoléon reçoit le titre de **Grand**. Tout lui sourit : il fait et défait les rois en Europe. Ses frères, Joseph, Louis, Jérôme deviennent rois d'Espagne, de Hollande, de Westphalie ; son beau-frère Murat va recevoir le royaume de Naples ; son fils adoptif, Eugène de Beauharnais, est vice-roi d'Italie. L'ave-

1. *Tilsitt*, ville de la Prusse orientale sur le Niémen.



nir semble appartenir à l'heureux conquérant, au nouvel Alexandre! Mais, répond le poète :

L'avenir, l'avenir, mystère!
Toutes les choses de la terre,
Gloire, fortune militaire,
Couronne éclatante des rois,
Victoire aux ailes embrasées,
Ambitions réalisées,
Ne sont jamais sur nous posées!
Que comme l'oiseau sur nos toits!

RÉSUMÉ

Nouveau Charlemagne, Napoléon, devenu empereur, dispose d'une puissance formidable; il élève au rang de roi ses frères et ses parents; il est le maître de l'Europe. Malheureusement il s'engage dans une série interminable de guerres qui, glorieuses d'abord, aboutissent à des désastres inouïs.

En lutte avec l'Angleterre, il réunit au camp de Boulogne une nombreuse armée; mais l'Angleterre menacée se sauve en remportant la victoire navale de Trafalgar et en armant sur le continent l'Autriche et la Russie.

Cette première coalition est vaincue à Ulm et à Austerlitz. L'Autriche signe la paix de Presbourg (1805).

Une deuxième coalition n'est pas plus heureuse : les Prussiens sont vaincus à Iéna et à Auerstaedt (1806); les Russes à Eylau et à Friedland (1807). Par la paix de Tilsitt, Napoléon et l'empereur de Russie, Alexandre, se partagent le monde : c'est la première alliance franco-russe.

Vainqueur, Napoléon reçoit le titre de Grand.

Questionnaire.

1. Pourquoi le gouvernement impérial, malgré toute sa gloire, n'a pas rendu la France heureuse?

2. A quoi était destinée l'armée réunie à Boulogne? Pour quelles raisons l'expédition contre l'Angleterre a échoué?

3. Racontez la capitulation d'Ulm et la bataille de Trafalgar.

4. Dites tout ce que vous savez sur la bataille d'Austerlitz.

5. En quelle année a été signée la paix de Presbourg. — Clauses. — Quel grand empire disparaît en ce moment? Quel nouvel empire se forme?

6. Racontez les batailles d'Iéna et d'Auerstaedt.

7. Quel était le but du blocus continental? En quoi ce décret a été funeste à la France?

8. Parlez des batailles d'Eylau et de Friedland.

9. En quelle année a été signée la paix de Tilsitt? Quel bénéfice retiraient Napoléon et Alexandre de cette première alliance franco-russe? Que devenait la Prusse?

TRENTE ET UNIÈME LEÇON

L'APOGÉE DE L'EMPIRE. — LA DÉCADENCE. RETRAITE DE RUSSIE

1. Napoléon après Tilsitt. — Après la glorieuse paix de Tilsitt, il semble que la France victorieuse aurait dû jouir des bienfaits de la paix. Il n'en fut rien : *Napoléon veut dominer l'Europe pour l'obliger à fermer ses ports aux Anglais.* Il se lance dans de nouvelles guerres où il eut à lutter contre l'intrépide courage des peuples qui préfèrent périr plutôt que de subir un joug détesté : *La première de ces guerres d'extermination fut celle d'Espagne.*

2. La guerre d'Espagne. (1808-1814). Siège de Saragosse. — Un faible roi, Charles IV, brouillé avec son fils l'astucieux Ferdinand, gouverne l'Espagne impuissante et dégénérée. Profitant des discordes intestines qui agitent cette famille royale, Napoléon s'érige en juge, fait venir à **Bayonne** [1] le père et le fils, sous le faux prétexte de les réconcilier, puis les dépouille l'un et l'autre. C'est l'éternelle histoire du chat, de la belette et du petit lapin.

> Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,
> Grippeminaud, le bon apôtre,
> Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
> Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.

Napoléon fait couronner roi à Madrid son frère aîné Joseph. Le fier peuple espagnol, qui semble engourdi par l'oisiveté et la paresse, répond à l'insolent défi de l'étranger par un cri de haine, de fureur et de rage. Tous, nobles et paysans, moines et femmes, prennent les armes et reconnaissent

---

1. *Bayonne,* chef-lieu d'arrondissement du département des Basses-Pyrénées.



pour roi *Ferdinand*, bien qu'il soit prisonnier en France.

Hérissé de hautes montagnes, coupé par de nombreux ravins, à sec en été et roulant en hiver des eaux tumultueuses, avec des plateaux immenses et stériles, souvent sans routes et sans habitations, le sol de l'Espagne est disposé à merveille pour une guerre de partisans, de *guérillas*. Les convois sont attaqués à l'improviste, les blessés et les traînards impitoyablement massacrés. Les troupes françaises, composées surtout de conscrits, s'avancent jusqu'à Cadix; mais, harcelées par un ennemi souvent invisible, épuisées par la faim et la soif, elles sont obligées de mettre bas les armes à **Baylen** [1]. Joseph évacue à la hâte sa capitale Madrid.

Le grand Napoléon survient avec les vieilles bandes qui ont vaincu l'Autriche, la Prusse et la Russie. Les Espagnols lâchent pied devant ces soldats aguerris. Napoléon rétablit son frère sur le trône d'Espagne.

Mais il est rappelé dans l'Europe centrale par une nouvelle guerre contre l'Autriche. La lutte continue dans la Péninsule et prend un caractère de sauvagerie héroïque. Les villes, même ouvertes, résistent avec une sombre énergie. La capitale de l'Aragon, **Saragosse** [2], défendue par l'intrépide **Palafox**, n'est plus qu'un monçeau de ruines quand les Français s'en emparent après deux mois d'affreux combats dans les rues. « Jamais, sire, écrivait le maréchal Lannes, je n'ai vu autant d'acharnement qu'en mettent nos ennemis à la défense de cette place. J'ai vu des femmes venir se faire tuer devant la brèche. Nous sommes obligés de prendre avec la mine ou d'assaut toutes les maisons. Enfin, c'est une guerre qui fait horreur! » La célèbre victoire d'Austerlitz coûta moins de monde aux Français que la prise de cette seule ville!

Une armée anglaise, commandée par un grand général, **lord Wellington**, le futur vainqueur de Waterloo, vint au

1. *Baylen*, ville du sud de l'Espagne, au nord de l'Andalousie.
2. *Saragosse*, ville du nord de l'Espagne.



secours des Espagnols. Napoléon envoya en Espagne ses meilleurs généraux, Masséna, Ney, Soult, ses soldats les plus vaillants; peine perdue, tous les efforts échouèrent en présence de l'indomptable valeur d'une fière nation combattant pour son indépendance. 300,000 Français, l'élite de nos armées, avaient péri dans cette lutte funeste, au moment où la défaite de **Vittoria** [1] nous obligea à repasser les Pyrénées (1814).

La guerre d'Espagne, si injustement entreprise, a été une des plus lourdes fautes de Napoléon : c'est elle qui a préparé sa ruine. Les soldats, inutilement moissonnés dans la Péninsule, firent défaut à la France quand elle fut envahie par l'Europe entière.

3. Nouvelle guerre contre l'Autriche (1809). Eckmühl. — Profitant de l'absence du redoutable Empereur, retenu en Espagne, croyant trouver l'occasion favorable pour venger ses nombreux revers, l'*Autriche nous avait de nouveau déclaré la guerre*.

Avant l'arrivée de Napoléon, 150,000 Autrichiens, commandés par l'archiduc Charles, s'étaient habilement placés entre les deux armées de Masséna et de Davout, fortes chacune de 60,000 hommes. Mais les deux vigoureux lieutenants de Napoléon ne se laissent pas entamer; à force d'audace, ils opèrent leur jonction. Napoléon accourt : la grande victoire d'**Echmühl** [2] est remportée. Cuirassiers français et autrichiens font le soir une dernière charge au clair de lune; les Français repoussent leurs adversaires. L'illustre Davout est fait prince d'Eckmühl.

4. Essling et le passage du Danube. — Vainqueurs. les Français entrent pour la seconde fois dans Vienne. Mais l'Autrichc ne désarme pas : l'archiduc Charles rassemble en Moravie toutes les forces disponibles de l'empire d'Autriche; il a encore 150,000 hommes.

---

1. *Vittoria*, ville du nord de l'Espagne, non loin de la frontière française, du côté de Bayonne.
2. *Eckmühl*, village de la Bavière. (V. carte n° 6).



Napoléon veut lui livrer bataille ; *mais il ne possède pas de pont sur le Danube. Il faut traverser ce fleuve très large en présence d'une nombreuse armée qui peut nous rejeter dans la rivière.* Entreprise jugée impossible, qu'aucun capitaine n'avait jusqu'alors tentée !

Pour faciliter ce dangereux passage, Napoléon fait occuper la grande île de **Lobau** [1]. Sur la rive droite, où se trouvent les Français, s'étale le grand bras du Danube, sur lequel a été jeté un long pont de bateaux. Entre la rive gauche, où les Autrichiens sont rangés en bataille et l'île, il n'y a qu'un bras plus restreint, à peine large comme la Seine à Paris. Ainsi sont diminuées les difficultés du passage.

Lannes et *Masséna* débouchent avec leurs corps d'armée ; ils se retranchent le premier dans le village d'**Essling** et le second dans celui d'Aspern. Avec 40,000 hommes, ils ont à soutenir le choc de 120,000 Autrichiens. Mais Davout, la Garde doivent franchir les ponts et venir au secours de leurs camarades en péril.

Tout à coup une triste nouvelle jette la consternation dans l'armée : *une brusque crue du Danube vient d'emporter le grand pont sur le large bras du fleuve.* Les 40,000 Français isolés vont être précipités dans la rivière. Situation affreuse, rendue désespérée par le manque de munitions.

Lannes et Masséna font des prodiges de valeur pour se maintenir au milieu des ruines fumantes d'Essling et d'Aspern; les deux villages en feu sont pris et repris. Le maréchal Lannes a les deux cuisses emportées par un boulet. Napoléon aperçoit le héros expirant : « Lannes, c'est Bonaparte, ton ami, qui te parle, » s'écrie-t-il en l'embrassant. « Vous allez perdre, lui répond Lannes en ouvrant péniblement les yeux, celui qui fut votre meilleur ami et votre compagnon d'armes ! Vivez et sauvez l'armée ! »

Masséna dans Aspern soutient le choc furieux des colonnes autrichiennes. Harassé de fatigue, les yeux

1. *Lobau,* île du Danube, près de Vienne.

enflammés, toujours plein de la même énergie, il s'assied sur un monceau de décombres. Un aide de camp arrive et le supplie de résister jusqu'au bout pour empêcher le désastre. « Allez dire à l'Empereur que je tiendrai deux heures, six heures, vingt-quatre heures s'il faut, tant que cela sera nécessaire au salut de l'armée! »

Enfin, la nuit impatiemment attendue arrive : l'armée française se retire dans l'île de Lobau. Masséna le dernier franchit le pont, après s'être assuré qu'il ne laissait aucun trophée aux mains des ennemis.

Ainsi se termine cette inutile bataille, l'une des plus sanglantes du siècle : 20,000 Autrichiens et 16,000 Français, tués ou blessés, jonchaient le sol.

5. Wagram. Paix de Vienne (1809). — *Un mois après Napoléon réparait son insuccès :* de solides ponts jetés sur le Danube permettent aux Français de déboucher en masse sur la rive opposée. Sur les coteaux qui dominent les villages d'Essling et d'Aspern est gagnée la décisive victoire de **Wagram**. L'Autriche, bien vaincue cette fois, signe la paix de **Vienne**, qui donne aux alliés de la France de nouveaux territoires : c'était un bien petit résultat pour tant de sang versé!

6. L'apogée de la puissance impériale. — 1810, *l'année qui suit le traité de Vienne marque l'apogée de la puissance impériale.* Jamais la France n'avait été aussi grande : elle s'étend depuis le Danemark jusqu'à Rome; *elle est divisée en* 130 *départements*. Hambourg aux bouches de l'Elbe, Amsterdam et la Haye, depuis que la Hollande a été réunie à l'empire, Mayence, Cologne, Anvers, Bruxelles, Florence, Gênes, Turin, Rome, qui n'appartient plus au pape, retenu prisonnier en France, sont des chefs-lieux de départements français.

Autour du vaste empire surgissent des royautés vassales. Les royaumes de Westphalie, de Naples, d'Espagne, la vice-royauté d'Italie ont à leur tête des frères ou des parents de Napoléon Ier. Le Wurtemberg, la Bavière, la Saxe sont érigés en royaumes par le terrible niveleur des peuples.

L'Autriche et la Prusse vaincues sont les alliées de la France. Le grand-duché de Pologne forme l'avant-garde du colossal empire. De Cadix au Niémen, tout s'incline devant le formidable Empereur!

Sa domination semble être affermie sur des bases indestructibles : le soldat heureux de la Révolution épouse la fille des empereurs d'Autriche, **Marie-Louise**. Un héritier lui naît, et le faible enfant, à son berceau, est salué du titre pompeux de **Roi de Rome**!

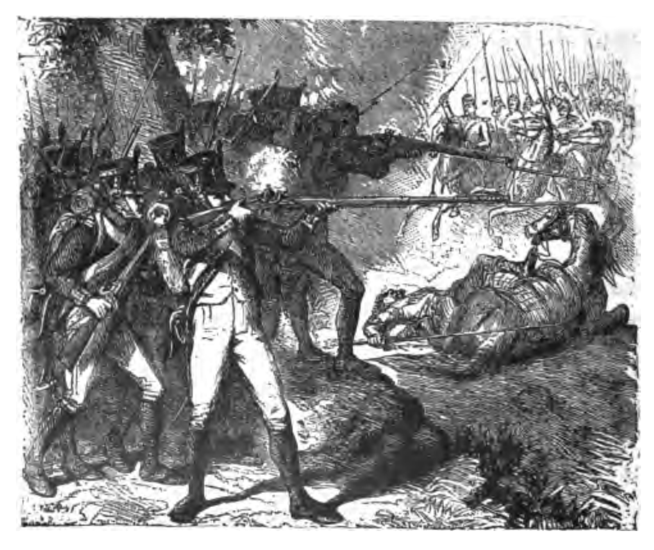
7. Les armées impériales. — Que manque-t-il au gigantesque César dont l'empire est plus vaste que celui de Charlemagne? Il est fier de son armée, composée de valeureux soldats qui se sont distingués dans cent combats. La garde impériale, troupe d'élite, forte de 40,000 hommes, tenue en réserve pour les grands coups, est superbe d'allure. Les vieux grognards murmurent quelquefois, mais ils obéissent toujours à la voix de l'Empereur adoré; familièrement, eux, les héros d'Italie et d'Egypte, ils l'appellent *le petit caporal, le petit tondu* [1]. 500,000 Français, 500,000 étrangers sont prêts à marcher. Ils sont commandés par des chefs que les hasards de la guerre ont fait rois, comme Murat à Naples et Bernadotte en Suède, ou princes comme Davout, Masséna, Ney, Berthier. Tous les généraux sont ducs ou comtes d'Empire; les colonels deviennent barons. Tous sont enrichis par les libéralités du chef qui leur prodigue les trésors arrachés aux nations vaincues.

Mais combien sont trompeuses ces apparences d'éblouissante grandeur. Les armées ne sont plus aussi solides qu'au temps de la Révolution. Il avait fallu combler les vides opérés à la suite des affreux carnages d'Eylau et d'Essling, remplacer par des jeunes gens les vieux soldats, qui mouraient obscurément en Espagne. Les peuples

1. *Le petit tondu*. Les vieux soldats de Napoléon portaient les cheveux tressés et se terminant en forme de queue. L'Empereur avait les cheveux ras et voulait imposer cette nouvelle mode à ses grognards; mais ceux-ci, si obéissants d'ordinaire, résistèrent obstinément à l'ordre de leur chef.



vaincus et non soumis servent à regret dans les rangs de l'armée française, ou bien comme alliés combattent malgré eux à ses côtés. Survienne un choc et cet édifice au faîte resplendissant s'écroulera, semblable à ces fragiles châteaux de cartes qui sont tout à coup brusquement couchés à terre par un souffle léger. La funeste expédition de Russie marque le commencement des désastres inouïs.



LES VOLTIGEURS DE LA GARDE A WITEPSK [1]

8. Campagne de Russie (1812). Bataille de la Moskowa. — Napoléon et Alexandre s'étaient à Tilsitt juré une amitié éternelle; ils étaient sincères l'un et l'autre. Mais trop de sujets de désunion existaient entre les deux grands empires d'Orient et d'Occident. La Russie jalousait le développement de la puissance de Napoléon; elle souffrait du blocus continental. Tout à coup elle ouvrit ses ports de commerce aux Anglais. Le sort est jeté; la guerre est déclarée. 500,000 Français et alliés franchissent le Niémen.

1. *Witepsk*, combat d'arrière-garde soutenu par l'armée russe.

Napoléon comptait dès le début remporter une éclatante victoire : vaine espérance ! l'ennemi recule, s'évanouit; il entraîne à sa suite, dans les immenses plaines de la Russie, l'armée française. Les vivres disparaissent; tout devient désert; les envahisseurs ne sont plus que 150,000 quand, après trois mois de marches pénibles, ils rencontrent enfin les Russes rangés en bataille sur les bords de la **Moskowa**[1] pour défendre la cité sainte de Moscou.

Une furieuse bataille s'engage : les Russes occupent de formidables redoutes garnies de canons. Au milieu d'une effroyable canonnade, Ney et Murat restent intrépidement debout tandis que leurs troupes sont couchées pour être moins exposées à la mitraille. Le signal de l'assaut est enfin donné : ce sont les cuirassiers qui s'élancent les premiers. La terre tremble sous les pas de ces pesants chevaux qui portent des hommes à la haute stature, couverts d'épaisses cuirasses. La hauteur est gravie au galop; les premières lignes avec les généraux et les officiers supérieurs sont exterminées; le reste entre dans la redoute. La bataille de la Moskowa est gagnée, mais à quel prix ! 80,000 Français et Russes sont étendus sur le sol. Le brave des braves, Ney, reçoit le titre de prince de la Moskowa.

9. Incendie de Moscou (1812). — Quelques jours après, l'armée victorieuse arrive sur les collines d'où elle aperçoit **Moscou**, la mystérieuse capitale, moitié européenne, moitié asiatique, avec ses dômes dorés que le soleil semble illuminer de mille feux. Les soldats croient arriver au terme de leurs fatigues; ils battent des mains et poussent des cris joyeux : « Moscou ! Moscou ! » Napoléon, lui aussi, éprouve une sorte d'enivrement. « Ce moment de satisfaction, vif et court, fut l'un des plus profondément sentis de sa vie. Hélas ! il devait être le dernier[2]. »

Quelle désillusion lorsque l'armée entre dans la capitale : elle est déserte; les habitants ont fui; on dirait, non

1. *Moskowa*, rivière qui passe à Moscou, sous-affluent du Volga.
2. Thiers, *Histoire de l'Empire.*



pas une cité habitée par les hommes, mais une immense et silencieuse nécropole[1]. Les Français s'établissent dans les maisons abandonnées.

Soudain des fusées sillonnent le ciel et éclairent d'une lueur sinistre les ténèbres de la nuit; le feu éclate de tous les côtés dans cette ville bâtie en bois; un vent violent promène les flammes dans toutes les directions. Moscou n'est plus qu'un vaste brasier. Les Russes vaincus ont préféré anéantir leur ville sainte plutôt que de permettre à l'étranger de s'y installer en maître. Le gouverneur *Rostopchine* a fait sortir les malfaiteurs des prisons; en leur accordant la liberté, il leur a donné l'ordre d'allumer l'incendie. Sauvage énergie, que nous devons admirer, car elle provient du sentiment le plus pur et le plus élevé : *l'amour de la patrie!*



INCENDIE DE MOSCOU

Il fallait évacuer une ville devenue inhabitable, où « l'on marchait sur une terre de feu, sous un ciel de feu, entre deux murailles de feu, » Napoléon abandonne le *Kremlin*, l'antique palais des Czars. L'empereur s'élance à pied sans

1. *Nécropole*, ville des morts, cimetière.

hésiter dans une rue étroite et tortueuse. « Il s'avance au travers du pétillement des brasiers, au bruit du craquement des voûtes et de la chute des pierres brûlantes et des toits de fer qui croulent autour de lui[1]. » L'incendie dure quinze jours; la ville est aux trois quarts détruite! Que faire à mille lieues de France après avoir perdu les deux tiers de l'armée? *La retraite était la seule voie de salut.*

10. Retraite de Russie (1812). Le maréchal Ney. — Le gigantesque mouvement de recul de la puissance impériale commence; il doit finir sous les murs de Paris. L'Empereur, harcelé, fait face à l'ennemi et chaque étape en arrière est marquée par quelque brillante et stérile victoire.

La retraite s'opère d'abord en bon ordre; mais survient le rude **hiver** des régions septentrionales si impatiemment attendu par les Russes : « Dans quinze jours, disaient-ils ironiquement, vos ongles tomberont, vos armes s'échapperont de vos mains! » Tout s'assombrit sous un ciel gris qui semble se rapprocher de la terre; la neige tombe et couvre le sol de son blanc manteau; le thermomètre descend jusqu'à 20 degrés au-dessous de zéro. Plus de vivres; les soldats périssent et leurs cadavres disparaissent aussitôt sous la neige. Les cosaques surgissent sur leurs petits et agiles chevaux; enfants du steppe, habitués à ce froid intense, ils voltigent autour de nos colonnes en déroute, enlèvent ou massacrent les traînards.

Le maréchal **Ney**, placé à l'arrière-garde, a reçu le périlleux honneur de protéger l'armée en déroute. « Cet homme rare, dont l'âme énergique était soutenue par un corps de fer, qui couchait en plein air, dormait ou ne dormait pas, mangeait ou ne mangeait pas[2], » se met à la tête de quelques intrépides grenadiers, prend un fusil, fait le coup de feu. A la baïonnette, il refoule derrière lui les hordes de

---

1. Comte Ph. de Ségur, *Histoire de Napoléon et de la Grande Armée en 1812.*
2. Thiers, *Histoire de l'Empire.*

barbares sans cesse plus audacieuses ; il pousse en avant la multitude des soldats sans armes, des blessés, des femmes qui marchent à l'aveugle comme un troupeau craintif.

11. Passage de la Bérézina. Le général Eblé. Les Français sur le Niémen. — Une dernière épreuve attendait les malheureux fugitifs, mourant de faim et de froid, poursuivis par d'impitoyables adversaires. Il faut traverser la rivière de la **Bérézina**[1] ; deux armées russes cernent les Français à bout de forces. Situation épouvantable : il faut combattre sur une rive pour ne pas être précipité dans le cours d'eau, s'ouvrir ensuite un passage sur l'autre rive à travers des masses toujours grossissantes. Le dernier jour de la grande armée semble avoir lui : Napoléon est sombre ; il entrevoit le désastre, la capitulation, la honte !

Pour comble de malheur, le froid devient moins intense : la rivière cesse d'être prise et sa glace n'offre plus un passage naturel. Il faut construire un pont ; les pontonniers se jettent bravement dans les eaux glacées ; le vénérable général Eblé, malgré ses soixante ans, leur donne l'exemple. A la voix de ce chef aimé, les glorieux soldats achèvent l'œuvre avec un zèle admirable. Ils sont trois cents : six ou sept devaient survivre à cette redoutable épreuve !

L'armée combat sur les deux rives ; elle n'a plus de munitions ; à la baïonnette, elle repousse les assaillants qui ne veulent pas lâcher leur proie. Enfin le passage commence ; quand les troupes ont défilé, la foule désarmée se précipite : c'est une cohue de 50,000 fugitifs que la peur affole. « Les boulets de canon, tombant au milieu de cette masse compacte, y tracent d'affreux sillons et arrachent des cris de terreur aux pauvres femmes, cantinières ou fugitives qui étaient sur les voitures avec les enfants. On se serrait, on se foulait, on montait sur ceux qui étaient trop faibles pour se soutenir et on les écrasait sous les pieds. Spectacle atroce,

---

1. *Bérézina*, affluent de droite du Dniéper.

bien fait pour rendre odieuse et à jamais exécrable cette expédition insensée! [1] »

Enfin, par une furieuse et dernière poussée, ce qui reste de l'armée française réussit à se faire jour. Après bien des souffrances, la multitude désordonnée, affamée, fiévreuse, arrive sur les bords du Niémen. 350,000 hommes restaient ensevelis ou prisonniers dans les solitudes de la Russie. *La Grande Armée n'existe plus*! Napoléon, en traîneau ou en voiture, court à Paris lever de nouvelles troupes : il ne s'avoue pas vaincu et veut prendre une éclatante revanche!

RÉSUMÉ

Après la paix de Tilsitt, Napoléon, abusant de la force, commet de grandes fautes : il détrône les Bourbons d'Espagne; mais les Espagnols se soulèvent contre le roi étranger Joseph, frère aîné de l'empereur, et font aux troupes françaises une guerre d'extermination (1808-1814). Le siège de Saragosse est plus meurtrier que la victoire d'Austerlitz.

Attaqué de nouveau par les Autrichiens, Napoléon les bat à Eckmül et, après le sanglant échec d'Essling, les force par la victoire de Wagram à demander la paix (traité de Vienne, 1809).

L'année 1810 marque l'apogée de la puissance impériale : la France compte 130 départements; Napoléon se marie avec Marie-Louise, fille de l'empereur d'Autriche.

Cette brillante prospérité ne dure pas : les revers commencent avec la malheureuse campagne de Russie (1812). Les Français, entrés victorieux à Moscou après la bataille de la Moskowa, sont chassés de leur conquête par l'incendie. La retraite se change en déroute à la suite de l'épouvantable désastre de la Bérézina.

Questionnaire.

1. Quelle a été la conduite de l'Empereur à l'égard de la famille régnante d'Espagne? Qui mit-il sur le trône d'Espagne? Que fit le peuple espagnol?

2. Dites ce que vous savez sur le siège de Saragosse.

3. Quelle est la bataille perdue en 1813 par les Français en Espagne?

---

1. Thiers, *Histoire de l'Empire*.

4. Quelle est la victoire remportée par Napoléon au moment où éclate la guerre contre l'Autriche? Par quelle victoire impose-t-il la paix de Vienne?

5. Racontez la bataille d'Essling.

6. Combien de départements comprenait la France en 1810? Quels étaient les royaumes ayant à leur tête des frères ou parents de Napoléon? Les royaumes alliés?

7. Avec qui s'est marié Napoléon et quel titre pompeux a-t-il donné à son fils?

8 Quelle tactique ont employée les Russes au moment où les Français envahissent la Russie? Quelle est la grande victoire remportée près de Moscou?

9. Racontez l'incendie de Moscou? Que pensez-vous de l'acte du gouverneur Rostopchine?

Narration historique. — *La retraite de Russie* (1812).

Plan. — *Début.* — Situation périlleuse de la Grande Armée après l'incendie de Moscou. — La retraite s'impose.

1° Le froid. — Audace des Cosaques. — Le maréchal Ney.

2° La Bérézina. — Les pontonniers et le général Eblé. — La foule écrasée sur les ponts.

Conclusion. — La Grande Armée anéantie au moment où elle arrive sur le Niémen. — Napoléon, vaincu mais non découragé, court à Paris préparer la revanche.

TRENTE-DEUXIÈME LEÇON

LES DÉSASTRES. — LEIPSICK ET WATERLOO.

1. Campagne d'Allemagne (1813). — (Leipsick). L'affreux désastre de Russie eut un retentissement considérable dans l'Europe entière : *les peuples qui nous obéissent à contre cœur nous abandonnent tous les uns après les autres.* La Prusse, vaincue et humiliée en 1806, donne le signal des défections ; elle unit ses troupes à celles de la Russie victorieuse.

En quelques mois, Napoléon Ier a organisé une nouvelle armée ; ce sont des conscrits ; mais ces conscrits sauront se montrer les dignes successeurs des vieux soldats qui sont morts en Russie. L'empereur rallie en Saxe, sur l'Elbe,

les débris de la Grande Armée et remporte les victoires de **Lutzen** et de **Bautzen**.

Russes et Prussiens sont refoulés sur l'Oder : Napoléon Ier va redevenir le maître de l'Europe; mais son beau-père l'empereur d'Autriche lui déclare la guerre; Bernadotte, général français que la fortune a fait roi de Suède, trahit sa patrie. Russes, Prussiens, Autrichiens, Suédois, combinent leurs efforts pour abattre la puissance française.

Napoléon retrouve toute son ardeur; il bat complètement les Autrichiens et les Russes à la grande bataille de **Dresde**. Les ennemis, qu'une si longue résistance irrite, adoptent une nouvelle tactique: redoutant le génie militaire de Napoléon, ils se dérobent devant le vigoureux capitaine; mais ils se jettent sur ses lieutenants et les écrasent dans de nombreux combats.

Quand le lion est épuisé, ils se réunissent en une seule masse de 300 000 hommes; un choc formidable a lieu à **Leipsick** [1], c'est la bataille des nations qui dure trois jours. Les Français moitié moins nombreux sont vainqueurs au moment où commence la troisième journée. Tout à coup les Saxons et les Wurtembergeois, qui depuis huit ans servaient sous nos drapeaux, abandonnent le poste d'honneur qu'on leur confie; avec des boulets français il tirent sur les troupes françaises. Infâme trahison qui nous arrache la victoire. Il faut reculer, traverser l'Elster [2]; la retraite se change en déroute par la faute d'un colonel français qui fait trop vite sauter les ponts. 15 000 Français, restés dans Leipsick, sont obligés de mettre bas les armes. L'intrépide polonais Poniatowski, élevé la veille à la dignité de maréchal de France, se noie dans l'Elster plutôt que de se rendre.

Les Bavarois, nos derniers alliés en Allemagne, font défection à leur tour: ces imprudents veulent nous barrer le chemin du Rhin; les vieux grenadiers de la garde leur infligent une leçon méritée.

---

1. *Lutzen, Bautzen, Dresde, Leipsick*; villes de la Saxe.
2. *Elster*, sous-affluent de l'Elbe qui passe à Leipzick.

Le chemin seul de France était ouvert; une armée entière avait encore disparu !

2. Campagne de France (1814). — Comme en 1792, la France va être envahie : un million d'hommes appartenant à toutes les nations de l'Europe se précipitent comme un torrent dévastateur. Napoléon n'a qu'une poignée de jeunes gens armés à la hâte. Avec son énergie, son audace et son génie, il accomplit alors de véritables prodiges; il redevient l'infatigable général Bonaparte de l'immortelle campagne d'Italie.

Le Prussien Blücher et l'Autrichien Schwartzemberg s'avancent le premier par la vallée de la Marne, le second par celle de la Seine. A force d'être battus, les généraux ennemis ont appris de leur vainqueur l'art de la guerre. *Ils marchent droit sur la capitale Paris.* Ils disposent de 300 000 hommes; l'Empereur n'a que 80 000 conscrits! Témérairement, Napoléon se jette au milieu des coalisés qui par leur seule masse auraient pu l'écraser. Il les attaque séparément, bat à **Montmirail** [1] les Prussiens et les Russes de Blücher. Il se tourne ensuite contre les Autrichiens et les refoule jusqu'à Troyes. *Le premier flot de l'invasion est subitement arrêté.* Victorieux l'Empereur demande la paix; les conditions sont inacceptables; la guerre recommence.

La tactique de Napoléon est toujours la même. Il s'élance sur les Prussiens et les Russes, les cerne entre l'Aisne et son armée; il va tous les faire prisonniers! Malheureusement le gouverneur français de Soissons [2], pris de peur, livre sa ville à l'ennemi qui s'empresse de franchir la rivière, d'opérer sa jonction avec une autre armée de 80 000 Russes et Prussiens. Napoléon les poursuit, mais avec des forces trop inférieures il va se briser contre le rocher de **Laon**. Quoique vaincu, il ne croit pas encore la partie perdue : avec 30,000 conscrits il attaque à

---

1. *Montmirail*, petite ville du département de la Marne.
2. *Soissons*, chef-lieu d'arrondissement du département de l'Aisne, dont Laon est le chef-lieu.



Arcis-sur-Aube [1] 120 000 Autrichiens. Pendant toute une journée ces enfants se conduisent en héros. Ils faiblissent un moment; l'Empereur, pour leur montrer que la mort ne fait peur qu'au lâche, lance son cheval sur un obus qui va éclater. Il est couvert de poussière et de fumée, mais nullement blessé.

Toutefois tant de courage est dépensé en pure perte. Les Français sont obligés de laisser ouvert le chemin de Paris. Les maréchaux Marmont et Mortier avec 30,000 hommes disputent à 180,000 ennemis les hauteurs de Montmartre qui dominent la capitale. *Enfin Russes, Prussiens et Autrichiens vont camper dans Paris.*

L'indomptable Empereur, qui ne désespère jamais, croit pouvoir ramener la victoire par un coup d'audace. Il réunit les débris de ses armées; il veut attaquer les coalisés dans les rues de Paris, bien convaincu que les braves Parisiens sauront écraser l'étranger détesté sous les tuiles et les meubles lancés du haut des toits. C'est la ruine de la capitale, mais aussi la délivrance de la France. Le patriotisme de Paris va égaler celui de Moscou!

3. Chute de l'Empire. — Les adieux de Fontainebleau. — Un traître, le maréchal Marmont, fait par sa défection échouer ce grandiose projet. La lutte n'est plus possible. **Napoléon Ier abdique.** Lui, hier encore le maître du monde, reçoit la souveraineté de la petite île d'**Elbe** [2]. Le grand Empereur est relégué au rang infime de prince italien!

Avant de partir avec le bataillon de vieux grenadiers qu'il emmène avec lui, il adresse un dernier adieu dans la cour du château de **Fontainebleau** [3] à cette garde invincible qui l'avait accompagné dans sa marche triomphale à travers les capitales de l'Europe. L'entrevue fut touchante; tous

---

1. *Arcis-sur-Aube,* chef-lieu d'arrondissement du département de l'Aube.
2. *Ile d'Elbe,* petite île de la Méditerranée entre l'Italie et la Corse.
3. *Fontainebleau,* chef-lieu d'arrondissement du département de Seine-et-Marne.

ces braves pleuraient comme des enfants, eux qui mille fois avaient affronté la mort. Les larmes aux yeux, Napoléon embrasse les drapeaux et le général Petit ; l'émotion lui coupe la parole quand il s'écrie : « Adieu, mes enfants ! je voudrais tous vous presser sur mon cœur ! »

4. Les Bourbons en France (24 avril 1814-20 mars 1815). — Les alliés vainqueurs imposent à la France comme roi un frère de Louis XVI, le comte de Provence, en exil depuis plus de vingt ans. C'est le roi Louis XVIII. Avec les Bourbons, les adversaires de la Révolution, les Émigrés arrivent au pouvoir. *Leur ambition est de rétablir l'ancien régime.* Ils mécontentent la France nouvelle ; ils s'aliènent l'armée en mettant à sa tête des nobles qui ont combattu dans les rangs de nos ennemis. *En quelques mois les Bourbons se sont rendus complètement impopulaires en France.*

5. Retour de l'île d'Elbe. — L'empire rétabli. — Napoléon relégué dans l'île d'Elbe suit d'un œil attentif la marche des événements ; il comprend que son rôle n'est pas encore fini du moment que la nation considère les Bourbons comme des étrangers. Tout à coup avec 600 hommes il débarque sur la côte de Provence, au **golfe Jouan** [1]. *Avec un seul bataillon il veut conquérir Paris et la France* !

Il s'enfonce dans le massif montagneux qui sépare la Provence du Dauphiné. Après bien des fatigues, cette poignée d'hommes rencontre à *la Mure* [2] le premier détachements de soldats français. Napoléon s'avance seul, découvre sa poitrine, demande à ces braves s'ils reconnaissent leur Empereur qui les a si souvent conduits à la victoire. Le chef de bataillon, fidèle à la discipline, donne l'ordre de tirer ; mais les soldats refusent, crient « vive l'Empereur », se jettent aux pieds de Napoléon, pleurent en embrassant ses genoux.

1. *Golfe Jouan*, sur la côte du département des Alpes-Maritimes entre Cannes et Antibes.
2. *La Mure*, petite ville du département de l'Isère.



Dès ce moment le succès de la téméraire entreprise est assuré. A *Vizille* [1], le colonel La Bédoyère lui amène un régiment entier, le 7e de ligne; le peuple de Grenoble à coups de hache fait tomber les ponts-levis; Lyon acclame l'Empereur; Ney à Auxerre lui donne une armée entière.

Louis XVIII s'enfuit de Paris; Napoléon entre dans la capitale; **il est de nouveau Empereur des Français.** « L'aigle a volé de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame! » Pas un coup de fusil n'a été tiré pendant cette marche triomphale. **Les Cent Jours** [2] **commencent. (20 mars-22 juin 1815.)**

7. La guerre contre l'Europe. — Ligny et Waterloo (18 juin 1815). — Mais ce rétablissement du gouvernement impérial a irrité les souverains de l'Europe qui redoutent un Empereur conquérant. Tous déclarent la guerre: une nouvelle invasion d'un million d'hommes va submerger notre pays sous son flot débordant!

Napoléon ne peut opposer que 200 000 hommes à cette multitude armée: *il prend hardiment l'offensive.*

Deux armées, l'une anglaise, commandée par le prudent et ferme **Wellington**, l'autre prussienne, ayant à sa tête le bouillant et intrépide **Blücher**, sont en Belgique, comme l'avant-garde de la coalition; elles ont 120 000 hommes chacune. Napoléon veut frapper un grand coup: avec 125 000 soldats, il se jette entre les deux armées ennemies, entre les Anglais établis à Bruxelles et les Prussiens placés du côté de Liège. Il s'agit de battre l'une après l'autre les deux masses séparées et surtout d'empêcher leur jonction. Moment décisif! En quatre jours, va se décider la destinée de la France! « Pour tout Français qui a du cœur, dit Napoléon à ses soldats, le moment est venu de vaincre ou de mourir! »

Cette tactique hardie réussit d'abord: les adversaires

---

1. *Vizille*, petite ville à quelques kilomètres de Grenoble.
2. *Les Cent Jours*, nom donné au court espace de temps, d'une durée de cent jours environ, pendant lequel Napoléon règne pour la seconde fois.



sont surpris. Wellington, à Bruxelles, assiste à un bal quand il apprend l'arrivée soudaine des Français. Napoléon marche sur les Prussiens. A **Ligny** une furieuse rencontre a lieu; les lignes prussiennes sont brisées par la cavalerie; Blücher couché à terre est un moment foulé sous les pieds des chevaux. Mais un corps d'armée français qui devait attaquer les Prussiens par derrière et changer leur retraite en déroute, hésite, n'agit pas. Fâcheuse indécision qui devait avoir une funeste influence sur le reste de la campagne. Napoléon donne 35,000 hommes au maréchal Grouchy *avec mission de se lancer à la poursuite des Prussiens vaincus et surtout avec ordre d'empêcher leur jonction avec les Anglais*. Avec le reste de l'armée française, il se dirige vers les Anglais et leur livre bataille près du village de **Waterloo**.

Lord Wellington occupe le plateau du mont Saint-Jean, dont les pentes raides sont d'un difficile accès : c'est une excellente position défensive. Mais il est adossé à la forêt de Soignes; une seule route de retraite à travers bois s'ouvre derrière lui. En cas de défaite, il court le risque d'être enlevé avec toute son armée. *Il compte sur la solidité de ses troupes et sur l'arrivée des Prussiens!*

La bataille commence: les Français s'emparent malgré une forte résistance des pentes du plateau. Soudain à l'horizon, du côté de l'Est, apparaît une noire tache qui semble se mouvoir. « C'est Grouchy, » répète joyeusement Napoléon. Hélas! ce n'est pas Grouchy; *ce sont* 30,000 *Prussiens commandés par Bulow*. Il faut leur opposer 15,000 Français pour les contenir.

Ney, sur le plateau, reçoit l'ordre d'enfoncer l'armée anglaise. Il dispose de 6,000 cavaliers, cuirassiers pour la plupart. C'est une avalanche humaine qui se précipite avec un irrésistible élan sur les Anglais formés en carré. Par malheur, un obstacle imprévu, le chemin creux d'Ohain, que l'on n'apercevait pas de loin, coupe le plateau et forme un fossé devant l'ennemi. Les premiers rangs, lancés au grand galop, y roulent pêle-mêle, « et quand cette fosse est pleine d'hommes et de chevaux vivants, on

BATAILLE DE WATERLOO
Le dernier carré de la Garde.

marche dessus et le reste passe. » Plusieurs carrés sont brisés; les hommes sont sabrés; soixante pièces de canon sont enlevées. Dans un carré de highlanders écossais se tient au centre le joueur de cornemuse, assis sur un tambour, un pibroch [1] sous le bras; il joue tranquillement un air de ses montagnes. « Le sabre d'un cuirassier, abattant le pibroch et le bras qui le porte, fit cesser le chant en tuant le chanteur! » Les soldats britanniques se font hacher; ils sont vaincus. Déjà le flot des fuyards anglais se précipite éperdu dans la forêt de Soignes et va porter jusqu'à Bruxelles la nouvelle du grand succès des Français!

Lord Wellington se tient à cheval au milieu de son armée décimée. Il regarde sa montre, invoque la nuit ou Blücher comme son salut! « L'Angleterre vous ordonne de vous faire tuer pour elle, » répond-il à ceux qui l'interrogent. Son inébranlable fermeté lui vaut le titre de *duc de Fer*.

Napoléon arrive avec les bataillons de la vieille garde. Ces troupes d'élite vont donner la dernière poussée pour culbuter l'ennemi. Il est huit heures du soir. Mais, sur le flanc droit de l'armée française, surgissent de nouvelles masses. « Voici Grouchy! » tel est le cri d'allégresse que profèrent tous nos soldats. Grouchy va attaquer les Prussiens de Bulow par derrière; les deux armées ennemies sont à notre merci! C'est un succès plus grand qu'Austerlitz, Iéna et Friedland réunis!

Malheureusement ce n'est pas Grouchy, qu'une aveugle fatalité retient immobile à quelques heures de distance : ce sont les 30,000 Prussiens de Blücher. Les ombres de la nuit commencent à envahir le funèbre champ de bataille. Les soldats français, qui s'étaient conduits en héros pendant toute la journée, se croient trahis; ils s'imaginent que Napoléon est tué. Ils sont pris d'une terreur panique : *c'est un sauve-qui-peut général*. Napoléon, les yeux hagards,

1. *Pibroch*, cornemuse écossaise; — cornemuse, instrument à vent composé d'une outre et de deux tuyaux.



veut se faire tuer; malgré lui il est entraîné loin de cette scène d'horreur!

Quatre bataillons de la vieille garde restent seuls sur le plateau du Mont-Saint-Jean; 2,000 braves se trouvent enveloppés par 150,000 ennemis victorieux. Ils se forment en carré et ne veulent pas survivre à la défaite. Sommé de se rendre, leur chef, le général Cambronne, prononce ce mot énergique qui traversera les siècles : *La Garde meurt et ne se rend pas!* Les Anglais mitraillent les quatre angles du carré. « Ne nous rendons pas! » s'écrient ces héros qui ne sont plus que cent cinquante. « Tous alors, après avoir tiré une dernière fois, se précipitent sur la cavalerie acharnée à les poursuivre et, avec leurs baïonnettes, tuent des hommes et des chevaux, jusqu'à ce qu'enfin ils succombent dans ce sublime et dernier effort. Dévouement admirable que rien ne surpasse dans l'histoire des siècles! [1] »

Vaincu, Napoléon se retire à Paris. Il a encore Grouchy les débris de l'armée battue à Waterloo. Il veut faire une dernière tentative pour sauver la France. Mais l'Empereur est abandonné ; les ennemis entrent pour la seconde fois dans Paris. **Louis XVIII est de nouveau roi de France.**

8. — Napoléon à Sainte-Hélène. — Sa mort (5 mai 1821). — Que devint Napoléon? Ne trouvant plus d'asile, il s'embarqua près de Rochefort sur le vaisseau anglais, le *Bellérophon*. On sait de quelle rigoureuse façon l'Angleterre traita le lion abattu. Elle l'enferma dans l'île lointaine de **Sainte-Hélène**. Pendant cinq ans, l'Empereur, sous la garde d'un geôlier impitoyable, sir Hudson Lowe, attendit, avec une dignité sereine, une mort trop lente à venir.

> Qu'il est grand là surtout, quand, puissance brisée,
> Des porte-clefs anglais misérable risée,
> Au sacre du malheur il retrempe ses droits.

Le 5 mai 1821 mourut le grand homme. Dans son agonie il eut une dernière vision de la bataille de Marengo et,

---

1. Thiers, *Histoire de l'Empire*.

au milieu des paroles entrecoupées du délire, on saisit ces mots : « Mon fils!... l'armée!... Desaix!... » Aujourd'hui, le fier conquérant qui a fait trembler le monde repose à Paris, sous la voûte du dôme élevé des Invalides.

Napoléon Ier aurait pu être le génie bienfaisant de la France; volontairement, il a été son mauvais ange. Il lui a ravi la liberté; il a fait follement massacrer sur les champs de bataille des milliers d'hommes pour satisfaire une funeste ambition. *Français, nous ne pouvons oublier qu'il a laissé notre patrie amoindrie.*

Souvenons-nous cependant, pour être justes, que Napoléon Ier a été un grand administrateur, *un général hors de pair* que la postérité élève au-dessus des capitaines les plus renommés, Alexandre, Annibal, César et Frédéric le Grand. Les belles victoires d'Austerlitz, d'Iéna et de Friedland, les merveilleuses campagnes d'Italie et de France seront toujours admirées par les hommes de guerre : ce sont « des blocs de granit » sur lesquels mord difficilement la dent de l'envie. Quand la France est vaincue, quand les hordes ennemies foulent le sol sacré de la patrie, l'Empereur personnifie l'idée de résistance! Seul il ne désespère pas du salut de notre pays. Les douloureuses épreuves du long martyre de Sainte-Hélène, si noblement supportées, font presque pardonner les fautes commises par l'impitoyable conquérant.

> Tu domines notre âge, ange ou démon qu'importe!
> Toujours dans nos tableaux tu jettes ta grande ombre;
> Toujours Napoléon éblouissant et sombre
> Sur le seuil du siècle est debout!

9. Traités de Paris (1814-1815). — L'Europe et le Congrès de Vienne. — Les traités de Paris (1814 et 1815) et le **Congrès de Vienne**, où se réunirent les ambassadeurs de tous les souverains, *réglèrent la situation de la France et de l'Europe entière après cette lutte gigantesque de vingt ans.*

Par les traités de Paris, la France restitue toutes ses con-

quêtes en deçà comme au delà du Rhin et des Alpes; elle perd ses limites naturelles, la ligne du Rhin, la Savoie et le comté de Nice. Elle rentre dans ses anciennes frontières d'avant 1789.

Dans le Congrès de Vienne, les souverains se partagent les dépouilles de la France vaincue; ils établissent autour d'elle une barrière d'Etats qui doivent la garder à vue. Au Nord, on réunit la Belgique et la Hollande pour en faire le royaume des Pays-Bas; au Sud-Est, on forme le royaume de Sardaigne. Les Bourbons détrônés sont rétablis à Naples et en Espagne.

Les grandes puissances s'adjugent la part du lion : la Prusse s'empare de nos provinces du Rhin et de vastes territoires dans le bassin de l'Elbe; l'Autriche prend la Vénétie et la Lombardie; la Russie met la main sur la Pologne. L'Angleterre garde l'immense empire des mers.

Tristes conséquences de ces longues guerres qui nous avaient procuré une gloire brillante, mais peu durable, et qui aboutissent à ce lamentable résultat : une France mutilée en face des grandes puissances de l'Europe qui toutes reçoivent des agrandissements considérables. Hélas! pourquoi tant de sang avait-il été si inutilement versé!

RÉSUMÉ

Après la douloureuse campagne de Russie, la France est abandonnée par tous les peuples qui lui obéissent à regret.

En Allemagne, Napoléon, attaqué par les Russes, les Prussiens, les Autrichiens et les Suédois, est vainqueur à Lutzen, à Bautzen et à Dresde; mais il est vaincu à Leipsick (1813).

En France, les coalisés, battus à Montmirail, écrasent sous leur nombre les Français à Arcis-sur-Aube. Paris est pris après une glorieuse résistance (1814).

Napoléon vaincu se retire dans l'île d'Elbe. Le gouvernement du nouveau roi Louis XVIII mécontente tous les Français.

Napoléon redevient Empereur après une marche triomphale.

Il doit encore combattre contre toute l'Europe. Vainqueur des Prussiens à Ligny, il perd la bataille de Waterloo (1815). Le grand capitaine, prisonnier des Anglais, meurt dans l'île lointaine de Sainte-Hélène (5 mai 1821).

Les traités de Paris (1814-1815) terminent les grandes luttes de la Révolution et de l'Empire. La France perd la ligne du Rhin, tandis que toutes les puissances reçoivent de nouveaux territoires.

Questionnaire.

1. En quelle année a lieu la campagne d'Allemagne? Quels sont les peuples qui nous abandonnent? — Quelles sont les trois grandes victoires remportées par les Français?

2. Que savez-vous sur la bataille de Leipsick?

3. En quelle année a lieu la campagne de France? Quelle tactique emploie Napoléon? Où bat-il les Prussiens et les Russes? Où est-il vaincu par les Autrichiens? Que fait-il à Arcis-sur-Aube pour donner du courage à ses conscrits?

4. Quel effort désespéré veut faire Napoléon après la prise de Paris?

5. Racontez les adieux de Fontainebleau.

6. De quelle petite île Napoléon devient souverain et comment les Bourbons deviennent-ils impopulaires en France?

7. Que savez-vous du retour de l'île d'Elbe?

8. Qu'appelle-t-on les Cent Jours?

9. Racontez la bataille de Waterloo.

10. Que devint Napoléon après la défaite? Où mourut-il? En quelle année? Où est-il aujourd'hui enseveli?

11. Quels sont les traités qui ont mis fin aux grandes guerres de la Révolution et de l'Empire? Dates. Clauses.

12. Quel est le congrès qui a fixé la situation de l'Europe en 1815? Que deviennent les grandes puissances européennes?

TRENTE-TROISIÈME LEÇON

LA FRANCE DE 1815 A NOS JOURS. — LA GUERRE DE 1870. — RÉORGANISATION DE LA FRANCE

1. Les gouvernements de 1815 jusqu'à nos jours. — Depuis 1815 jusqu'à nos jours de nombreux gouvernements se sont succédé en France : Louis XVIII et son frère Charles X, Louis-Philippe, la seconde République, Napoléon III et la troisième République. Ils ont généralement cherché à donner la grandeur et la prospérité à la France après les jours douloureux de 1814 et de 1815. Cependant le temps des pénibles épreuves devait encore renaître : notre pays en 1870 a malheureusement vu se dérouler de nouveau le sombre drame de l'invasion. Exposer brièvement ces époques de gloire et de revers, faire connaître en peu de mots quelle est la situation de la France contemporaine, tel est le but de ce dernier chapitre.

2. La conquête de l'Algérie (1830-1860). — Le premier grand événement de notre histoire nationale après les désastreux traités de Paris est la **conquête de l'Algérie**, commencée sous le gouvernement de Charles X, continuée sous celui de Louis-Philippe et terminée pendant le règne de Napoléon III.

Les Algériens, soumis à un dey, formaient un peuple de corsaires qui pillaient les navires de commerce des nations chrétiennes de l'Europe et réduisaient les équipages en esclavage. Ces actes de barbarie avaient été plusieurs fois réprimés ; à deux reprises, pendant le règne de Louis XIV, des escadres françaises avaient écrasé la ville sous les bombes. Mais ces dures leçons n'avaient pas profité à cette incorrigible nation de brigands maritimes : leur audace impunie avait crû pendant les guerres de la

Révolution et de l'Empire. Il fallait un châtiment exemplaire.

Le consul français demande réparation : le dey insolent le frappe de son chasse-mouches: « J'ai aussi de la poudre et des canons, répond-il; tu peux te retirer! » A la sortie du port d'Alger, le navire parlementaire est criblé de boulets (1830).



RETRAITE DE CONSTANTINE

Une nombreuse flotte se rassemble à Toulon: 35,000 hommes débarquent sur le rivage africain, s'emparent du fort de l'Empereur [1], qui domine Alger. *Le dey capitule.*

La prise de la capitale n'entraînait pas la possession de l'Algérie entière. Il fallut trente ans de bravoure et de persévérance pour conquérir ce pays grand comme la France.

A l'Est se dressait **Constantine**, véritable nid d'aigle bâti sur un rocher entouré par d'affreux précipices dont les parois se dressent à pic sur le torrent du Rummel. Une première

1. *Fort de l'Empereur*, ainsi nommé parce que l'empereur Charles-Quint avait assiégé vainement Alger et établi ses batteries sur l'emplacement où fut plus tard construit ce fort.

armée est assaillie par d'affreuses tempêtes et doit précipitamment battre en retraite (1836). L'arrière-garde avec le chef de bataillon *Changarnier* fait des prodiges de valeur pour sauver les convois et les blessés. Formées en carrés, ces valeureuses troupes reçoivent sur la pointe de leurs baïonnettes les agiles cavaliers africains : « Voyons ces gens-là en face, répète Changarnier, ils sont 6,000, vous êtes trois cents; la partie est égale! » Heureusement l'année suivante une autre armée, commandée par le maréchal *Vallée*, s'empare de cette ville considérée jusqu'alors comme imprenable (1837).

Plus difficile encore fut la conquête de la province d'**Oran**, située à l'ouest d'Alger. Un grand patriote algérien, à la fois prêtre et soldat, l'émir[1] **Abd-el-Kader**, organise la résistance dans le massif montagneux de l'Ouaransénis. Au milieu de pics inaccessibles, coupés de nombreux ravins, une nouvelle guerre d'Espagne commence : à la tête de guerriers déterminés, Abd-el-Kader surprend nos avant-postes, massacre sans pitié traînards, malades et blessés; agile et rusé, il s'enfuit dans les immenses solitudes du Sud dès qu'un heureux coup a été tenté.

12,000 Arabes investissent à l'improviste le fortin de **Mazagran**[2], défendu seulement par 120 Français sous les ordres du brave capitaine Lelièvre. « On se battit quatre jours et quatre nuits, dit un auteur arabe : c'étaient quatre grands jours, car ils ne commençaient ni ne finissaient au son du tambour. C'étaient des jours noirs, car la fumée de la poudre obscurcissait les rayons du soleil! » Par bonheur, une armée de secours délivre les intrépides défenseurs au moment où, n'ayant plus de munitions, ils vont faire sauter la bicoque et s'ensevelir sous ses ruines.

Abd-el-Kader trouve enfin un adversaire digne de lui : **le maréchal Bugeaud**. Les soldats français adoptent la tac-

---

1. *Emir*, chef arabe.
2. *Mazagran*, village de l'Algérie, à l'est d'Oran, sur le bord de la mer.

tique de leurs ennemis : les *Zouaves*, avec leur costume oriental, les *Turcos*, enfants du sol algérien, rivalisent d'adresse et d'agilité avec les Arabes de l'émir jusqu'alors insaisissables. Les rapides expéditions se multiplient; dans une de ces pointes hardies, un jeune général, le *duc d'Aumale*, fils du roi Louis-Philippe, surprend avec un régiment de chasseurs d'Afrique l'immense camp d'Abd-el-Kader, où se trouve sa *smala* ou famille. 500 Français jettent l'épouvante au milieu d'une cohue de 10,000 personnes! Abd-el-Kader se sauve, grâce à la vitesse de son cheval; mais sa smala demeure au pouvoir du vainqueur (1843).

Le patriote algérien va demander asile *au sultan du Maroc*. Le maréchal Bugeaud le poursuit et livre une nouvelle bataille d'Egypte aux Marocains qui viennent tourbillonner et se faire bravement tuer autour de nos carrés. La victoire d'**Isly** (1844) oblige Abd-el-Kader à revenir en Algérie : traqué de toutes parts, à peine suivi de quelques fidèles, il est fait prisonnier par le général Lamoricière. Délivré plus tard et retiré en Syrie, l'illustre défenseur de l'Algérie est resté jusqu'à sa mort l'ami sincère et dévoué de la France.

Sous Napoléon III, les colonnes françaises pénètrent au Sud jusque dans les oasis lointaines du Sahara. Depuis cette époque, l'Algérie est devenue la plus belle de nos colonies : c'est une seconde France au delà de la Méditerranée.

3. Guerre de Crimée (1854-1856). — Les armées françaises ont aussi fait admirer leur brillante valeur dans les guerres continentales. Pendant le règne de Napoléon III, les Russes veulent s'emparer de Constantinople. Anglais et Français accourent au secours du sultan et investissent dans la presqu'île de Crimée **Sébastopol**, le grand port militaire de la Russie sur la mer Noire.

Ce siège mémorable dure un an : les armées alliées supportent avec courage les rigueurs d'un froid excessif, restent inébranlables dans des tranchées étroites, couvertes de neige et exposées aux obus; sans répit elles ont à lutter contre les 80,000 Russes qui défendent la place. Russes et Français combattent en ennemis courtois et chevaleresques :

ils savent que leur inimitié ne durera pas éternellement. Souvent, après un combat meurtrier, ces adversaires d'un jour fraternisent entre eux et se tendent une main amie!

La clef de Sébastopol est la redoutable tour de **Malakoff**, hérissée de canons. Conduits par l'intrépide général *Mac-Mahon*, les Français s'élancent à l'assaut, s'établissent après une horrible mêlée sur les ruines couvertes de morts. Les ennemis reviennent à la charge : « J'y suis, j'y reste, » s'écrie l'héroïque Mac-Mahon. La prise de Malakoff nous livre la place assiégée. La Russie vaincue demande à traiter.

4. Guerre d'Italie (1859). — Un petit peuple, le *Piémont*, avec son valeureux roi, Victor-Emmanuel, lutte péniblement pour chasser les Autrichiens de la Lombardie et fonder un grand royaume d'Italie. La France, toujours généreuse, prend la défense des faibles et des opprimés : une armée française, sous les ordres de Napoléon III, franchit les Alpes et, secondée par l'armée piémontaise, remporte deux grandes victoires. A **Magenta**, Mac-Mahon renouvelle la manœuvre de Desaix à Marengo et assure le succès en marchant au canon; sa belle conduite lui vaut le bâton de maréchal et le titre de duc de Magenta. La Lombardie est délivrée. La victoire de **Solférino**, remportée non loin des champs célèbres de Castiglione, rejette les Autrichiens au delà de l'Adige. *C'est une guerre glorieuse, bien impolitique toutefois :* les Piémontais cèdent à la France Nice et la Savoie; mais un vaste royaume se forme en Italie. Les Italiens, semblables à ces enfants devenus drus et forts qui battent leur nourrice, affectent d'ignorer l'efficace secours apporté jadis par les armes françaises : ils sont les rivaux jaloux de leurs anciens sauveurs!

5. Guerre de 1870. — L'Allemagne et la France. — Victorieuse en Crimée et en Lombardie, la France avait effacé la honte des désastreux traités de Paris. Malheureusement, le temps des douloureuses épreuves devait renaître par l'inexcusable faute du gouvernement de Napoléon III, assez imprudent pour se laisser engager dans une folle guerre contre la Prusse (17 juillet 1870).

Depuis 1806, la Prusse ne songeait qu'à prendre une éclatante revanche de ses défaites d'Iéna et d'Auerstaedt : elle avait solidement organisé une puissante armée d'un million de combattants. Deux hommes supérieurs par le talent devaient lui assurer le succès : **Bismark** et de **Moltke**. **Bismark**, rusé diplomate, affichant des airs de brutal soldat, enlève à la France tous ses alliés et réussit à former une confédération des peuples de l'Allemagne, tous disposés à faire partie de la grande croisade contre notre pays. Le général de Moltke est petit, avec une figure maladive et ridée, un regard fixe : c'est un stratégiste de premier ordre dont la tactique consiste à écraser l'adversaire sous le poids de grandes masses d'hommes habilement concentrées le jour de la bataille.

En France, grâce à une aveugle insouciance, *nos armées ne sont pas prêtes* : alors qu'un ministre de la Guerre s'écrie avec une sotte présomption : « Il ne manque pas même un bouton de guêtre, » tout fait défaut : vivres, munitions et armes; la désorganisation est générale. Les soldats sont braves, mais trop peu nombreux, 250,000 au plus; ils sont conduits par un Empereur incapable d'imposer sa volonté à des généraux jaloux les uns des autres, souvent peu expérimentés.

6. Les premiers désastres : Wissembourg et Reichshoffen. — 600,000 Prussiens ou Allemands, formant trois armées solidement reliées les unes aux autres, attaquent, dès le début des hostilités, les 250,000 Français disséminés sur une étendue de plus de 300 kilomètres.

A **Wisssembourg** [1], une division de 6,000 Français, sous les ordres du brave général Abel Douay, est assaillie à l'improviste par 40,000 Allemands. Nos soldats font des prodiges de valeur; mais, écrasés sous le nombre, ils sont vaincus. Les turcos s'élancent à l'assaut des batteries prussiennes et se font tuer sur les pièces qu'ils viennent de

---

1. *Wissembourg*, petite ville du nord de l'Alsace; non loin au sud-ouest se trouve le village de Reischshoffen.



prendre. Abel Douai meurt en héros, ne voulant pas survivre à la défaite. Ce premier engagement malheureux faisait présager de bien plus grands désastres !

Quelques jours après, à **Reichshoffen**, 35,000 Français, commandés par le vainqueur de Malakoff et de Magenta, le maréchal Mac-Mahon, tiennent tête pendant une journée entière à 80,000 Allemands. Mais, le soir, des renforts ennemis, 40,000 hommes, arrivent encore : il faut abandonner le champ de bataille. Les cuirassiers français reçoivent l'ordre de charger pour protéger la retraite : « Colonels en tête, ces lourds cavaliers s'élancent au galop, insensibles à la fusillade qui pétille de tous les côtés, comblant les vides à la voix de leurs chefs, semant la route de leurs cadavres[1] . » Ils vont se briser contre les murs du village de Morsbroon, où l'infanterie allemande les fusille à bout portant. De deux régiments, à peine quelques cavaliers peuvent s'échapper, poursuivis par les hussards allemands.

La France est de nouveau envahie ! Jours sombres et douloureux, les plus tristes peut-être de notre histoire nationale ! L'ennemi se montre brutal et impitoyable ; les villes ouvertes sont rançonnées sans merci ; le malheureux peuple des campagnes subit toutes les exigences d'un vainqueur inexorable. La place forte de **Strasbourg** est écrasée sous les bombes qui réduisent en cendres ses maisons, sa superbe cathédrale, sa bibliothèque où sont enfermés les plus précieux trésors de la science. Jamais guerre ne fut faite avec une si implacable fureur !

7. Batailles sous Metz. Le traître Bazaine. — L'Allemand victorieux a percé les lignes françaises qui, disloquées, se divisent en deux groupes. 170,000 hommes, sous les ordres du maréchal *Bazaine*, se concentrent autour de **Metz**. Mac-Mahon organise au camp de Châlons une nouvelle armée de 120,000 hommes.

Bazaine possédait l'élite des troupes françaises ; il était

1. A. Le Faure, *Histoire de la guerre franco-allemande.*

l'espoir de la France qui voyait en lui le sauveur de la patrie. Mais ce général oublie qu'il est Français ; n'obéissant qu'à son intérêt personnel, *il trahit son pays*. Après les sanglantes batailles de Borny, de Rezonville et de Saint-Privat [1], où nos troupes se comportent vaillamment et auraient remporté la victoire sans l'impéritie de leur chef, il se laisse enfermer dans Metz : la famine le livrera bientôt à la merci du vainqueur.

8. Bataille de Sedan (**1er septembre 1870**). — Mac-Mahon, avec l'armée de Châlons, reçoit l'ordre d'aller délivrer le maréchal Bazaine bloqué dans Metz. Mais ce général, si brave au feu, hésite dans l'accomplissement de ce plan hardi. Au lieu de marcher droit au but, de surprendre les armées allemandes disséminées, il laisse à l'ennemi le temps de se concentrer et de l'enfermer dans l'entonnoir de **Sedan**. Les Allemands occupent les hauteurs qui dominent le fond de la cuvette où nos troupes sont entassées.

L'infanterie de marine se fait glorieusement décimer en défendant le village de *Bazeilles*. Les Allemands, tenus en échec par une poignée d'hommes résolus, doivent faire le siège de toutes les maisons. L'ennemi furieux livre le village aux flammes. L'armée française est déjà vaincue quand le maréchal Mac-Mahon blessé cède le commandement au général Wimpfen.

Les Prussiens, maîtres des hauteurs qui se dressent au sud de la ville, s'avancent rapidement à droite et à gauche. L'effort de la bataille se concentre au nord sur le plateau d'Illy où va s'opérer la jonction des deux parties de l'armée ennemie : *c'est l'unique voie de salut des Français sur le point d'être cernés*. Les chasseurs d'Afrique exécutent des charges hardies : « Oh ! les braves gens ! » ne peut s'empêcher de s'écrier le roi de Prusse Guillaume. Mais tant de valeur est prodiguée en vain. L'armée française est rejetée dans Sedan ! L'Empereur Napoléon III, qui n'a pas

1. *Borny, Rezonville, Saint-Privat*, villages situés près de Metz.

su mourir bravement à la tête de ses troupes, offre de capituler; 120,000 Français rendent leurs armes!

9. Chute de l'Empire. Proclamation de la République (4 septembre 1870). La résistance dans les provinces. Gambetta. — La capitulation de Sedan entraîne la chute du gouvernement impérial. Le 4 septembre, *la République est proclamée à Paris.* La France semble perdue : les armées prussiennes viennent mettre le siège devant **Paris**.

Un homme seul, un grand patriote, **Léon Gambetta**, ne désespère pas du salut de la France. Il s'échappe de Paris en ballon, organise la résistance dans les provinces. Par d'éloquentes proclamations, il donne du cœur à tous les Français; de tous les côtés, les armées surgissent, prêtes à marcher au secours de la capitale assiégée. Gambetta est digne de notre éternelle admiration : si l'inconstante fortune ne lui a pas permis, comme au grand Carnot, d'organiser la victoire, il a bien mérité de la patrie, car, par ses efforts généreux, l'honneur de notre chère France est resté intact!

Au Nord, le général *Faidherbe* gagne la bataille de Bapaume; souvent vaincu par un ennemi supérieur en nombre, il reforme sans cesse son armée. Au sud de Paris, les Allemands se heurtent contre des résistances imprévues. La ville ouverte de **Châteaudun** [1] s'illustre par un héroïque fait d'armes. « Qu'a-t-elle pour se défendre? Quelques soldats ralliés autour d'un chef de hasard, une poignée de volontaires, quelques pompiers de village, de ces pompiers dont on riait jadis, et qui ont su mourir. Ils étaient 1,200 contre 12,000, un contre dix, et, pendant une demi-journée, ces 1,200 hommes tiennent l'ennemi en respect derrière des barricades battues par vingt-quatre canons. Enfin, sur le soir, lorsque, après la muraille de pierre, le boulet eut ébranlé la muraille humaine, lorsque le dra-

---

1. *Châteaudun*, chef-lieu d'arrondissement du département de l'Eure-et-Loir.

peau ne fut plus qu'un lambeau sanglant, les survivants se retranchent pour mourir au cœur de leur ville ruinée. L'ennemi n'ose les attaquer dans ce dernier refuge. Que fait-il ? Il les enferme dans une barrière de feu. Alors, sous le ciel rouge de l'incendie de leurs maisons, au pied de la vieille tour de Dunois, une nouvelle colonne d'attaque s'organise; d'un choc furieux, les défenseurs de Châteaudun brisent le cercle de fer et de flammes qui les entoure et quittent ce champ de carnage sans que l'ennemi ose les poursuivre : nouveaux Sagontins [1], ils ne lui laissaient que les ruines fumantes de leur cité [2]. »

Une grande armée se forme sur les bords de la Loire, s'empare d'**Orléans**, défait les Prussiens à **Coulmiers**. A travers la Beauce, elle s'avance vers Paris : l'heure de la délivrance paraît devoir sonner. Hélas! en ce moment décisif, le traître Bazaine livre aux Allemands son armée et Metz, la cité qu'aucun ennemi n'avait pu prendre! Les Prussiens ont 200,000 hommes disponibles qui obligent nos troupes à évacuer Orléans.

Le découragement s'empare des Français. L'infatigable Gambetta veut la lutte à outrance. Les armées sortent de terre ; le général *Chanzy* opère une brillante retraite sur la rive droite de la Loire ; pendant trois jours, il tient tête aux Allemands devant la ville du **Mans**. Le général *Bourbaki* reçoit l'ordre de délivrer **Belfort** assiégé et vigoureusement défendu par le colonel Denfert-Rochereau ; il doit même pousser une pointe jusqu'en Alsace pour couper les communications des envahisseurs. Ses soldats, pleins d'entrain, remportent la victoire de **Villersexel**, mais vont se briser contre les lignes formidables élevées par les ennemis autour de Belfort. L'armée vaincue bat en retraite par un temps affreux, au milieu des neiges accumulées dans le Jura, sans

1. *Sagontins*, habitants de Sagonte, célèbre ville d'Espagne qui préféra la ruine plutôt que de se livrer aux Carthaginois (219 av. J.-C).

2. G. Larroumet. C'est le récit d'un des vaillants défenseurs de l'héroïque cité.

vivres, sans munitions, sans chaussures; elle se retire en Suisse où elle trouve une cordiale et généreuse hospitalité.

10. Le siège de Paris. Traité de Francfort (mai 1871). — La lutte devient impossible : Paris livré aux horreurs de la famine, bombardé par les Allemands, doit capituler malgré le dévouement des marins et des gardes nationaux qui se sont illustrés dans des sorties aussi sanglantes que stériles.

La paix de Francfort[1] est signée : les Allemands victorieux exigent une indemnité de cinq milliards de francs et la cession de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine, provinces françaises de cœur, dont la France aujourd'hui pleure encore la perte !

11. La troisième République. Réorganisation de la France. L'Empire colonial français. — Il fallait réparer les innombrables maux occasionnés par cette funeste guerre. *C'est l'honneur et la gloire du gouvernement républicain d'avoir mené à bien cette œuvre si difficile de la régénération nationale.* L'armée est réorganisée ; une solide ligne de défense s'élève sur notre frontière de l'Est. Deux millions de Français sont prêts à sacrifier leur vie quand l'heure du danger sonnera. La France contemporaine, élevée à la dure école du malheur, a confiance dans la force et le courage de ses enfants !

D'ailleurs elle a su agrandir et transformer son empire colonial, source pour l'avenir de richesse et de grandeur. En Afrique, Tunis nous appartient ; le Sénégal ouvre un débouché vers les lointaines régions du Soudan ; les peuples barbares du Dahomey avec les farouches Amazones ont été vaincus par le général Dodds. Le but poursuivi par la France est de fonder une immense colonie africaine, dix fois grande comme notre pays, s'étendant d'Alger à Saint-Louis du Sénégal, de Tunis à Tombouctou. La vaste et riche île de Madagascar est placée sous notre protectorat et notre jeune armée, pour la conquérir, a bravé, sous la direction du

1. *Francfort-sur-le-Mein,* grande ville de la Prusse.

général Duchesne, les fièvres paludéennes plus terribles que les hommes.

En Asie nous possédons l'Annam, le Tonkin, la Cochinchine et le Cambodge, où se sont illustrés le lieutenant Francis Garnier, le colonel Dominé, et l'amiral Courbet. 20 millions d'Asiatiques obéissent à la France. Le brave Montcalm, l'habile Dupleix, le malheureux Lally ont été autrefois lâchement abandonnés par les ministres du roi Louis XV; mais le gouvernement républicain a su soutenir avec énergie nos valeureux soldats portant fièrement au loin sous les plis du drapeau tricolore les bienfaits de la civilisation européenne!

Fière de sa vaillante armée, de son immense empire colonial, de sa prospérité renaissante, rendue invincible par la solide amitié d'un peuple puissant, la France de nos jours aspire à dominer le monde par les arts de la paix. Les peuples deux fois conviés à nos brillantes expositions ont admiré les progrès réalisés par notre commerce et notre industrie. Trop heureux notre pays s'il revoit jamais de nouveau réunie la grande famille française un moment séparée!

RÉSUMÉ

De nombreux gouvernements se sont succédé en France depuis 1815 jusqu'à nos jours: Louis XVIII, Charles X, Louis-Philippe, la deuxième République, Napoléon III et la troisième République.

Sous Charles X, la ville d'Alger est prise (1830); depuis cette époque, l'Algérie tout entière a été conquise.

Pendant le règne de Napoléon III, ont lieu les guerres de Crimée (prise de Sébastopol, 1854) et d'Italie (victoire de Magenta et de Solférino, 1859). La France acquiert Nice et la Savoie.

Malheureusement éclate la fatale guerre de 1870. Les Français sont vaincus à Wissembourg et à Reischshoffen; deux grandes armées capitulent à Sedan et à Metz. La République est proclamée (4 septembre 1870). Mais les efforts pour

délivrer Paris assiégé demeurent impuissants. Le traité de Francfort (1871) nous enlève l'Alsace Lorraine.

Aujourd'hui la France a réparé les maux de la guerre; elle a conquis un vaste empire colonial et trouve la gloire dans les arts de la paix.

Questionnaire.

1. Quelle est la cause de l'expédition d'Alger? — Parlez du premier siège de Constantine et du chef de bataillon Changarnier.

2. Dites ce que vous savez sur Abd-el-Kader.

3. Que savez-vous des guerres : 1° de Crimée et 2° d'Italie?

4. Quelles sont les deux provinces réunies à la France à la suite de la guerre d'Italie? Quel est le grand royaume qui se forme?

5. Quels sont les deux grands hommes qui ont préparé en Prusse la guerre de 1870? Pourquoi les Français ont été si facilement battus?

6. Racontez les défaites de Wissembourg, de Reischshoffen et de Sedan.

7. Qui a organisé la défense nationale après le 4 septembre 1870? Quels sont les généraux français qui se sont distingués à la fin de la guerre?

8. Quelle est la capitulation qui a empêché la délivrance de Paris? Par qui a été signée cette capitulation?

9. Quel est le traité qui a mis fin à la guerre de 1870? Clauses.

10. Quels sont les pays qui forment aujourd'hui l'Empire colonial français?

Synchronismes. — 1816. Première traversée de la Manche en bateau à vapeur. — 1820. Arago trouve le principe du télégraphe électrique. — 1831. La Belgique se sépare de la Hollande et forme le royaume de Belgique. — 1837. Première ligne française de chemin de fer (de Paris à Saint-Germain). — 1871 à 1878. Inventions du téléphone et du phonographe. — 1871. Rétablissement de l'Empire allemand; le roi de Prusse Guillaume, vainqueur de la France, est proclamé empereur à Versailles.

CONCLUSION

Enfants, vous venez de parcourir rapidement, dans l'espace de deux ans, les principaux faits de notre histoire nationale.

Bien souvent, la France, heureuse et puissante, a été placée à la tête des nations; trop souvent aussi, elle a traversé de dures épreuves pendant lesquelles son existence même a été en danger. Mais elle peut se montrer fière aussi bien des époques brillantes de gloire que des sombres jours de malheurs.

De tes grandeurs, tu sus te faire absoudre,
France, et ton nom triomphe des revers,
Tu peux tomber, mais c'est comme la foudre,
Qui se relève et gronde au haut des airs !

Enfants, **aimez toujours votre pays.** Aimez-le, soit que, victorieux, il domine en Europe, soit que, désintéressé et magnanime, il vienne au secours des faibles et apporte généreusement aux opprimés les bienfaits de la liberté et de la civilisation.

Mais aimez-le surtout quand il est malheureux, quand il paraît devoir sombrer au milieu d'une affreuse tempête : « Il y a une autre France que je n'aime pas moins, qui m'est encore plus chère, c'est la France vaincue et humiliée, la France que dans sa défaite on calomnie, que l'on outrage. Ah! cette France-là, je l'aime comme on aime une mère [1]. »

---

1. Léon Gambetta, discours prononcé à Thonon, le 29 septembre 1872.



Pour votre pays, soyez prêts plus tard, quelle que soit votre condition, à sacrifier sans arrière-pensée votre intérêt et votre vie. Inspirez-vous des sages conseils donnés une heure avant sa mort tragique par un vertueux citoyen : « Dans notre chère France, il n'y a plus de partis ; un seul cœur bat dans toutes les poitrines quand l'honneur, quand la sécurité, quand les droits de la patrie sont en cause [1]. »

Que ces fières et belles paroles restent toujours gravées profondément dans vos âmes et la France sera de nouveau la grande nation ; éternellement, elle méritera cet éloge envié que lui adressait autrefois un étranger enthousiaste : « Tout homme a deux patries : la sienne et la France ! »

---

1. Président Carnot, discours prononcé à l'hôtel de ville de Lyon (24 juin 1894).

FIN

TABLE DES MATIÈRES

LES GUERRES D'ITALIE (1494-1515)

LUTTE DE LA FRANCE CONTRE LES MAISONS D'AUTRICHE ET D'ESPAGNE (1519-1559)

LES GUERRES DE RELIGION (1559-1610)

RICHELIEU ET LA GUERRE DE TRENTE ANS

LOUIS XIV (1643-1715)

LOUIS XV ET LOUIS XVI

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE (1789-1804)

L'EMPIRE (1804-1815)

LA FRANCE CONTEMPORAINE


SCEAUX. — IMP. CHARAIRE ET Cie.

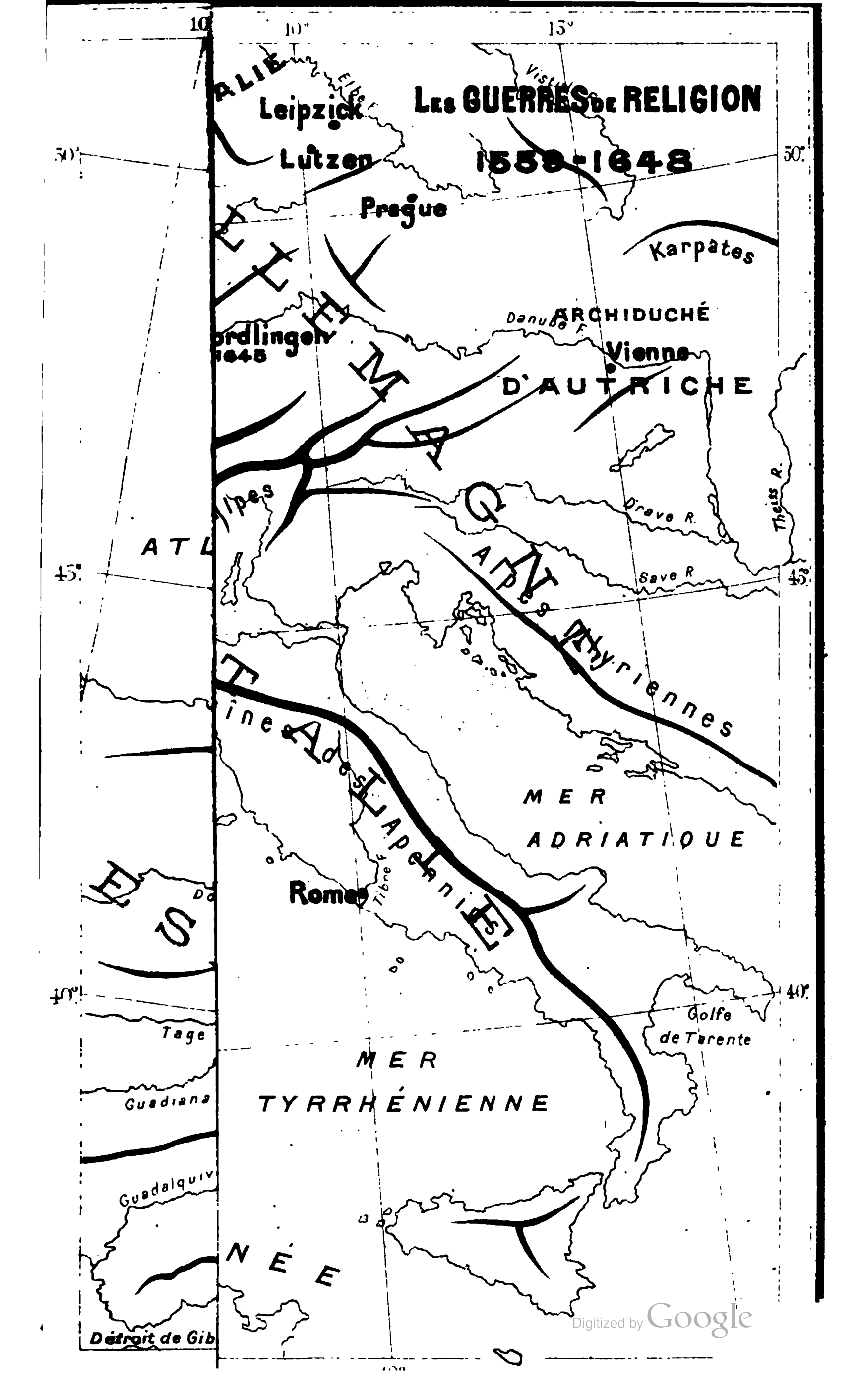
Les GUERRES d'ITALIE

Lutte de la France contre la Maison d'Autriche

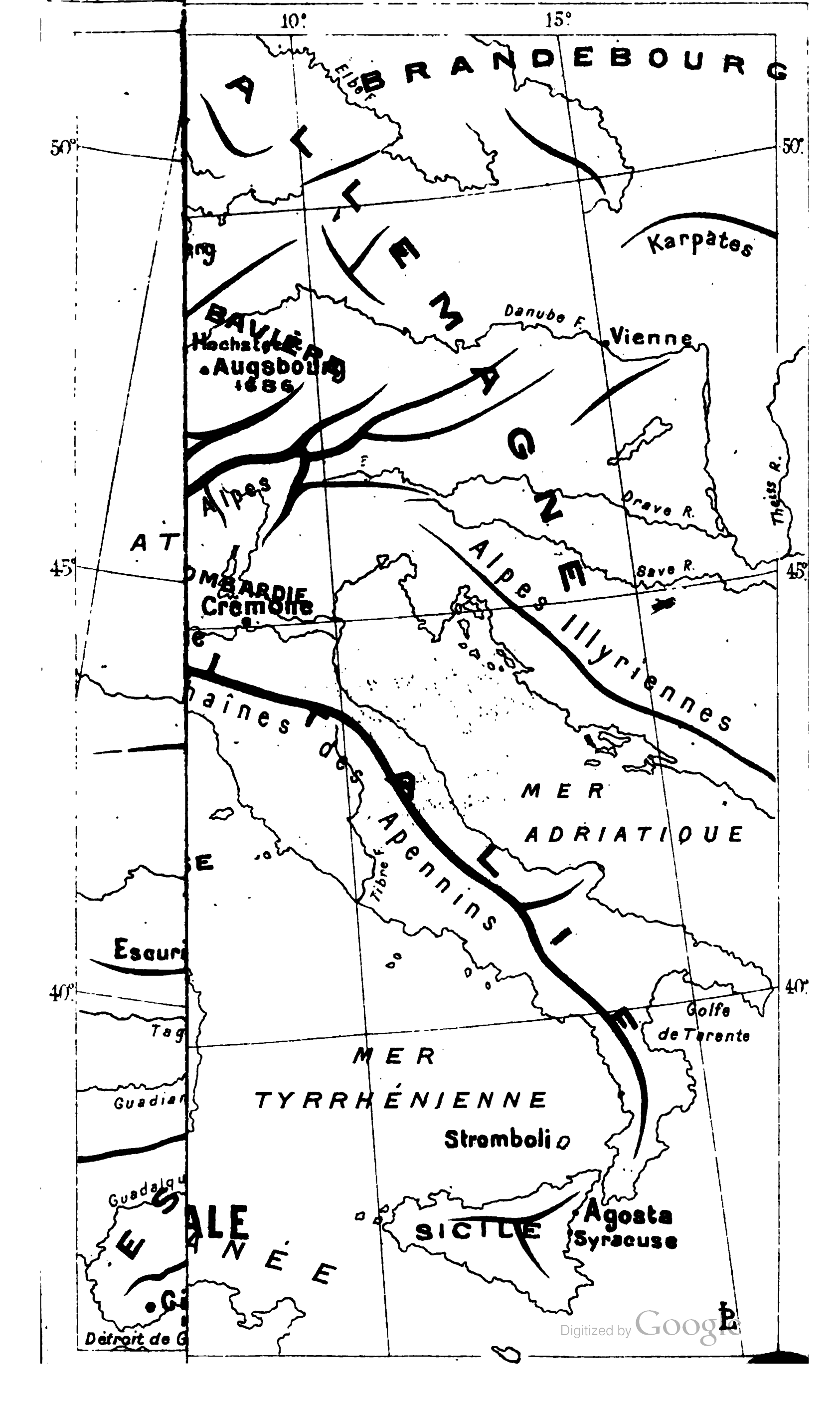
1483-1559

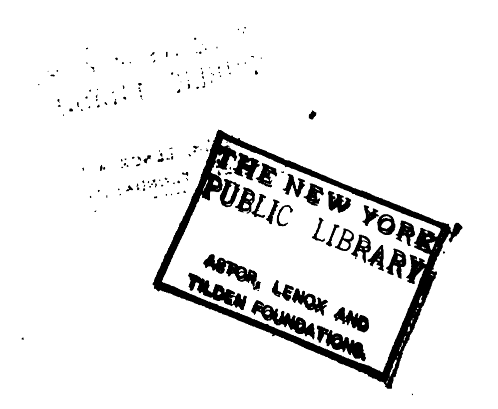
10°
15°
50°
45°
40°

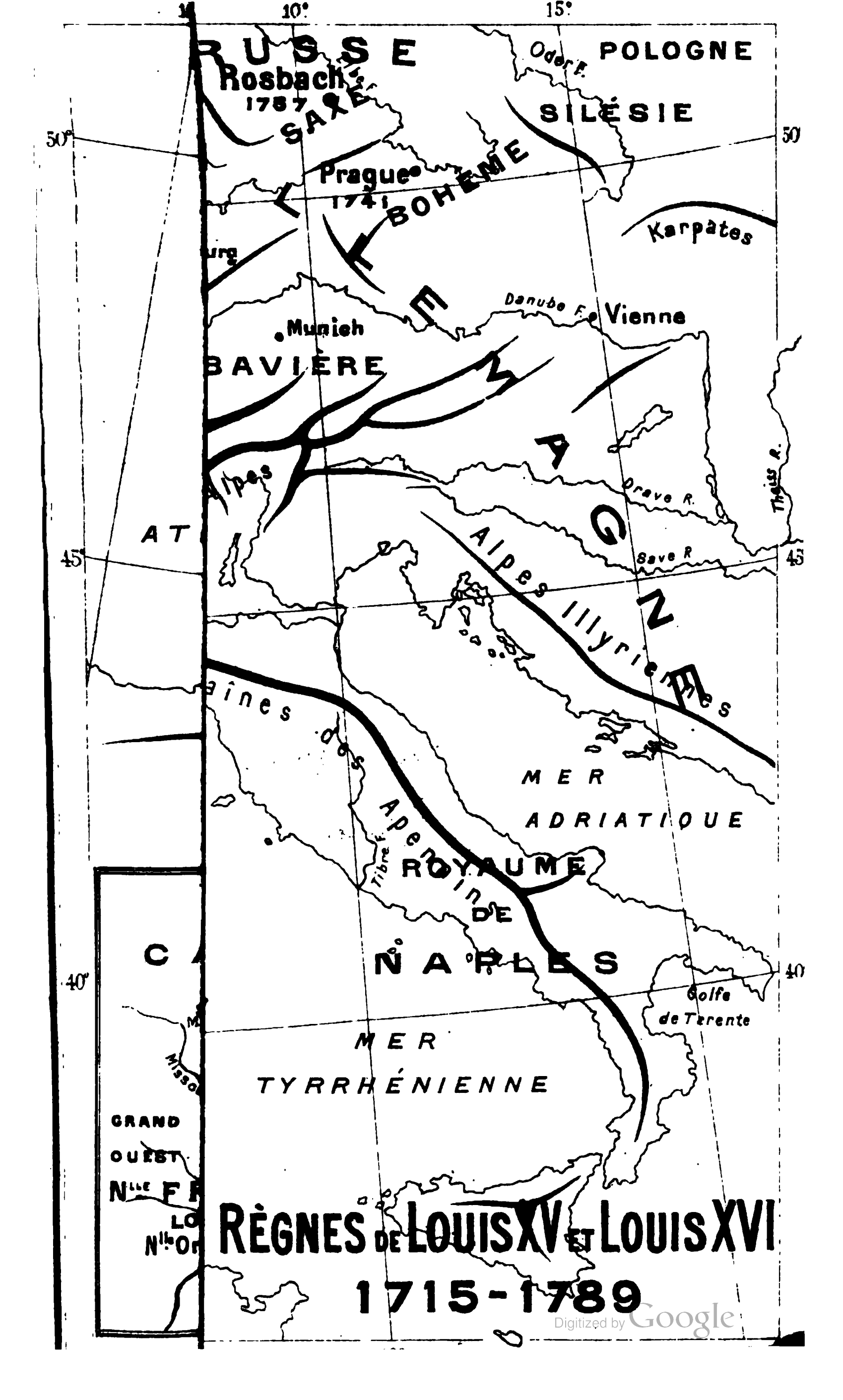
Elbe F.
Karpates
ARCHIDUCHÉ
Danube F.
Vienne
D'AUTRICHE
D'ALLEMAGNE
Inspruk
Alpes
Drave R.
Theiss R.
AT
RÉP. DE VENISE
Venise
Save R.
Alpes Illyriennes
Fornoue
1495
Ravenne
1512
RÉPUBLIQUE
Florence
DE FLORENCE
ÉTATS DE L'ÉGLISE
Apennins
MER
ADRIATIQUE
Rome
1527
Tibre
Carigliano
ROYAUME
Naples
1494
DE
NAPLES
Golfe
de Tarente
S. Yuste
Tag
E
Guadian
Guadalqu
MER
TYRRHÉNIENNE
SICILE
NÉE
Détroit de G
I. DE MALTE

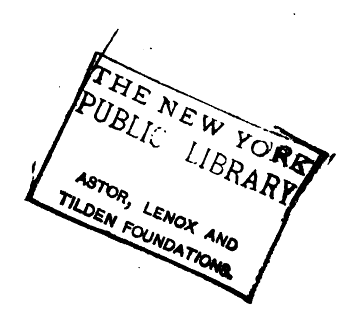


Les GUERRES de RELIGION
1559-1648
Leipzick
Lutzen
Prague
Karpates
ARCHIDUCHÉ
D'AUTRICHE
Danube F.
Vienne
Drave R.
Save R.
Theiss R.
Alpes
MER
ADRIATIQUE
Rome
Tibre F.
MER
TYRRHÉNIENNE
Golfe
de Tarente
Tage
Guadiana
Détroit de Gib

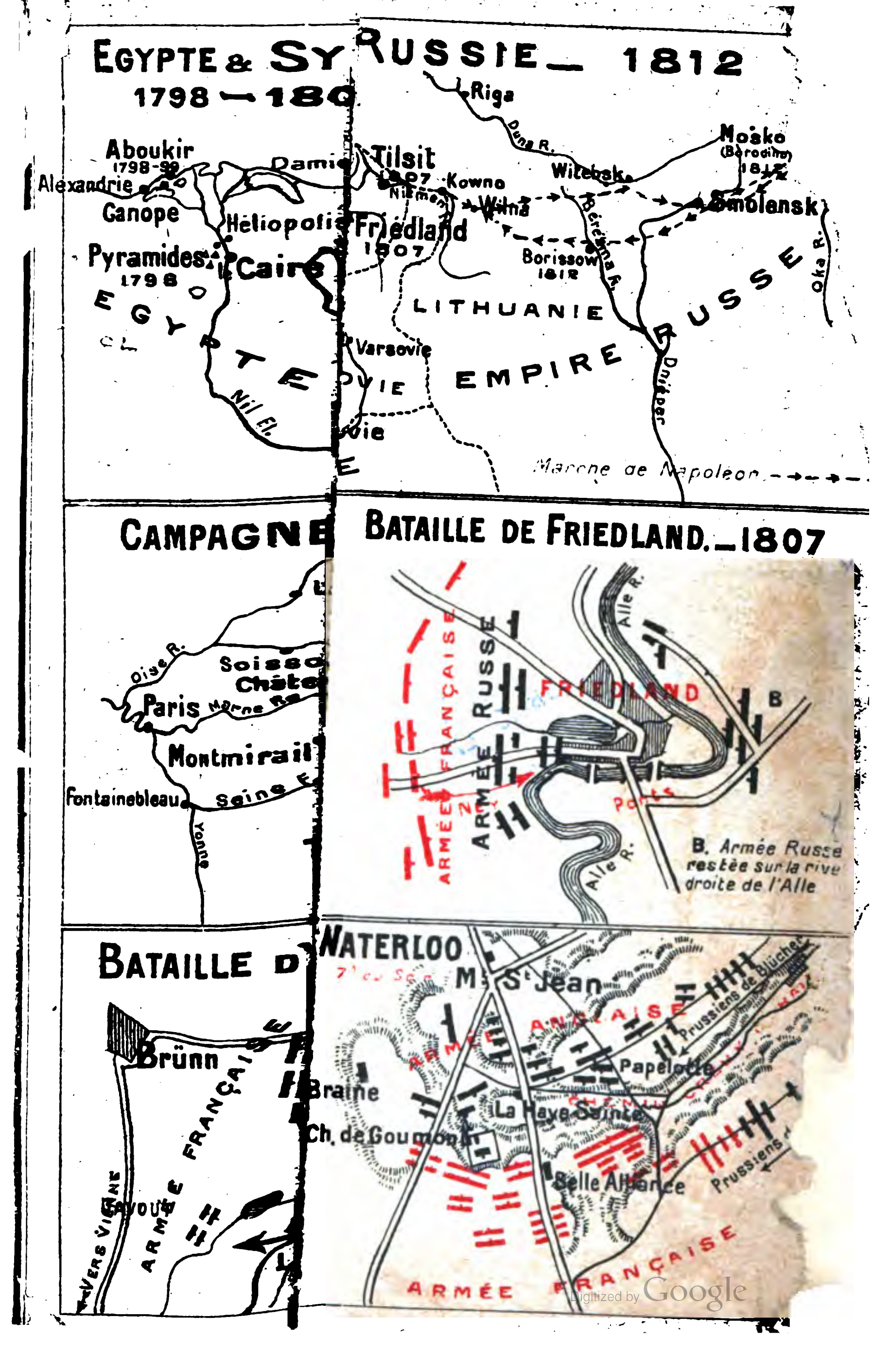

10°
15°
BRANDEBOURG
Elbe F.
50°
50°
Karpates
BAVIÈRE
Augsbourg
1686
Danube F.
Vienne
Alpes
Drave R.
Theiss R.
Save R.
45°
45°
Crémone
Alpes Illyriennes
Chaînes des Apennins
MER ADRIATIQUE
Tibre F.
40°
40°
Golfe de Tarente
MER TYRRHÉNIENNE
Stromboli
SICILE
Agosta
Syracuse




RUSSE
POLOGNE
Rosbach
1757
SAXE
Oder F.
SILÉSIE
Prague
1741
BOHÊME
Karpates
Munich
BAVIÈRE
Danube F.
Vienne
Alpes
Drave R.
Theiss R.
Save R.
Alpes Illyriennes
MER
ADRIATIQUE
Tibre F.
ROYAUME
DE
NAPLES
Golfe
de Terente
MER
TYRRHÉNIENNE
GRAND
OUEST
LO
RÈGNES DE LOUIS XV ET LOUIS XVI
1715-1789
10°
15°
50°
45°
40°




THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.


EGYPTE & SY
1798 — 180
Aboukir
1798-99
Alexandrie
Canope
Damie
Héliopolis
Pyramides
1798
Caire
EGYPTE
Nil Fl.
RUSSIE — 1812
Riga
Duna R.
Tilsit
Kowno
Niemen
Wilna
Friedland
1807
Witebsk
Moskö
(Borodino)
1812
Smolensk
Bérézina R.
Borissow
1812
LITHUANIE
Varsovie
EMPIRE RUSSE
Oka R.
Dnieper
Marche de Napoléon
CAMPAGNE
Oise R.
Soisso
Châte
Paris
Marne R.
Montmirail
Fontainebleau
Seine
Yonne
BATAILLE DE FRIEDLAND. — 1807
Alle R.
FRIEDLAND
ARMÉE FRANÇAISE
ARMÉE RUSSE
Ponts
B
B. Armée Russe restée sur la rive droite de l'Alle
BATAILLE D
Brünn
ARMÉE FRANÇAISE
Davout
VERS VIENNE
WATERLOO
Mt St Jean
ARMÉE ANGLAISE
Prussiens de Blücher
Papelotte
Braine
La Haye Sainte
Ch. de Goumont
Belle Alliance
Prussiens
ARMÉE FRANÇAISE

